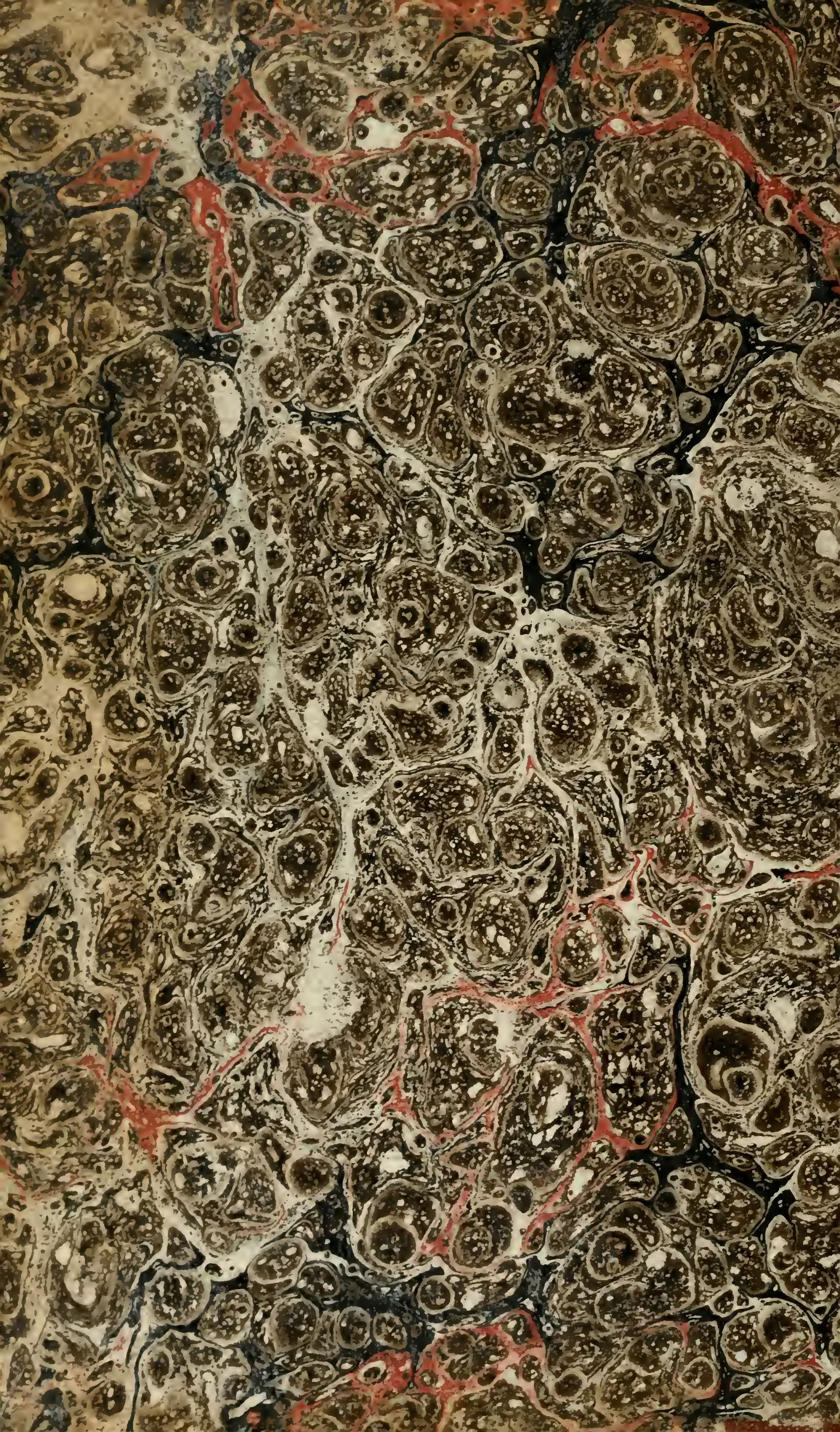
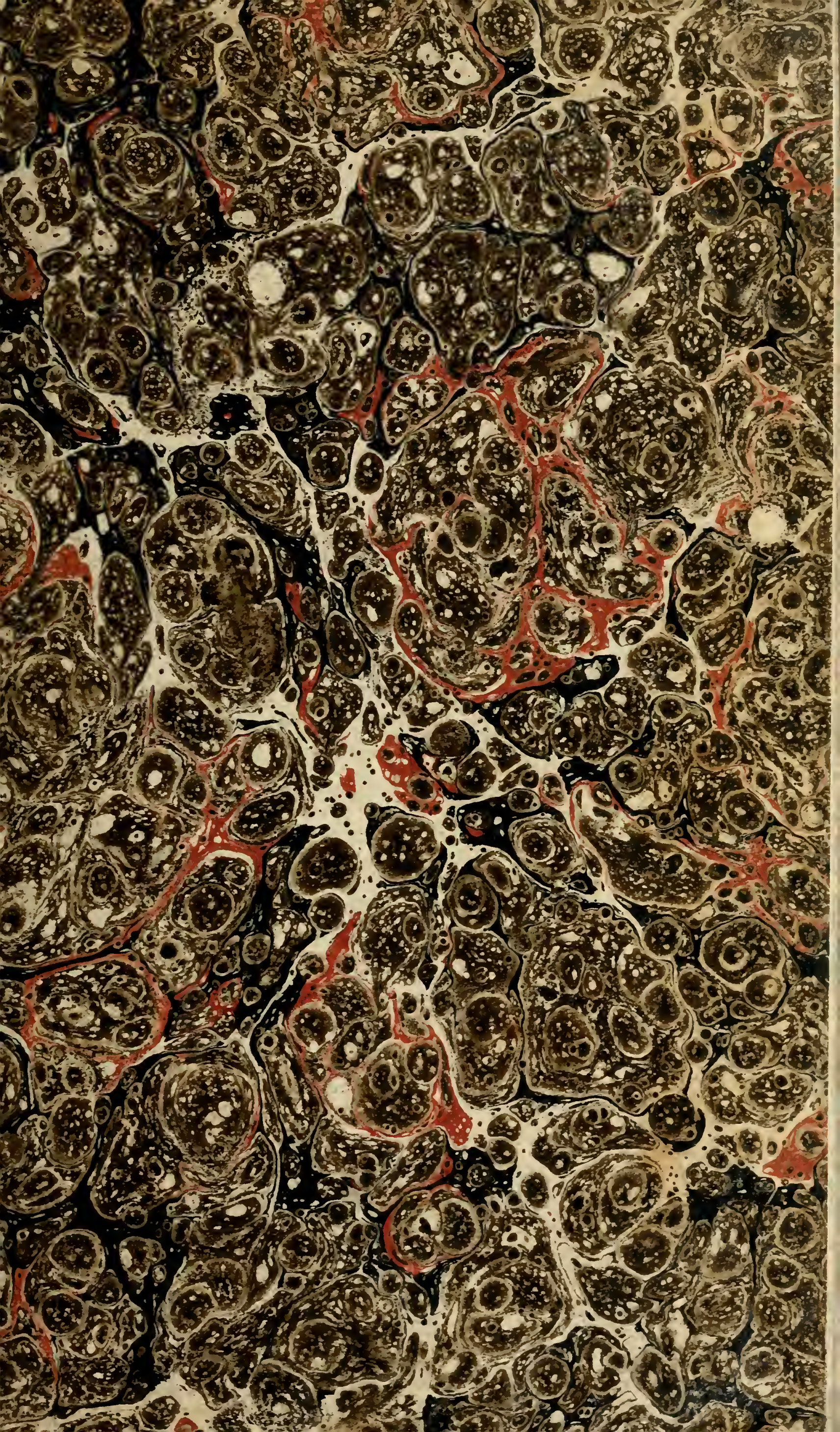






A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ROMAINE.

TOME XIII.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXV.


LIBRARY
JUL 2 3 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

OEUVRES DIVERSES.

LETTRES.

Extrait d'une lettre du prince royal de Prusse, écrite de Renusberg, le 22 janvier 1737, à M. Thiriot.

Faites de ma part, je vous prie, une visite à l'illustre M. Rollin que j'estime et considère. Le plaisir que m'a causé la lecture de son Histoire, et de la manière d'étudier les humanités, m'engage à l'en remercier. C'est un acte de reconnaissance que je crois lui devoir. Il développe les événements de l'histoire ancienne avec beaucoup d'art et de noblesse. Les maximes qu'il prescrit mettent dans un jour avantageux les sentiments de son cœur. Je lui souhaite, pour le bien de la société et pour l'honneur de la France, une longue vie. Ce vœu est intéressé, à la vérité; mais il est bien permis de l'être à ce prix.

Je suis, monsieur, votre affectionné

Frédéric.

Réponse de M. Rollin, du 9 février 1737.

Monseigneur,

Les termes me manquent pour témoigner à votre Altesse royale la vive reconnaissance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de se souvenir de moi, et de me prévenir d'une manière si noble et si obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, monseigneur, au sujet de mes ouvrages, est le témoignage le plus flatteur que je puisse désirer. Le comble des vœux d'un auteur est de se voir estimé et loué par un prince d'un goût si délicat, et qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de justesse et de dignité. C'est

pourtant, monseigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon sujet. La bonté et l'effusion de cœur avec laquelle votre Altesse royale s'exprime, et un vif amour du bien public, qui paraît animer tous ses sentiments, me remplissent d'une bien plus juste admiration, parce que ce sont là les grandes vertus d'un prince. Tout ce que je dois craindre, c'est que ce bon cœur et cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais quand cela serait ainsi, je me donnerais bien de garde de songer à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conserver une estime qui m'est si glorieuse. J'ose dire, monseigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la respectueuse reconnaissance et la profonde vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De votre Altesse royale
Le très-humble et très-obéissant serviteur
C. Rollin.

Lettre du prince royal de Prusse à M. Rollin, en réponse à la lettre que celui-ci avait eu l'honneur de lui écrire pour le remercier de son compliment.

A Renusberg, ce 20 de février 1737.

Monsieur,

Vous vous êtes si bien dépeint dans vos ouvrages (peut-être sans le savoir), que je vous connais aussi intimement que si j'avais la satisfaction de vous avoir fréquenté long-temps.

Je respecte en vous, monsieur, le caractère d'un homme de probité, d'un homme intègre, et qui, rempli d'amour pour le genre humain, ne borne pas ses travaux à enseigner, mais à former les mœurs des personnes de tout âge. La France vous sera redevable, avec le temps, d'un peuple de héros, d'un peuple de savants que vous avez instruits, et qui, n'ayant pour but que la solide gloire, feront consister leur véritable grandeur dans des sentiments de cœur épurés de tout vice, et uniquement portés à la vertu. Nos Allemands, plus dociles à vos leçons qu'à celles de leurs parents, vont s'empresser à marcher dans la carrière

que vous leur avez ouverte. La vertu, dépeinte avec les vives et belles couleurs dont vous composez son coloris, trouve des attraits pour un chacun, et vous assurez son triomphe en diffamant le vice jusque sous l'appareil de la grandeur du rang et de la plus splendide magnificence. C'est là votre ouvrage, et c'est sans contredit par quoi vous égalez votre réputation à celle des souverains et des monarques.

Je me trouve fort flatté de ce que vous voulez bien distinguer ma faible voix dans un concert de tant de milliers de personnes qui chantent vos louanges.

Je vous ai une reconnaissance particulière de votre Histoire Ancienne, et je me crois obligé de vous la témoigner. Mon estime vous est acquise : elle vous était due il y a long-temps. C'est un tribut que votre mérite est en droit d'exiger de tout le monde; je serai toujours avec ces mêmes sentiments,

Monsieur,

Votre très-affectionné

Frédéric.

Lettre de M. Rollin du 4 de mai 1737, en envoyant le tome onzième de l'Histoire Ancienne.

Monseigneur,

Souffrez que j'aie l'honneur de présenter à votre Altesse royale le onzième volume de mon Histoire Ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me fait espérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je souhaite, monseigneur, qu'il soutienne auprès de vous la réputation de ses aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à votre Altesse royale quelque lecture capable de l'amuser agréablement dans des moments de loisir dont elle sait faire un si bon usage. Il est rare de trouver des princes qui aient un goût aussi déclaré pour tout ce qui regarde les belles-lettres et les sciences. Outre le plaisir qu'elles vous causent, monseigneur, (et en est-il un plus solide?) elles vous rendent avec usure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous attirant l'estime et l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle

ardeur et quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes : celui de cultiver et de protéger les sciences et les savants n'en est pas un médiocre; et quand il se trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix et l'éclat, comme on le voit dans le second Scipion l'Africain. Vous ne me saurez pas mauvais gré, monseigneur, de vous comparer à cet illustre Romain, dans l'éloge duquel les historiens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres, qui vous est commun avec lui, et qui vous distingue de presque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt, puisque c'est ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'estime, j'ai pensé dire et d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière si touchante. J'en conserverai toute ma vie une vive reconnaissance; et je me ferai gloire d'être avec un profond respect et un parfait dévouement,

Monseigneur,

De votre Altesse royale,

Le très-humble, etc.

Réponse du prince royal de Prusse à la lettre précédente.

A Ruppin, le 14 mai 1737.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec bien du plaisir les deux derniers volumes de l'Histoire Ancienne que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous ajoutez aux obligations que je vous ai déja celle d'un nouveau plaisir que la lecture de votre bel ouvrage m'a causé. Je l'ai lu, je l'ai dévoré, et je le relirai encore.

S'il est certain que les génies heureux, ces hommes que le ciel a doués de talents d'une manière si distinguée, sont obligés de les employer pour l'utilité publique, il n'en est pas moins sûr que le public, et chaque individu en particulier, doit reconnaître les peines et les recherches de ceux qui travaillent pour lui. Je m'acquitte de ce devoir, et je vous paie avec un peu de fumée le plaisir très-réel que je dois à vos soins et à vos peines.

Je vous prie de croire que je m'intéresse véritablement à

votre conservation. Je me flatte, avec une grande partie du public, que l'Histoire Ancienne ne sera pas le dernier fruit de votre plume.

Dans mes complaintes au ciel des injustices qui m'affligent, il y entrera tout un article de ce qu'il ne vous a pas fait immortel.

Je suis avec une estime toute particulière,

Monsieur Rollin,

Votre très-affectionné

FRÉDÉRIC.

Lettre de M. Rollin du 29 août 1738.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse royale, par les marques d'estime et de bonté qu'elle m'a données jusqu'ici, m'a mis en droit de lui présenter tous les ouvrages que je pourrai composer dans la suite. Je prends donc la liberté, monseigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Histoire Ancienne et le premier de l'Histoire Romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de votre Altesse royale un accès aussi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au sujet de l'Histoire Ancienne ont été pour moi l'approbation la plus flatteuse que je pusse souhaiter. Beaucoup de personnes à qui je les ai lues m'ont fort pressé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, et j'y étais assez porté de moi-même. Peut-être que l'amour-propre, qui est bien subtil, m'inspirait ce désir; car rien ne pouvait me faire plus d'honneur. Il me semble pourtant que mon principal motif était de faire connaître dans tous les pays où mes livres sont portés un prince qui pense et parle en prince, qui à toutes les autres qualités dignes de sa naissance en joint une assez rare dans les personnes de votre rang, monseigneur, qui est d'aimer les belles-lettres et les sciences, de les cultiver avec goût et succès, sans préjudice aux devoirs essentiels de leur état, de protéger et d'honorer ceux qui en font profession, et par là de les porter à se rendre de plus en plus utiles au public. C'étaient là, monseigneur, si je ne me trompe, mes vues. Mais le respect que je dois à votre

Altesse royale, et la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raisons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce soit, quoique j'en aie été fort sollicité, excepté à la reine seule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a souhaité que je lui en donnasse copie. Que ne dois-je point faire et quels intérêts ne devais-je point sacrifier pour me conserver l'estime d'un prince qui, oubliant ce qu'il est et ce que je suis, m'a prévenu avec une bonté et une amitié (car j'ose me servir de ce terme), dont je ne perdrai jamais le souvenir?

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et le plus parfait dévouement,

Monseigneur,

De votre Altesse royale

Le, etc.

Réponse du prince royal de Prusse à la lettre précédente.

A Renusberg, le 4 septembre 1738.

Monsieur,

Vous vous êtes attiré si fort ma confiance par l'Histoire Ancienne que vous avez écrite, que je suis persuadé de l'excellence de tout ce qui sortira de votre plume; j'attends vos productions nouvelles avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture : très-peu capable de leur donner du prix par mes suffrages, je n'ai de capacité que pour en sentir les beautés et pour les admirer.

Je vous remercie en particulier du plaisir que me procurent vos soins, et de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je souhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre siècle puisse voir prolonger le fil de ses jours comme ceux du roi Ézéchias: ce vœu vous paraîtra peut-être intéressé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez; mais je puis vous assurer que l'estime que j'ai pour votre personne n'y participe pas moins. Un sage historien est un phénix bien rare, et ce que je puis souhaiter de mieux aux grands hommes de ce siècle, c'est que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur histoire.

Puissiez-vous jouir long-temps de l'estime de vos contemporains, et me procurer mainte et mainte fois le plaisir de vous remercier et d'applaudir à vos nouveaux écrits.

Je vous envisage, vous autres savants, comme ceux qui doivent servir de phare et de fanal au faible genre humain, comme des étoiles qui devez nous éclairer dans toute sorte de sciences, et comme des hommes qui pensent pour nous, tandis que nous agissons pour eux.

Jugez donc, monsieur, si je me départirai jamais de l'estime véritable avec laquelle je suis,

Monsieur Rollin,

Votre très-affectionné ami,

Frédéric.

Lettre de M. Rollin, en envoyant le tome second de l'Histoire Romaine.

Du 8 juin 1739.

Monseigneur,

Quoique votre Altesse royale connaisse parfaitement l'histoire dont je prends la liberté de lui envoyer le second tome, qui sera bientôt suivi du troisième, je me persuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet sous les yeux, et qui sont si fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable et nouvelle. Vous y reconnaîtriez une grande ressemblance de caractère entre votre Altesse royale et plusieurs des plus fameux Romains, si votre modestie ne vous rendait distrait sur ce point. Ils connaissaient bien en quoi consistent la solide gloire et la véritable grandeur, et ils ne se laissaient point éblouir par le vain éclat de certaines qualités, et de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus estimables, parce qu'à proprement parler, c'est par le cœur que les hommes sont tout ce qu'ils sont. Les lettres dont votre Altesse royale a daigné m'honorer me paraissent toutes remplies de ces sentiments. Je les garde très-soigneusement comme un titre de noblesse pour moi, et une preuve bien glorieuse des marques d'estime et de considération que

mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en sente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'espère que votre Altesse voudra bien me les continuer.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus parfait dévouement,

Monseigneur,

De votre Altesse royale

Le, etc.

Réponse du prince royal de Prusse à la lettre précédente.

A Berlin, ce 4 juillet 1739.

Monsieur Rollin,

J'ai vu par votre lettre que vous m'envoyez le second tome de votre Histoire Romaine; je ne doute point que ce nouvel ouvrage ne réponde aux excellentes productions que nous avons de votre plume, et à l'idée avantageuse qu'en a le public.

La carrière que vous courez vous donne le droit de faire la leçon aux souverains; vous pouvez leur faire entendre la voix de la vérité, que la flatterie rend inaccessible au trône; il vous est permis de fouetter le vice ceint du diadème sur le dos des tyrans et des monstres dont fourmillent les annales de l'univers, et de corriger d'une manière indirecte ceux dont le rang fait respecter jusqu'aux défauts. Je souhaite pour le bien de l'humanité que vous puissiez rendre les rois hommes, et les princes citoyens; je suis sûr que ce serait la plus belle récompense de vos peines, et peut-être le plus digne salaire que jamais historien ait obtenu.

Je vous prie de croire que je m'intéresse vivement à votre gloire, et que je ne suis pas moins charmé de vos ouvrages que je me réjouis de l'état vigoureux et robuste de votre santé.

Veuille le ciel prolonger des jours dont vous faites un usage si salutaire, et vous combler de toutes les bénédictions que je vous souhaite.

Je suis,

Monsieur Rollin,

Votre très-affectionné

Frédéric.

Lettre de M. Rollin, du 19 *septembre* 1739.

Monseigneur,

Je me rendrais indigne des bontés que votre Altesse royale a eues jusqu'ici pour moi, si je manquais à vous témoigner la part que j'ai prise à ce que le roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne sont rien sans la paix de l'ame et sans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des personnes que la nature et le sang lient ensemble par des nœuds si étroits. Je souhaite, monseigneur, que cette union, qui fait le bonheur de la vie, aille toujours en croissant, et ne laisse rien dans votre esprit qui en puisse troubler la tranquillité et la joie.

Votre altesse royale, monseigneur, ne se trouvera-t-elle point à la fin importunée et accablée de mes livres, qui vont si fréquemment se présenter devant elle? S'ils deviennent trop libres et trop hardis, j'ose le dire, monseigneur, c'est votre faute et la suite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus si gracieusement par un prince que son goût exquis pour les sciences et pour toutes les productions de l'esprit ne distingue et ne relève pas moins que sa haute naissance, ils croient valoir quelque chose, et paraissent avec confiance devant votre Altesse royale. J'ai intérêt qu'elle les souffre toujours avec la même patience et la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même, monseigneur, d'en abuser, en prenant la liberté de faire passer sous vos yeux les programmes de plusieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a soutenus dans un collége dont j'ai été long-temps principal? Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre histoire. C'est un prodige, et je n'ai jamais rien vu de semblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui se sont faits devant de nombreuses assemblées, je l'ai interrogé, toujours à l'ouverture du livre, et souvent en me contentant de lui lire moi-même plusieurs endroits des auteurs grecs qu'il expliquait très-bien en me les entendant seulement lire. Outre ce qui est indiqué dans les programmes, il a vu en hébreu les cent premiers psaumes

de David et les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude est étrangère à celle des belles-lettres auxquelles on se borne dans les colléges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a soutenu : il ne prend pas un quart d'heure sur ses récréations.

Pardonnez-moi, monseigneur, toutes mes importunités et toutes mes impolitesses; elles ne diminuent rien du profond respect et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De votre Altesse royale

Le, etc.

Réponse du prince royal de Prusse.

A Renusberg, le 15 octobre 1739.

MONSIEUR ROLLIN,

Je suis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'Histoire Romaine, dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre; vous instruisez donc encore le public lors même que vous semblez déja enjamber l'éternité? Vous nous ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'Histoire Romaine de M. Rollin me semblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la Fable rapporte, et il sera constant que la vivacité de votre composition et l'excellence de vos ouvrages ne se démentiront aucunement, malgré le poids des années et le fardeau de l'âge ; il n'en est ainsi que de ces fleuves qui ne roulent jamais leurs ondes plus fort ni plus rapidement que plus ils s'éloignent de leur source.

J'ai admiré les progrès du jeune Guesclin. J'ignore s'il est parent de ce fameux Bertrand Du Guesclin, dont le nom ne périra point tant que l'on conservera le souvenir de la probité et de la valeur; peut-être que le jeune homme dont vous me parlez fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que Du Guesclin en fit à l'épée. Il est plus d'un chemin pour arriver à la gloire; la carrière des héros est brillante à la vérité, mais elle

est teinte du sang humain : celle des savants a moins d'éclat; mais elle conduit également à l'immortalité, et il est plus doux d'instruire le genre humain que d'être l'instrument de sa destruction.

Je vous suis d'ailleurs bien obligé de la façon dont vous prenez part à ma satisfaction; les arts et les sciences établissent une espèce de société dans le monde, et il paraît naturel que tous ceux qui ont le bonheur d'en être devraient participer mutuellement aux bonheurs qui arrivent à leurs membres quelconques, et partager plutôt leur joie que de s'entre-persécuter, comme il n'arrive que trop dans la république des lettres.

Je devais donc m'attendre aux sentiments que vous me témoignez : je vous assure cependant que je n'en suis pas moins reconnaissant, et que je regrette beaucoup de renfermer en moi ce qui pourrait vous en être un témoignage, étant avec bien de l'estime,

Monsieur Rollin,

Votre très-affectionné

FRÉDÉRIC.

Lettre de M. Rollin au roi de Prusse, sur son avènement à la couronne.

Le 17 juin 1740.

SIRE,

Quand ma vive reconnaissance pour toutes vos bontés ne m'engagerait pas à témoigner à votre Majesté la part que je prends avec toute l'Europe à son avènement à la couronne, je me croirais obligé de le faire pour l'intérêt et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte avec vous sur le trône, et je ne doute point que votre Majesté ne se propose de les faire régner avec elle dans ses États, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement, c'est la joie que je sais qu'aura votre Majesté de faire le bonheur des peuples que la Providence vient de confier à ses soins. Permettez-

moi de le dire à mon tour : les lettres dont votre Majesté m'a honoré, et que je conserve bien soigneusement, m'ont fait connaître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentiments, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un prince, et qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour votre Majesté d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône que pour veiller de là sur toutes les parties de son royaume; pour y établir l'ordre et y procurer l'abondance; surtout pour employer son autorité à y faire respecter celui de qui seul elle la tient, et de qui elle a l'honneur de tenir la place sur la terre. *Les richesses, la gloire, la puissance, sont en ses mains. C'est lui qui donne le conseil, la prudence, la force. C'est par lui que les rois règnent, et que les législateurs rendent la justice.* Qu'il lui plaise, sire, de vous combler, vous et votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions, et pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un *roi selon son cœur*. C'est ce que je ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect et quel parfait dévouement je suis,

Sire,

De votre Majesté,

Le, etc.

Réponse du roi de Prusse à la lettre précédente.

De Kœnisberg, le 17 juillet 1740.

Monsieur Rollin,

J'ai trouvé dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un ami : je vous assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, et que les marques d'amitié que vous me témoignez me sont plus agréables que tous les compliments très-souvent faux ou insipides que je ne dois qu'à mon rang; je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation, et je vous prie de m'aimer toujours, et de vous persuader que

je serai tant que je vivrai plein de considération pour vous et d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

Frédéric.

Lettre de M. Rollin au roi de Prusse, en lui envoyant le tome quatrième de l'Histoire Romaine.

Le 22 juillet 1740.

Sire,

Mes livres osent paraître devant votre trône, avec quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne se présentent pas néanmoins devant votre Majesté pour en être lus, mais seulement pour en être vus, et pour lui faire ma cour. Bien d'autres soins vous occupent maintenant. Instruit à fond des actions vertueuses et des grandes qualités des rois, tant anciens que modernes, vous songez, Sire, à les égaler, et, s'il se peut, à les surpasser. L'Europe paraît attendre de votre Majesté, qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir exactement tous les devoirs de la royauté, et ils sont grands. C'est l'agréable espérance dont se flatte aussi,

Sire,

De votre Majesté

Le, etc.

Réponse du roi de Prusse à la lettre précédente.

A Charlottenbourg, ce 3 août 1740.

Mon cher rollin,

J'attends votre nouveau volume avec impatience: je suis persuadé que vos ouvrages ne se démentiront jamais, et que monsieur le cardinal, monsieur de Fontenelle et monsieur Rollin ne radoteront de leur vie; c'est une vérité qui commence à recevoir une évidence géométrique; je suis du moins orthodoxe sur cet article, et plein d'estime et d'amitié pour vous. *Vale.*

Frédéric.

Lettre de M. Rollin au roi de Prusse.

Ce 14 septembre 1740.

Sire,

Je prends encore une fois la liberté de vous écrire en vous envoyant l'édition *in-quarto* de mon Traité des Études, qui sera bientôt suivie de celle de l'Histoire Ancienne. Quelque honneur et quelque plaisir que me fassent les lettres de votre Majesté, je ne dois pas abuser de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, et je me crois obligé désormais à ménager avec plus de soin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu si nécessaire et si précieux pour tout un royaume. Mes livres, Sire, seront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; et quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, votre Majesté supposera, s'il lui plaît, que ce sont de ma part autant de compliments pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon respect, ma vénération, ma reconnaissance, et surtout mon tendre attachement; car cette expression me devient permise. Votre Majesté, non-seulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrais-je ne le pas faire? Comment pourrais-je n'être pas vivement touché et attendri de l'effusion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avènement à la couronne? Les rois ne se piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis, et il est rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entre eux et le reste des hommes, est trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet suppose une sorte d'égalité. Votre Majesté n'en use pas ainsi. Elle descend du trône jusqu'à son serviteur, et par là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle pour en faire son ami. Oui, Sire, je le serai toute ma vie. Mais c'est trop peu pour moi; que me reste-t-il encore de temps à vivre? Je souhaite l'être pendant toute l'éternité; cet unique vœu dit beaucoup de choses. Je suis avec des sentiments que je ne puis exprimer avec assez de force et d'énergie,

Sire,

De votre Majesté

Le, etc.

Lettre de Mr Thiriot à M. Rollin.

Paris, le 23 octobre 1740.

Monsieur,

J'ai reçu les ordres de Sa Majesté le roi de Prusse, de vous témoigner qu'il ne lui a pas été possible de vous écrire. Nous avons le chagrin de savoir que ce monarque est attaqué d'une fièvre quarte qui, à ce que je crois, tend cependant à sa fin. Sa Majesté m'ordonne de vous aller faire des compliments de sa part, et de vous remercier des deux volumes in-4° que je lui avais envoyés de la vôtre. On m'a appris votre retour à Paris pour la fin de ce mois, et que vous alliez de là à Colombe, où je compte aller remplir les ordres de Sa Majesté, et présenter mes très-humbles respects à monsieur le maréchal d'Asfeld, et à monsieur son frère.

Je suis avec beaucoup d'attachement, et une singulière vénération,

Monsieur,

Votre, etc.

Lettre de madame d'Orléans, abbesse de Chelles, à M. Rollin.*

J'ai appris, monsieur, avec bien de la consolation, et sans surprise, que vous aviez réuni en vous la grandeur d'ame des premiers Romains, et l'activité de la foi des premiers chrétiens; il y a long-temps que je vous vois rempli de l'un et de l'autre de ces sentiments, et c'est ce qui m'attache à vous par des liens indissolubles. J'ai été bien fâchée de n'avoir pas été avertie de la visite que vous m'avez rendue, j'aurais tout quitté pour vous voir; j'espère que vous reviendrez, et je vous en prie: je serai libre d'ici à vendredi jusqu'à trois heures; et depuis le jeudi de la Pentecôte jusqu'au St. Sacrement, j'aurai tout mon temps à moi, madame d'Orléans allant à Bagnolet. Ne me refusez pas, monsieur, la grace que je vous demande; vous savez quelle a toujours été ma vénération et mon attachement pour vous, et

* Cette lettre n'est point datée. Les égards dus au nom auguste qu'elle porte, et à la main respectable qui l'a écrite, nous ont portés à la placer ici.

vous pouvez croire combien ce que vous venez de faire redouble en moi ces sentiments, puisqu'à toutes les grandes qualités que j'ai vues en vous, vous y avez ajouté celle de généreux confesseur et défenseur de la vérité. Que la grace qui vous en a donné la force demeure toujours en vous, et demandez à J.-C. de la répandre sur moi, afin que je vive de la Foi, et que je demeure fidèle à la vérité qu'il a daigné me faire connaître.

S[r] D'ORLÉANS.

C. Rollin Boivinio suo S. P. D.

Audivere dii tandem tua vota, precesque
Audivere; malæ rupisti vincula sortis,
Invisasque domos atque importuna potentum
Tecta reliquisti. Meliorem ducere vitam
Jam licet, et miserâ procul ambitione, beatos
Ædibus in parvis placidè consumere soles.
Ista dies albo certè signanda lapillo est,
Dulcia pacatæ quæ reddidit otia vitæ,
Et libertatem longo post tempore tandem
Restituit. Potes ipse tuo jam vivere nutu.
Nec te fata iterum cogent, Boivine, patroni
Imperiosa pati fastidia: nec tibi posthac
Cura erit arbitrio alterius componere mores,
Et trepidum domini pendere jubentis ab ore.
Quanquam, eheu! de te quid demens talia narro?
Non te, non talem finxit natura, potentis
Qui domini posses fastus perferre superbos
Jussaque patroni, nutumque secutus herilem
Servitio turpi indignantia subdere colla.
Ille humiles animos timor arguit. At tibi semper
Mens generosa fuit, contra promissa, minasque
Stare audax, mille et patroni divitis artes,
Nesciaque ullius violentis cedere jussis,
Propositumque semel vitæ mutare tenorem.
Hos tibi lætor ego generoso in pectore sensus
Naturam tribuisse. Utinam tamen hæc tua virtus

Aut nunquam, aut se se meliori in sorte probasset!
Verùm præteritæ ducenda oblivia sortis.
Ecce exoptatam, post tædia longa, quietem
Ostendunt superi. Melioribus utere fatis.
Disce, nec invideo, quàm sit præstantior auro
Libertas; quàm dulce suis componere vitam
Auspiciis, nullaque angi formidine mentem.
At caveas, ne cùm felici sorte frueris,
Tam citò mutandi veniat malesana cupido.
Ecce vides tibi quid cultura potentis amici
Profuerit, quò tanta cadant promissa patroni.
Quid labor aut benefacta juvant? Quid voce magistrâ
Egregias animos juvenum excoluisse per artes,
Doctaque magnarum pandisse oracula rerum?
Hos duxisse manu, nota ad fastigia Pindi,
Eloquiique sacros fontes reserasse? Quid illis
Tot nexus solvisse, tot excussisse tenebras
Auctorum, Græcæ tam multa volumina linguæ
Explicuisse? Quid historias commentaque vatum,
Temporaque, et varios terræ moresque situsque
(Doctrinæ genus omne) tot edocuisse per annos?
Solius labor ille tuî est : feret alter honorem.
His ergo exemplis monitus, meliora sequaris.
Vive tuus quantum poteris. Si deinde potentum
Tecta redire voles, iterumque revisere magnos,
Festina lentè : te consule, consule amicos;
Præteritique memor, famæ ne crede : prioris
Credita fama domûs spe vos delusit inani.
Fortunatus ego, magnarum fata domorum
Qui potui illæsus cognoscere : nunquam ego certè
Magnificas habitare domos optavero, et inter
Altas versari, Fortunæ filius, ædes.
Jam me nequicquam voluit Fortuna potentum
Subjicere imperio, magnisque inducere tectis,
Fallaci conata oculos perstringere fastu,
Grandibus et titulis, ac nomine Principis aures
Demulcens, laqueis semel irretire dolosis,

Et me fulgenti speravit fallere visco.
Frustra magnorum spes ostentavit honorum,
Splendidaque ostendens pretioso vincula fastu,
Libertatem aureis frustra vincire catenis
Improba tentavit, meque indignata reliquit
Ædibus in parvis ingloria fata trahentem.
Hinc ego nobilium malesanos video fastus,
Et fortunatos, tranquilla per otia, soles
Fortunæ securus ago, atque ignotus in umbra
Semper amo Veterum doctis incumbere libris,
Nobilibusque avidam studiis exerceo mentem.
Nec tamen ex omni credas me parte beatum.
Quemque dolor suus angit, etc.

Je n'ai pu achever. Je prétendais vous décrire les incommodités que je ressens dans mon emploi de précepteur, ou pour me servir d'un terme plus bas, de pédagogue. J'avais dessein ensuite de faire une apostrophe à la Fortune, et de me plaindre de la manière dont elle traite les gens savants. Enfin j'aurais fini en vous décrivant la manière dont je passe ici le temps. Mais le temps me presse. Ce sera pour la première fois. Jamais je n'ai composé si aisément. Je n'ai pas eu le temps de les revoir. Vous les corrigerez vous même. J'ai mieux aimé suivre l'impétuosité de mon imagination, et vous en écrire davantage, que de m'amuser à les polir. D'ailleurs vous me pardonnerez bien si ces vers ressentent le lieu où ils sont nés, et s'ils sont rustiques, champêtres et négligés. Je m'aperçois bien que les muses sont demeurées avec vous à Paris. Je vous avais promis que je vous écrirais en vers, j'ai mieux aimé en faire de méchants, que de manquer à ma parole. Vous saurez que j'ai ici fort peu le temps d'y travailler. Je travaille cinq heures avec mes écoliers; je fais ma lecture ordinaire d'Euripide de quatre ou cinq cents vers au moins. Voyez ce qui me reste de temps. Je commençai hier après midi, et j'ai achevé aujourd'hui, premier jour de septembre à même heure. Mais en voilà assez sur mes vers. Je prends grand plaisir à lire les vôtres. J'ai reçu vos deux lettres. J'ai fort bien entendu la première entièrement. Vous me faites tort de douter

si j'entends du grec aussi clair, aussi élégant, et aussi poli que celui d'Isocrate. Vous êtes heureux de vous être tiré d'affaire avec tant d'adresse. Jamais comédie ne m'a plus diverti. Que les réparties m'ont semblé ingénieuses, fines, délicates, naturelles, enfin dignes d'un Normand. Pardonnez-moi ce mot. A chaque interrogation je vous croyais pris, et ne m'imaginais pas qu'on s'en pût tirer. Enfin j'ai eu le plaisir de la comédie, et ces réponses imprévues me donnaient une agréable surprise. Mais le temps me presse. Mes écoliers vous baisent les mains. Je vous prie de ne pas manquer de m'écrire aux jours arrêtés, et de recommander en donnant vos lettres qu'on me les fasse tenir. Je m'en vais écrire à ma mère pour la première fois. Si j'ai le temps d'achever la lettre, je la mettrai dans votre paquet, et vous prierai de la porter chez nous. Je vous prie aussi de ne point montrer ces vers, parce que vous voyez qu'il ne me serait pas avantageux qu'on sût que je suis dans ces sentiments. Adieu. Vale. Ἔῤῥωσο. J'oubliais de vous dire qu'une demi-heure avant de recevoir votre dernière lettre, j'avais fait un songe dans lequel je m'imaginais que l'abbé Le Peletier me priait de vous persuader d'aller en Normandie, parce que vous lui étiez utile pour une abbaye qu'il y avait. Adieu.

C. Rollin Ludovico Le Peletier, præsidi Insulato, S. P. D.

Ubicumque sis locorum, sinas, O et præsidium et dulce decus meum Pelteri, pervenire ad te fratremque tuum illustrissimum ecclesiæ principem literas nostras, nunciumque, ut spero, vobis gratissimum. Elegit me universitas Parisiensis in suum rectorem : grande munus olim, cùm vestra quoque vigeret auctoritas; obscurum nunc, et in ipsis academiæ finibus malè firmum ac claudicans : cujus utinam qualescumque sunt, hoc est laceras ac penè semianimes reliquias, ut par est, ego tueri possim. Ad hanc dignitatem ut eveherer non parùm profuit Pelteriæ domûs in me nota omnibus benevolentia. Meminit adhuc academia in gremio quondam suo crevisse unà vobiscum atque adolevisse me, vestræ socium educationis, atque etiam nonnunquam æmulum ac participem triumphorum. Audit cumulari me a vobis quotidie novis

amicitiæ testimoniis : putat me aliquo in pretio esse apud vos. Itaque oblita tenuitatis meæ rectorios mihi fasces detulit, rata se sub tutelâ vestri nominis non securam modò, sed etiam illustrem in posterum fore. Vides quanti meâ referat opinionem de me tam honorificam non videri omninò falsam et inanem. Igitur vehementer a te postulo ut communem nostram matrem, quæ te aluit, quæ salutaribus studiis istam et ingenii vim et virtutis indolem tam feliciter excoluit, tuo patrocinio foveas : me verò, pro solita humanitate tuâ, et gratiâ et consiliis adjuves.

Sic Pelteriolus quondam, puer iste tenellus,
Blandulus iste puer, spes hactenus unica patris,
Et solamen avi, qui te nunc ore, habituque,
Ingenioque refert, referet virtutibus olim ;
Fausta inter bene nutritus penetralia, et ipsis
Musarum manibus pulchras formatus ad artes
(Namque illum jam nunc academia nostra reposcit);
Sic, inquam, puer iste queat volventibus annis,
Ne pater invideas, virtute et honoribus amplis,
Quanquam difficile est, ipsum te vincere, avumque ;
Proximus et senio spectare utriusque senectam.
Hæc ego dictabam Rector tibi in ædibus illis,
Queis tua mecum olim studioque pilâque juventus
Egregiè sudorem inter se exercuit : unde
Ad summos ambo properavimus ordine honores
Quisque pari : quanquam mihi te fas cedere ; namque
Ulterius mihi nil superest quo surgere possim :
Te manet, augurio nisi fallimur, altera sedes.

C. de Fleury, rectori Pariensis academiæ amplissimo S. P. D.

Ergo, Rolline mi, Pariensis academia rectorios ad te fasces detulit. Tene ipsum! qui modò Floriacis in agris juvenum stipatus turbâ, penè juvenis ipse

Nunc viridi membra sub arbuto,
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ,

paribus colludebas. Unde tam repentina tibi gravitas ac potiùs

senecta? Næ tu probè Cincinnatum veterem illum æmularis : ut enim ipse dictator ab aratro, sic tu rector, ut ita dicam, ab agris novam repente majestatem induisti. Gratulor certè tibi Floriaci ruris nomine, gratulor imprimis meo, qui cùm hactenus sub te, velut privato duce, militaverim, nunc, imperatore te, tua signa sim secuturus. Quod superest, precor ut grande olim per se munus, nunc verò tuî exspectatione magnum, fausto omine aggrediaris; atque in tanto fastigio id te meminisse maximè velim,

Ut tu fortunam, sic te, Rolline, feremus.

Vale.

Datum Floriaci pridie idus oct. an. 1694

C. De Fleury, Rollino suo S. P. D.

Deposuisse te rectorium munus, etsi academiæ causâ non mediocriter doleo, carissime, gaudeo tamen tuî ipsius causâ vehementer; cùm adesse tandem cogito tempus illud, quo tibi in sinu libellorum quiescere, teque ad intermissa per biennium studia referre liceat. Nec musis solùm, sed amicis quoque privatus, te restitues, quibus te quodammodo extorserant res academiæ. Spero enim fore ut ita te non rapiat illa tua legendi ac studendi sitis, ut non aliquantulum otii tui amicis veteribusque discipulis impertias. Cœterùm cogita, nondum omnino excussum a te rectorium onus, nisi id Floriaci depositurus venias, ubi quodam modo suscepisti. Vale.

Datum Floriaci idibus oct. an. 1696.

Lettre de M. Rollin à M. Le Peletier.

MONSEIGNEUR,

M. Hersan et moi avons conféré l'endroit de St.-Augustin avec l'original. Il paraît qu'on n'a point pris le sens de ce Père dans l'extrait que vous m'avez donné. Car St.-Augustin, bien loin de prétendre que *Incredibile est quòd dominus primum hominem ante peccatum damnaverit ad laborem*, prouve tout le contraire, comme il est aisé de le voir dans toute la suite du

passage. Et cette pensée seule par elle même est un des plus beaux éloges qu'on puisse faire de la vie rustique; de dire que Dieu avait destiné l'homme à cultiver la terre de ses mains innocentes et non encore souillées du péché; et que cela devait faire partie de son bonheur. On peut donc mettre cet endroit tout entier, si vous le jugez à propos. J'eus l'honneur, monseigneur, de vous parler à Villeneuve d'un endroit de l'Écriture Sainte, qui m'a toujours frappé, et que M. Hersan avait remarqué aussi-bien que moi. Il est tiré de l'Ecclésiastique, chap. 7, vers. 16.

Non oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab Altissimo.

On pourrait le mettre après le passage de St.-Augustin : ainsi ce morceau, le plus beau sans doute et le plus précieux de tout le livre, commencerait et finirait par l'Écriture Sainte. Car je crois qu'il est bon de mettre les paroles de la Genèse à la tête de l'interprétation de St.-Augustin, non-seulement afin qu'on puisse mieux prendre la pensée de ce Père, et entendre son explication; mais parce que rien ne convient mieux à la tête d'un livre qui traite d'agriculture que d'y voir le premier et le plus beau de tous les jardins, dont on peut dire en quelque manière que Dieu lui-même fut le premier jardinier, puisqu'il fut planté de la main divine et toute-puissante de ce souverain maître de tout l'univers. J'attendrai, monseigneur, vos ordres sur l'impression de ce passage, et ce que vous jugerez à propos qu'on y retranche ou qu'on y change. Cependant je ferai imprimer les deux lettres. Je suis avec un très-profond respect,

Monseigneur,

Votre, etc.

Ce 7 décembre 1696.

Laus vitæ rusticæ, e S. Augustino, de Genes. ad litteram, lib. 8.*

Genes. c. 2. *Plantaverat dominus Deus paradisum voluptatis a principio.... Tulit ergo hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut*

* Ce morceau se rapporte à la lettre précédente, et est à la tête des deux lettres suivantes de M. Le Pelletier, qui furent imprimées, et parurent en 1697.

operaretur et custodiret illum. Numquid fortè agriculturam dominus voluit operari primum hominem? An non est credibile quod eum ante peccatum damnaverit ad laborem? Ita sane arbitraremur, nisi videremus cum tanta voluptate animi agricolari quosdam, ut eis magna pœna sit inde ad aliud avocari. Quidquid ergo deliciarum habet agricultura, tunc utique longè amplius erat, quando nihil accidebat adversi vel terra vel cœlo. Non enim erat laboris afflictio, sed exhilaratio voluntatis, cùm ea quœ Deus creaverat, humani operis adjutorio lætiùs feraciùsque provenirent.... Quod majus mirabiliusque spectaculum est, aut ubi magis cum rerum natura humana ratio quodammodo loqui potest, quàm cùm positis seminibus, plantatis surculis, translatis arbusculis, insitis malleolis, tanquam interrogaretur quæque vis radicis et germinis, quid possit, quidve non possit : quid in ea valeat humorum invisibilis interiorque potentia, quid extrinsecus adhibita diligentia? Inque ipsa consideratione perspicitur, quia neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus... Quid ergo abhorret a vero si credamus hominem ita in paradiso constitutum, ut operaretur agriculturam non laboriosam, sed deliciosam, et mentem prudentis magna atque utilia commonentem? Quid enim hoc opere innocentius vacantibus, et quid plenius magna consideratione prudentibus?

Non oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab Altissimo. Ecclesiastici, cap. 7.

TERENTIUS, *Eunuch.* act. V, scen. VI.

Ex meo propinquo rure hoc capio commodi :
Neque agri, neque urbis odium me unquam percipit.
Ubi satias cœpit fieri, commuto locum.

Claudius Le Peletier Carolo Rollin rectori amplissimo, S. P. D.

Aliquid de rusticatione nostrâ ad te scribere, carissime Rolline, gestit animus, deambulatione et ipso ruris silentio excitatus, quæ magna sunt incitamenta cogitationum, quas postquam reipublicæ laboriosiùs impendi, ad rerum rusticarum voluptates sapientiæ proximas revocare conor. Sed cùm fas non

sit doctissimæ Academiæ rectorem adire, nisi sermone latino, quem penè inter aulæ et negotiorum curas dedidici; non sine Comite Rustico hanc tibi dictarem epistolam. Liceat commendare Villam-novam apud te, qui scis amores meos esse, et vere amores meos. Ipsam enim cupidè emi, satis eleganter ornavi, et diligenter colui. Indulge ergo amori nostro, dotesque villæ accipe, quæ et tibi auditu, et mihi relatu gratissimæ erunt.

Laudanda primum vicinitas urbis, ita ut peractis quæ agenda fuerint, salvo jam et composito die possis illuc pervenire : opportunitas viæ quæ plano tramite Sequanæ littus obambulat, deinde cursu amœno per latissima prata et fertilissimos campos diffunditur et patescit. Tam gratum iter desinit in longos arborum ordines, per quos fallente clivo facilis patet ascensus ad villam nostram, quæ penè in colle imo posita, vicinæ regioni supereminet. Mira ibi temperies aëris et cœli clementia.

Areæ longæ latæque bipartito gramine viridantes in ipso statim aditu occurrunt: multum illæ ruris vident, patentes campos longinquosque colles prospiciunt, et singulari jucunditate præcedunt simplicem et tamen venustam dispositionem ædificiorum. Horum medium patescit, et advenientibus offert atrium pictis venationibus ornatum. Ædes usibus capaces et elegantes, non sumptuosæ; quæ pars ædium Deo sacra est auro sola resplendet. Cubicula tam feliciter disposita, ut quæ plurimo sole perfunduntur sint in frigore tepidissima; quæ verò umbrâ utuntur sint in æstu frigidiora, et Favonios accipiant transmittantque, dum sine injuria ventorum patent fenestræ, ex quibus multarum quasi regionum diversas facies oculus distinguit et miscet. Nec deest bibliotheca, quæ lectitandos libros exhibet, et imagines virorum probitate et doctrina illustrium; egregia simul et præcepta, et exempla virtutis. Aliud atrium superius, necnon porticus longa et lucida picturis pluribus illustrantur. Hinc diætæ hospitibus gratæ sibi invicem patentibus ostiis pervios aspectus præbent, ita ut quocumque inciderint oculi reficiantur dulci spectaculo camporum, quasi tabulis ad eximiam pulchritudinem pictis. In superiori parte ædium cellæ plures dormitoriæ satis mundæ, ut excipere amicos possint. His omnibus adjacent ædificia usibus domesticis destinata, non tamen omnino contigua, ne

voces et lusus servorum obstrepant, aut odores mali offendant.

Exeuntem tectis excipit hortus concisus in varias figuras liliis, buxo, rosis, violisque descriptas : in medio fons altior et largior myrtis, taxis tonsilibus, florentibus lauris, et viridi quadam scena includitur : latere tectorum est horti ambulatio satis longa, unde latissimum diversi prospectus spatium. Imaginare amphiteatrum quoddam immensum, quale sola rerum natura potuit effingere, quod ornatissimis collibus cingitur, in quibus nunc continua, nunc intermissa tecta villarum, et aliquando sylvæ aut vites gratissimam varietatem objiciunt. His diffusa agrorum planities subjicitur, quam fluminis cursus secat et irrigat. Hinc descensus lapide polito satis splendidus ad inferiorem horti partem; undique suavitates odorum exhalant e floribus, quos interjacent arbusculæ semper virentes, et variis omnino formis distinctæ. Surgit ibi fons alter, cujus salientes latices implent amplissimum aquarum orbem gramineo margine inclusum. Videas quoque sedularum apum cereas domos vitro inclusas, regna potius dixerim; exempla scilicet diligentiæ, laboris, providentiæ, regalis obsequii, et bene institutæ reipublicæ. Succedunt et pingues horti, qui non possunt esse amœniores aspectu, nec fructibus lætiores, quorum non tam cultura quàm ipsa pulchrior natura delectat. Feracissimum ubique et molle solum, ita ut saxum non facilè, si quæratur, occurrat; ibi olera, ibi fruges, ibi viridia, ibi arbusta, et pomaria obviis et paratis irrigationibus nutriuntur.

Nemora verò ordinibus solerter dimensa offerunt gratum abditumque secretum : hinc umbrosa labyrinthus errores varios includit; hinc fons largior tectus nativo fornice circumjectarum arborum effundit frigus amabile, egeritque aquam in altum, quæ in se cadens recipitur non superbo marmore, sed puro cespite, in quo continetur nec redundat; mox sibi ipsi reddita quasi liberior exsultat. Rivulus inde nascitur, qui ingenuo topho inclusus, discurrensque per anfractus sylvæ, non sine dulci susurro natantes aviculas suaviter aspergit, tandemque velut longo errore fessus, sub terras furtivo lapsu fugit, quò se dum præcipitat paulò rapidiùs, leni vorticantis undæ murmure leves invitat somnos, nec procul inde rursùm e medio herbescentis

viriditatis emicat. Ad musicam quoque circumsonant chori alitum, Philomelæ cantus, dulces querelæ, et turturum gemitus. Locis in pluribus disposita sedilia ambulatione fessos juvant, licèt ita leniter et sensim hortus totus assurgat, ut cùm ascendere te non putes, sentias ascendisse.

Subest nemoribus altera deambulatio magis longa et spatiosa, quadruplici ulmorum serie obumbrata, quam viridis tapes discriminat, et murus humiliter assurgens claudit buxo vestitus, unde tam patens et liber prospectus, quàm e summo. Si spatiantibus non sufficiant horti, licet pro luxuriantis sæculi mensurâ ampliores, egredientes excipit longissimus tractus arborum quæ inter planissimos agros deducunt ad ripam vicini fluminis. Ibi prata florida et gemmea, herbæque molles et semper novæ alunt numerosa pecorum armenta, et longos ovium greges, divitias ruris; pecoribus verò et pecorum magistris salices ordine dispositæ hospitalem umbram præbent. Undique venatio commoda, copiosa et libera.

Nec prætermissum esse velim rus modicum, priores meas delicias; quod quidem majori subjacet, nec invidet tamen. Nihil quippe illi deest quod sapientis domini usus possit exigere; ac, meo sane judicio, quædam philosophia in ejus mediocritate inesse videtur, quæ aliarum villarum objurgat insaniam.

Inter hæc oblectamenta plus multò in rure nostro aratur quàm verritur: ea nempe cultura maximè placet quæ magis operâ quàm impensà constat, provisumque est ne villæ tutela oneri esse possit, aut tale dispendium trahat quod exprobrare domino imprudentiam videatur. Vicus in proximo satis validus, in quo aquæ saluberrimæ, operariorum et proborum colonorum copia; denique vicini nusquam importuni.

Justisne de causis, mi Rolline, eum tibi videor lubens incolere, inhabitare, et diligere secessum ubi corpore et animo maximè valeo; ubi datur honesta remissio curarum; ubi inter innocentissimas ruris amœnitates, mihi soli et bonæ menti vacare permittitur? Nonne ibi senescere licitum esse debet viro qui totum se reipublicæ obtulit , quamdiu decuit? Prima enim et media vitæ tempora patriæ, extrema nobis impertire debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio

reddunt. Quod utinam Deus sapienter nobis occupatum efficiat! Vale.

Datum apud Villam-Novam, 4 kal. septemb. an. 1695.

Claudius Le Peletier Carolo Rollin, rectori amplissimo, S. P. D.

Congratulare mihi, Rolline carissime; licèt enim longiùs absit Villa-Nova, deliciæ nostræ, non desunt tamen mihi voluptates ruris, quas abundè Floriacum sufficit, quasque paternus animus reddit etiam jucundiores, dum ibi reperio generum probissimum, filiam dulcissimam, nepotesque bonæ spei.

Tu ipse nosti situm regionis, temperiem aeris, et gratiam villæ quæ rure vero barbaroque lætatur. Posita quippe in lata planitie montibus undique sed remotis cingitur, qui summa suî parte pluribus saxis, proceris nemoribus, siccis arenis et tristi myrica non injucundè horrescunt. Arva verò collibus subjecta perennibus rivis nutriuntur, et messem si seriùs, non minùs tamen percoquunt.

Via primum a regia domo occurrentibus sylvis coarctata, deinde patentibus campis latior, ingreditur aream domûs amplissimam, quæ advenientes admiratione detinet propter ædificiorum magnificentiam, quam veterum dominorum diligentia exstruxit; præsepia scilicet laxa, cellas vinarias, et horrea ad fructuum rationem et modum agrorum comparata. Mens quippe antiquorum erat fructuosiores agros esse propter ædificia : ruri enim si rectè habitaveris, libentiùs et sæpiùs venies, unde fundus melior erit, fertilissimosque oculos domini experietur, dum honestis manibus et studiis omnia lætiùs proveniunt, quoniam curiosiùs fiunt. Cordi verò illis erat ex cultu terræ utilem sequi rationem rei familiaris tuendæ et augendæ, habebantque prudentiam rei, facultatem impendendi et voluntatem agendi, unde cultissimum rus habuere. Nec defuere sumptus quos talia exigunt opera, quosque constans parcimonia et probitas morum sufficiebant, nec ars impensas frustrata est. De villicorum etiam peritiâ et diligentiâ maxima illis cura fuit; et si nunc agrorum reditus ab antiquorum temporum proventu dissonent, non fatigatione, nec senio terræ, sed nostrorum inertiâ et imperitiâ minùs benignè nobis arva respondent.

Area hæc splendida terminatur fossis aquâ perenni et purâ plenis, quæ circumdant ædes minùs sumptuosas, sed usibus familiæ et hospitum sufficientes et opportunas, in quibus veterum continentiam laudare possis, et nostrorum redarguere luxuriam.

Inde horti pro majorum disciplinâ ampliores, in quibus delectatione satiari non possum, cùm suspicio proceritates arborum solertissimo ordine dispositarum, herbescentem pratorum viriditatem, vivariamulta, rivosque undæ limpidissimæ undique discurrentes et nobiscum leni gratoque susurro veluti colloquentes, per quos humidiores agri fossis conciduntur et siccantur, sicque palus ibi nulla; devexa enim terra quidquid aquarum accipit nec absorbet, effundit in rivos, unde nusquam cœlum aere pigro ingravescit.

Hinc horti proximam partem altiores ulmi contra solis ardores defendunt; ibi vel apricatione calescere, vel vicissim umbris et aquis refrigerari salubriùs possis. Adjacent pomaria, et pingues horti, fundi feracitate lætiores. Ex altera parte vinearum ordo, et species amœnissima; solum quippe omne suâ virtute valet, et nunquam sine usura reddit, quod recipit.

Inter gratissima et fertilissima prata extenditur longior perennium aquarum alveus, patiensque navigii; splendidum certe opus, nec tamen privatarum ædium modestiam excedens, quoniam non peregrinis et longe adductis fontibus, sed ex ipso solo, natali et domestica aquarum ubertate exsistit. Circumjectæ ex utraque parte veteres tiliæ gratissimam hinc inde ambulationem obumbrant, longissimeque perducunt usque ad caput alvei, ubi plures rivuli diversis ex partibus in unum coeuntes per septem ora in canalem sese præcipitant, et miscent undarum murmur auditu visuque jucundissimum. Hinc per gradus cespite viridantes ascenditur ad superiorem et patentem gestationem, quæ intus florida prata et currentes aquas despicit, extrà verò imminet latis et virentibus pascuis, ubi boves lente pascuntur, pecudes lasciviunt et oberrant, porci volutantur et grunniunt, necnon cristatæ alitum cohortes liberè vagantur. Inde assurgit ex longinquo quasi amphiteatrum, quod effusè porrigitur, aut in colles placidè prominentes, aut magis rigidè in montes rupi-

bus et dumis asperos, et aliquando sparsis hinc inde arboribus vestitos; frequens ubi et varia venatio.

Adjacet huic gestationi vicinum nemus, quod ambulantes umbrâ, gratoque secreto recreat, interque rivos et amabilia frigora deducit ad fontem nobilissimum et vitro splendidiorem, qui oculos simul et aures delectat, dum vel in ipso hortu dives aquæ erumpit æstuans non sine jucundissimo strepitu, deinde in rivum diffunditur, quem duraturo et eleganti aquæ ductu conclusum plures rivuli adaugent, et in suo cursu superbiorem reddunt.

Ambiunt hortorum alteram partem longissimæ deambulationes, aliæ aliis latiores, quà intersitis fagis divisæ non ingrato sole penetrantur. Lucus ibi, quacumque te vertas, excelsas abietes et antiquas arbores habet, quarum opacior et nigrior umbra densiorem fornicem efficit, frigusque præbet gratissimum. Adsunt etiam veluti diverticula quædam secreta magis et solitaria, nimirum arctiores semitæ ingenuo et semper virente musco vestitæ, quæ mollissimâ pedes ambulatione reficiunt.

Denique his succedit longissima et planissima gestatio, cujus hinc inde prospectus nonnisi cœlo ipso terminatur. Hæc vel sola commendare villam posset : adeò dispositæ paribus intervallis arbores ex omni genere, ulmi, abietes, quercus, platani proceritate suâ et verendâ antiquitate quamdam præ se majestatem ferunt, rectamque ambulationem in spatium penè immensum exporrigunt, ita ut tenore uno pedibus eam percurrere, arduum quoddam iter videretur, nisi falleret laborem jucunditas viæ, fessosque ad quietem invitarent obvia pluribus locis sedilia, et occurreret in medio fons aquæ limpidissimæ, humi ferè sub pedibus scaturiens, gramineisque sedibus in orbem gradatim circumdatus, ubi et sedere lassus viator potest, et sitim pariter atque æstum restinguere. Licèt hortus omni ex parte arrideat, illa tamen maximè placet, omniumque amores et admirationem, vel primo aspectu, rapit.

Hæ omnes amœnitates deficiuntur aquâ saliente; magnum scilicet argumentum prudentiæ et continentiæ veterum dominorum, quibus potius fuit villam habere locupletem copiâ omnium rerum, et in quâ venatio et piscatio satis oblectant, et simul prosunt.

Causas habes, mi Rolline, propter quas gener meus tam cupide emit fundos hæreditarios, villamque benè instructam, ubi reptavit infans. Faxit Deus ut alienà impensà diu fruatur legitimus et prudens successor. Ego verò, cui senescenti jucunditas ruris magis ac magis cordi est, incredibiliter delector Floriacis agris, ad quos quoties venio, magis ac magis placent. Altius enim ibi otium, placida et quiescentia omnia; lectione animum et venatu corpus exerceo; sæpius equum conscendo; quanquam longior dies citò conditur, nihil de luce perdo, multum de nocte studiis et quiete acquiro, quibus amicissima solitudo. Ibi meditor et scribo utilia; nihil audio quod audisse, nihil dico quod dixisse pœniteat; non vana spe, non timore sollicitor, nullis rumoribus inquietor, mecum tantum et cum bonis libris rem habeo, sæpiusque cum Comite Rustico, ex quo totum hoc deprompsi: cum liberis et lectis amicis suspiro et loquor familiariter; senectus quippe est naturâ loquacior. Facilè intelligis quàm dulce sit aliquando amovere me a tumultu et negotiis, et inter has meorum delicias frui innocentissimis voluptatibus, et declinare multas molestias, et frigida colloquia, quibus res et homines in aula circumstrepunt.

Non verebor, carissime Rolline, ne legenti tibi hæc omnia laboriosa et tædiosa sint, quæ dum videres, non fuerunt injucunda, præsertim cùm interquiescere tibi, si libeat, depositâ epistolâ, et quasi residere sæpiùs possis : non enim epistola quæ describit, sed villa quæ describitur magna est. Vale.

Datum Floriaci, juxta Fontem-Bellaqueum, 6 id. oct. 1695.

Carolus Rollin, rector, Claudio Le Pelletier, regis administro, S.

Adigit me ad silentium epistola tua, vir illustrissime, ita est polita, et elegans, ita omnibus latinæ linguæ veneribus et gratiis affluens. Afficis tu quidem summo honore me, dum talis vir tales litteras ad me scribis; sed veniâ dicam tuâ, majus mihi injungis onus, quàm quod sustinere possim. Academiæ nostræ malè videar tueri decus, si ego, nunc Latii princeps, a quoquam latino sermone vincar : vincar tamen necesse est, si rescripsero ad te. Nam quantumvis enitar, poterone unquam assequi illum

epistolæ tuæ nitorem, illam elegantiam, cui conjuncta est nescio quæ sermonis et animi nobilitas simul et modestia? Vinci tamen a te academiæ nostræ nec injucundum erit, nec inglorium; ipsa enim te instruxit his armis, quibus illam vincis. Itaque committam lubens ut tu tot aliunde curis et negotiis occupatissimus, nos huic uni studio et labori intentos superasse videaris. Sed tempus et diludia posco : neque enim hactenus huic incumbere cogitationi licuit. Hinc me Universitas, hinc dudum periculosè ægrotans cara mater totum occupat. Divisus rectorem inter et filium, aut publicis negotiis vaco, aut privatæ pietati indulgeo. Hæc dies, illa noctes sibi vindicat. Rescribam tamen quàm potero celerrimè. Interim peragrabo quotidie persuaviter villæ tuæ amœnitates epistolam tuam sæpiùs relegendo : percurram lucos, prata, fontes nunc ad umbram arborum, nunc ad murmur strepentium aquarum, frigus et somnum captabo. Sed inambulare solum etiam per amœna loca, nec habere socium viæ et comitem, quîcum exclamare liceat, habet aliquid mœroris. Tune ergò, Pelteri, secretâ me jubes et mutà voluptate solitarium perfrui? Obsequar equidem, si hanc mihi legem, durissimam licet, imponas; et id feci hactenus nimis forsitan religiosè. Vix enim ausus sum epistolam tuam ostendere Hersanio nostro, quem illa incredibili voluptate et admiratione perfudit. Esto : vetitum sit cuiquam illius exemplar tradere; sed liceat eamdem recitare saltem amicis. Neque enim mihi durum minùs et inhumanum videtur talis epistolæ lectione doctis hominibus interdicere, quàm si villæ tuæ tam amœnos et elegantes hortos cunctis hospitibus occludi jubeas. Vale.

Lettre de M. Rollin à M. Le Peletier.

MONSEIGNEUR,

Depuis que vous avez donné au public le *Comes Rusticus*, vous vous êtes acquis un droit légitime sur tout ce qui regarde les louanges de la vie rustique. C'est pour cela que je prends la liberté de vous indiquer un endroit de St.-Chrysostome, que j'avais autrefois remarqué en faisant des extraits de quelques-unes de ses homélies, et qui m'est tombé sous les mains en rangeant

mes papiers dans la nouvelle habitation où je suis depuis huit jours. C'est l'homélie 19 au peuple d'Antioche. St. Chrysostome, au commencement de cette homélie, félicite les peuples sur ce qu'ils viennent de célébrer pendant plusieurs jours avec une pompe extraordinaire la fête des Martyrs. Il leur marque la douleur qu'il a eue de ne pouvoir assister, à cause de sa maladie, aux processions qui se faisaient dans ces saints jours; il assure cependant qu'il les a suivis de cœur et d'esprit, et qu'il a pris part à leur joie et à leur dévotion. Ensuite il ajoute que malgré son infirmité il vient se rejoindre au troupeau, et célébrer avec eux dans ce dernier jour la grande fête qui les assemble, où tant de personnes étaient venues de la campagne dans la ville.

De là il prend occasion de louer ces bonnes gens de la campagne. Ce peuple, dit-il, a un langage différent du nôtre; mais il est uni très-étroitement avec nous par le lien de la foi. Là règnent la tempérance, la modestie, la pudeur, etc. On ne voit point là de spectacles, de combats de chevaux, etc. Loin de là les embarras et les soins de la ville, etc. La vie laborieuse qu'ils mènent leur apprend la sobriété, la sagesse : occupés à labourer la terre, ils exercent un art que Dieu a introduit avant tous les autres; car Adam avant le péché exerçait l'agriculture, non d'une manière pénible et laborieuse, mais comme en se divertissant. *Posuit ipsum ut operaretur et custodiret paradisum.* Là vous verriez chacun d'eux, tantôt atteler ses bœufs, conduire la charrue, enfoncer un sillon en terre; puis montant comme dans une chaire sacrée cultiver les ames de ceux qui leur sont soumis : tantôt la faucille à la main couper les mauvaises racines, puis par d'utiles discours arracher des esprits les mauvaises habitudes. Il compare ces bonnes gens, et les préfère de beaucoup aux anciens philosophes. Enfin il conclut ce qui les regarde en disant que comme ils sont venus de loin dans cette ville, pour y célébrer la fête, il est juste qu'on leur distribue le pain de la parole, pour les soutenir dans le voyage qu'ils ont à faire pour s'en retourner chez eux : ensuite il reprend le sujet qu'il avait traité plusieurs fois auparavant, et le continue.

Voilà, monseigneur, une partie de ce que dit St.-Chrysostome en faveur des gens de la campagne. Mais afin que vous en jugiez

par vous-même, j'ai décrit cet endroit entier que je vous envoie. La version pourrait être plus élégante, mais je me suis contenté de celle que j'ai trouvée. Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne, et qui est pour moi Fleury et Villeneuve. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruit pour la saison. Un petit espalier couvert de cinq abricotiers et de dix pêchers fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel; mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant point sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du ciel : *Quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.* Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre, etc.

Ce 9 avril 1697.

Laus rusticorum ex homil. 19 *S. Chrysost. ad popul. Antioch.*

Populus linguâ quidem nobis diversus, fide verò consonus ; populus in tranquillitate vivens, vitam habens modestam et venerabilem. Apud hos enim viros non iniquitatis spectacula, non equorum certamina, neque meritoriæ mulieres, nec reliquus urbis tumultus; sed omne luxuriæ genus eliminatum est : multa verò ubique modestia floret. Id vero est in causa, quòd laboriosa sit ipsis vita, et virtutis scholam atque modestiæ habeant terræ culturam, artem tractantes quam ante reliquas omnes in vitam Deus nostram intulit. Etenim ante peccatum Adam, quando

multâ fruebatur libertate, agriculturam quandam obire jussus est, non laboriosam quidem, nec ærumnas habentem, sed multam sibi præbentem philosophiam. *Posuit enim ipsum*, ait, *ut operaretur, et custodiret paradisum.* Horum quemque cerneres nunc quidem boves jugantem aratorios, et aratrum trahentem, et profundum scindentem sulcum: nunc autem sacrum ascendentem suggestum, et subditorum animas arantem; nunc quidem agri spinas excidentem falce, nunc verò sermone ex animi speccata extergentem. Non enim erubescunt culturâ, sicut urbem nobiscum habitantes, sed erubescunt segnitie, quæ omnem docuit malitiam, et ab initio diligentibus se nequitiæ fuit magistra. Hi sunt maximè, qui nobis optimam philosophari videntur philosophiam, non ex habitu sed ex moribus virtutem suam ostentantes... Apud hos non sunt mulieres luxuriantes, nec vestimentorum ornatus, nec colores et fuci, sed omnis hujusmodi morum corruptio pulsa est... Apud hos non est unguentorum usus mentem allectans, sed terra herbas proferens omni unguentario sapientiùs ipsis variam florum parat suavitatem. Propterea et ipsis corpora cum animis purâ sanitate potiuntur, quoniam omnes delicias expulerunt, et nequissima ebrietatis fluenta fugaverunt: et tantum comedunt, quantum ad vivendum sufficit. Ne ipsos igitur ex habitu contemnamus, sed ipsorum mentem admiremur.

Lettre de M. Rollin à M. Le Peletier.

Monseigneur,

Vous n'ignorez pas le zèle extraordinaire de madame de Montigni pour l'éducation de M. son fils, et la sollicitude maternelle et chrétienne qu'elle a toujours eue à cet égard. Elle sait que monsieur de Montigni, son mari, doit aller demain à Versailles vous consulter sur les études de son fils : elle m'a prié de vous écrire un mot à ce sujet, n'osant pas le faire elle-même, de peur de lui donner quelque soupçon qu'elle vous aurait prévenu. Voici des années précieuses pour ce jeune homme, et qui décideront de son mérite pour le reste de sa vie. Il s'agit de remplir son temps par des études utiles et agréables, qui le

détournent des bagatelles et des amusements dangereux où ceux de son âge ne donnent que trop. La mère est fort disposée à faire toute la dépense nécessaire pour cela; mais le père est un peu plus réservé sur cet article, quoique d'ailleurs il ait de bonnes intentions. Sans compter les études de droit, il a consenti de lui donner un maître de grec, pour le perfectionner dans cette langue, où il est déja assez avancé ; un maître de mathématiques, un maître à dessiner. La mère et le fils auraient fort souhaité qu'on eût destiné quelques mois pour apprendre à monter à cheval : je l'avais fort conseillé au père, persuadé que cet exercice, outre qu'il sert à former le corps, devient dans plusieurs occasions de la vie absolument nécessaire; mais je l'y trouvai fort opposé à cause de la multiplicité des maîtres. Madame de Montigni souhaiterait fort aussi trouver un avocat qui joignît à la science des sentiments de religion, pour le mettre auprès de son fils; mais cet article ferait encore plus de peine que les autres. *Res nulla minoris constabit patri quàm filius.* Madame de Montigni ne compte point tant sur tous ces maîtres, que sur la liaison qu'elle espère que vous voudrez bien que son fils ait avec M. de Fleury, quand il sera de retour : je lui sais bon gré, monseigneur, de l'empressement qu'elle fait paraître pour cela, sachant par ma propre expérience quel avantage c'est que de pouvoir former dans sa jeunesse de telles liaisons, et vous ayant entendu dire souvent à vous-même, que vous étiez redevable de tout à l'amitié que vous fites à cet âge avec M. de Vrevin. Je viens de faire une lecture qui m'en a fourni un exemple admirable ; j'espère, monseigneur, que cette digression ne vous sera point désagréable. C'est l'éloge que fait St. Grégoire de Naziance de son illustre ami, St. Basile, dont l'église célébrait la fête vendredi dernier. Nous n'avons rien de plus beau dans toute l'antiquité profane que cet éloge. Mais surtout j'ai été charmé de l'endroit où il parle de la liaison qu'il fit avec St. Basile : ce fut dans la ville d'Athènes, où le hasard, ou, pour mieux dire, la providence divine les réunit ensemble. Grégoire n'y cherchait, dit-il, que des sciences profanes, et il y trouva un trésor inestimable, c'est-à-dire un ami parfait; semblable en quelque sorte à Saül, qui cherchant les ânesses de son père trouva un royaume.

Basile était pour lui un modèle de vertu et de sagesse, qu'il ne se lassait point d'admirer. Dans cette ville que l'affluence de toutes sortes de nations qui y venaient chercher la science, rendait très-dangereuse à la jeunesse, ces deux illustres amis y conservèrent la pureté de leurs mœurs; semblables à ces fleuves qui conservent la douceur de leurs eaux au milieu de l'amertume de la mer, ou à ces animaux qui subsistent au milieu du feu. Ils surent s'y faire une société de jeunes gens semblables à eux, c'est-à-dire sages, réglés, studieux, et appliqués à leur salut. On ne parlait non-seulement à Athènes, mais dans toute la Grèce, que d'une si belle et si rare amitié. La jeunesse d'Athènes, toute corrompue qu'elle était, estimait et respectait leur vertu, qu'elle ne pouvait imiter. Ils ne connaissaient que deux rues, l'une qui menait aux églises, l'autre qui conduisait aux écoles publiques, celles qui menaient aux spectacles, aux théâtres, aux jeux, aux divertissements publics leur étaient inconnues, etc. Pardonnez à ma digression et la liberté que je prends de vous assurer à que je suis avec un très-profond respect,

Monseigneur,

Votre, etc.

Ce 18 juin 1697.

Lettre de M. Le Peletier à M. Rollin.

Si aliquando vita rustica, solitudo, et Villæ-Novæ amœnitas mihi jucundæ et suaves visæ sunt, Rolline carissime, nunc jucundissimæ et suavissimæ esse debent, ut secessus noster non desidiæ, sed prudentiæ nomen accipiat, inter rerum agrestium oblectamenta, quæ nulla senectus impedire potest, et quibus potius jucunda senectus efficitur. Animus quippe deambulatione motuque corporis excitatur, ipsumque ruris silentium et spectaculum sapientis cogitationis incitamenta sunt, ubi cum rerum naturâ ratio quodammodo loqui potest, et in ipsa consideratione perspicitur, quia neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus, unde mens viri prudentis utilia et magna commonetur. Faxit Deus ut otium benè dispo-

nam et feram, tædium et inertiam vitando piis operibus et sermonibus, potissimùm verò lectione sacrorum librorum, qui magistri sunt benè et beatè vivendi, et sine quibus nulla ad sapientiam via est. Sed cùm sit pietatis amicissima solitudo et agricultura, inter victûs parcitatem, vitæ innocentiam, et animi remissionem, nostris fruar hortis, pomariis, nemorum umbra, florum omnium varietate, et apium examinibus, quibus fulturis mens nostra ætate, laboribus et morbis concussa sustinebitur. Hìc me in libertatem vindico, ut Deo, et mihi vitam longè ab anxia vita et variis fortunæ casibus, unde multos veluti naufragantes despiciam, et neminem reprehendam tamen nisi unum me.

Nonne, mi Rolline, dignum est homine christiano et libero hoc genus vitæ, in quo sapiens et securum otium esse potest, cuilibet dignitati et honori præferendum, quando senescentem Deus maturè solvit, nisi vitio gentis humanæ hæc omnia bona fuerint minùs grata adepto quàm concupiscenti.

Summum verò prudentiæ erit ut dies nostri sapienter occupentur sincerâ pietate, sanctâ quiete, et integrâ vacatione ab omnibus curis nisi paternis, donec opportunâ interpellatione propinqui et amici, pauci et lecti interveniant; sitque hospitalitas minini impendii, nec contingat emere quod præstare poterit fundus proprius, cujus cultura constabit potiùs nostris curis, et opere, quàm impensâ.

Saluto generum probissimum, filiam dulcissimam, nepotes bonæ spei et jurisperitum te comite felicem. Vale, Rolline carissime.

Le Pelletier.

Ce 27 septembre 1697.

Lettre de M. Rollin à M. le chancelier Daguesseau.

Monseigneur,

Deux livres que je donne au public sur la manière d'étudier les belles-lettres ont une grande impatience de faire le voyage de Fresne et de se présenter devant vous. J'ai eu beau leur remontrer que c'était témérité pour eux d'oser paraître dans l'endroit du monde où le goût est le plus fin, le plus délicat, le

plus épuré. Ils prétendent que vous avez encore plus de bonté que d'habileté, qu'on peut vous plaire sans avoir tant de parure, et que le désir d'être utile au public couvre auprès de vous, ou du moins fait excuser beaucoup de défauts. Ils se flattent aussi, parce qu'ils parlent quelquefois de piété et de l'Écriture Sainte, d'emporter votre suffrage et celui d'une dame dont elles font la plus douce et la plus ordinaire occupation. Je les laisse partir, monseigneur, avec un grand désir de ma part qu'ils ne soient pas tout-à-fait trompés dans leur attente, et après leur avoir bien recommandé de témoigner le plus humblement et le plus fortement qu'il leur sera possible, à vous et à madame la chancelière, la profonde vénération, la vive reconnaissance, le respectueux et tendre attachement (pardonnez-moi cette expression), avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.

Réponse de M. Daguesseau.

A Fresne, ce 6 mars 1726.

J'estimais votre livre avant même qu'il parût, monsieur, et le mérite de l'auteur me répondait par avance de celui de l'ouvrage. Il ne devait donc point craindre le voyage de Fresne, et si je voulais me flatter moi-même, je vous dirais qu'il n'y a point de lieu où l'on ait pu lui faire un accueil plus favorable. Il y a soutenu, ce qui est souvent fort difficile, une grande attente, et j'en ai déja dévoré rapidement plusieurs endroits qui ont frappé d'abord ma curiosité, et qui justifient pleinement le présage que j'en avais formé. Jugez par là de l'effet qu'une lecture plus suivie fera sur moi. J'envie presque à ceux qui étudient à présent un bonheur qui nous a manqué, je veux dire l'avantage d'être conduits dans la carrière des belles-lettres par un guide dont le goût est si sûr, si délié, si propre à faire sentir le vrai et le beau dans tous les ouvrages anciens et modernes. Vous ne vous contentez pas de donner des préceptes à la jeunesse, vous y joignez des exemples par la justesse et l'élégance de votre style. Vous parlez le français comme si c'était votre langue na-

turelle, et vous faites voir, ce que j'ai souvent pensé, qu'il y a une beauté de style qui est, pour ainsi dire, de toutes les langues, et à laquelle elles ne fournissent que des mots, parce que le tour, l'arrangement et les graces du discours sont dans l'esprit de celui qui écrit, beaucoup plus que dans la langue qu'il met en œuvre. Mais ce que j'estime encore plus dans votre ouvrage, et qui, comme vous l'avez bien prévu, n'intéresse pas moins madame la chancelière que moi aux succès de vos travaux, c'est l'attention continuelle que vous avez à former les mœurs encore plus que le goût et la critique de vos lecteurs. Vous surpassez Quintilien même sur ce point, comme vous l'égalez dans tout le reste; et vous obligez les auteurs les plus profanes à devenir entre vos mains des instruments utiles à la religion. Continuez, monsieur, de travailler pour elle en vous appliquant à former le cœur et l'esprit des jeunes gens. Le succès de ce que vous avez déja fait ne doit servir qu'à vous encourager à achever de remplir toute l'étendue de votre dessein. Votre loisir deviendra encore plus utile par là à la république que vos emplois passés. J'en recueillerai toujours les fruits avec le même plaisir, et je ne saurais avoir d'occasions plus agréables de vous assurer de toute l'estime avec laquelle je suis, monsieur, véritablement à vous.

DAGUESSEAU.

Lettre de M. le chancelier Daguesseau à M. Rollin.

A Fresne, le 16 octobre 1731.

Je vous dois depuis long-temps, monsieur, un remercîment du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé. Je voulais avoir le plaisir d'en lire au moins une partie, afin de vous remercier avec plus de connaissance et de pouvoir, comme dit Horace, qu'on peut citer en vous écrivant, *pretium dicere muneris*. Mais après avoir été long-temps la dupe du lendemain, comme cela arrive à tous ceux qui sont fort occupés, je n'ai pu trouver qu'à Fresne le loisir de jeter les yeux sur un livre qui est moins une histoire qu'une leçon perpétuelle de vertu, de grandeur d'ame, d'amour de la patrie, et de religion; leçon d'autant plus

utile qu'elle se présente sous une forme plus aimable, et qu'elle instruit sans paraître enseigner. Je puis donc dire encore avec Horace, que j'ai lu un historien

> Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore dicit.

Ceux qui ont vieilli dans les affaires, et qui ont le goût de la politique, pourraient y désirer un style plus concis, des réflexions plus courtes et plus profondes, des expressions qui fissent plus entendre qu'elles ne disent, un peu plus du caractère de Tacite, et un peu moins de celui d'Hérodote. Mais vous leur répondriez sans doute que ce n'est pas pour eux que vous avez écrit, et que vous avez travaillé pour la première jeunesse à laquelle il est dangereux de montrer l'homme aussi mauvais qu'il l'est, et qui a besoin qu'on lui présente les vérités de la manière la plus simple et la plus développée, parce qu'elle ne prendrait peut-être pas la peine de les chercher. Continuez donc, monsieur, d'en former l'esprit et le cœur par les exemples du bien et du mal, dont votre histoire lui apprend à faire un si juste discernement. Je prendrai toujours une véritable part au succès de vos travaux, quoiqu'il ne puisse augmenter l'estime avec laquelle je suis depuis si long-temps, monsieur, parfaitement à vous.

Daguesseau.

Lettre de M. le chancelier Daguesseau à M. Rollin.

A Versailles, le 2 février 1735.

Je n'ai pas moins de joie que vous, monsieur, de vous voir approcher du terme que vous vous êtes proposé en écrivant votre Histoire Ancienne; mais ne serait-ce point par des motifs différents? Vous n'y envisagez peut-être que la fin de vos travaux et la liberté de n'user plus de votre loisir que pour vous-même. Pour moi, vous n'ignorez pas que je pense bien autrement. Je vous regarde comme un homme à qui Dieu n'a donné de grands talents que pour le rendre le débiteur perpétuel du

public. Ainsi un ouvrage fini devient pour vous, selon ma façon de penser, un engagement pour en commencer un autre. Après avoir voyagé long-temps dans l'Afrique, dans l'Asie et dans une partie de l'Europe, il faut que vous reveniez à présent dans votre patrie, je veux dire dans la république romaine, dont vous ne sauriez nous refuser l'histoire sans être ingrat envers celle qui vous a mis en état d'écrire l'histoire de tant d'autres nations, ou si ce dessein vous paraît trop vaste, et si vous me dites, comme Horace,

> Spectatum satis, et donatum jam rude, quæris,
> Mœcenas, iterum antiquo me includere ludo,

donnez-nous au moins une introduction complète à l'histoire romaine; et si vous ne voulez pas nous mettre en état de la lire mieux que dans les auteurs qui vous ont précédé, apprenez-nous du moins à la bien lire dans ceux que nous avons. Ne croyez pas que je cherche trop à ménager votre peine; je vous expliquerai quand vous le voudrez, tout ce qu'il me semble qu'on devrait faire entrer dans cette introduction, et vous conviendrez que ce serait encore un grand ouvrage. Je doute même qu'on puisse rien faire de plus utile pour la jeunesse, qui est le grand objet de tous vos travaux.

Dispensez-moi après cela, monsieur, de répondre au reste de votre lettre; un auteur qu'on excite à faire de nouveaux ouvrages ne doit pas être en peine de l'approbation qu'on donne aux premiers. Vous vous êtes acquis d'ailleurs un tel droit sur l'opinion publique, qu'il ne serait pas sûr de vouloir être mécontent d'un auteur qui a su plaire à tous les esprits. Ne craignez donc point, monsieur, que je donne dans ce goût singulier. Je lirai votre nouveau volume avec le même plaisir que j'ai lu les précédents; je fais grand cas des livres qui font estimer et aimer leur auteur. Vous pouvez juger par là, et de mon approbation pour vos ouvrages, et des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, parfaitement à vous.

DAGUESSEAU.

Lettre de M. l'abbé d'Asfeld à M. Rollin.*

Le 9 février 1726.

J'ai reçu très-exactement les trois lettres auxquelles vous vous plaignez, mon cher ami, par la vôtre du 6 de ce mois de n'avoir point eu de réponse. Le temps passe ici avec tant de vitesse, que je n'aurais pu croire sur votre parole, quelque respectable qu'elle soit, que mon silence eût été si long, si je n'en avais été convaincu par les dates. Votre inquiétude sur mon sujet est très-obligeante, et digne de votre amitié, et je ne puis différer d'un moment de répondre à chacune de ces lettres.

Je commencerai par celle où vous paraissez en peine de l'état de ma santé, et de la manière dont je soutiens ma solitude dans la rigueur et les incommodités de la saison présente. Je partage la matinée entre la messe, que je dis à huit heures ou que j'entends; entre l'étude de l'Écriture sainte et la lecture de St. Chrysostome, qui me charme. A midi, je descends dans le jardin pour dire sexte; et pour m'échauffer, je ratisse les allées que j'ai bien fait sabler pour y pouvoir marcher en tout temps, j'en ôte les herbes, j'en enlève les feuilles que le vent y aurait poussées, ou je balaie la neige qui y est tombée la nuit, et je bénis Dieu avec reconnaissance et avec joie d'avoir fait succéder un travail d'un succès si sûr et si aisé à celui qu'exigeaient de moi ci-devant les consciences.

Ces exercices me conduisent avec un fort bon appétit à un dîner très-frugal, mais qu'ils me font trouver excellent par l'assaisonnement qu'ils y donnent. Aussitôt après le repas, s'il ne pleut pas, je gagne la campagne sans craindre la gelée ni la bise; et moins dédaigneux qu'Alexandre, qui ne voulait courir qu'avec ses semblables et avec des rois, je m'associe le fidèle Du Mesnil, supposé que le zèle de l'architecture ne le domine point, car il n'y a point ici de contrainte; et au sortir de la ville, à la première pelouse qui se rencontre, nous disputons à qui sera le premier arrivé jusqu'au bout, à qui franchira plus

* M. l'abbé d'Asfeld était en exil à Villeneuve-le-Roi.

légèrement les ruisseaux qui coupent les prairies, à qui montera d'un pied plus prompt et plus agile un coteau escarpé; à qui en descendra le revers d'un pas plus ferme et plus soutenu; à qui percera un petit bois par une route plus courte et plus abrégée. Par ce manége, nous nous trouvons en moins de rien à plus d'une lieue de la ville; et pour n'être pas surpris par la nuit, nous sommes obligés de revenir, en changeant néanmoins de chemin autant que le terrain le permet, et en nous occupant tantôt à tailler quelques broussailles des haies qui s'opposent à l'impétuosité de notre marche, tantôt à jeter hors du sentier des monceaux de pierres qui pourraient nous faire tomber, tantôt à creuser des fourmilières, à chercher leurs greniers, leurs cimetières, leurs galeries, et à nous convaincre par nos yeux de la fausseté de tout ce que les naturalistes en débitent; tantôt à développer au bout d'une branche un nid de chenilles couvert de plusieurs couches de toiles impénétrables aux pluies et aux vents, au fond desquelles je trouve de petites chenilles en vie, qui attendent avec confiance le retour du printemps, et qui m'apprennent quelle est sur nous l'attention de celui qui nous protège, et avec quelle assurance nous devons attendre un autre printemps, et en hâter le retour par nos désirs.

Je prends quelquefois plaisir à penser que dans ces moments aucun de mes amis, qui croit qu'on ne peut rien faire de mieux que de se brûler le blanc des yeux auprès d'un grand feu, ne pourrait deviner où je suis, ni ce que je fais. Je reconnais par expérience que rien n'aguerrit davantage que de tenir ainsi la campagne en toute saison; et je ne suis pas étonné que plusieurs d'entre vous, qui ne sont que des soldats de milice, des gens nourris à l'ombre, des troupes de garnison, des bataillons de salade et des mortes paies, aient tant de peur qu'on leur fasse faire quelques campagnes, ou sont tentés de regarder comme malheureux ceux qui en font.

Après ces exercices et avec de semblables réflexions, je rentre au logis vers le déclin du jour, après avoir observé de prendre du temps pour dire none en allant, et vêpres en revenant.

Quand je suis seul, ce qui est le plus ordinaire afin d'être plus libre, et qu'un temps plus modéré me dispense d'une agitation si violente, je m'arrête à raisonner avec un bon vigneron sur les différentes façons qu'il donne à la terre, sur les diverses qualités de son plant, sur les avantages et les inconvénients de son exposition, sur les dépenses qu'il fait pour la culture de sa vigne, et sur les profits qu'il en peut espérer, sur la compensation qu'il y a entre un gros plant qui donne plus de vin, mais moins bon, et un autre bien plus fin qui produit moins, mais se vend plus cher.

Quelquefois le plus habile d'une petite troupe de bergers me donne le plaisir de voir faire le manége au plus savant de leurs chiens. En se tenant assis avec gravité sur une motte élevée, par le seul ton de sa voix, il fait confondre plusieurs troupeaux en un seul; il les partage ensuite, et rend chacun à son maître, il les fait changer de place comme il veut. Il détache un de ses chiens vers plusieurs vaches qui paissent tranquillement à près d'un quart de lieue de là, et ce chien va droit à elles aussitôt que sa commission lui est donnée; il les intimide par ses cris, et oblige ces grands animaux de revenir en courant de toutes leurs forces, et de se présenter à nos pieds en tremblant. Je vois dans cette image les obligations des pasteurs de l'Église, et dans la docilité du troupeau la juste récompense de leur application et de leur assiduité.

Pendant que je me divertis à ce spectacle aussi innocent qu'instructif, j'aperçois de loin des petits pâtres qui se livrent un aussi rude combat que si c'était autour du corps de Patrocle pour les armes d'Achille. J'y accours, et je vois d'abord avec étonnement que tout ce feu est causé par un peu de fumier de vache; mais bientôt je fais réflexion que si le juste juge de toutes choses nous prêtait ses yeux pour quelques moments, nous reconnaîtrions que l'objet de l'ambition des conquérants n'est pas plus estimable, quoique les suites en soient plus funestes. Je suis aussitôt pris pour juge, ou je me rends moi-même l'arbitre de la querelle, et, selon les lois du pays, je décide en faveur de celui qui peut prouver qu'il y avait le premier mis sa

marque. Pendant que le vainqueur tout fier s'empare de sa riche conquête, je tâche de consoler son rival vaincu, en lui indiquant ailleurs un pareil trésor.

Les jours qu'ils sont moins émus, je leur fais des questions sur la religion, mais ce n'est qu'après avoir bien pris la précaution de baisser le ton de la voix, et de regarder de tous côtés si je ne suis point aperçu, pour éviter correction.

Après de grands orages, je vais reconnaître les ravins, et j'examine si l'impétuosité des eaux n'a point découvert quelques pierres propres à bâtir, et j'en donne avis aux habitants de la ville; et si j'y trouve quelque tombereau qui en charge, je prends la pioche pour en déterrer quelques-unes, et je suis bien content quand je puis les gratifier de celles qui sont plus grosses et plus belles. Dans les bois, j'aide de pauvres femmes à se charger de paquets immenses qu'elles ont fait de fougères et d'épines pour brûler, ou de feuilles sèches pour servir de litière aux bestiaux, ou de mousse pour boucher les fentes des bateaux. J'offre mes services aux petits bergers pour porter les agneaux qui viennent de naître dans les champs, ou j'appelle quelqu'un à leur secours. Si je rencontre des pères et mères qui mènent aux champs des enfants de cinq ou six ans, chargés de hottereaux, pour les encourager au travail, je leur donne des dragées ou des fleurs d'orange, dont je porte toujours une boîte remplie. Souvent j'y ajoute quelques liards pour aider à leur avoir des sabots. Avec ces petits services et ces légères dépenses il est étonnant combien je m'attire de bénédictions, dont je fais un grand cas, quoiqu'elles ne soient pas mitrées.

Des bois, des prairies, des montagnes je me transporte souvent sur les bords de la rivière; j'y compte les bateaux qui descendent ou remontent. J'examine soigneusement, en multipliant les secours de mes yeux postiches, de quoi ils sont remplis. J'en vois d'autres qu'on charge devant moi de vin, de bois, de charbon. Je m'informe du prix, des frais, des gains. Je suis témoin de la triste déroute des trains de bois qu'on raccommode, et j'admire avec quelle industrie l'homme fait un bâtiment flottant, composé de tant de pièces qui semblent n'avoir aucune liaison. Quand les pêcheurs m'aperçoivent, ils s'empressent de

me donner le plaisir de la pêche. Ils jettent le filet devant moi, et m'invitent à entrer dans leur barque, pour voir la capture de plus près.

Mais ce qui me cause une joie plus intime, c'est de pouvoir, en me promenant dans les champs comme Isaac, m'abandonner aux douces réflexions que la religion m'inspire : de repasser les périls de l'église, et ses ressources; de penser aux besoins et aux desirs de mes amis, et de ceux dont la Providence m'avait chargé.

Mais quand le mauvais temps m'empêche absolument de sortir en campagne; s'il ne fait qu'un gros brouillard ou une petite pluie, je prends un surtout dont mon frère m'a fait présent, et un fameux capuchon de camelot, avec lequel j'ai passé deux fois le Mont-Cénis en plein hiver. Armé ainsi de toutes pièces, je descends après mon dîner dans le jardin, qui a environ un arpent d'étendue, et dont les allées bien sablées sont à l'épreuve des plus grandes pluies. J'y continue ce que j'avais commencé le matin. Je ratisse plusieurs fois une même allée pour la rendre parfaite. J'en ramasse les petites pierres et les ordures en un tas. Je fais mettre du sable où il en manque. Je vois travailler le jardinier. Je m'informe des raisons de la conduite différente qu'il garde, et j'apprends avec un plaisir sensible que généralement toutes les plantes et les légumes gagnent beaucoup d'être transplantés de leur terrain naturel dans un étranger.

Après avoir entrecoupé tous ces petits travaux par mes nones et mes vêpres, je remonte dans ma chambre vers les quatre heures, et je distribue le temps qui me reste jusqu'au souper, en trois parts; qui sont les prières, la lecture de l'Histoire ecclésiastique de M. Tillemont, et la lecture des écrits sur les matières du temps. Mais tous ces exercices sont comme une troupe de petits mutins, de jaloux, d'incompatibles, d'insatiables qui ne cherchent qu'à se piller, et à se supplanter l'un l'autre. L'un s'efforce d'étendre son temps au-delà des bornes marquées : l'autre, avant que son temps soit venu, veut anticiper sur celui qui le précède. Je tâche en vain de les contenir dans l'ordre. Ils sont intraitables; et je n'ai pas la force de me mettre tout de bon en colère contre eux, puisque leur émula-

tion ne vient que d'un excès de zèle pour moi, et d'un désir excessif de me plaire. Souvent même ils m'entraînent presque dans leurs murmures, et je me plains avec eux qu'on me fait souper de trop bonne heure, quoique toute la maison me soutienne que neuf heures sont sonnées, et que ma montre même me condamne. Je suis donc réduit à consoler les mécontents, en leur promettant satisfaction pour le lendemain, et en les assurant qu'on les dédommagera par un espace de temps plus étendu.

Mais quand je tire le lendemain le paquet de lettres qui demandent réponse, cette guerre domestique recommence avec plus de chaleur. Ils se croient tous importants, et aucun ne veut céder sa place. J'ai beau leur représenter la nécessité des affaires, les devoirs de la société, les plaisirs de l'amitié. Ils me représentent à leur tour avec vivacité qu'ils ont toujours été les fidèles compagnons de mon exil, mes consolateurs assidus, mes amis de toutes les heures, mes complaisants, mes flatteurs; et ils trouvent étrange que je veuille leur préférer des parents ou des amis absents qui ont leurs plaisirs et leurs occupations, et qui ne songent à moi que par intervalles. Je leur impose silence aussitôt; et je leur défends d'un ton sévère de parler mal de mes amis, et d'en diminuer le mérite. Mais néanmoins je me vois contraint par leur résistance opiniâtre de remettre mes lettres aux dimanches et aux fêtes entre la grand-messe et vêpres; et c'est là, mon cher ami, la véritable raison pour laquelle je suis quelquefois un mois ou six semaines sans faire de réponse.

Après le souper il est question de quelques chapitres de la Bible, et l'on tâche d'imiter les saintes soirées du bienheureux saint Maur. On finit à onze heures, et je descends dans le jardin, armé de mon capuchon comme d'un casque à toute épreuve, afin d'y dire complies. J'y contemple avec une espèce d'extase le spectacle ravissant que forme l'assemblage des plus belles constellations, dont la lumière n'est jamais plus pure ni plus vive qu'en ce temps. Mais quelque brillant, quelque multiplié que soit l'éclat de tant d'étoiles du premier rang, je remarque avec surprise qu'il suffit pour tempérer l'horreur des ténèbres de la nuit, mais qu'il n'est pas capable de les dissiper.

J'y reconnais avec douleur une image de la situation présente de l'église qui ne vit jamais un plus grand nombre d'ouvrages lumineux, auxquels néanmoins les ténèbres que l'ignorance, la prévention, les passions humaines répandent partout, ne veulent pas céder. Heureux mille et mille fois celui que Dieu rend attentif à la lumière qu'il offre, et qui en sait profiter avec reconnaissance et fidélité, en attendant le beau jour que le Seigneur a marqué! Je rentre rempli de semblables réflexions, qui prolongent souvent mes complies; et avec un esprit libre et un cœur tranquille, sans soins, sans affaires, sans inquiétudes, je me jette entre les bras d'un sommeil qui m'attend, et que j'ai bien de la peine à congédier le lendemain.

Voilà, mon cher ami, un petit échantillon des fruits délicieux que porte notre terre, que l'on ose néanmoins calomnier comme si elle dévorait ses habitants, parce qu'on est dans l'erreur, ne comprenant pas les Écritures, ni la puissance de Dieu, et que l'on ignore que quand il veut consoler les siens, il leur fait tirer du miel des rochers, et de l'huile de la pierre la plus dure. Je souhaiterais de tout mon cœur, que quelques-uns de nos confrères, qui ont part avec nous à la tribulation, au royaume, et à la patience en Jésus-Christ, et qui laissent quelquefois échapper des désirs vers leur patrie terrestre, voulussent goûter plus attentivement la douceur des fruits dont il plaît à Dieu de nous nourrir, et s'en faire un préservatif contre des penchants, qui sont naturels et innocents jusqu'à un certain point, mais qui déshonorent un peu la noblesse de notre cause.

Mais pendant que je m'engage dans une longue moralité, qui ne convient pas à mon état, on m'avertit que vêpres sont sonnées, et que la poste va partir. Je suis contraint de finir brusquement, en vous priant de souffrir que je remette à une autre fois la réponse que je dois à vos autres lettres, et de me croire, mon cher ami, avec une estime aussi sincère que ma tendresse,

Votre, etc.

De M. l'abbé d'Asfeld à M. Rollin.

A Villeneuve-le-Roi, ce 11 janvier 1728.

Jamais réponse ne m'a tant coûté, monsieur, que celle que vous exigez de moi. Rien n'est plus pénible que d'avoir à délibérer entre ses lumières et ses désirs, entre son devoir et son penchant. C'est un déchirement de cœur qu'il faut avoir éprouvé pour en bien juger. Quelque danger qu'il y eût pour moi d'entrer encore dans un nouvel examen sur un parti qui a dû être décidé dès le premier jour, j'ai cru devoir prendre quelque temps pour peser sérieusement devant Dieu les raisons de la proposition que vous me faites, afin de m'affermir moi-même dans la démarche qu'il m'inspirerait, et de la faire paraître plus respectable aux autres par une réponse mûre, qui n'aurait rien de léger et de précipité.

L'amitié constante que j'ai toujours eue pour un frère digne de toute ma tendresse, et que la triste situation où il se trouve augmente infiniment, m'a parlé au fond du cœur plus éloquemment que personne ne pourrait faire. Je sens, comme je dois, ses vives alarmes, sa solitude, son accablement. Je souhaiterais ardemment recommencer aujourd'hui ce que j'ai fait avec empressement plus d'une fois par le passé. Je me suis renfermé avec mes deux premières belles-sœurs, dès le premier moment de leur maladie; et je ne les ai point quittées jusqu'au dernier soupir qu'elles ont rendu entre mes bras. J'ai été assidu auprès de notre chère malade pendant la petite-vérole qu'elle a eue, sans l'abandonner un instant : et dans ces trois tristes occasions, qui mettent en fuite les plus proches, j'ai porté avec joie presque seul tout le poids de ces maladies, et le danger qui en est la suite. Je me sens aujourd'hui le même zèle et le même courage : mais la divine providence ne me laisse pas la même liberté d'en suivre les mouvements. Ne dois-je pas respecter les chaînes dont il lui a plu de me lier par une si honorable distinction ? Et puis-je après tant d'années rétracter sans infidélité un sacrifice, dont l'éloignement de mes proches a fait la por-

tion la plus précieuse, la plus sensible, et la plus méritoire? Serait-il juste que je renonçasse à une promesse qui a fait ma plus grande confiance, et qui m'assure de la vie éternelle pour avoir quitté mon frère et ma sœur? Ne me dites pas qu'on ne me demande que quelques mois. Je sais combien m'a coûté ma première séparation. La plaie a long-temps saigné : il a fallu bien de la foi pour la fermer. Serait-il prudent de la rouvrir de nouveau, et d'exposer ma faiblesse à une seconde tentation où elle mériterait de succomber

D'ailleurs je vous prie de comprendre que je ne suis pas le maître de disposer de moi comme un particulier, depuis qu'il a plu à Dieu de me faire soutenir un personnage public, qui intéresse toute l'église, et sur lequel les amis et les ennemis ont les yeux également ouverts. Les amis seraient affligés, découragés, ébranlés, scandalisés de ma démarche; et mon exemple en séduirait certainement plusieurs qui ne manqueraient pas de semblables prétextes pour se rapprocher de leurs familles et pour s'autoriser dans la désertion d'une cause dont le poids devient tous les jours plus accablant, et dont la durée commence à lasser la patience des plus forts. Me convient-il de prendre sur mon compte tous ces affaiblissements et toutes ces chutes? Est-il possible de n'être pas arrêté par la malédiction que Jésus-Christ prononce contre celui qui sera un sujet de chute et de scandale pour le moindre de ses disciples? D'un autre côté, mes ennemis feront sonner bien haut mon retour; ils en triompheront comme d'une victoire : ils insulteront à mon inconstance et à ma faiblesse; et ils assureront comme certain que j'ai changé de sentiments, et que j'ai acheté ma liberté par une honteuse capitulation, dont chacun se croira en droit d'expliquer à son gré les conditions secrètes. Je vous avoue que toutes ces pensées me révoltent, et que je ne puis en soutenir la vue. Je ne saurais gagner sur moi de m'y familiariser, ni m'accommoder d'une conduite qui présente quelque chose d'équivoque, qui donne lieu à des soupçons, qui est exposée à de malignes interprétations, et qui a besoin d'apologie. Puisque je suis exposé en spectacle à Dieu et aux hommes, permettez-moi de demeurer fidèle à Dieu, en me tenant dans le poste où lui-

même m'a placé, et d'édifier les hommes en achevant ma carrière sans reproches.

Ne devenez donc pas pour moi, je vous conjure, un tentateur d'autant plus dangereux, que vous avez plus de pouvoir sur moi, surtout en me parlant au nom d'un frère et d'une sœur qui me sont infiniment chers, et à qui je ne voudrais rien refuser. Souffrez que je vous répète ce que St. Paul disait à ses amis dans une semblable circonstance : *Que faites-vous de m'attendrir ainsi le cœur, et de le percer de douleur?* Je suis préparé à sacrifier, non-seulement la satisfaction de voir mes proches, mais encore ma liberté et ma vie même. Ne trouvez pas mauvais que je vous supplie d'entrer dans les sentiments de ces amis dociles, qui voyant qu'ils ne le pouvaient persuader, ne le pressèrent pas davantage, et s'accordèrent tous à dire: *Que la volonté du Seigneur soit faite.* Apprenez-moi à adorer avec une pleine et persévérante résignation cette divine volonté, quelque dures que soient les voies par lesquelles elle me fait marcher. Travaillez à relever le courage de mon cher frère, à ranimer sa foi, à fortifier sa patience. Exhortez-le à ne point perdre le fruit du sacrifice qu'il fit le jour où je me séparai de lui pour aller en exil, et dans lequel nous ne fîmes entrer, ni l'un ni l'autre, ni exception, ni réserve.

Je finis en vous priant instamment de me continuer vos prières, et de me croire avec une cordialité parfaite,

Votre, etc.

Du P. Quesnel, à M. Rollin, après sa sortie de prison.

Quand je me souviens, monsieur et très-cher ami, de ce que vous m'écriviez, il y a près de six mois, qu'il n'y avait point eu de larmes répandues dans l'adieu mutuel que vous vous dîtes un certain ami et vous, et que vous lui portiez innocemment envie sur son éloignement, je suis persuadé que le même esprit qui vous faisait parler ainsi, vous aura inspiré les mêmes sentiments à mon sujet. Oui, mon cher ami, il n'y a rien au monde qui mérite des larmes que le péché; mais quand il plaît à Dieu de nous

en faire faire quelque pénitence par le ministère des hommes, amis ou ennemis, ce devrait être un sujet de réjouissance et d'actions de graces, plutôt que de douleur. Cependant il n'arrive que trop souvent que l'amitié nous fait supprimer ces lumières et ces sentiments évangéliques pour nous en faire prendre de plus humains; et je me défie un peu de la sensibilité de votre amitié sur mon chapitre. Il est vrai que selon les diverses faces qu'ont les événements du monde, on y trouve des sujets ou de joie, ou de douleur; et il y a une joie évangélique qui n'est pas incompatible avec l'affliction du cœur. Je crois que vous avez senti en même temps ces différentes dispositions; et je puis dire que dans l'événement, tout contraire au premier, dont vous avez ouï parler, et qui vous a sans doute réjoui, on trouverait peut-être autant et plus de sujet de larmes, si on pouvait pénétrer dans l'avenir et dans les secrets de Dieu. Car on ne juge bien des choses qu'en connaissant ce qu'elles contribuent à nous approcher de Dieu ou à nous en éloigner; à nous sauver ou à nous perdre : et qui peut dire s'il ne m'eût pas été plus salutaire de demeurer où j'étais pour y adorer et prier Dieu le reste de mes jours, que d'en être sorti pour rentrer peut-être en des occupations dissipantes, et qui partageant le cœur, n'en laissent souvent à Dieu que la moindre partie? C'est assez de vous exposer le danger où je suis, pour vous engager à me secourir par vos prières. Ce qui me console est que tant de saintes ames s'étant employées pour moi auprès de Dieu avec toute l'ardeur de leur foi et de leur charité, j'espère que c'est à leurs prières qu'il a accordé le changement qui est arrivé, et qu'il l'aura fait dans sa miséricorde, considérant ma faiblesse. J'en ai d'autant plus la confiance, qu'elle m'engage davantage à la reconnaissance, et qu'en y engageant aussi mes amis, Dieu sera honoré par leurs actions de graces, et que la crainte qu'ils auront que je n'en sois pas assez reconnaissant ni assez fidèle à lui rendre le fruit de ses graces, les fera gémir pour moi en sa présence, pour m'attirer de nouvelles graces. Demandez-les pour moi, mon très-cher ami, et que votre petite société le fasse aussi pour moi par la charité que Dieu leur donne pour les pécheurs. Adieu encore un coup, mon très-cher ami : quand

je passe d'une retraite dans une autre, d'où il me sera plus difficile de vous donner de mes nouvelles et de recevoir des vôtres, que de la première; puisque c'est à quoi la Providence nous a réduits, il faut s'y soumettre avec amour, et ne désirer de commerce avec nos amis qu'autant que le permet celui qui est la charité même. Saluez, je vous prie, de ma part tous ceux que vous savez qui m'aiment pour lui et en lui, et exigez d'eux qu'ils satisfassent à la dette de la charité et des prières dont nous sommes tous redevables les uns aux autres. Je suis tout à vous, mon cher ami, avec une nouvelle tendresse.

De M. Rollin à M. Gibert, ancien Recteur de l'Université, au sujet de ses Observations sur le Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres.*

Vous avez donc voulu absolument, monsieur, m'intenter procès. Vous vous portez pour accusateur, et vos griefs contre moi ne sont pas légers. Si l'on vous en croit, mon livre *sur la Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres* ne tend à rien moins qu'à renverser les principes les plus communs du bon sens, de la droite raison, et de la plus saine rhétorique.

Le tribunal qui doit nous juger, n'est point douteux ni contesté. Votre censeur** vous le montre dans son Approbation, qui mérite d'être pesée, et qui n'est pas ici une pièce indifférente. *On a vu plus d'une fois*, dit-il, *une excellente critique d'un excellent ouvrage. C'est au public à juger si ces* Observations *en fournissent un nouvel exemple; et c'est à nous de dire que nous n'y avons rien trouvé qui en empêche l'impression.* Voilà le public saisi de notre cause, et ni vous ni moi ne le récusons pour juge.

Je ne le fatiguerai point par de longs et d'ennuyeux mémoires, par des redites importunes, par des répliques sans fin, fruits ordinaires d'une vaine démangeaison d'écrire. Je crois le procès

* Cette lettre fut imprimée, et parut en 1722. M. Gibert y fit une réponse la même année.

** M. Saurin.

suffisamment instruit de mon côté par les écrits mêmes qui en font la matière, et je m'en tiens là.

En effet, ne serait-ce pas perdre le temps et abuser de la patience de nos juges, que de vous suivre pas à pas dans tous vos raisonnements et dans tous les reproches que vous me faites? Selon vous, *il y a dans mon ouvrage de grandes méprises sur les préceptes de l'éloquence.... Ma méthode est impraticable.... contraire aux maximes et aux usages des anciens....* Elle pèche *contre le bon goût, le bon sens, la raison....* Elle tend *à gâter le goût des jeunes gens, à les jeter dans des erreurs de grande conséquence.... Souvent on ne trouve ni justesse, ni clarté, ni exactitude dans mes expressions. Je tombe continuellement en contradiction.* PARTOUT *je mets en œuvre une foule et de principes mal pris, et de raisonnements extraordinaires.... L'inattention paraît* PARTOUT *dans le choix et dans l'usage des citations.... Je fais dire à Cicéron, à Quintilien, à St. Paul, etc., le contraire de ce qu'ils ont pensé.... Je fais le philosophe, mais avec peu de succès.... Pour certain* J'AI EU DESSEIN *de bannir de l'éloquence le style tempéré ou orné....* Je veux bannir aussi de la rhétorique l'usage des préceptes. Je prétends que *l'orateur doit former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent*, bon ou mauvais. En un mot, voici l'idée et la définition que vous donnez de tout mon ouvrage : *Qu'est-ce que votre livre? Votre nom, votre réputation, celle de M. Hersan, de Cicéron, de Quintilien, de Démosthène, du P. Rapin, de M. de Fénélon. Où est la solidité des principes, l'exactitude des citations, la netteté des idées, la justesse des raisonnements, l'attention dans la traduction des auteurs?*

Voilà, monsieur, un étrange portrait! Encore peut-être est-il flatté, puisqu'il part d'une main amie, qui aura voulu m'épargner. Quelle surprise, ou plutôt quelle confusion, pour ceux qui auront jugé tout autrement de mon ouvrage! Vous avez prévu que j'aurais pour moi *bien des gens, et des gens d'une haute considération; non-seulement cela, mais des plus habiles. Mais,* ajoutez-vous en parlant de vos Observations, *je leur donne ici le moyen de se détromper.*

Pour ne rien dire ici ni de mon approbateur qui enseigne

l'éloquence avec tant de réputation depuis près de cinquante ans*, ni des auteurs des journaux de Paris et de Trévoux, que vous ne soupçonnerez pas sans doute d'ignorance ou de partialité, avez-vous pu croire que le public ait été ou assez stupide pour ne point apercevoir dans mon livre des maximes si extravagantes, et un renversement si visible du bon sens et de la droite raison; ou assez prévenu en ma faveur pour y applaudir après s'en être aperçu? Quoi! UNE FOULE *de principes mal pris et de raisonnements extraordinaires mise en œuvre* PARTOUT; *un dessein* non obscur et caché, mais clair et certain (c'est ce que vous assurez positivement**) *un dessein* d'ôter à la rhétorique ses préceptes, pour n'y substituer que des exemples, de bannir de l'éloquence le genre orné et fleuri, de donner le goût bon ou mauvais des auditeurs pour règle du style que les orateurs doivent suivre, tout cela aura échappé ou aura plu à tant de personnes pleines d'esprit, de jugement, de pénétration? Y avez-vous bien réfléchi? Si vous avez jugé que penser ainsi du public fût un bon moyen de vous le concilier, je ne vois pas sur quels principes votre rhétorique peut être fondée.

Vous parlez de mes prétendues *erreurs* d'un ton si affirmatif et si décisif, que j'ai presque douté moi-même d'abord si elles n'étaient pas réelles. Mais je dois avertir vos lecteurs que ce ton vous est fort ordinaire, et que chez vous il n'est pas toujours une marque d'évidence ni de certitude. A force de raisonnements vous vous persuadez à vous-même que les choses sont telles que vous avez intérêt de les croire, et vos conjectures deviennent bientôt pour vous des démonstrations. J'ai cité avec éloge un livre de M. de Fénélon archevêque de Cambrai***, qui vous paraît un ouvrage pitoyable. Ce nom est d'un poids qui vous accable. A quelque prix que ce soit, il faut vous en délivrer. Cet ouvrage, vous serez-vous dit d'abord à vous-même, ne serait-il point supposé? Mauvais, comme vous le croyez, cela n'est pas hors de toute vraisemblance. A l'aide de quelques

* M. Couture.

** «Pour certain, monsieur, vous avez eu dessein de bannir de l'éloquence le style tempéré.»

*** Dialogues sur l'éloquence.

nouvelles conjectures, la chose devient bientôt certaine. *Vous en êtes*, après cela, *absolument convaincu, et tout lecteur* raisonnable *doit l'être comme vous.* Enfin, vous prononcez nettement que les *Dialogues sur l'Éloquence, qu'on a cru de ce prélat, ne sont point de lui.* Et cependant on a preuve par écrit que c'est M. le marquis de Fénélon, actuellement ambassadeur du roi en Hollande, qui les a fait imprimer comme étant de M. son oncle, et l'on sait qu'il en a fait les présents. Un fait de cette sorte est bientôt éclairci. Mais où en serais-je, s'il me fallait ainsi démontrer le faux de la plupart de vos raisonnements, et réfuter en forme un volume de 476 pages?

Vous forcez visiblement le sens de plusieurs passages de Quintilien, pour me les arracher, ou vous supposez même qu'il s'est trompé, afin que je n'en puisse point tirer avantage.

Lib 2, c. 5. Il dit clairement que *les préceptes servent moins que les exemples;* et il ne le dit pas seulement par rapport à la rhétorique, il en fait un principe général. Il venait de parler de l'art militaire où les préceptes sont moins utiles que la connaissance de ce qu'ont pratiqué en chaque occasion les grands capitaines: *Sicut de re militari quanquam sunt tradita quædam præcepta communia, magis tamen proderit scire quâ ducum quisque ratione, in quali loco, tempore, sit usus sapienter, aut contrà.* Voilà des préceptes et des exemples pour l'art militaire; et c'est aux derniers qu'il donne l'avantage, comme il l'avait fait par rapport à la rhétorique. Et pour confirmer ce qu'il a avancé sur l'art militaire et sur l'art oratoire, il apporte une sentence générale. *Car,* dit-il, *en toute matière les préceptes pour l'ordinaire ont moins de force que les exemples.* Est-il possible d'expliquer autrement le texte de Quintilien? *Nam in omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta.* Pour m'enlever cet endroit, vous forcez le sens du texte en le tirant de sa généralité, et l'appliquant à la rhétorique; et par *experimenta* vous entendez *les interrogations qu'un maître fait à ses disciples lorsqu'il leur explique un discours*, etc. Je m'étonne que vous n'ayez pas fait attention à ce qui suit immédiatement où Quintilien dit que la lecture de Démosthène et de Cicéron servira beaucoup plus aux jeunes gens que toutes les déclamations

corrigées que peuvent donner les maîtres pour servir de modèles aux écoliers.

Dans un autre endroit il répète le même principe : *Omnium, quæcumque docemus, hoc sunt exempla potentiora etiam ipsis quæ traduntur artibus*, etc., et il y ajoute ces belles paroles, *quia, quæ doctor præcipit, orator ostendit*, qui signifient qu'au lieu que *le rhéteur* en donnant des préceptes *ne fait que montrer la route*, *l'orateur* en fournissant des exemples *y fait entrer*. Pour vous débarrasser de ce passage qui vous incommode, vous prononcez que *la raison que donne Quintilien n'est pas exacte*. Lib. 10, c. 2.

Il dit, et cela est très-certain, que Cicéron*, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidait, donnait pourtant quelque chose au plaisir de l'auditeur, et qu'en cela même il prétendait travailler pour l'intérêt de sa partie ; et il y travaillait en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire. Il avait marqué auparavant qu'il n'improuvait point que l'orateur accordât quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandaient quelquefois dans les discours plus d'élégance et plus de grace. *Quapropter ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus*. Et c'est uniquement dans ce sens que j'ai dit que l'orateur devait suivre le goût de ses auditeurs. Pour m'ôter cette autorité, *il est visible*, dites-vous, *qu'en cet endroit Quintilien a un peu faussé la règle*. J'en laisse le jugement au public. Lib. 12, c. 10.

J'ai avancé, après Quintilien, que les passions doivent être répandues dans toutes les parties du discours selon l'exigence des matières qu'on y traite : *Omnes hos affectus.... aliæ quoque partes recipiunt, sed breviores* ; et qu'un récit de choses graves et touchantes serait imparfait s'il n'était vif et passionné. J'ai cité pour exemples les narrations surtout de la dernière Verrine, que Quintilien dit être aussi touchantes qu'aucune péroraison. Et il parle, non-seulement de l'amplification qui suit Lib. 6, c. 2

* « Atque id fecisse M. Tullium vides, ut, quum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret, quum et ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. »

ordinairement le récit, mais du récit même : les termes y sont
Lib. 4, c. 2. formels. *Quid! Philodami casum nonne quum* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidiâ, tum in supplicio ipso lacrymis implevit?* Et il en apporte aussitôt la raison qui est puisée dans le bon sens : *Serum est enim advocare his rebus affectum, quas securus narraveris. Voilà, me dites-vous d'un ton obligeant, comme vous nous instruisez!* Après quoi vous vous mettez en frais pour montrer que *les passions* ne *viennent* jamais qu'*après le récit et la preuve, et qu'elles n'entrent point* du tout *dans le récit ni dans la preuve.* Qui vous croira?

Ibid. J'ajoute encore, après Quintilien, que quelquefois ce n'est qu'un trait et un sentiment jeté dans le discours, qui le rend passionné; et j'apporte, après lui, cet endroit de Cicéron: *Tum*
Pro Ligar. n. 3. *Ligarius domum spectans, et ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.* Je remarque qu'au lieu de dire simplement, *tum Ligarius nullo se implicari negotio passus est*, il joint à cette proposition une image qui rend le récit et plus vraisemblable et plus touchant. *Ita,* dit Quintilien, *quod exponebat et ratione fecit credibile, et affectûs quoque implevit.* Selon vous, *ce n'est point là sa pensée.* Et la raison convaincante que vous en apportez, c'est que *si quelquefois on excite les passions dans un récit par des traits, cela se pourrait donc faire aussi quelquefois d'une manière plus étendue : ce qui cependant ne s'y fait* JAMAIS *de cette manière.* Voilà ce que j'entends, quand je dis que chez vous le ton affirmatif et décisif n'est pas toujours une preuve de certitude.

Vous revenez encore au même endroit à la fin de votre livre; et toujours de mauvaise humeur contre Quintilien, parce qu'il est mon garant, vous le critiquez sans fondement. *Ita,* dit-il, en expliquant l'endroit de Cicéron, *quod exponebat et ratione fecit credibile, et affectûs implevit.* Vous traduisez ainsi ces dernières paroles : *Cicéron en cet endroit remplit les passions,* et en ce sens vous avez raison de les trouver *obscures.* Comment en effet Cicéron pourrait-il en une ligne *remplir les passions?* Ce qui vous a trompé, c'est que, par inadvertance, vous avez cru qu'*affectûs* était à l'accusatif, et il est au génitif. Le sens est, si je ne me trompe : *Cicéron* (par ces mots, *domum spe-*

ctans et ad suos redire cupiens qu'il pouvait omettre) *a animé et passionné cet endroit du récit :* AFFECTUS IMPLEVIT. Mais ce sens renverse de fond en comble votre système, et il a fallu absolument l'écarter.

Vous avez traduit un autre endroit du discours de Cicéron pour Ligarius, d'une manière qui me paraît souffrir quelque difficulté. Le voici : *Suscepto bello , Cæsar, gesto etiam magna ex parte, nullâ vi coactus, judicio meo ac voluntate, ad ea arma profectus sum, quæ erant sumpta contra te.* La beauté et la force de cet endroit consistent en ce que Cicéron insiste sur toutes les circonstances qui auraient pu faire paraître plus criminelle sa conduite à l'égard de César. *La guerre étant déja engagée , et même fort avancée , sans y être contraint par aucune nécessité, volontairement et de propos délibéré, je me suis joint au parti qui avait pris les armes contre vous.* N'est-il pas visible que vous affaiblissez le raisonnement de Cicéron, et que vous ne prenez point le sens de ses premières paroles par cette traduction : *Dès que la guerre fut allumée , ô César, je me jetai parmi vos ennemis?* Ce ne fut que long-temps après que la guerre fut allumée, et lors même qu'elle était déja fort avancée, *suscepto bello , gesto etiam magnâ ex parte*, que Cicéron se jette dans le parti de Pompée; et, selon vous, il paraîtrait s'être hâté de le faire dès les commencements. Cela vous a échappé. Pro Ligar. n. 7.

Je ne fais ici que vous indiquer ces endroits. Pour vous répondre en forme, monsieur, il me faudrait en relever beaucoup d'autres où vous pouvez encore vous être trompé; vous prouver que je n'ai ni pensé ni dit bien des choses que vous me faites penser et dire; justifier Quintilien sur les erreurs que vous lui attribuez aussi-bien qu'à moi; vous faire remarquer que vous mettez quelquefois sur mon compte des traductions vicieuses, selon vous, mais qui ne sont pas de moi. Tout cela, pour être développé et traité avec quelque étendue, demanderait un volume peut-être plus gros que le vôtre. De quelle utilité ces sortes de disputes, la plupart personnelles, seraient-elles pour la jeunesse; et quel intérêt le public y prendrait-il ?

Un travail plus utile et plus pressé m'appelle ailleurs. J'ai cru

que l'accueil que le public a fait à mes deux premiers volumes, me mettait dans la nécessité de continuer mon ouvrage. Je n'y ai point perdu de temps, et j'espère être bientôt en état d'en donner un troisième qui sera sur l'histoire. Souffrez donc, monsieur, que par respect pour notre juge commun j'évite une diversion qui me ferait différer le paiement d'une dette qu'il paraît attendre et même exiger de moi.

Vous me faites presque un crime *de ce grand nombre d'exemples dont j'ai chargé mon livre, comme si*, dites-vous, *c'était là quelque chose de* bien *merveilleux ou de fort utile;* et vous croyez qu'il n'y a *que le commun des hommes* qui ait pu *en être charmé*. Il ne m'a pas paru que le public pensât tout-à-fait comme vous; et vous ne trouverez pas mauvais que, dans mon *Traité sur l'Histoire*, je suive encore le même plan, et que je préfère son goût au vôtre.

Il y a une autre accusation secrète dans votre livre, monsieur, à laquelle je ne puis dissimuler que j'ai été extrêmement sensible. Vous affectez, en plus d'un endroit, de me rendre suspect et odieux aux professeurs qui enseignent dans l'Université, comme si je donnais de leur mérite, et de leur manière d'enseigner, une idée peu favorable, et que j'eusse songé *à m'ériger en maître de mes confrères**. Rien, si je ne me trompe, n'est plus éloigné de mon caractère ni de mon intention; et, par une suite presque nécessaire, rien ne doit être plus éloigné de mon style. J'ai en tout temps évité de rien faire ou de rien dire qui pût causer la moindre peine au plus jeune de mes confrères. Je me suis fait un devoir et un plaisir de relever en toute occasion leur mérite. Dans l'ouvrage dont il s'agit, on n'a point trouvé que j'eusse employé un ton de maître, ni des airs de hauteur et de supériorité. Le public jugera si vous avez gardé les mêmes mesures à mon égard. Mais j'ai eu la consolation de voir que dans une assemblée de la faculté des arts**, tous mes

* ......Quod vitium procul abfore chartis,
Atque animo priùs, ut si quid promittere de me
Possum aliud, verè promitto.
(HORAT. lib. 1, *Sat.* 4.)

** Il fut conclu dans cette assemblée, d'un consentement unanime, qu'on

confrères généralement, (pourquoi faut-il que vous soyez le seul que je doive excepter de ce nombre?) tous mes confrères m'ont témoigné leur estime et leur affection par des suffrages non brigués, non préparés, non surpris, comme vous l'insinuez; mais qui étaient l'effusion de leur cœur, et une preuve non suspecte de leur amitié, dont je sens tout le prix, et dont je fais tout le cas que je dois.

Quels reproches ne me feriez-vous donc point, et ce serait à juste titre, si, comme vous, je m'étais avisé de relever, sans nécessité, une prétendue faute échappée, à ce que vous dites, à un de vos confrères dans un discours prononcé il y a apparemment quelque temps? Cette faute énorme, que vous n'avez pu oublier, et dont il était important que tout le public fût dûment et valablement averti pour n'y point tomber, c'est que ce confrère a ignoré ou omis (et selon vous *tous mes élèves feront* la même faute et *la même omission, si le génie ou le hasard ne les conduit mieux que mes règles*), il a ignoré ou omis ce grand et capital précepte de rhétorique, *qu'après le fait* IL FAUT *l'amplification*.

Vous connaissez, dites-vous, monsieur, en parlant de Rhétorique, *un homme** *à qui il en a passé plus de deux cents par les mains qu'il a examinées. Cet homme a reçu des lettres de Hollande, de Lyon, et d'autres villes de France, qui le pressent d'en composer une nouvelle.* Il l'a toujours refusé jusqu'ici. Si enfin il *se laisse vaincre*, comme vous marquez qu'il en est assez près, avertissez-le bien d'insister beaucoup sur cet important précepte, dont l'omission a de si terribles suites.

Au reste, monsieur, avant que de finir ma lettre, je dois vous déclarer que, quoique je sois bien résolu de garder une seconde fois un silence constant à votre égard **, et de ne point répondre à votre critique, je suis très-disposé en même temps à

me remercierait de l'ouvrage que j'avais donné au public, et qu'il en serait fait mention dans les registres de l'université.

* On devine aisément de qui l'auteur parle.

** M. Gibert a écrit autrefois contre mon édition de Quintilien, et surtout contre la préface que j'y ai mise en tête, dont le public n'a pas paru mal content. Je ne lui ai opposé que le silence; et il en paraît piqué en plusieurs endroits de ses observations.

en faire tout le profit que je pourrai ; ce qui est, ce me semble, tout ce que vous avez droit d'exiger de moi. Je ne suis ni assez aveugle, ni assez vain, pour croire que mon ouvrage soit sans défauts, et je suis très-persuadé que plusieurs de ceux qui l'ont le plus loué, y en ont aperçu : mais ils y ont vu aussi autre chose. La lecture que j'ai faite du vôtre ne m'a point convaincu que j'eusse rien à changer pour le fond, ni pour les principes. S'il m'est échappé d'autres fautes, comme cela est presque inévitable, non-seulement je n'aurai point de honte, mais je tiendrai à honneur de les corriger dans une seconde édition sur les lumières que l'on voudra bien me communiquer, et sur les avis que votre écrit me fournit. Vous auriez pu, après les prières réitérées que je vous en avais faites avant et depuis l'impression de mon livre, me les donner à moins de frais, avec moins d'éclat, et (j'ose le dire) non avec moins d'avantage pour vous. Le public aurait été certainement édifié de voir à la tête de la nouvelle édition des deux premiers volumes que l'on commencera bientôt, le témoignage authentique que j'aurais rendu avec joie à la générosité d'un ami qui aurait bien voulu sacrifier la gloire qu'il pouvait espérer de son ouvrage, à celle d'obliger un ancien confrère, et de contribuer à l'honneur commun de l'Université. Je tâcherai qu'au moins il soit édifié de la docilité avec laquelle je suivrai celles de vos observations qui me paraîtront fondées en raison, de la sincère reconnaissance que j'en conserverai, et de l'attachement respectueux avec lequel je continuerai d'être, monsieur,

Votre, etc.

Ce 17 janvier 1727.

Lettre de M. l'abbé Duguet à M. Rollin.

Il est vrai, monsieur, que nos lettres ont été rares, mais je me suis réglé sur votre exemple ; car j'ai toujours répondu, et votre silence a causé le mien.

Je suis affligé de ce qu'on a diminué les revenus des colléges. Il eût été bien plus à propos de les augmenter. Celui qui vous a condamné, n'étant pas votre juge naturel, devrait éviter d'être

arbitre. Dans de telles places, il faut se réserver les graces, et laisser aux autres la rigueur et l'envie.

Il est aisé de comprendre que dans un emploi comme le vôtre on a bien des soins et bien des inquiétudes : *qui præest, in sollicitudine.* Il faut éviter néanmoins toutes les réflexions qui conduisent au découragement. Si nos bonnes intentions avaient toujours leur effet, nous serions tentés au-dessus de nos forces. Il est bon que nos soins réussissent quelquefois pour nous consoler, et n'aient pas toujours le succès pour nous humilier, et nous faire souvenir que nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Cette humilité assure notre salut, et contribue souvent à celui des autres. Mais l'humilité n'est jamais sans courage, et moins elle est présomptueuse, plus elle est tranquille et pleine de confiance. Il n'est pas vrai que les colléges, quand ils sont réglés comme le vôtre, soient plus dangereux que les éducations ordinaires dans les familles où l'on manque presque toujours d'instruction et d'exemple. C'est un bien inestimable pour la jeunesse que d'être formée par vos mains, et conduite par vos lumières. Mais si la maison de J.-C. a eu des disciples imparfaits, et un traître; si le ciel a eu des anges apostats, et si l'homme créé dans l'innocence l'a perdue dans le paradis terrestre, nous ne devons pas espérer vous et moi, que votre troupeau soit plus heureux, et qu'il ait un privilége que n'a pas l'Église. Je vous exhorte seulement à renvoyer les incorrigibles, les séditieux, et ceux dont l'esprit sera porté à la dissimulation et à l'artifice. Ceux de ce dernier caractère font en peu de temps beaucoup de maux, et abusent de tous les biens.

Je suis déja uni d'une manière très-tendre et très-étroite à celui que vous m'avez recommandé. Je le porte dans mon cœur, et je supplie Notre Seigneur d'ajouter aux bénédictions dont il l'a prévenu, toutes les graces qui peuvent assurer son innocence contre les dangers du siècle, et augmenter son amour et son zèle pour la vérité. Je serais fort touché si votre malade vous était enlevé, et je demande sa santé avec beaucoup d'instance. Il est heureux d'avoir si bien profité de la lecture du nouveau Testament et de vos leçons. Mais il est bon qu'un jeune homme de

si bonne espérance soit conservé à l'Église, et c'est aussi pour elle que je désire qu'il nous soit rendu.

Lettre de M. Duguet à M. Rollin.

Vos libéralités, monsieur, m'apprennent plus souvent que toutes les années de quelle source elles coulent, et avec quel succès le public en admire la fécondité. Je prends, monsieur, trop de part à ce succès, pour n'en rendre pas avec vous de très-humbles actions de graces à celui qui vous a donné des vues si pures, et qui a sanctifié par là tous les autres dons, qui seraient grands pour tout autre qui aurait moins de religion que vous, mais dont vous ne faites état qu'autant qu'ils contribuent à l'édification des autres et à votre salut.

Vous voyez tous les jours, par la lecture des ouvrages de ceux qui ne connaissaient ni la source ni la fin des talents qu'ils avaient reçus, quel malheur c'est que de sacrifier à la vanité ce qui devait servir à les rendre meilleurs, et que de marcher au hasard sans connaître le terme où ils devaient arriver.

Vous faites sentir dans les occasions l'extrême différence qu'il y a entre des hommes qui n'ont vu ni la liaison des vérités, ni leur usage, ni leur fin, et ceux qui vivent dans le sein de l'Église, avec moins de talents extérieurs, mais qui sont riches dans la foi ; et vous apprenez ainsi à plusieurs, qui font trop de cas de ces faux sages que la véritable sagesse a rejetés, à préférer ce qui leur a manqué à tout ce qu'ils ont reçu.

Vous vous souvenez, monsieur, avec trop de bonté de ces jours, que vous appelez heureux, et qui l'étaient en effet, mais pour moi plutôt que pour vous, puisque je n'occupais que la place du serviteur qui préparait à ses maîtres ce qui était de leur goût ; et qui remplissait d'eau des vaisseaux, que votre foi et la bénédiction de Dieu convertissait en vin, sans peut-être que j'eusse la liberté d'en boire. Car vous savez, monsieur, mieux que moi, que c'est à l'amour et à une sainte soif, que tout est accordé, et que les vérités qui ne sont qu'un spectacle pour les autres, sont la nourriture et le bien de ceux qui les aiment.

Puisque vous devez, monsieur, passer quelques jours à la

campagne avec un ami qui faisait avec vous nos anciennes délices, parlez-lui quelquefois de moi, et de ma tendre et respectueuse amitié; et empêchez que le temps et mon absence ne diminuent celle dont il m'a toujours honoré.

Je sais avec quelle bonté il s'intéresse à ce qui regarde ma nièce, et je suis chargé de lui faire ses compliments, aussi-bien qu'à vous. Le soin qu'elle veut bien prendre de ce qui me regarde est le moindre de ses mérites par rapport à moi. Sa lumière, son attachement à la vérité, et sa vertu, me la rendent sans comparaison plus précieuse ; et je dois avouer que la consolation que j'ai reçue de ses sages conseils et de son exemple, a extrêmement contribué à me faire accepter avec patience toutes les épreuves qui m'ont été communes avec elle, et qui auraient pu me paraître fort étonnantes, si quelque chose pouvait l'être à quelqu'un qui regarde tous les événements comme réglés par une sagesse et une miséricorde infinies.

J'ai l'honneur d'être avec un respect égal à ma reconnaissance, votre, etc.

A Troyes, le 28 août 1732.

*Lettre de M. Rollin à madame Mol, nièce de M. l'abbé Duguet *.*

Personne, madame, n'est plus obligé que moi à rendre à feu monsieur votre oncle le double témoignage que vous me demandez. La tendre amitié dont il m'a honoré, les bontés singulières qu'il m'a toujours témoignées, les services importants qu'il m'a rendus, doivent me rendre sa mémoire bien précieuse.

Je mets au nombre des plus grandes graces que Dieu m'a accordées, le bonheur que j'ai eu de le connaître, de le fréquenter, de lui entendre souvent expliquer les saintes écritures, et de me conduire en tout par ses avis. Il me semble, madame, que depuis que nous avons eu le malheur de le perdre, je sens croître

* Cette lettre se trouve dans un recueil de lettres publié par madame Mol, à la suite de la lettre de cette dame au P. Lenet, chanoine régulier, pour réfuter ce qui avait été avancé par M. Desmar, que M. Duguet sur la fin de sa vie était obsédé de sa nièce, et qu'il n'avait pas conservé toute sa présence d'esprit.

en moi tous les jours de plus en plus le respect et la reconnaissance dont j'ai toujours été pénétré à son égard.

Pour ce qui regarde la liberté qu'on me laissait de l'entretenir seul, je vous dois ce témoignage, madame, et je le dois à la vérité, que jamais je n'ai été voir monsieur votre oncle, que vous ne m'ayez demandé si je n'avais rien de particulier à lui dire, et que vous n'ayez voulu vous retirer : souvent même vous l'avez fait sans que je le désirasse, et m'avez laissé seul avec lui.

Par rapport à l'autre article sur lequel vous me priez de m'expliquer, je suis très-persuadé, madame, que personne ne l'a vu dans les derniers temps, qui n'ait reconnu en lui avec étonnement la même force et présence d'esprit, la même vivacité d'imagination, la même étendue et fidélité de mémoire la même solidité de jugement, la même justesse et précision dans ses réponses, et surtout les mêmes sentiments de piété, de religion et d'amour de la vérité qu'on avait toujours admirés en lui. Mais sur ce point, madame, avez-vous besoin d'un autre témoignage que de celui qu'employa autrefois le célèbre poète tragique Sophocle ? Traduit devant les juges par son propre fils, comme ayant l'esprit baissé et affaibli, il ne fit que leur réciter une pièce qu'il composait actuellement, et il fut absous par tous les suffrages. Je n'ai point lu la lettre dont vous vous plaignez, madame, dans celle que vous m'avez écrite. J'ai de la peine à concevoir qu'un aussi honnête homme que celui à qui elle est attribuée, ait pu parler d'une manière peu respectueuse d'une personne aussi généralement estimée et respectée que l'était, et que le sera toujours monsieur Duguet. Mais quoi qu'il en soit, oserais-je vous représenter, madame, que plus vous avez sujet de vous plaindre, plus votre zèle pour la mémoire et pour la réputation d'un tel oncle est louable, plus vous devez être attentive, et pour votre honneur, et pour le sien, à ne laisser rien échapper dans ce que vous pourrez écrire pour sa défense, qui marque du ressentiment, de l'aigreur et de la passion. Plongé maintenant dans le sein même de la charité, il n'y a que la charité qui puisse le bien défendre.

Pardonnez-moi la liberté que je prends de vous parler ainsi. Je ne puis, ce me semble, vous donner une preuve plus cer-

taine et moins équivoque du sincère respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre, etc.

Ce 30 mars 1734.

Lettre de M. l'évêque de Senez à M. Rollin, du 5 janvier 1731.

Mon cœur s'élargit pour vous, monsieur, de la joie qu'il a de vous parler par un interprète, qui vous est très-fidèle, et qui m'est bien cher. Le danger des lettres confiées aux courriers publics dans l'orage présent, m'a empêché de vous marquer par écrit la moitié de mon estime, de ma reconnaissance, et si j'osais ajouter, de ma tendresse pour un si digne panégyriste de la vérité, tel que le Seigneur l'a formé en vous. Que sa louange est belle et brillante dans la bouche du juste! Mais quelque gloire qu'elle reçoive de vos discours et de vos ouvrages, monsieur, elle me paraît bien plus honorée des sacrifices que vous avez faits pour la défendre. Je bénis Dieu du calme qu'il vous donne au milieu de cette tempête, parce que je suis bien convaincu que vous le faites servir aux progrès du règne de la Grace, et je charge l'aimable truchement de vous dire avec plus d'étendue, que j'ai l'honneur d'être avec une tendre vénération, monsieur, le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs,

Jean, évêque de Senez,
Vinctus Christi-Jesu.

Lettre de M. l'évêque de Senez à M. Rollin, du 13 *juin* 1733.

Monsieur,

Mon estime pour vous est si ancienne et si bien fondée, qu'elle a acquis le droit de prescription; et comme je fus des plus empressés à vous applaudir sur vos premiers triomphes en éloquence, j'ai été aussi des plus sincères à vous louer sur vos chefs-d'œuvre en fait d'histoire. J'ai mille fois béni le Seigneur de vous avoir donné le rare talent de rendre chrétienne une science

profane, de faire servir à la gloire de la religion les richesses de l'Égypte, et de découvrir par des réflexions sages sur les fausses vertus des anciens héros un fonds d'instruction pour vos lecteurs. Rien ne m'est plus doux que de vous avouer l'heureuse impression que font sur mon esprit et sur mon cœur tous vos savants ouvrages que vous m'envoyez, monsieur, avec une bonté singulière, et que je reçois avec une tendre reconnaissance; mais je sens une véritable peine à résoudre le cas important que vous me proposez, en me demandant si dans deux années où vous commencerez votre soixante-quinzième, vous devez alors condescendre aux vœux du public, qui après les charmes qu'il a trouvés dans votre histoire grecque, désire ardemment d'avoir la romaine de votre goût. Je vois d'un côté que ceux qui vous la demandent forment un public sage et pieux, et que leurs désirs tournent à la gloire de l'Évangile, et à l'utilité de toutes les conditions. Mais d'une autre part j'entends la voix d'un auteur divin, *qui sibi nequam est, cui alii bonus erit*; et je pèse en tremblant devant le Seigneur la grande raison sur laquelle vous insistez si justement en me disant : « Avons-nous une affaire plus « essentielle que de nous préparer à la mort quand l'âge com- « mence d'être avancé, et est-ce trop que d'y employer les der- « nières années de la vie? » Je me sens, monsieur, si touché d'un côté par l'intérêt de votre salut, et de l'autre par l'utilité d'un public chrétien, laquelle peut servir à vous sauver, que je n'ose décider ce cas; et comme vous êtes du nombre des grands maîtres, et près de tant d'autres qui sont vos amis et les miens, je vous conjure de leur faire juger ce saint procès, et d'être toujours persuadé de la tendre vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. l'évêque de Senez à M. Rollin.

A la Chaise-Dieu, ce 3 décembre 1738.

Je reçois, monsieur, avec une nouvelle reconnaissance les trois derniers volumes que vous venez de publier. Vous donnez tant de goût pour l'histoire ancienne, et l'histoire romaine, par

les graces que vous y répandez, que quoique j'aie renoncé depuis long-temps à ce genre d'étude, je ne puis me défendre de lire vos savants écrits. La beauté du style, la justesse des pensées, la solidité des réflexions, m'entraînent avec vous dans les découvertes d'une profane antiquité. La religion même trouve ses avantages dans une recherche qu'on croirait lui être étrangère. La majesté de Dieu paraît avec éclat dans les dons qu'il fait aux hommes, et l'on voit briller sa justice dans le renversement de leurs desseins. L'établissement et la décadence des empires annoncent une main supérieure à tous les événements. L'Être éternel, et seul immuable, gouverne par sa providence et sa sagesse un monde qui se replongerait dans le néant, si la parole qui l'en a tiré ne le créait à chaque instant. Vous rappelez le lecteur à ces idées chrétiennes, de peur qu'il n'oublie le Créateur dans le bel ordre de ses ouvrages. Le public connaît, monsieur, le prix du riche présent que vous lui faites, peut-il vous refuser les louanges que vous vous êtes justement acquises? Votre humilité repoussera les traits de l'amour-propre, et vous rapporterez tout à celui de qui vous avez tout reçu. Je souhaite que la durée de vos jours réponde à l'utilité que le public en retire. Je joins mes vœux à ceux qu'il vous doit, ou plutôt je ne les sépare pas des vôtres, puisque une tendre piété et une longue expérience vous ont convaincu de la vanité de tout ce qui passe avec le temps, et vous font désirer la seule gloire qui ne finira jamais. Je suis avec une tendre estime et une reconnaissance bien sincère, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. l'évêque de Senez à M. Rollin.

Ce 8 août 1739.

J'avais commencé, monsieur, de mettre au net la lettre suivante, lorsqu'une attaque d'apoplexie me surprit en l'écrivant. Je me flattais toujours que le rétablissement de ma santé me permettrait de l'écrire de ma main; mais puisqu'elle demeure toujours un peu engourdie, j'en emprunte une autre pour ne pas différer plus long-temps.

Ce 23 juin 1739.

Je ne veux pas attendre, monsieur, la réception de votre second volume de l'Histoire Romaine pour vous en faire mes remercîments. Je sais que le public l'a reçu avec cet applaudissement qui le rend avide de vos ouvrages, et je puis me promettre d'y trouver les beautés et tous les avantages que l'on admire dans vos savantes productions. Ce riche présent me devient encore plus précieux par les sentiments de courage et de foi que vous témoignez pour la doctrine de l'Église. Je vois avec une joie infinie que les profondes recherches de l'antiquité profane ne vous distraient point de la contemplation des vérités de l'Évangile : vous les aimez jusqu'à en faire votre trésor; et comptant pour rien la gloire que votre érudition vous a justement acquise, vous n'êtes jaloux que de celle qui peut avancer votre salut par les souffrances. Le sort de M. Gibert vous paraît digne d'envie. Ce généreux confesseur de la vérité couronne une illustre carrière par une fin plus glorieuse. Il consacre le reste de sa vie à la cause de l'Église, après s'être consumé pour former des hommes nécessaires à l'État. Son exil relève son mérite, et l'on ne peut ne pas admirer la grandeur et la force du témoignage de l'université dans la confession de son syndic. Quel cri ne pousse point cette savante école au moment qu'elle voit expirer sa gloire par l'ignorance ou l'ambition des jeunes gens! L'opposition qu'elle forme à la réception de la bulle, prouve qu'elle est animée d'un esprit bien différent de celui de ce décret. On saura dans la suite de tous les siècles quelle était sa foi et sa doctrine dans les jours mêmes de son oppression; car ce qui se fait aujourd'hui à force ouverte, et par les efforts d'une cabale connue, est trop éloigné de ses maximes pour pouvoir lui être imputé. Votre nom, monsieur, si cher à la France, se lira avec distinction parmi les braves d'Israël. On ne comptera leur nombre que pour peser la valeur de leur suffrage. Jugez par là de la parfaite et tendre estime avec laquelle je suis plus que jamais, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. l'évêque de Senez à M. Rollin.

A la Chaise-Dieu, ce 2 septembre 1740.

Je n'ai pas moins de joie, monsieur, de la fécondité de votre travail que des justes applaudissements qu'il vous attire. Le public y gagne trop pour ne pas ajouter ses vœux à son admiration. Vos jours lui sont précieux. Il est intéressé à demander votre conservation; vous refuserait-il ses prières pour votre salut, sachant que c'est le seul bien que vous désirez de sa reconnaissance?

Je relis, monsieur, votre Histoire Ancienne; tout m'y plaît; mais vos réflexions me charment. Quels sentiments ne sont-elles pas capables d'inspirer à vos lecteurs pour la religion et pour l'état? Je passerai bientôt à l'Histoire Romaine, où je suis assuré de trouver la délicatesse et le goût qui la font rechercher avec tant d'empressement. Je reçois le quatrième tome et je vous en fais, monsieur, mes sincères remercîments. Vous accompagnez ce beau présent de toutes les graces qui peuvent le rendre aimable. La lettre dont vous m'honorez me flatte, parce qu'elle est très-chrétienne. Je la trouverais admirable, si votre humilité en avait supprimé les éloges que vous m'y donnez, et que je ne mérite point. Descendons dans notre néant de peur que l'élévation de l'orgueil ne nous brise. Je n'oublierai jamais ce que je dois à vos manières obligeantes, et à la parfaite estime avec laquelle je suis, monsieur, tendrement à vous, JEAN, etc.

Lettre de messire Charles-Joachim Colbert, évêque de Montpellier, à M. Rollin.

Le 10 novembre 1732.

Je m'acquitte aujourd'hui, monsieur, d'une dette que j'ai contractée depuis long-temps. Je ne sais ce que vous pensez de moi; mais je sais que je mérite que vous n'en ayez pas une idée fort avantageuse. Vous m'avez accablé de présents, dont je fais un cas infini. Plus je les estime, plus je suis coupable d'avoir at-

tendu jusqu'à présent à vous en marquer ma très-vive reconnaissance. J'ai lu tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. J'en ai fait l'éloge dans toutes les occasions qui se sont présentées. Il fallait quelque chose de plus pour accomplir toute justice. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? J'en suis si honteux, que je ne crois pas retomber à l'avenir dans une pareille faute. Je n'ai trouvé à reprendre dans vos ouvrages, que ce que vous avez eu l'humilité de confesser vous-même. Les vertus des païens étaient trop louées en quelques endroits. Tout le reste m'a paru d'une beauté qui enlève. L'histoire profane cesse de l'être sous votre plume. Vous apprenez à juger de tous les événements comme la vérité en juge elle-même. Vous travaillez pour le cœur, encore plus que pour l'esprit. Vous formez des maîtres en même temps que vous instruisez la jeunesse. Quelle joie pour la France si l'éducation de ses princes vous était confiée! En lisant vos ouvrages, on demande pourquoi cela n'est pas, et l'on ne peut que l'on ne se rappelle ces paroles de la Genèse : *Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'esprit de Dieu?*

Vous voyez, monsieur, quels sont les vœux que je forme, non pour vous, mais pour l'Église et pour l'État. Que les jugements de Dieu sont terribles! Il nous donne des hommes capables des plus grandes choses; et non-seulement il ne permet pas qu'ils soient élevés aux plus grandes places, mais il permet qu'ils soient chassés des plus petites. *Heu! Heu!* Je suis avec une estime très-particulière,

Votre, etc.

Lettre de M. Hérault, lieutenant de police, à M. Rollin.

Du 26 janvier 1732.

C'est avec douleur, monsieur, que je suis obligé de renvoyer chez vous y faire une nouvelle visite; mais les avis que Son Éminence a reçus sont si précis et si détaillés, qu'il est difficile de ne pas croire que l'on imprime dans quelques souterrains de votre maison: ce sera sans doute à votre insu; mais quoi qu'il

en soit, Son Éminence juge qu'il est indispensable d'éclaircir la vérité. Je suis très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HÉRAULT.

Lettre de M. Rollin à M. le cardinal de Fleury.

Du 27 janvier 1732.

MONSEIGNEUR,

On vient de faire dans ma maison, par ordre de votre Éminence, une visite dont la cause est bien triste pour moi. Je n'ai qu'à me louer de l'honnêteté de M. le lieutenant de police, et des ordres qu'il a donnés pour que cette visite se fît sans bruit et sans éclat. Mais je ne puis point, monseigneur, n'être pas extrêmement affligé et blessé des soupçons de votre Éminence à mon égard. J'ai assuré plus d'une fois M. Hérault, et votre Éminence ne l'ignore pas, que ni moi ni les miens ne lui donnerions jamais aucun sujet de plainte. Il faudrait que la tête m'eût tourné pour donner ici retraite à des imprimeurs, et qu'eux-mêmes eussent perdu le sens commun pour chercher un asyle dans une maison comme la mienne, après toutes les recherches qu'on y a déja faites. Cependant, monseigneur, je me trouve encore exposé à des soupçons plus violents que jamais. *Les avis que votre Éminence a reçus sont si précis et si détaillés*, m'écrit-on, *qu'il est difficile de ne pas croire que l'on imprime dans quelques souterrains de ma maison.* Sur cette croyance, on visite toute la maison depuis le haut jusqu'en bas : on fouille, on creuse dans les caves; et l'on descend jusque dans le puits pour découvrir à la lueur des flambeaux ces prétendus souterrains qui doivent exister quelque part. On n'en trouve pas la moindre trace, ni la moindre apparence. Ce qui m'afflige, monseigneur, c'est qu'après toutes ces épreuves tant de fois réitérées, et conduites dans cette dernière visite à une entière évidence, je n'oserais me flatter encore qu'on veuille me laisser en repos. Je suis un homme de rien, et je ne tiens nul rang dans l'État, mais

cependant je crois mériter qu'on se fie à ma parole. Il est bien triste, monseigneur, que sur le simple rapport de malheureux délateurs, convaincus cent fois de faux, d'honnêtes gens se trouvent tous les jours exposés à de si indignes traitements. Je ne puis vous dissimuler la peine que je ressens de me voir ainsi décrié et noirci dans l'esprit de votre Éminence, pendant que par un travail assidu et pénible, je fais tous mes efforts pour lui plaire. Mon indifférence sur ce point vous serait injurieuse, et je vous supplie de vouloir bien regarder le vif sentiment de douleur dont je suis pénétré comme une preuve non suspecte du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Éminence,

Le, etc.

Réponse de M. le cardinal de Fleury.

A Versailles, le 31 janvier 1732.

Avant de répondre, monsieur, à la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, du 27 de ce mois, j'ai été bien aise d'être informé à fond des raisons qui ont obligé à faire une seconde visite chez vous, et je ne puis vous cacher qu'un homme de votre mérite et de votre capacité ne devrait pas être exposé au juste soupçon que donnent contre lui ses assiduités à tout ce qui se passe d'indécent, et on peut même ajouter de ridicule, à St-Médard. Je ne vous cacherai point aussi qu'un de mes amis, entretenant un homme fort entêté de ce qu'on appelle communément le parti, ne feignit point de dire qu'il se conduisait uniquement par vos conseils, et je sais qu'il y en a plus d'un de cette espèce. Je n'entreprendrai point de chercher à vous convaincre; mais un homme de lettres comme vous pourrait se borner avec bienséance à ce qui est de sa sphère, et ne point se mêler dans les disputes qui ne sont guère du ressort de la sorte d'étude où vous vous appliquez si utilement et avec tant de succès. Je suis fort aise que malgré les avis qu'on avait eus qu'on imprimait dans des souterrains de votre maison, cela ne se soit pas trouvé juste, et plus aise encore qu'on ait observé

avec vous toutes les mesures de bienséance et de politesse qui sont dues à une personne de votre mérite, et que je fais profession, monsieur, d'estimer autant que je fais,

Le cardinal DE FLEURY.

Réponse de M. Rollin à la lettre précédente de M. le cardinal de Fleury.

Ce 5 février 1732.

MONSEIGNEUR,

A travers les reproches que votre Éminence me fait dans la réponse dont elle m'a honorée, j'entrevois un fond de bonté et de bienveillance pour moi dont je suis extrêmement touché, et qui me donne occasion, j'ai presque osé dire qui me donne droit de lui ouvrir mon cœur, et de me montrer à elle tel que je suis, et sans déguisement.

Quoique je sois un homme sans conséquence, mes sentiments sur les affaires présentes ne sont point inconnus. Je sais que votre Éminence aime et estime trop la sincérité, pour me laisser lieu de craindre qu'elle ne tourne contre moi l'aveu simple et ingénu que je lui fais ici, et qui d'ailleurs ne lui apprend rien de nouveau. Mais je puis l'assurer que j'ignore ce que c'est que de dogmatiser, et d'instruire qui que ce soit sur les contestations du temps. Je n'en suis pas capable, et n'en ai pas le loisir.

Le fait qu'on vous a cité sur ce point, monseigneur, *d'un homme fort entêté sur ce qu'on appelle communément* parti, *qui se conduit uniquement par mes conseils*, permettez-moi cette expression, est absolument faux, et n'a pas plus de réalité que les souterrains de ma maison. Des pères et des mères, excités par la lecture de mes livres, s'adressent quelquefois à moi pour ce qui regarde les études de leurs enfants ; à quoi je ne crois pas devoir me refuser entièrement. Je ne m'y prête néanmoins que sobrement et avec réserve, parce que je suis fort avare de mon temps ; et je me renferme avec soin dans ce qui a rapport à l'éducation. Mais que je me mêle de conduire aucune personne par mes conseils sur les affaires présentes, rien n'est plus éloigné de la vérité.

J'ai été quelquefois à St-Médard, qui est à ma porte, avec

confiance dans l'intercession d'un grand serviteur de Dieu, dont j'ai connu et admiré l'humilité profonde, l'austère pénitence, et la solide piété. Mais j'y ai été trop rarement, pour qu'on ait pu, sans vouloir tromper votre Éminence, appeler cela des *assiduités*.

Tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monseigneur, me marque clairement qu'il y a des personnes mal intentionnées qui vous indisposent contre moi, en supposant des faits, ou du moins en exagérant et empoisonnant des choses innocentes en elles-mêmes. La dernière visite, dont le bruit s'est répandu dans tout Paris, a mis mon innocence et la malignité des calomniateurs dans un plein jour et dans une entière évidence; il semble qu'on en soit fâché, on s'efforce de me faire paraître coupable à vos yeux par d'autres imputations, à peu près comme le loup en usait à l'égard de l'agneau. J'ose supplier votre Éminence, de ne consulter dans ce qui me regardera que son bon cœur, sa raison, son équité, et de ne pas ajouter foi facilement à des rapports, dont elle a reconnu à mon égard plus d'une fois la fausseté et l'injustice.

Je croyais, monseigneur, que l'ouvrage que j'ai entrepris, qui doit certainement occuper un homme tout entier, me servirait d'apologie auprès de votre Éminence, et de preuve certaine que je ne me mêle point d'autre chose. En effet j'écarte avec une rigide sévérité tout ce qui peut m'en distraire. Je ne fais ma cour à personne : je n'importune point les puissances : je ne sollicite point de graces, vous le savez, monseigneur. Il n'y a point de place, quelque lucrative ou honorable qu'elle puisse être, qui soit capable de me tenter : il n'est pas nécessaire de m'en fermer la porte; je m'en exclus moi-même pour vaquer sans partage à un travail qu'il me semble que la Providence m'a imposé.

Mais pour le continuer ce travail, monseigneur, j'ai besoin de repos et de tranquillité d'esprit, et je n'en puis avoir tant que j'aurai lieu de soupçonner que votre Éminence est indisposée contre moi. Mon histoire me fournit partout de grands hommes, de grands ministres attentifs à animer les gens de lettres par des louanges et des récompenses. La plume alors me tombe des mains, quand je songe que celui qui nous gouverne est mécon-

tent de moi, et me regarde d'un mauvais œil. Pardonnez-moi, monseigneur, la longueur de cette lettre, et la liberté avec laquelle je vous ai ouvert mon cœur. Elle ne diminue rien du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Éminence,

Le, etc.

Lettre de monsieur le cardinal de Fleury à M. Rollin.

A Issy, le 11 juin 1741.

Il n'y avait personne, monsieur, dans le nombre de ceux à qui le roi a ordonné que l'on remît des exemplaires de la nouvelle édition de Cicéron, à qui il convînt mieux d'en donner qu'à vous, par le bon usage que vous en saurez faire, et il était bien juste après tous les beaux ouvrages dont vous avez enrichi la république des lettres, que Sa Majesté vous donnât cette marque particulière de distinction, et je puis vous assurer aussi qu'elle s'y est portée avec plaisir. J'ai appris que vous aviez été incommodé, mais que vous vous portiez mieux présentement. Personne ne vous désire plus que moi une santé parfaite par l'intérêt que j'y prends, et je vous prie aussi d'être toujours persuadé, monsieur, de la parfaite estime que j'ai pour vous.

Le cardinal DE FLEURY.

Je vous fais mes remercîments des derniers volumes de vos ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer.

Lettre de M. Rollin au sieur Dupont son domestique.

A Asfeld ce 4 octobre 1740.

Je n'ai pas oublié, mon cher ami, quelle fête il est aujourd'hui, et mon compagnon de prières a bien voulu se joindre à moi, et demander à Dieu pour vous par l'intercession de votre patron toutes les vertus par lesquelles il s'est sanctifié.

L'amour des pauvres et de la pauvreté, qui n'en est pas une des moindres, me fait songer aux pauvres, que la cherté du pain

doit faire souffrir beaucoup. Il faut doubler la distribution ordinaire pour le mois passé et pour celui-ci, et même tripler si vous le jugez nécessaire. Ne craignez point de m'appauvrir en donnant trop : c'est placer mon argent à un gros intérêt.

Vous me ferez plaisir de me mander les nouvelles que vous saurez, surtout celles qui regardent l'augmentation ou la diminution du pain, et encore plus celles de l'église.

Je me porte parfaitement bien, grace à Dieu. Je travaille beaucoup, et me promène à proportion. Je ne suis point interrompu ici, et vous avez la sagesse de ne m'envoyer pas beaucoup de lettres qui demandent réponse. Il n'y en avait qu'une dans le paquet que j'ai reçu.

Ayez bien soin de faire mes compliments à nos amis et amies, surtout au R. P. Saunier, à mademoiselle Bernard, à M. Le Nain, etc., à M. le lieutenant civil, etc., à M. Coffin et à toute sa famille, et à M. Darb, etc.

Nous comptons partir d'ici pour retourner à Paris, le dimanche 23 du présent mois.

Je salue Me Manon, et suis tout à vous en Jésus-Christ.

C. R.

*Extrait de deux lettres de M. Rollin**.

De Paris, le 19 juin 1741,
et de Colombe le 30.

Monsieur,

Rien n'est plus raisonnable que de ne pas négliger absolument sa propre langue, pendant que l'on accorde tout le temps de la jeunesse à l'étude du grec et du latin. L'exemple des Romains, nation très-sage, qui faisaient marcher d'un pas égal la langue grecque et la langue latine, et cultivaient avec le même soin l'une et l'autre, montre que l'on ne peut pas, avec justice, blâmer votre conduite, qui a de si bons garants, et qui est, ce me semble, tout-à-fait conforme au bon sens et à la droite raison.

* Cet extrait est tiré des Réflexions sur la Grammaire de Port-Royal, par M. l'abbé Froment.

Je souhaite que Dieu répande de plus en plus sa bénédiction sur les soins que vous donnez à l'éducation de la jeunesse, et je vous prie d'être bien persuadé de l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 17 mars 1729.

Quand le nom et le mérite de S. A. monsieur le duc d'Aremberg ne me seraient pas connus, monsieur, les sentiments que votre lettre m'apprend qu'il a sur l'éducation de M. son fils m'inspireraient pour lui une grande estime et un grand respect, qui iraient même, s'il m'était permis de m'exprimer ainsi, jusqu'à la tendresse. Je suis charmé, je vous l'avoue, de trouver dans une personne de sa naissance et de son rang, un père qui pense si raisonnablement et si sensément sur un article dont la plupart des gens de qualité sont peu touchés, parce qu'ils en connaissent peu l'importance. Mais plus je fais de cas, monsieur, d'une disposition si excellente et si rare, plus je crains de n'être pas en état de satisfaire à ce que vous avez droit d'attendre et d'exiger de moi. Ce ne sera pas certainement la bonne volonté qui me manquera, mais le pouvoir. Renfermé dans mon cabinet qui fait tout mon plaisir, j'ai peu de liaisons au dehors, et peu d'occasions aussi de connaître les personnes qui seraient capables de remplir dignement le poste dont il s'agit. D'ailleurs le vif sentiment que j'ai des qualités nécessaires pour un emploi si important, me rend plus difficile qu'un autre, et en même temps plus timide, surtout quand il s'agit de donner à un jeune prince un maître capable de lui former l'esprit et le cœur, et de lui inspirer des sentiments dignes de sa naissance. Je ne dis point tout cela, monsieur, pour me dispenser de chercher un sujet tel que vous pouvez le souhaiter; mais simplement pour vous avertir que je ne suis point aussi propre que vous pourriez le penser à en trouver un. Sept ou huit mois plutôt j'avais un homme* du premier mérite en main : un milord anglais l'a at-

* M. l'abbé Pluche, auteur du Spectacle de la nature.

taché auprès de son fils, et il s'y trouve fort bien. Je ne me flatte point d'en pouvoir trouver de pareil. Je chercherai, je m'informerai, je mettrai en mouvement quelques amis sur la probité et le discernement desquels je puis compter, et il n'en est pas beaucoup de ce genre. Je me trouverais bien heureux de pouvoir rendre un service si essentiel à un prince dont je respecte infiniment les bonnes intentions, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien témoigner à son Altesse le désir sincère que j'ai de répondre à l'honneur qu'elle me fait de prendre une entière confiance en une personne inconnue comme je le suis à son égard.

Pour vous, monsieur, cette qualité ne vous convient pas par rapport à moi, et je vous en ferais quelque reproche, si cela était permis dans une première lettre. Sans parler de vos ouvrages, qui vous font assez connaître, avez-vous oublié que nous sommes frères de lait, que nous avons été nourris et élevés dans la même école, et que nous avons, quoique dans des années différentes, reçu les leçons d'un maître excellent, qui nous a inspiré à tous deux un goût, dont vous avez cru peut-être reconnaître quelques traces dans le livre que j'apprends avec joie ne vous avoir pas déplu? Souffrez que j'assure ici M. Mahuet de ma vive reconnaissance de ce qu'il veut bien encore se souvenir de moi. J'ai l'honneur d'être à l'un et à l'autre avec un parfait attachement,

Votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 30 mars 1729.

Je croirais, monsieur, répondre mal aux marques de confiance que me donne son Altesse monsieur le duc d'Aremberg, si je ne l'avertissais moi-même d'abord de la liaison particulière que j'ai avec madame la princesse d'Auvergne sa sœur, qui me fait l'honneur de me mettre au nombre de ses meilleurs amis. Elle m'a souvent parlé de monsieur le duc son frère avec des sentiments d'estime et de tendresse qui me font juger qu'elle serait infiniment sensible aux mesures qu'il prend pour l'éducation

du jeune prince son fils, surtout si elle savait qu'il veut bien m'y donner quelque part et m'associer à ses bonnes intentions. Je ne lui en ai pourtant rien mandé, ne sachant point s'il est à propos que je le fasse.

Monsieur Mahuet m'a indiqué une personne, monsieur, dont il s'est déja beaucoup informé de son côté, et dont je m'informe du mien comme si j'étais seul chargé de cette enquête. C'est un prêtre, âgé d'environ quarante-cinq ans, qui est, si je ne me trompe, de Montpellier. Il a demeuré plusieurs années au collége du Plessis, où il était chargé de l'éducation de deux jeunes écoliers. Cela nous fournit un moyen facile et sûr de nous informer plus à fond de son caractère; car lorsqu'un maître a été pendant quatre ou cinq ans dans une maison, il est presque impossible qu'on ne le connaisse tel qu'il est. Deux professeurs de ce collége qui sont fort de mes amis, et très gens de bien, m'ont rendu un témoignage fort avantageux de sa probité, de sa capacité, de son humeur douce et sociable. Un curé de Paris, qui a demeuré avec lui au collége, m'en a parlé de même. Un autre curé, c'est celui de S.-Jean-en-Grève, que j'allai voir hier pour ce sujet, enchérit encore sur les autres. J'ai prié un de mes amis de s'en informer encore par une voie qui n'est pas moins sûre que celles qu'on a déja prises. Je vous rendrai un compte exact, monsieur, de tout ce que j'en apprendrai en bien ou en mal. Je ne crois pas qu'il soit à propos de presser la décision. Il faut prendre du temps pour s'informer, pour examiner, pour comparer. Le maître en question m'a déja rendu une visite. Elle fut courte, parce que c'était dans un temps où je me trouvai occupé. Je fus fort content de son extérieur, de sa conversation, de sa manière de penser et de parler. Mais tout cela n'est encore que superficiel. J'ai songé d'abord à m'assurer de ce qui doit servir de fondement au reste, c'est-à-dire de la probité et des mœurs, et je vois que de plusieurs côtés on lui rend un fort bon témoignage. On en parle comme d'un fort bon esprit, fort habile dans la théologie, qui sait la philosophie et les mathématiques, et qui a du goût pour les belles-lettres. Il sera nécessaire que j'aie plusieurs conversations avec lui, pour me mettre en état de pouvoir vous rendre compte de ce que j'en aurai connu

par moi-même. Je tâcherai de ne rien omettre de ce qui dépendra de moi pour parvenir à un bon choix. Ce que je souhaiterais, ce serait d'avoir à choisir entre plusieurs bons maîtres, pour prendre le meilleur, et c'est pour cela que je crois qu'il ne faut pas se hâter si fort. Je suis, monsieur, sans compliment tout a vous, et de tout le cœur,

C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 7 avril 1729.

Je vous avais marqué, monsieur, qu'il me restait une enquête à faire sur laquelle je comptais beaucoup. Je l'ai faite et le résultat a été que la personne qui en était l'objet, ne convient point du tout à la place dont il s'agit, sans pourtant que ce jugement donne atteinte à ses mœurs : ainsi nous voilà dans une nouvelle peine. Je ne puis vous exprimer, monsieur, quel poids c'est pour moi que la commission dont vous m'avez honoré. J'en sens toute l'importance, et en vois toutes les suites. Je désire avec ardeur, avec passion, de répondre à l'attente qu'a conçue de moi un prince si digne d'être secondé dans ses bonnes intentions. Mais je crains de n'y pouvoir pas réussir, et cette crainte, je vous l'avoue, me trouble et me tourmente. Cependant je ne me rebuterai pas. Je frapperai à plusieurs portes : je mettrai tout de nouveau mes amis en mouvement. Mais ce qui est arrivé me rend bien timide et bien circonspect; car il est difficile de réunir plus de témoignages favorables qu'en avait la personne qu'on nous avait proposée. Vous demandez un ecclésiastique, prêtre ou non. Est-ce une condition nécessaire, et y a-t-il exclusion formelle pour tout laïque ? Ce n'est pas qu'il soit plus aisé d'en trouver de ce genre, mais cela me mettrait plus au large. Le pays où vous êtes n'attire point d'honnêtes gens. D'ailleurs on a de la peine à se transplanter, et à renoncer à tous ses amis, et à toutes ses connaissances. Depuis ma nouvelle commission je m'adresse souvent à celui qui connaît à fond les bons sujets, et qui les fait tels. *Domine, hominem non habeo... Tu, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* Je suis, monsieur, parfaitement,

Votre, etc.

*Lettre de M. Rollin à M. Rousseau**.

Je n'ai point ici marqué à M. Mahuet, monsieur, d'où me venait le témoignage peu favorable à M. l'abbé D.... parce que j'ai cru ne devoir point commettre la personne qui a bien voulu me le donner ; mais ce ne doit point être un secret pour vous. Je ne l'explique point dans ma lettre, afin que vous puissiez la montrer à M. Mahuet si vous le jugez à propos. Ayant su qu'un des disciples de M. D.... était conseiller au Châtelet, je m'adressai à monsieur le lieutenant civil, qui est fort de mes amis, et le priai de s'informer du jeune conseiller, quels étaient le caractère, les talents et les mœurs de son ancien maître. Il voulut bien s'en charger, surtout quand il sut qu'il s'agissait de l'éducation d'un jeune prince, dont il connaît et respecte fort le père. Il fit plus, et pour être informé de tout plus sûrement, il crut devoir s'adresser au père même, et c'est de lui qu'il a su que l'homme en question n'était point du tout propre à l'emploi qu'on lui destinait. Vous aviez grande raison, dans votre première lettre, de me marquer que vous craigniez extrêmement le zèle aveugle et dangereux de certaines personnes, qui ne songent qu'à l'avantage de leurs amis, et non à l'intérêt de ceux qui les consultent. *Quod vitium procul abſore ab animo meo, si quid de me promittere possum, polliceor.*

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 21 avril 1729.

Ne vous lassez point, monsieur, de recevoir de mes lettres. Si vous étiez à Paris, je vous rendrais compte de toutes mes démarches; je le fais de la manière qui seule m'est possible. J'avais jeté la vue sur un sujet excellent, que je croyais être devenu libre par la mort toute récente de son écolier. Je me suis adressé à la mère même que je connais fort; mais elle m'a appris que l'aîné, élevé par le même précepteur, avait demandé par grace

* Cette lettre était insérée dans la précédente.

qu'on l'engageât à demeurer toujours auprès de lui comme ami, fallût-il, pour l'y déterminer, lui donner la portion de bien que la mort de son frère doit lui faire revenir. Voilà comme je voudrais trouver un maître pour votre jeune prince, qui eût le talent de lui faire aimer la vertu et l'étude, en se faisant aimer lui-même; car je suis fortement persuadé que c'est l'unique moyen d'y réussir.

On me parla hier d'un sujet dont on me dit beaucoup de bien pour le caractère et pour les mœurs, et qu'on croit très-propre à inspirer à un jeune prince, avec des principes de religion, des sentiments de noblesse et de générosité. C'est un prêtre, âgé de plus de quarante ans, d'une physionomie fort modeste, mais fort revenante; un peu timide dans le premier abord, mais dont l'esprit se développe à mesure que l'on converse avec lui. Je fais grand fond sur les personnes qui m'en rendent témoignage, et qui m'en ont parlé au hasard et sans dessein, s'étant trouvées avec moi dans une compagnie où il fut fait mention de la commission dont on a bien voulu me charger. J'approfondirai la chose avec tout le soin et toute l'attention dont je serai capable; et pour entrer dans les vues de son Altesse, je commencerai par m'assurer, autant qu'il sera possible, des mœurs et du caractère. Je vois avec surprise et avec admiration jusqu'où votre prince porte sur ce point la justesse et la solidité du jugement, en appuyant principalement sur ces qualités préférables à tout le reste, et les mettant beaucoup au-dessus du savoir et de tout ce qui n'a qu'un éclat extérieur. Il est rare qu'on pense de la sorte. Il a grande raison de désirer qu'un maître se renferme uniquement dans son emploi, et ne se mêle de nulle autre chose; c'est le moyen le plus sûr d'y réussir, et de se faire estimer et respecter de tout le monde. Pour ce qui regarde madame la princesse d'Auvergne, il peut compter qu'elle ignorera absolument qu'on se soit adressé à moi pour ce sujet, à moins qu'elle ne l'apprenne d'ailleurs, ce qui pourra bien arriver, plusieurs personnes en étant ici informées par les enquêtes que je suis obligé de faire.

Après que je me serai bien assuré des mœurs, j'examinerai ce qui regarde l'érudition. Je ne serai pas, sur cet article, plus difficile que vous. Il me semble, quand on trouve les autres

qualités, qu'il doit suffire qu'un maître, en se préparant, soit en état de donner à son élève les instructions nécessaires. Or il me sera aisé de connaître par moi-même de quoi est capable celui dont on m'a parlé. Je lui ai déja insinué que je le prierais de se préparer en particulier sur quelques endroits d'auteurs, pour voir comment il s'y prendrait avec un jeune homme. Je ne pourrais pas en user ainsi avec bien des maîtres qui font les importants, et qui se croiraient déshonorés de subir cette sorte d'examen, que je crois absolument nécessaire, mais que je tâcherai d'adoucir par toutes les honnêtetés possibles.

Tout ce que vous me marquez dans vos lettres, monsieur, du caractère de madame la duchesse d'Aremberg me fait grand plaisir, et me paraît bien propre à rendre la condition d'un précepteur douce et agréable, ce qui n'est pas un petit avantage. Il me semble qu'un homme d'un bon esprit, et d'une humeur sociable, sera à son aise chez vous. Pour moi, je me regarde déja comme un ancien ami de la maison, et je porte la liberté jusqu'à y briguer une place, pour laquelle j'ai besoin aussi du suffrage de madame la Duchesse; c'est celle de principal du collége domestique qui va s'y établir. S'il ne faut, pour mériter ses bonnes graces, qu'aimer tendrement le jeune prince, et désirer de tout le cœur de contribuer à son éducation, j'ose assurer que j'en suis très-digne. Quel plaisir j'aurais d'assister à ses petits exercices, de lui rendre compte de ses études, d'être le témoin de ses progrès! tout cela sous la direction de S. A. M. le Duc, que je regarde comme le grand-maître de notre petit collége. Il ne dédaignera pas, je crois, cette qualité; et à l'exemple du grand Paul Émile, l'honneur du siècle, il se fera un plaisir, et même un devoir, d'animer quelquefois par sa présence les études de son fils, et le zèle du maître. Je me trouverai bien heureux si je puis, de loin, aider et seconder en quelque chose des intentions si pures et si louables. Je suis, monsieur, avec un sincère attachement,

Votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

Paris, le 2 mai 1729.

J'ai trois nouveaux sujets à vous proposer, monsieur, (car celui dont je vous ai écrit en dernier lieu n'est plus sur les rangs); l'un prêtre, l'autre diacre, le troisième simple clerc: les deux premiers d'environ trente-cinq ans, et le dernier de près de trente.

Le prêtre est de Paris, d'une famille honnête, qui a eu de l'éducation. Il a fait de bonnes études en théologie, et est licencié en sorbonne. Il a l'air tout-à-fait revenant, des manières honnêtes et polies, et paraît dans la conversation avoir de l'esprit. On dit qu'il a toujours eu du goût pour les belles-lettres, et qu'il est fort capable d'en inspirer à un jeune homme. Il a du talent pour la prédication, et il rend actuellement service dans une paroisse à un curé qui l'emploie pour faire les prônes. On rend aussi bon témoignage à sa probité. Je ne sais rien de tout cela de moi-même, ni de personnes qui le connaissent à fond. Comme il a été en Sorbonne sur les bancs, je découvrirai quelqu'un de sa licence qui pourra me marquer au juste ce qu'il pense de ses mœurs et de son caractère: car on connaît pour l'ordinaire à fond ceux avec qui l'on se trouve en licence. Je souhaiterais qu'il eût déja élevé des jeunes gens; car l'expérience du passé est un bon garant pour l'avenir. Mais il n'a jamais eu le dessein de s'appliquer à l'éducation de la jeunesse, et ce ne sont que des raisons domestiques qui le portent maintenant à y songer.

Le diacre est du diocèse de Châlons-sur-Saône. On est sûr de sa piété, de sa probité, de ses mœurs. Il a demeuré quatre ans chez M. Isabeau greffier du parlement, qui est un très-honnête homme, et fort de mes amis, qui pendant ce temps a pu le connaître, et qui m'en a dit beaucoup de bien. Il a de la gaîté et de la douceur dans le caractère, et a su prendre de l'autorité sur les écoliers qu'il instruisait. On peut compter sur une assiduité et une exactitude parfaites à s'acquitter des devoirs de maître, et sur une inclination naturelle à se renfermer uniquement dans les

fonctions de son emploi. Il a beaucoup d'érudition, a bien lu les auteurs grecs et latins, et est fort capable de les expliquer aux jeunes gens: c'est de quoi je suis témoin par moi-même. Il est actuellement dans le collége de Beauvais, où l'on est fort content de lui, et où l'on serait bien fâché de le perdre. Après tout cet étalage, me direz-vous, que lui manque-t-il donc? Une partie qui n'est pas indifférente, j'entends une certaine politesse, et un savoir-vivre, qui se fait sentir en tout, qui se communique insensiblement à un jeune écolier, qui lui forme l'esprit et les manières, et qui influe en tout. Cette qualité lui manque jusqu'à un certain point: *Nihil est ab omni parte beatum.*

Le simple clerc réunit en lui presque toutes les qualités du diacre, excepté l'érudition qui n'est pas si grande, mais qui est plus que suffisante pour instruire un jeune homme. En récompense il a ce qui manque à l'autre, c'est-à-dire des manières honnêtes, polies, insinuantes. Il est dans une maison où l'on est fort content de lui. Il doit bientôt entrer dans le collége de Beauvais, et il y est fort désiré: c'est pourtant le principal de ce collége qui me l'a indiqué. Voilà bien du discours, monsieur, mais pour ne vous point fatiguer davantage, *verbum non ampliùs addam.*

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 17 mai.

Je suis encore, monsieur, entre la crainte et l'espérance. Des trois sujets proposés, j'ai préféré, comme vous, sans hésiter, le simple clerc. Il est tel, je crois, que nous le souhaitons; et l'on est sûr, autant qu'on peut l'être humainement, de sa piété, de sa probité, de ses bonnes mœurs, de son bon caractère d'esprit, et de son habileté à enseigner. Le témoignage d'une communauté où il a été plus de quinze ans, d'abord comme écolier, puis comme maître (c'est celle de M. Durieux), dont tous les supérieurs disent beaucoup de bien de lui en tout genre; un tel témoignage n'est point suspect. Je ne vous le donne point cependant pour un homme important ni merveilleux. Ceux qui se croient tels, ne le sont guère à mon avis,

et je redoute ces précepteurs, qui sont ordinairement le fléau d'une maison, où l'on ne rend jamais à leur mérite tout ce qu'ils s'imaginent lui être dû. Celui dont il s'agit, a un mérite solide, mais accompagné de beaucoup de simplicité et de modestie. Après les témoignages qu'on m'avait rendus de son érudition, je n'en doutais en aucune sorte : mais il n'a pas été fâché que je m'en assurasse par moi-même. Je l'ai fait. A l'ouverture du livre il m'a expliqué quelques endroits de Tite-Live, en très-bons termes, sans hésiter ni sans chercher ses mots, se tirant fort bien des difficultés qui s'y sont rencontrées, sentant fort bien lui-même, et faisant sentir les beaux endroits. Il joint à tout cela des manières honnêtes et polies, et, ce qui est encore plus important et d'une nécessité absolue auprès d'un seigneur vif comme le vôtre, le talent de se faire aimer et respecter.

Il s'agit maintenant, monsieur, d'obtenir, pour sa sortie, le consentement de la maison où il est, sans quoi il ne croit pas pouvoir honnêtement la quitter. Il y est attaché par les liens de la reconnaissance, parce qu'on lui a toujours témoigné beaucoup de bonté, et qu'on en a usé fort généreusement à l'égard d'un frère qu'un procès a retenu à Paris huit ou neuf mois, et qu'on n'a pas souffert qui logeât ni qui mangeât ailleurs que dans cette maison. Ce sentiment de reconnaissance ne diminuera rien dans votre esprit du mérite de ce maître. J'ai prié un professeur du collége de Beauvais, qui l'a placé dans cette maison, de voir les parents, et de tâcher d'obtenir d'eux un consentement qui doit leur coûter cher. J'en attends le succès, non sans inquiétude : car si ce sujet m'échappait encore, me voilà dans le même état et dans la même peine où j'étais dès le commencement.

Je lui ai fait lecture, monsieur, de la lettre de madame la Duchesse, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, ne croyant rien plus propre à calmer les craintes qu'il a sur les difficultés qui se rencontrent dans les grandes maisons pour l'éducation des enfants. On ne peut pas penser plus solidement ni plus raisonnablement qu'elle fait sur ce sujet ; et il y a tout lieu d'espérer que Dieu bénira et fera réussir une éducation parfaitement soutenue de tous côtés comme il paraît que celle-ci le sera. Je

me trouverai heureux d'y pouvoir contribuer en quelque chose, et d'entrer dans les vues d'un père et d'une mère si dignes de respect. Je suis, monsieur, tout à vous.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 23 mai 1729.

Notre affaire, monsieur, est enfin conclue. On a obtenu le consentement, non sans peine. Il a coûté bien des larmes à la pauvre mère de l'enfant, à qui l'on enlève son précepteur. La perte de la moitié de son bien ne l'aurait pas tant affligée, et elle en aurait fait volontiers le sacrifice pour le retenir, si elle avait été la maîtresse. Heureusement les personnes par le conseil de qui se conduit M. Bardon (c'est ainsi qu'on appelle notre précepteur), frappées des grandes suites que peut avoir pour le bien public la bonne éducation d'un jeune prince, l'ont fortement déterminé par cette raison, qui a été aussi dans son esprit la dominante. Connaissant, comme je fais, monsieur, par vos lettres les sentiments de leurs Altesses, qui cherchent, non le brillant et le merveilleux, mais le solide, j'ai tout lieu d'espérer que Dieu bénira notre choix, et le fera réussir. L'enfant est fort aimable, a de l'esprit, et, ce qui est bien plus estimable, a un bon cœur. Le père et la mère ont les meilleures intentions du monde, et regardent l'éducation de leur fils comme leur grande affaire. Le maître qu'on lui destine a un grand fonds de probité et de religion, les manières douces, honnêtes, insinuantes; et a le talent de se faire aimer et respecter. Il ne pourrait manquer à tout cela qu'une seule chose, à laquelle sans doute vous aurez pourvu; c'est un bon et sage domestique pour servir le jeune prince, choix qui n'est guère moins important ni guère moins difficile que celui d'un bon précepteur. Vous savez ce que dit un de nos poètes de vos grandes maisons :

Maxima quæque domus servis est plena superbis.

Et l'on serait moins à plaindre, s'ils n'avaient que ce défaut : mais souvent c'est le moindre. C'est par eux ordinairement que

les enfants apprennent des choses qu'ils devraient ignorer toute leur vie, et qu'ils se remplissent de principes indignes de leur naissance. Je sais que l'assiduité du maître, qui est une de ses principales qualités, peut parer une partie de ces dangers : mais elle ne les écarte pas tous. Je suis persuadé que cette précaution ne vous aura pas échappé.

Je compte, monsieur, que vous aurez la bonté de me marquer quelque détail sur le départ du maître. Je ne sais si vous avez à Bruxelles les livres nécessaires pour l'instruction d'un enfant, les cartes de géographie, et autres choses pareilles. Mon sentiment est, comme vous l'avez pu voir dans mon livre, qu'on apprenne aux jeunes gens la langue française par principes : ce qui se faisant régulièrement tous les jours un quart d'heure tout au plus, les mène fort loin, et peut être pour eux d'une grande utilité. Le maître pour cela a besoin d'une grammaire française, des remarques sur la langue, afin de tirer de ces livres, souvent remplis d'un grand fatras, ce qu'il est à propos d'en apprendre aux jeunes gens, et ce qui se trouve à leur portée. Si je devais expliquer Phèdre à un enfant, je me croirais obligé de consulter auparavant un bon commentaire, pour l'entendre bien moi-même avant que d'entreprendre de le faire entendre aux autres. Il en est ainsi de tous les auteurs, qui ont chacun leurs difficultés particulières. Il est important de fournir un maître de tous les livres dont il peut faire usage pour son élève. Je désire fort, par exemple, qu'on apprenne aux enfants mille choses curieuses pour la nature et pour les arts, ce qui regarde les métaux, les minéraux, les plantes, les arbres, les fourmis, les abeilles, etc. Les maîtres les plus habiles ignorent souvent tout cela ; et j'avoue pour moi que ces choses me sont presque toutes inconnues. Mais on s'informe des livres où elles se trouvent. Un maître un peu curieux et studieux les parcourt, et en tire ce qui peut être utile et agréable à son écolier. Ces curiosités, quand on en sait faire choix, remplissent l'esprit d'un jeune homme de bien des connaissances qui ne sont pas inutiles dans la suite. Tout cela ne se fait pas par forme d'étude : c'est en jouant, en conversant, en se promenant. Mais tout cela demande des livres. Je n'épargnerai guère la bourse de M. le Duc;

et il sera bon de l'avertir de se défier un peu de moi sur cet article, comme d'un homme qui s'est gâté le goût dans la lecture des anciens auteurs, et dans l'étude qu'il a faite des Grecs et des Romains, qui lui ont appris à ne pas faire grand cas de l'argent, et à ne le trouver estimable que par le bon usage qu'on en peut faire. Heureusement je le trouverai dans les mêmes principes, car c'est là véritablement être prince : et je suis persuadé aussi que madame la Duchesse répondrait comme cette illustre Romaine, à qui l'on demandait où étaient ses bijoux et ses ornements : *Voilà mes bijoux*, dit-elle en montrant ses enfants, de l'éducation desquels elle prenait un soin particulier.

Je suis un trop grand causeur. Excusez la prolixité de ma lettre, et la liberté que je prends de vous assurer de mon parfait attachement.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 5 juin 1729.

Nous attendons maintenant, monsieur, que S. A. nous marque à peu près le temps du départ, afin que M. Bardon en avertisse les parents de son écolier. Plus je l'approfondis, plus je me confirme dans la pensée que j'ai eue dès le commencement, qu'il était tel à peu près que vous le désirez, et je me flatte que sa qualité dominante sera une entière docilité pour suivre les avis de M. le Duc. Et cela est bien raisonnable. Il tient sa place; il supplée à ce que ses occupations ne lui permettent pas de faire; il entre dans ses devoirs et ses obligations : il doit donc aussi entrer dans toutes ses vues, et n'être à proprement parler que le ministre et l'exécuteur de ses louables desseins. Il est heureux de trouver dans une personne si distinguée par sa naissance et par son rang un père si raisonnable, si sensé, si plein de bonnes intentions. Je puis assurer qu'il se fera un plaisir, comme un devoir, d'y répondre avec une parfaite docilité.

Il se flatte, monsieur, que vous voudrez bien aussi l'aider de vos avis, et il n'attend de succès pour les soins qu'il prendra dans l'éducation du jeune prince qui lui est confié, qu'autant que vous voudrez bien le conduire et le diriger. Il me prie de

vous demander pour lui cette grace, et je sens en effet qu'il en aura un extrême besoin; et que ce sera pour lui un grand soulagement de pouvoir s'adresser à vous avec confiance, vous consulter dans ses doutes, vous exposer ses petites peines s'il en a, et surtout apprendre de vous ce qu'il pourra peut-être y avoir à changer dans sa conduite et dans ses manières. Je ne vous le donne point, et lui-même se donne encore moins pour parfait. Mais j'espère qu'il profitera de tous les avis qu'on lui donnera. Il se dévoue tout entier à l'éducation qu'il entreprend : toutes ses études particulières ne seront que pour le jeune prince. Il se remplira lui-même l'esprit de tout ce qu'il sera bon d'enseigner à son élève. C'est pour cela que je vous ai marqué qu'il serait nécessaire qu'il eût beaucoup de livres. Ceux qui regardent l'étude de la langue latine et des auteurs sont plus communs, et votre lettre m'apprend qu'il les trouvera tous à Enghien. J'en ai été un peu étonné: car ce n'est pas de quoi sont ordinairement meublées les maisons de campagne des grands. Outre ces livres je désire qu'il en puisse avoir où se trouvent mille choses rares et curieuses sur la physique, sur les arts, sur l'agriculture, etc. Un maître n'étudie pas à fond ces matières, c'est l'occupation de toute la vie: mais, à l'exemple de l'abeille, il cueille dans chaque livre et sur chaque fleur un suc non moins utile qu'agréable à son disciple. Il y a beaucoup de remarques curieuses dans les Mémoires de l'académie des Sciences. Il en est de même de ce qu'ont donné les plus habiles gens dans chaque genre, sur la botanique, l'anatomie des plus petits insectes, les coquillages de mer, etc. Tout cela coûte à un maître, même pour le parcourir simplement, et ne coûte rien à un écolier pour l'apprendre. Il doit dire ce maître comme Horace :

> . . . . .Ego apis matinæ
> More modoque
> Grata carpentis thyma per laborem
> Plurimum, circa nemus, uvidique
> Tiburis ripas, operosa parvus
> Carmina fingo.

Ce soin est pénible, *per laborem plurimum :* mais il est bien utile au disciple. Je souhaiterais qu'un jeune homme, surtout

quand il est né prince, fût instruit de tout. Notre maître, aussi-bien que moi qui fais le savant dans mon livre, et taille de la besogne aux autres, ignore une partie de tout cela : mais il est en état et dans la résolution de l'apprendre par rapport à son élève. Je ne me presserai pas de faire acheter d'abord beaucoup de livres, et me bornerai aux nécessaires : quand il sera sur les lieux, et qu'il aura connu ceux dont il aura besoin, et qui vous manqueront, il sera facile de vous les envoyer.

Ayant été interrompu hier par une visite dans le temps que je vous écrivais, je ne pus achever ma lettre, et j'en ai été bien aise, parce que le soir on me remit en main celle dont son Altesse m'a honoré. On ne peut rien de plus obligeant, et je vous avoue, monsieur, que je suis confus de toutes les marques de bonté que me donne M. le Duc. Je mets ma réponse dans votre paquet, étant bien aise qu'elle passe par vos mains, et qu'elle acquière par-là un mérite qu'elle n'a point par elle-même.

La mère de l'écolier que quitte M. Bardon m'est venue voir dans le dessein de faire une nouvelle tentative pour le retenir : mais ç'a été inutilement. Ainsi la voilà dûment avertie de son départ. Il prendra trois semaines ou un mois pour terminer quelques petites affaires, à moins que S. A. ne voulût qu'il pressât davantage son voyage. Je vous en donnerai avis dans le temps, et il le fera aussi de son côté. Il n'est plus besoin, monsieur, que je vous témoigne tout ce que je pense à votre égard.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

Paris, ce 4 juillet 1729.

M. Bardon part mercredi prochain, monsieur, par le carrosse de Bruxelles. Voilà bientôt mon ministère conduit à son terme pour un certain point. Je ne serai point entièrement en repos, que je n'apprenne par votre canal le succès qu'il aura eu, ou du moins qu'on aura lieu d'en espérer. J'ai dit, monsieur, que je serais bientôt libre, mais jusqu'à un certain point seulement. Car je prétends bien faire valoir la qualité de principal que j'ai briguée, et qu'on m'a accordée de si bonne grace. Ce titre me donnera droit de diriger les études, de m'informer des progrès,

et de donner de temps en temps mes avis, quand ce ne serait que pour conserver ma qualité. S'il arrivait au jeune prince de vouloir trop s'appliquer à l'étude, et de ne pas jouer assez, c'est pour-lors que je ferai usage de mon autorité; et si mes réprimandes de loin ne produisaient pas leur effet, je ne sais si je n'irais pas sur les lieux pour me faire obéir. Pour le présent, qu'il me permette de l'embrasser avec encore plus de tendresse que de respect : car je ne puis pas ne point aimer tendrement un jeune enfant dont on me dit tant de bien. Je suis, monsieur, tout à vous.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 24 novembre 1729.

J'ai fait mettre, monsieur, au carrosse de Bruxelles qui partit hier, sous l'adresse de M. le duc de d'Aremberg, un paquet où il y a quatre exemplaires du premier volume de l'Histoire Ancienne que je commence à donner au public, deux pour M. le Duc et pour madame la Duchesse avec une lettre pour chacun d'eux, un troisième pour vous, et le quatrième pour M. l'abbé Bardon. Quand mes présents passent par vos mains, monsieur, ils y acquièrent un nouveau mérite, et vous savez leur donner du prix. Vous m'avez déja rendu ce service pour le premier ouvrage dans un temps où à peine étais-je connu de vous, du moins où je n'avais point encore avec vous la liaison qui s'est formée depuis, et dont je me fais honneur. Maintenant à titre d'amitié j'ai lieu d'espérer que vous ne serez pas fâché de faire encore valoir ce dernier ouvrage. J'aurais grand intérêt de vous demander la même grace que Cicéron demandait à son futur historien, et de vous prier de vous laisser un peu aveugler en faveur de l'amitié: *Amorique nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas, largiare.* Mais, quand je serais tenté de le faire, je ne sais si la véracité, pardonnez-moi ce terme, dont vous faites profession, vous permettrait d'avoir pour moi cette complaisance; et je ne sais même si elle réussirait auprès d'un prince et d'une princesse du goût exquis dont sont les vôtres, et à qui il est difficile d'en imposer. Je me borne donc, monsieur, à vous

prier de procurer à mon livre l'accès le plus favorable que vous pourrez, et de faire passer avec lui aux illustres personnes à qui vous le présenterez les respectueux compliments de l'auteur qui leur est entièrement dévoué. Vous savez avec quelle sincérité il est, monsieur, votre très-humble, etc.

ROLLIN.

Je ne fais point encore réponse à M. l'abbé Bardon, et je vous prie de lui en faire mes excuses.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 30 décembre 1729.

Je craindrais, monsieur, que mes présents à la fin ne vous devinssent à charge, si celui que je vous envoie n'était d'un genre qui ne pourra pas certainement vous déplaire. C'est le Discours que M. Coffin, principal du collége de Beauvais, a prononcé sur la naissance de monseigneur le dauphin, au nom et par ordre de l'université. Vous y reconnaîtrez sans doute le goût que nous avons tous puisé dans la même source. J'ai fait mettre au carrosse de Bruxelles, sous l'adresse de M. le Duc, un petit paquet où il y a six exemplaires de ce discours : un pour M. le Duc, un pour vous, un pour M. l'abbé Bardon, que je salue de tout mon cœur; pour les trois autres, M. le Duc les remettra en telles mains qu'il lui plaira. Ce n'est pas seulement l'orateur. mais monsieur le recteur de l'université, qui me chargent de les lui présenter comme une marque de leur profond respect. Permettez-moi pour le commencement de la nouvelle année qui va commencer, de vous souhaiter à tous sans exception les bénédictions du ciel les plus précieuses, et de vous assurer en particulier du sincère et parfait attachement avec lequel, monsieur, je suis tout à vous sans compliment.

ROLLIN.

Réponse de M. Rousseau.

A Bruxelles, le 10 janvier 1730.

Je me suis chargé avec bien du plaisir, monsieur, de vous

remercier de la part de M. le duc d'Aremberg de celui que vous lui avez fait en lui envoyant le Discours de M. Coffin. Nous l'avons lu avec une satisfaction infinie, et nous l'avons trouvé excellent tant pour le choix et l'ordre des choses qui y sont dites, que pour la manière et le tour dont elles sont exprimées. L'orateur a embelli son sujet de tous les ornements dont il était susceptible: son discours est plein de traits touchants qui remuent et attendrissent l'ame, et sa latinité est la plus parfaite qu'on puisse imaginer. S. A. vous prie, monsieur, de vouloir bien vous charger de ses remercîments pour l'auteur, et d'assurer en même temps M. le recteur de sa profonde estime. Pour moi, monsieur, quand je serais aussi bon orateur que M. Coffin, je ne pourrais jamais vous exprimer toute la vénération que j'ai pour votre vertu, tous les vœux que je fais pour votre bonheur, et toute la tendresse avec laquelle je vous suis, monsieur, inviolablement dévoué.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 26 avril 1730.

J'ai été long-temps, monsieur, sans faire réponse à votre dernière lettre, parce que j'ai cru que rien ne pressait, ou, pour dire le vrai, parce que je suis paresseux. Nous ne pouvons assez vous remercier, M. Coffin et moi, de la bonté que vous avez eue de faire tenir sa harangue à M. le prince Eugène. Partant de vos mains et munie du sceau de votre approbation, elle est bien sûre du succès. Qui oserait vous contredire ?

Ce que vous me mandez de M. Bardon m'a fait un extrême plaisir. J'ai toujours cru qu'il convenait tout-à-fait au jeune prince. Ce que j'en ai appris de temps en temps par votre canal, me confirmait dans ma pensée. Je vous avoue pourtant, monsieur, que l'importance de l'emploi, les difficultés qui en sont inséparables, et, plus que tout cela, le vif désir et l'intérêt que j'avais de ne m'être pas trompé, me laissaient dans le fond du cœur une secrète crainte que mon choix ne fût pas approuvé jusqu'au bout. Ce n'est pas seulement par respect pour l'illustre

famille qui m'avait honoré d'une confiance sans mesure, mais par amour-propre, que je souhaitais avec tant d'ardeur que le travail du maître que j'avais indiqué eût un heureux succès. Après une assez longue épreuve, et un témoignage sincère et éclairé comme le vôtre, je n'ai plus de doute, et il ne me reste plus que la joie d'avoir été assez heureux pour réussir dans l'affaire du monde qui me tenait le plus au cœur.

Je reconnais le bon goût de M. le duc et de madame la duchesse à ce que vous me mandez du dessein qu'ils ont de ne pas attendre jusqu'à la fin de la carrière pour marquer à M. Bardon leur reconnaissance. C'est une faute que commettent presque tous les parents, souvent même les mieux intentionnés, de différer jusqu'à la fin des études le bien qu'ils veulent faire à un maître; et ils perdent par là une partie du fruit qu'ils en auraient pu tirer. Je conviens que les honnêtes gens ne sont point intéressés; et je puis ajouter que M. Bardon l'est moins que tout autre, ne m'ayant jamais rien touché, ni en partant d'ici, ni depuis qu'il est arrivé à Bruxelles, sur cet article: mais les gens de bien sont reconnaissants, et je suis persuadé que quelques gratifications ajoutées de temps en temps aux appointements ordinaires (je ne sais pas où montent ceux de M. Bardon) font beaucoup d'impression sur un maître, et lui donnent la moitié plus d'esprit et de courage. Et après tout, où peuvent aller pendant le cours de dix ans ces gratifications? et diminuent-elles de beaucoup le revenu d'un gros seigneur? M. Bardon est heureux d'avoir affaire à un prince, qui a encore plus de générosité d'ame, que de noblesse de naissance.

Il y a dans le premier tome de mon Histoire un endroit où j'ai été fort occupé de lui et de vous; c'est celui où je parle de Scipion Emilien, page 573, et je ne crois pas vous faire tort ni à l'un ni à l'autre, en donnant à M. le duc le personnage et le caractère d'un aussi grand homme que Scipion, et à vous celui de Polybe, qui ne contribua pas peu par ses conseils à inspirer à cet illustre Romain ces sentiments de générosité à l'égard de sa famille, qui le firent encore plus admirer que ses exploits guerriers et que ses victoires. C'est l'endroit de mon livre que j'ai travaillé avec le plus de plaisir.

On a commencé de cette semaine à imprimer le second volume ; et si l'imprimeur me tient parole, j'espère être en état de vous l'envoyer au mois de septembre. Je ne sais si à la fin vous ne vous plaindrez pas d'être accablé de mes livres : mais du moins, monsieur, ne le soyez pas des protestations réitérées d'estime et d'attachement que ne cessera de vous faire votre très-humble et très-obéissant serviteur, C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

Paris, le 31 août 1730.

J'ai fait mettre, monsieur, au carrosse de Bruxelles qui est parti le 30 de ce mois un petit paquet à l'adresse de monsieur le duc d'Aremberg, dans lequel il y a quatre exemplaires du second volume de mon Histoire Ancienne, deux pour monsieur le duc et madame la duchesse, un troisième pour vous, et le quatrième pour M. Bardon. Je n'écris point à leurs Altesses par respect, et pour ne leur pas devenir incommode : c'est assez de les importuner par mes livres, sans le faire encore par mes lettres. Mais je compte, monsieur, que vous voudrez bien être ma lettre vivante, pour leur témoigner tous les sentiments d'estime, de respect, et de reconnaissance, dont je suis pénétré à leur égard. Je souhaite fort que ce second volume, et ceux qui le suivront, aient le bonheur de leur plaire autant que le premier, et surtout qu'ils puissent devenir un jour utiles, non-seulement au jeune prince leur fils dans les études duquel ils entreront nécessairement, mais encore aux jeunes princesses, dont je serai ravi de devenir aussi le maître par mes livres. Je suis persuadé que madame la duchesse, avec le bon esprit que je lui connais par le peu de lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ne tombera pas dans le défaut commun presque à toutes les dames de qualité, qui pour la plupart songent peu à donner une solide éducation à leurs filles. Il ne convient point certainement de vouloir en faire des savantes, ce n'est point à quoi elles sont destinées : mais je ne puis souffrir qu'on les laisse dans une ignorance presque générale de tout ce qui est capable d'orner et d'enri-

chir l'esprit; et je mets dans ce rang l'histoire, tant sacrée que profane, qui peut être d'une grande ressource pour elles dans toute la suite de leur vie. Vous voyez, monsieur, que je cherche à étendre mes droits sur la famille entière de leurs altesses. Si c'est témérité, du moins le principe d'où elle part la rend excusable.

J'écris un mot à M. Bardon, pour le prier de me donner des nouvelles du jeune prince confié à ses soins. Je vous ferais des excuses de la liberté que je prends de vous prier de lui faire tenir ma lettre, si je ne craignais qu'un tel langage ne fît tort à la sincère et solide amitié que la Providence a formée entre nous. Je voudrais bien que de ma part elle pût vous être de quelque usage : mais je ne puis vous offrir que des vœux, des désirs, une bonne volonté, et un cœur plein d'estime, d'affection, et de respect pour vous. C'est avec ces sentiments que je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 24 novembre 1730.

Monsieur l'abbé Bardon m'a fait part, monsieur, de la conversation qu'il a eue avec vous au sujet de ses appointements : c'est la première fois qu'il m'a écrit sur cette matière. J'ai cru devoir attendre que je fusse revenu ici de la campagne où j'ai passé deux mois et demi, pour être en état de lui marquer les termes mêmes de la première lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le choix d'un précepteur pour le jeune prince. Les voici mot pour mot : *On lui donnera six cents florins de Brabant d'appointements, qui font* 1050 *liv. de France.* J'aurai lu sans doute la lettre même à M. Bardon, quand il s'est agi de prendre avec lui un engagement. J'aurai bien pu aussi lui ajouter de vive voix dans la conversation, que j'étais bien persuadé que les choses n'en demeureraient pas sur ce pied-là ; et c'est ce qui aura pu lui faire croire qu'on avait promis de plus forts appointements. En effet j'ai toujours compté que son altesse M. le duc d'Aremberg, connaissant comme il fait le

prix et la rareté d'un bon précepteur, plein de générosité et de grandeur d'ame comme il est, s'il avait le bonheur d'en rencontrer un tel qu'il le souhaitait, ne s'en tiendrait point à une somme, que je puis vous dire être ici fort ordinaire, et accordée à beaucoup de précepteurs par des personnes d'une condition assez médiocre. Tout récemment, un homme riche à la vérité, mais simple bourgeois, et qui a amassé son bien dans le commerce, s'étant adressé à moi pour donner à son fils un précepteur, il a accordé à celui que je lui ai présenté quinze cents livres d'appointements, et lui a assuré dès à présent une pension viagère. Il vous est pardonnable à vous, monsieur, qui ne savez pas comment on en use ici assez communément à l'égard des précepteurs qui ont un certain mérite, de vous être fixé à la somme qui a été promise à M. Bardon, et qui certainement pour des personnes d'un certain rang est très-honnête ; et peut-être, en lisant ma lettre, vous plaignez-vous secrètement en vous-même du silence que j'ai gardé jusqu'ici sur ce sujet. J'avais bien résolu de le rompre, et j'aurais cru répondre mal à la confiance que monsieur le duc m'a témoignée, et manquer au respect que je lui dois, si je ne m'étais pas expliqué avec vous sur ce sujet; mais je n'ai pas cru devoir me presser, et j'ai été bien aise d'attendre qu'on connût à fond le caractère d'esprit, la capacité et la probité de M. Bardon. Votre dernière lettre, dont je vous avoue que mon amour-propre a été agréablement flatté, m'a fait connaître que le succès avait passé toutes nos espérances. Que Dieu en soit béni. Jamais affaire ne m'a tenu au cœur comme celle-là. M'en voilà tiré heureusement et à mon honneur. C'est à vous maintenant, monsieur, à voir comment vous vous en tirerez de votre côté. Vous avez affaire à un prince généreux, riche, zélé, ou pour mieux dire passionné pour la bonne éducation de M. son fils, qui vous écoute, et qui vous croit. Le tout roule donc sur vous. Je suis très-persuadé que loin d'être blessé de la liberté avec laquelle je vous écris, vous m'en saurez bon gré, et la regarderez coome une preuve de la sincérité avec laquelle je veux être votre ami, qui ne me permet point de vous rien cacher. Vous avez trop bon esprit pour ne pas sentir que la remontrance que je vous fais est

fondée en raison. Effectivement que peut-il rester après dix ans de travail à un précepteur qui a mille francs d'appointements? Ne faut-il pas qu'il fasse tous les ans une certaine dépense? Nous autres gens du pays latin ne sommes pas nés pour l'ordinaire avec de grands biens, et nous sommes obligés de soulager nos familles; et c'est notre bonheur, comme notre gloire, de ne point rougir de la pauvreté de nos parents, mais d'y remédier. Tout cela mis en compte, il reste peu de chose à un précepteur. Cependant quelqu'un mérite-t-il plus que lui, dans la maison d'un prince, de faire une petite fortune? J'ai toujours été frappé de ce mot de Néron, qui rougissait, disait-il, de voir que des acteurs de théâtre et des affranchis fussent plus riches que Sénèque, son maître, qui l'était pourtant beaucoup. Mais je rougis moi-même de m'être si fort étendu sur cette matière. Je n'avais qu'à vous abandonner à vous-même et à vos propres sentiments et à laisser faire votre bon cœur. N'écoutez que lui, je vous prie, et oubliez tout ce que j'ai eu la témérité de vous dire: mais n'oubliez point que je suis avec le plus parfait dévouement, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce premier août 1731.

Mon troisième volume de l'Histoire Ancienne, monsieur, commence à paraître. J'en ai mis trois exemplaires au carrosse de Bruxelles, sous l'adresse de monsieur le duc d'Aremberg: l'un pour son Altesse; l'autre pour vous, monsieur; et le troisième pour M. Bardon. Le quatrième ira trouver madame la duchesse en Allemagne, comme nous en convînmes lorsqu'elle me fit l'honneur de me venir voir ici. J'ai bien regretté qu'elle n'ait fait à Paris qu'une courte apparition: mais le peu d'entretien que j'ai eu avec elle, m'a fait voir, monsieur, que tout le bien que vous m'en aviez dit était encore au-dessous de la vérité.

Vous savez, monsieur, que mes présents et mes compliments pour monsieur le duc passent toujours par vos mains et par votre bouche. Je n'ai que cette occasion de lui faire ma cour, et je

souhaite extrêmement de lui plaire. Vous m'aimez, et vous pouvez tout auprès de lui : je dois être en repos.

J'espère que vous voudrez bien aussi donner à M. Bardon l'exemplaire qui lui est destiné. Il ne m'écrit point, ou rarement ; et comme mon ouvrage m'occupe tout entier, je ne lui en sais point mauvais gré. Je ne laisse pas de songer à lui, et à tout ce qui le regarde. L'article de ses appointements ne m'est point sorti de l'esprit. Moins il y pense, et plus j'en suis occupé. Vous vous souvenez sans doute, monsieur, que j'ai déja pris la liberté de vous en parler une fois, et vous parûtes entrer dans mes vues, et souhaiter de lui rendre service. Il s'agirait d'en trouver l'occasion. Vous seul la pouvez faire naître : les grands seigneurs, distraits pour l'ordinaire sur leurs propres affaires, le sont encore plus sur celles des autres. Leur générosité a besoin souvent d'être réveillée et avertie. Je ne sais pas ce qu'il convient de faire. Si vous jugiez, monsieur, que je dusse vous écrire sur ce sujet une lettre qui pût être montrée à monsieur le duc, il faudrait m'en dicter à peu près le contenu, afin qu'elle produisît plus sûrement son effet. Deux choses m'occupent par rapport à M. Bardon : le présent et l'avenir. Pour le présent je voudrais que ses appointements fussent augmentés, et qu'on les fît monter à quinze cents francs. Monsieur Descaseaux, qui est fort riche, mais simple bourgeois, en donnait autant à un de mes amis que j'avais placé chez lui auprès d'un fils unique, qui est mort depuis peu : et on lui offrait ailleurs pareille somme, s'il eût voulu se rengager. Un précepteur est obligé de faire une certaine dépense en habits et en livres. Il a souvent des parents qui ont besoin d'être soulagés : et c'est le cas de M. Bardon. Que peut-il rester à un homme au bout de dix ans d'un travail assidu ? Restent les espérances pour l'avenir : elles sont presque toujours trompeuses, et l'expérience n'en est qu'une trop bonne preuve. On peut compter sur quelque bénéfice. Mais outre que la conjoncture présente du temps y attache toujours quelque signature, à laquelle une conscience éclairée ne peut point se prêter, vous n'ignorez pas, monsieur, qu'un bénéfice donné ou accepté comme tenant lieu d'une récompense temporelle, tombe dans le cas de la simonie. Conviendrait-il à un grand seigneur de pren-

dre sur le revenu des pauvres de quoi payer ses dettes ? et je mets de ce nombre ce qu'un père riche et reconnaissant destinerait pour assurer à un maître de quoi vivre honnêtement le reste de ses jours. C'est de sa bourse et de son propre fonds qu'il doit tirer une telle libéralité. Et quelle diminution peut faire sur de grands revenus une pension modique et viagère? Je trouve même qu'on a quelque tort de ne la placer qu'à la fin de la course : parce qu'étant anticipée, elle augmente le courage et le zèle du maître. Les gens de bien ne sont point intéressés, mais ils sont reconnaissants. Et que hasarde-t-on, quand plusieurs années ont fait connaître le caractère d'un homme ?

Voilà, monsieur, comme je pense. Si je me trompe, ce sont mes Grecs et mes Romains, que j'ai continuellement sous les yeux, qui m'ont gâté le goût. Relisez, je vous prie, ce que j'ai rapporté à la fin de mon premier volume sur le noble et généreux désintéressement de Scipion l'Africain, fils de Paul Émile. Il en était en partie redevable aux salutaires avis de Polybe. Je ne crois pas faire de tort à l'un ni à l'autre, en comparant monsieur le duc à Scipion, et vous, monsieur, à Polybe. L'amitié seule, et nul intérêt, vous attache à sa personne. Quelle plus grande marque pouvez-vous lui donner, et quel plus noble usage pouvez-vous faire de la confiance qu'il a en vous, que de lui insinuer dans l'occasion des avis salutaires ?

> Præceptum auriculis hoc instillare memento,
> Ut tu fortunam, etc.

Quel bonheur pour vous et pour lui, si ces avis allaient jusqu'à l'unique affaire importante, que nous pouvons définir par ces beaux vers d'Horace :

> Id quod
> Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè;
> Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.

Mais il faut, monsieur, que je compte bien moi-même sur votre amitié, pour répandre ainsi mon cœur dans le vôtre, et pour ne point craindre de vous découvrir nuement toutes mes pensées, peut-être peu sages et peu discrètes. Je compte en effet

sur vous comme sur un ami réel et sincère, que mes imprudences même ne sont pas capables de choquer, et encore moins de lui faire révoquer en doute le tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

Je croyais, monsieur, envoyer mon troisième volume à Vienne; mais on demandait de port quarante ou cinquante francs. Je l'ai joint aux autres que j'ai mis au carrosse de Bruxelles qui doit partir aujourd'hui. J'en donnerai avis à madame la duchesse.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 2 août 1732.

M. Bardon m'a fait savoir, monsieur, la généreuse libéralité de monsieur le duc à son égard. J'en ai été comblé de joie, surtout parce que c'est une preuve bien certaine qu'on est de plus en plus content de ses soins et de son travail dans l'éducation du jeune prince. Je sais, monsieur, à qui il a l'obligation d'un avantage si considérable, qu'il méritait d'autant plus qu'il ne m'en a jamais parlé, et qu'il ne l'a sollicité que par son assiduité et son application à remplir exactement ses devoirs. Quoiqu'il en doive toute la reconnaissance au bon cœur de monsieur le duc, il n'est pas juste que je lui laisse ignorer l'instrument dont la divine providence s'est servie pour lui procurer cette consolation. Je m'attendais à en faire en mon nom, et au nom de M. Bardon, de vives actions de graces à M. le duc, qui devait bientôt arriver ici. Mais je n'ai point reçu de ses nouvelles, et je pars aujourd'hui pour la campagne. Je suis embarrassé, monsieur, par rapport au quatrième volume de mon Histoire Ancienne qui commence à paraître. J'espérais le présenter moi-même à M. le duc, et y joindre celui que je destine à madame la duchesse. Mais n'ayant pas eu l'honneur de le voir, que dois-je faire des quatre livres que j'ai coutume de vous adresser à Bruxelles? J'attendrai votre réponse, pour me déterminer. Vous en recevrez un peu plus tard mon présent: mais le cœur vous l'a offert des premiers, et je vous prie de ne lui savoir point mauvais gré d'un délai où il

n'a point de part, et qui lui coûte. Comme la campagne où je vais est près de Paris, j'y reviens de temps en temps; et quand je saurai des nouvelles certaines de M. le duc, je ne manquerai pas de m'y rendre, et d'avoir l'honneur de le saluer. J'ai celui d'être avec un tendre et respectueux attachement, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rousseau à M. Rollin.*

De Bruxelles, le 27 août 1732.

J'ai bien des graces à vous rendre, monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrième volume de votre Histoire. Je l'ai lu, pour ainsi dire, tout d'une haleine, et avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut passer pour bon juge en ces matières, je puis dire qu'il n'y eut jamais difficulté plus mal fondée que celle que vous dites vous avoir été objectée sur la prétendue longueur des réflexions dont votre narration est quelquefois accompagnée, ni de plus mauvais conseil que celui qu'on vous a donné de les abréger. C'est vouloir retrancher de votre livre ce qui le distingue le plus utilement, et même le plus agréablement de tant d'autres histoires dont le public se trouve inondé, et qui dépouillées de l'instruction, qui doit être le but de l'écrivain et le fruit de sa lecture, méritent plutôt le nom de gazettes savantes que celui d'histoires. Quelque nécessaires que ces réflexions soient aux jeunes gens, vous connaissez trop bien les hommes pour ne pas sentir combien elle le sont aux personnes avancées en âge, et qui passent même pour les plus raisonnables. La plupart lisent pour satisfaire leur curiosité, et pour pouvoir dire qu'ils ont lu. Trouverez-vous même parmi les plus sensés une demi-douzaine de lecteurs qui veuillent se donner le temps et la peine de méditer sur leur lecture; et quand ils se la donneraient, est-il sûr qu'ils soient capables de méditer comme il faut et où il faut? Les uns s'attacheront à un mot ou à une expression qui

* Il paraît que cette lettre de M. Rousseau est une réponse à une lettre de M. Rollin, qui ne nous est pas parvenue, et qui a été écrite depuis la précédente.

ne leur aura pas plu. Les autres s'arrêteront à quelque point de chronologie ou à quelque fait contesté par d'autres auteurs; et à peine dans le grand nombre s'en trouve-t-il quelqu'un qui se mette en peine d'y chercher le véritable et l'unique objet de toute lecture sensée, qui est l'instruction : c'est pourtant pour le plus grand nombre que vous travaillez. Votre but n'est pas d'instruire ceux qui sont déja instruits; et quand ce le serait, quelle satisfaction n'est-ce pas pour eux de se retrouver, pour ainsi dire, dans les réflexions d'un homme comme vous, et de s'assurer par cette conformité de la vérité des leurs? Ne faites donc point de difficulté, monsieur, de continuer comme vous avez commencé. La fonction du philosophe et celle de l'historien sont les mêmes. L'un cherche à instruire par les préceptes, l'autre par les exemples. Mais si ces exemples ne sont accompagnés de préceptes à propos, ils deviennent la plupart du temps inutiles, soit par la paresse, soit par l'incapacité, soit par le peu de loisir des lecteurs. C'est à vous de leur lever ces obstacles; et ils vous en seront d'autant plus obligés, que cette partie de votre ouvrage, qui est la plus utile, est en même temps la plus agréable, et celle qui satisfait le plus l'esprit: les réflexions sont mêlées et comme incorporées aux faits d'une manière si naturelle et si éloignée de toute affectation, que si on les en détachait, il semble qu'elles laisseraient un vide dans votre narration. Ne croyez pas pourtant que mon intention, en vous écrivant ceci, soit de m'ériger avec vous en donneur de conseils. Je n'ai pas assez de témérité pour m'en croire capable: mais plein comme je le suis de la lecture que je viens d'achever, j'aurais cru me faire tort à moi-même, si je vous avais caché ma pensée sur ce qui m'a paru de plus important dans le plan que vous vous êtes fait, et sur ce qui m'a le plus charmé dans la manière dont vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 15 juin 1733.

J'ai reçu depuis peu de jours des nouvelles de Vienne, monsieur, où il est beaucoup parlé de vous. Elles m'apprennent que

M. Bardon, avant son départ, vous avait fait voir une lettre que je n'avais écrite que pour lui seul, et que je n'avais point compté devoir vous être montrée. Si j'avais eu cette intention, j'aurais dû y prendre plus de précautions que je n'ai fait, et vous répéter souvent avec S. Paul, *in insipientia loquor... ut minùs sapiens dico.... Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ! Sed et supportate me.* En effet je ne sais s'il y avait de la sagesse et de la discrétion à moi de faire à un ami commun la question que je lui faisais à votre sujet. Mais la manière dont il me marque que vous l'avez reçue ne me permet pas de m'en repentir, et me dispense, monsieur, de vous en faire des excuses. Je vous avoue que cet endroit de la lettre de M. Bardon m'a pénétré de la plus vive joie. J'avais toujours remarqué dans vos lettres un grand fonds de droiture, de probité, d'honneur; mais je souhaitais voir en vous quelque chose de plus, et je l'espérais. L'amitié intime (je ne crains point de m'exprimer ainsi), que la Providence a mise entre nous, laissait toujours dans mon cœur à votre égard quelque doute et quelque inquiétude sur l'article du monde le plus intéressant, ou pour mieux dire sur notre unique affaire. Ces vers d'Horace me revenaient souvent dans l'esprit :

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter, id, qnod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè;
Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.

La lettre que je viens de recevoir de Vienne dissipe tous mes nuages, et commence à me faire entrevoir une sérénité qui me remplit pour l'avenir de la plus douce espérance.

Vous n'avez pas ignoré sans doute, monsieur, le présent magnifique que m'a fait M. le duc d'Aremberg. J'y ai été sensible, comme je le dois : j'ai eu pourtant quelque peine à l'accepter, parce que je me suis mis sur le pied de ne recevoir de présents de qui que ce soit. Je vous prie de m'aider à lui en témoigner ma vive reconnaissance.

On va imprimer mes ouvrages in-4°, en commençant par l'histoire. Si vous aviez quelques avis à me donner, vous

me feriez un extrême plaisir. Disciples du même maître, nous en avons pris le même goût; et c'est ce qui me ferait beaucoup désirer vos remarques. Je ne puis assez vous marquer avec quelle estime, quelle considération, quelle tendresse, j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

Réponse de M. Rousseau.

A Bruxelles, le 25 juin 1733.

Il est vrai, monsieur, que de tous les témoignages que j'ai reçus de votre amitié, aucun ne m'a tant attendri que celui que m'a rendu M.... en me communiquant l'article de votre lettre qui me regarde. Le commerce que j'ai eu depuis trois ans avec ce vertueux ami, ne lui permettait pas d'ignorer combien j'y serais sensible, et quel effet produirait sur mon cœur et sur mon esprit une preuve aussi solide et aussi convaincante de l'intérêt que vous prenez à mon véritable bonheur. J'ai toujours senti, et je sens plus que jamais, que celui d'être vertueux devant Dieu est le seul auquel une ame raisonnable doive aspirer, et que c'est prendre bien misérablement le change, que de se borner, comme j'ai fait depuis que je me connais, à vouloir l'être devant les hommes : toute la sécurité de ma conscience à ce dernier égard n'a servi qu'à me faire connaître que j'avais pris un chemin pour l'autre; et je ne vois que trop que les traverses inouies qui m'ont été suscitées dans cette voie d'erreur, sont des secours que Dieu m'a envoyés pour m'en retirer et pour m'ouvrir les yeux sur le premier de ses commandements. Malheur à moi si je n'en profite pas, et si je ne viens pas à bout de rompre un reste de chaînes qui m'attache encore au monde malgré moi-même! C'est à quoi j'espère, monsieur, que vos bons conseils et votre exemple pourront me faire parvenir un jour. Si votre éloignement m'a fait perdre la plus solide assistance que je puisse désirer pour cela, je la trouverai au moins dans la lecture de vos ouvrages que je regarde, comme je crois vous l'avoir déja dit, plus encore comme un cours de morale chrétienne que comme un cours d'histoire et d'humanités. L'humilité avec

laquelle vous daignez me demander mes faibles avis pour la réimpression qu'on en va faire, est pour moi une nouvelle leçon dont je ne saurais mieux profiter qu'en vous exhortant à n'en rien retrancher que ce qu'une révision sincère et exacte vous fera remarquer de moins indubitable dans les choses de fait : car pour les mœurs, qui doivent être l'objet principal de l'historien, vous ne sauriez toucher à ce que vous avez écrit sans faire tort également et à votre ouvrage et à vos lecteurs.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce premier juillet 1733.

J'ai trouvé, monsieur, dans le catalogue des suppôts de notre nation de France, qui fait partie de la faculté des arts et de l'université de Paris; j'ai trouvé, dis-je, le nom que vous cherchez : *Joannes Carolus Bardon, Pictaviensis, Baccalaureus in utroque Jure.* La nouvelle que vous m'apprenez du bénéfice que lui confère M. le duc d'Aremberg, me fait un extrême plaisir; et je me félicite moi-même tous les jours d'avoir été assez heureux pour trouver un si excellent sujet, et si propre à élever un jeune prince. J'ai un grand désir que l'Allemagne, devenant témoin du succès de ses études, profite d'un si bel exemple, et apprenne comme il faut élever les jeunes gens. Le cas que vous faites de M. Bardon, pour l'avoir vu de près et connu par vous-même, augmente beaucoup l'idée que j'en avais conçue. Je lui suis redevable en un certain sens de votre amitié pour moi, que votre dernière lettre me rend encore plus précieuse. Je suis sans compliment, monsieur, mais sans réserve, tout à vous. C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 8 février 1734.

Il y a long-temps, monsieur, que je ne vous ai donné de mes nouvelles, et que je n'ai reçu des vôtres, parce qu'il ne s'en est point présenté d'occasion, et que d'ailleurs je sais que vous n'êtes point homme à façons, et qu'il n'est pas nécessaire que

je vous déclare souvent ce que je vous suis, et ce que je pense à votre égard.

M. l'abbé Bardon, notre ami commun, m'a envoyé, il y a déja quelque temps, ce qu'il a pu ramasser d'actes de son chapitre au sujet de son bénéfice : actes qui montrent bien clairement que la non-résidence y est tolérée, et même, en quelque sorte, autorisée et approuvée. Sur ces éclaircissements, j'ai dressé un cas de conscience que j'ai remis entre les mains de quelques docteurs d'ici qui passent pour les plus habiles et les plus expérimentés dans ces matières. Leur décision a été que le consultant ne pouvait pas retenir le canonicat. « Tout chanoine, disent-ils, « est obligé de demeurer dans le lieu de son bénéfice, selon les « lois de l'Église. La coutume contraire, excepté dans les cas « marqués par le droit, ou dans une nécessité indispensable, ne « peut être qu'abusive. C'est la décision du concile de Trente, « qui dans l'endroit même où il renouvelle les anciens décrets « pour neuf mois au moins de chaque année, déclare qu'il ne « faut avoir égard, ni à coutume, ni à statut contraire : *Non li-« ceat, vigore cujuslibet statuti aut consuetudinis, ultra tres men-« ses ab eisdem Ecclesiis quolibet anno abesse.* » Je pensais bien de la sorte, mais il ne m'appartenait pas de m'expliquer sur une matière qui n'est point de mon ressort. J'ai envoyé la consultation à Vienne.

Vous avez perdu, monsieur, une compagnie qui ne vous est pas indifférente pour la douceur et l'agrément de la vie. Je ne sais s'il est facile, dans le pays où vous êtes, de trouver quelque dédommagement qui puisse, non pas remplir ce vide, mais vous consoler un peu de la perte que vous avez faite. Cette absence vous laisse beaucoup de temps, mais heureusement vous savez le mettre à profit.

Pour moi, monsieur, il ne me reste aucun loisir, et le public, quelque bonne volonté qu'il me témoigne, ne serait pas content de moi si je m'en donnais. J'ai achevé mon septième volume; et je le repasse actuellement, pour commencer à le mettre entre les mains de l'imprimeur dans le mois prochain. Au lieu de lecteur, et (je rougis de le dire) d'admirateur de mon ouvrage, que ne puis-je vous avoir pour reviseur et censeur de mes li-

vres! Ils en seraient bien meilleurs, et pourraient peut-être par là devenir dignes d'admiration. Conservez au moins pour moi la qualité d'ami. Je crois la mériter par le sincère et parfait dévouement avec lequel je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 17 février 1734.

Je n'ai point perdu de temps, monsieur, et aussitôt votre lettre reçue, j'ai été consulter le docteur qui avait dressé la réponse au cas en question. La décision du concile de Trente le frappe beaucoup; mais il est touché aussi des motifs contenus dans votre lettre, dont je lui ai fait lecture pour cet article. L'intérêt public de l'éducation d'un jeune prince, surtout d'un prince de la famille des fondateurs de l'église collégiale où est le bénéfice en question, lui paraît une forte raison pour dispenser de la résidence pendant le temps seulement que l'éducation du prince durera, et empêchera le pourvu d'aller remplir ses fonctions. Il serait à souhaiter qu'on pût trouver l'acte de fondation, qui serait un titre bien fort, et qui appuierait les autres raisons si la non-résidence y était permise dans quelque cas. Cela même supposé, et encore bien plus, si cet acte ne se trouve point, le docteur désirerait que pour appuyer et autoriser une exception formellement contraire à la décision du concile de Trente, l'autorité de l'évêque ordinaire intervînt, et que sur une espèce de consultation que ferait le pourvu du parti qu'il doit prendre dans la conjoncture présente, l'évêque, eu égard à la disposition sincère du pourvu de résider le plutôt qu'il pourra, à l'importance extrême de procurer une bonne éducation à un jeune prince, à l'intérêt même qu'a l'église collégiale dont il s'agit de se conserver un bon sujet pour l'avenir; que pour tous ces motifs et autres pareils, l'évêque le dispensât de la résidence pour le temps seulement qu'il sera obligé de demeurer auprès du prince. Pour-lors, le chanoine, nommant un procureur en sa place, comme il est d'usage dans ce chapitre, donnant aux pauvres le revenu qu'il tirera du bénéfice pendant son absence, et étant bien résolu d'aller y résider dès qu'il le pourra, on croit

qu'il peut conserver le bénéfice. Je vous laisse le soin, monsieur, de lui faire savoir ce que je viens de vous marquer, parce que vous êtes plus à portée que moi de lui en donner promptement avis.

Je voudrais bien, monsieur, qu'on pût aussi trouver quelque prompt et efficace tempérament pour adoucir et modérer votre affliction. Elle est juste, elle est raisonnable : mais je crains que vous ne vous y abandonniez trop. L'état où votre lettre m'apprend que vous êtes me touche vivement, et me fait craindre pour votre santé. Quaud ferez-vous usage de votre raison et de votre religion, si ce n'est dans une conjoncture comme celle-ci? La volonté de Dieu est bien marquée à votre égard dans cet événement. Quel bonheur, quelle paix, si vous pouviez vous y soumettre pleinement, et que cette pensée, se rendant maîtresse de votre esprit et de votre cœur, en écartât toutes les autres pensées, qui ne peuvent servir qu'à vous tourmenter! *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda et intelligentias vestras. C. R.*

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 10 mars 1734.

Le commencement de votre dernière lettre, monsieur, m'a fort alarmé en m'apprenant le danger qu'ont couru deux personnes à la santé de qui je m'intéresse très-sincèrement et très-vivement. Béni soit Dieu qui les en a tirées! Monsieur le duc en va courir d'autres qui ne vous causeront pas peu d'inquiétude. J'adresse tous les jours pour lui au dieu des armées cette prière : *Custodi servum tuum, domine, ut pupillam oculi : sub umbra alarum tuarum protege eum.* On ne trouve que là du repos et de la sûreté.

Je lui demande bien aussi de vous couvrir de ses ailes, monsieur, et de vous tenir lieu des amis précieux qu'il vous a ôtés. Votre état, je l'avoue, m'attendrit et m'inquiète à votre égard, et je n'y pense point sans trembler pour vous. Vous voilà livré sans distraction à des pensées tristes et affligeantes, propres à renouveler et à rouvrir d'anciennes plaies qui n'ont ja-

mais été bien fermées. On peut se consoler des autres pertes : mais je sens bien que plus on est honnête homme, plus on est sensible à tout ce qui blesse la réputation. Heureux qui peut dans cet état s'adresser à celui qui connaît les cœurs, et lui dire avec confiance, *Maledicent illi, at tu benedices!* On vous accuse, on vous calomnie, on noircit votre réputation : mais quel mal vous peuvent faire les hommes, si Dieu se déclare en votre faveur? Ce qui doit nous toucher et nous inquiéter, c'est le jugement que la vérité éternelle prononcera à notre égard, dont l'approbation des hommes ne pourra nous délivrer. *Gloria nostra tu esto*, lui disait St-Augustin. *Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.* Quand on a réussi, comme vous avez fait, dans un genre de composition bien délicat, et exposé à bien des dangers, n'est-ce pas dans le fond un bonheur d'avoir occasion d'expier les fautes qu'on a pu y commettre par les retours presqu'inévitables de l'amour-propre, en souffrant avec patience et résignation le blâme, l'envie, et même la calomnie des hommes? Je ne sais si mon état, où je suis accablé de louanges, n'est pas plus à craindre que le vôtre, où une prévention injuste s'acharne contre vous. Tous les applaudissements que je reçois portent avec eux un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil. *Instat adversarius veræ beatitudinis nostræ*, dit encore St-Augustin, *ubique spargens in laqueis Euge, euge! ut, dum avidè colligimus, incautè capiamur, et a veritate tuâ gaudium nostrum deponamus, atque in hominum fallacia ponamus.* Ce sont mes amis souvent qui me tendent ces piéges. Vous êtes mieux servi par vos ennemis, qui vous fournissent de favorables occasions d'acquitter vos dettes, et de dire de bon cœur, *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos*, etc.

Il me semble, monsieur, que si j'étais à Bruxelles, nous nous entretiendrions de la sorte; et je présume que vous ne me saurez pas mauvais gré de le faire quelquefois par écrit. Il m'est venu dans l'esprit de vous envoyer un consolateur, qui vous dira bien mieux tout ce qui vous concerne : c'est le livre admirable de M. Du Guet sur la passion de Jésus-Chrit, dont la lecture me charme et m'enlève. Je ne veux point vous faire ce présent sans

votre permission : mais je vous avertis que vous m'affligeriez véritablement si vous me la refusiez. Quand vous me l'aurez accordée, je ferai mettre le paquet au carrosse de Bruxelles. Je ne sais pas si c'est toujours la même adresse, c'est-à-dire chez M. le duc d'Aremberg. Je suis sans compliment, mais sans réserve, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 27 mars 1729.

J'ai fait mettre le paquet de livres que je vous envoie, monsieur, au carrosse de Bruxelles qui doit partir aujourd'hui. Je regarde ces livres comme un trésor inestimable; l'esprit et le cœur y trouvent de quoi se nourrir et se consoler dans ce lieu de pauvreté et de misère où nous sommes relégués. Ma grande peine est de ne pouvoir donner que des moments courts et rapides à cette lecture à laquelle je souhaiterais pouvoir me livrer. J'ai eu le bonheur d'être lié avec l'auteur de ces livres par une amitié tendre et intime, et je lui dois le peu de connaissance que j'ai de la religion. Pendant plusieurs années, il y avait un jour dans la semaine où il nous expliquait à un autre ami et à moi l'Ancien Testament, et c'est ce qui a donné lieu à ces ouvrages admirables qu'on a imprimés depuis peu sur la Genèse, sur Job et sur les Psaumes. Dans la dernière lettre que je lui écrivais en lui envoyant mon sixième volume de l'Histoire Ancienne, je le faisais ressouvenir de cet heureux temps où il nous expliquait ces oracles divins; et voici ce qu'il me répondit. Ce petit morceau vous fera juger de l'esprit de l'auteur.

« Vous vous souvenez, monsieur, avec trop de bonté, de ces « jours, que vous appelez heureux, et qui l'étaient en effet, mais « pour moi plutôt que pour vous, puisque je n'occupais que la « place du serviteur qui préparait à ses maîtres ce qui était de « leur goût, et qui remplissait d'eau des vaisseaux que votre foi « et la bénédiction de Dieu convertissait en vin, sans peut-être « que j'eusse la liberté d'en boire. Car vous savez, monsieur, « mieux que moi, que c'est à l'amour et à une sainte soif que tout « est accordé, et que les vérités, qui ne sont qu'un spectacle

« pour les autres, sont la nourriture et le bien de ceux qui les « aiment. »

J'ai reçu une lettre de Vienne, où il me paraît que l'on est fort content de la dernière réponse que vous avez eu la bonté d'y envoyer.

Je suis de tout le cœur, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 19 avril 1734.

Je me doutais bien, monsieur, que vous crieriez à la ruse, à la fraude, j'ai pensé dire à la fourberie ; mais ce mot serait trop fort, car enfin je n'ai rien avancé de faux. Je me suis seulement abstenu de développer ce qui était vrai : mais y étais-je obligé? Si donc, monsieur, je vous ai trompé, comme c'était bien mon intention, car autrement vous ne m'auriez pas donné la permission que je vous demandais, ne vous en prenez qu'à vous-même, et à votre simplicité, dont il est juste que vous soyez puni. Quoi! je vous vois presque tout prêt à rétracter votre parole. Jamais une telle pensée est-elle venue dans l'esprit d'un honnête homme? Je l'ai en bonne forme, et par écrit, et par toute terre vous perdriez votre procès. Mais, pour parler sérieusement, comment avez-vous pu me proposer de recevoir le prix de ces livres? Qu'est-ce que ce peu d'argent et pour vous et pour moi? *Quantum est hoc?* Je puis bien ici vous appliquer ces mots de l'Écriture sainte. Je n'ai point prétendu vous faire un présent considérable. Il ne l'est que par l'excellence de l'ouvrage. Pour moi je n'en connais point de plus parfait, qui fasse mieux connaître Jésus-Christ, qui enseigne plus à fond la religion, ni qui soit plus propre à rendre la piété aimable et respectable. Ma douleur est de n'y pouvoir mettre autant de temps que vous y en destinez. Mon ouvrage, qui m'occupe tout entier, ne me le permet pas. J'en lis tous les jours, mais peu, excepté les dimanches, où j'interromps mon travail, et ce jour est véritablement pour moi ce que l'Écriture appelle *Sabbatum delicatum* : un sabbat, un repos délicieux. Il ne vous serait pas permis désormais, quand

vous le voudriez, de m'oublier. Ce livre, dont vous avez résolu de faire une lecture journalière, vous fera souvenir tous les jours du parfait et chrétien dévouement avec lequel je me fais gloire, monsieur, d'être votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 11 juin 1734.

J'ai reçu, monsieur, le paquet que vous avez eu la bonté de m'envoyer, qui, selon vous, est votre confession. Mais elle n'est pas entière, et afin que je pusse vous absoudre, elle devrait l'être. Je n'en ai encore rien lu. J'emporte le premier volume avec moi à la campagne, où je vais passer quelques jours avec un ami intime, qui est pour moi d'un grand secours en tout sens.

Je compte, monsieur, que mon septième volume sera entièrement imprimé avant la fin de la semaine prochaine. Maintenant que M. le duc d'Aremberg est absent, dois-je joindre au paquet de livres qui sera à son adresse celui qui vous est destiné? Il faudra le temps de les sécher et de les relier, ce qui tiendra bien encore un mois. Mon huitième tome est fort avancé, car je ne perds point de temps; et le public, avec toutes ses louanges et tous ses applaudissements, est pour moi un rude comite, qui ne me laisse point de repos, et ne me fait point de quartier. Vous savez, monsieur, avec quelle sincérité, et, j'ose le dire, avec quelle tendresse je suis votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 5 juillet 1734.

Oui, monsieur, je vous ai marqué que mon septième volume serait achevé, pour l'impression, au commencement de ce mois: aussi l'est-il. Mais il faut du temps pour le sécher, le plier, le relier, et il ne pourra être donné au public qu'au commencement du mois prochain. Je ne manquerai pas d'envoyer mon paquet à Bruxelles dès qu'il y en aura de prêts. Vous trouverez outre le septième volume, une brochure, qui est un supplément

à mon Traité des Études. On a souhaité que j'y ajoutasse quelque chose sur ce qu'il faut faire apprendre aux enfants avant qu'ils soient en état d'entrer au collége, et sur les études qu'on peut conseiller aux jeunes demoiselles. J'ai cru ne devoir pas me refuser à des désirs si justes et si raisonnables.

Le lecture de vos Psaumes, monsieur, nous a agréablement occupés dans nos promenades de Colombes, M. l'abbé d'Asfeld et moi. Je ne les avais jamais lus, non plus que lui. Il est plus en état que personne d'en sentir toutes les beautés, et par le goût excellent qu'il a pour tous les ouvrages d'esprit, et par l'intelligence particulière qu'il a des psaumes, qui ont fait le sujet de ses conférences publiques à S. Roch, pendant plusieurs années. En lisant les vôtres il serait bien à souhaiter, me disait-il, que M. Rousseau eût composé de cette manière tous les psaumes, et qu'il n'eût composé que cela.

Je reçois bien volontiers vos compliments, monsieur, sur la nouvelle dignité que le roi a accordée à M. son frère. Notre joie n'est pas sans inquiétude. On est tout prêt, dit-on, de donner une bataille sur le Rhin. Qui sait quel en sera le succès? Ma consolation est de savoir que M. le maréchal d'Asfeld n'attend ce succès que de la seule protection du Dieu des armées, et que dans cette vue il ne cesse dans toutes ses lettres à M. son frère de se recommander instamment aux prières des gens de bien. Vous avez bien raison, monsieur, de dire qu'il n'y a de solide ressource pour l'homme que la religion. Vous savez avec quels sentiments d'estime et de tendresse je suis à vous.

C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 31 juillet 1734.

J'ai fait mettre, monsieur, au carrosse de Bruxelles qui part aujourd'hui, un paquet de livres pour Vienne: savoir deux pour monsieur le duc et madame la duchesse, un pour M. Bardon, et un quatrième pour M. Violent. Vous comptez bien, monsieur, que vous n'y êtes pas oublié. Vous trouverez une brochure, où

je dis un mot de ce qui regarde l'éducation des demoiselles. Comme je n'écris point à Vienne, je vous prie de vouloir bien y suppléer par vos lettres, et de bien faire ma cour à des personnes pour qui je suis plein d'un respect infini. Je suis de tout le cœur, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 29 janvier 1735,

J'ai fait mettre à votre adresse, monsieur, un paquet au carrosse de Bruxelles qui part aujourd'hui. Vous y trouverez cinq exemplaires du huitième volume de mon Histoire Ancienne : un pour vous d'abord, deux pour M. le duc et madame la duchesse d'Aremberg, un pour M. l'abbé Bardon, enfin un cinquième pour M. Violent. Vous voyez, monsieur, que j'approche de la fin, et je l'envisage avec joie. Le neuvième volume, qui est achevé, et qu'on mettra bientôt sous la presse, terminera l'histoire des Grecs par la mort de Cléopatre, et la ruine du royaume d'Égypte. J'ajouterai un dixième volume, qui serait assez intéressant si je pouvais y réussir : il contiendra l'histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont distingués. Je souhaite bien, monsieur, que le huitième volume soutienne un peu ma réputation auprès de vous. Soit amitié, soit prévention, soit vérité, les autres ont eu le bonheur de vous plaire : je désire fort que celui-ci ait la même fortune. Je serai ravi qu'il puisse remplir agréablement quelques moments de la solitude où vous êtes réduit, qui m'afflige et m'effraie. C'est une chose triste que de n'avoir point d'amis dans le sein desquels on puisse répandre son cœur et le soulager de toutes ses peines par cette effusion. C'est l'état où David se trouvait souvent, mais il avait une ressource assurée, où il trouvait toujours sa consolation. *Effundo in conspectu ejus orationem meam, et tribulationem meam ante ipsum pronuntio.* Il racontait à Dieu toutes ses peines, toutes les trahisons de ses amis, l'abandon où il se trouvait, comme si tout cela lui eût été inconnu; et par ce simple récit son cœur était soulagé. Je souhaite, monsieur, que vous éprouviez la même

consolation, et que Dieu vous tienne lieu de tous les amis que vous avez perdus. Il les vaut bien, et peut les remplacer avantageusement. C'est ce que je lui demande pour vous de tout mon cœur. Je ne puis mieux vous témoigner la tendre et respectueuse amitié avec laquelle je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 6 août 1735.

J'ai donné sur moi une lettre-de-change au public, monsieur, pour le commencement du mois d'août; et je le paie régulièrement à l'échéance. Cette exactitude sent un homme qui est bien dans ses affaires, et à qui l'on peut se fier. Je vous avertis pourtant par avance que mes coffres seront bientôt vides, et que je deviendrai insolvable. On criera sans doute contre moi : mais comme il n'y aura point de mauvaise foi de ma part, il me semble que les plaintes, en ce cas, ne seraient pas raisonnables. Vous voyez, monsieur, que j'envisage avec joie la fin de mon ouvrage, qui approche beaucoup. J'ai fait mettre au carrosse de Bruxelles qui part aujourd'hui un paquet à votre adresse, où vous trouverez cinq exemplaires de mon IXe volume, qui est le nombre ordinaire que j'ai coutume de vous envoyer. Ils prendront au sortir de Bruxelles une route différente. L'un s'acheminera vers le Rhin, les autres vers Vienne. Je vous prie de leur donner une bonne escorte, c'est-à-dire une forte recommandation qui les fasse bien recevoir. Dites, en écrivant à M. le duc et à madame la duchesse, que vous trouvez le livre fort beau, mais dites-le d'un ton qui leur impose, et qui ne leur laisse pas lieu d'en douter. Ils sont accoutumés à vous croire, et jusqu'ici vous m'avez assez bien servi. S'il m'était permis d'employer à votre égard le langage que Cicéron tenait à Lucceïus son historien, je vous prierais de vouloir bien, en leur écrivant de mon ouvrage, ne vous en pas tenir tout-à-fait à ce que vous pouvez en penser, et de farder un peu la vérité en ma faveur. Mais ce que je n'oserais vous demander en français, je vais le faire en latin : cette langue ne rougit point. *Quoniam, qui semel verecundiæ fines*

transierit, eum benè et naviter oportet esse impudentem : etiam atque etiam rogo te, ut ornes (opus meum) vehementiùs etiam quàm fortasse sentis, amorique nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas], largiare. Souvenez-vous, monsieur, que vous êtes chargé de faire ma cour aux deux personnes illustres dont il s'agit, et de la faire de bonne sorte : je ne vous en dis pas davantage. Je m'ennuie extrêmement, monsieur, de ne point recevoir de vos nouvelles, de ne point savoir en quel état est votre santé, et comment vous portez votre solitude. Car je sens bien que Bruxelles est un désert pour vous en l'absence des personnes qui en faisaient pour vous tout l'agrément. Rien d'humain ne peut remplir un tel vide. Je suis plus que je ne puis l'exprimer, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rousseau à M. Rollin.

A Bruxelles, le 16 septembre 1735.

Je ne sais si je ne vous l'ai point déja dit, monsieur, mais je ne puis trop le redire; je regarde votre ouvrage, non-seulement comme le meilleur modèle que nous ayons dans le genre historique, mais comme un corps de politique et de morale complet, et l'école la plus instructive où les princes et les particuliers puissent apprendre leurs devoirs. Que penseriez-vous de moi, après un témoignage que vous ne sauriez malgré toute votre modestie vous refuser à vous-même, si je vous rendais le compte que vous me demandez de l'usage que je fais de ma solitude, et si je vous mettais à portée de comparer le frivole de mes occupations avec la solidité des vôtres? Il ne s'en est pourtant rien fallu que je n'aie succombé à la tentation de vous en faire voir un essai en vous envoyant une ode que j'ai composée depuis quelques mois sur la paix. Le sujet qui ne peut être plus convenable au temps présent, a pensé m'y déterminer; mais un petit sentiment de vanité, dont je ne suis point encore entièrement guéri, m'a fait craindre, je vous l'avoue, de l'exposer à des yeux comme les vôtres, et la lecture de votre dernier volume achève de m'en ôter le courage. Si vous me demandez

pourquoi je crains vos regards plus que je n'ai paru craindre ceux du public, je vous répondrai par la remarque qu'un de vos anciens confrères en histoire fait sur la guerre où les Athéniens se laissèrent engager contre les Perses à la persuasion d'un orateur qui avait échoué sur Cléomène : *Facilius visum est Aristagoræ Milesio multos decipere quàm unum, qui si Cleomenem solum fallere non potuit, id tamen in triginta millibus Atheniensium effecit.* J'ai mille fois éprouvé qu'une même lecture faisait en moi deux effets contraires, celui d'échauffer mon génie, et de me faire en même temps tomber la plume des mains. Mais des mouvements si opposés n'affectent que mon esprit : mon cœur n'en connaît qu'un seul pour ceux qui me les inspirent, c'est celui d'une affectueuse et inviolable estime jointe à la vénération la plus parfaite ; et c'est avec ces sentiments que je suis pour toute ma vie, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Colombes, ce 27 août 1735.

J'étais ici, monsieur, quand votre lettre m'a été rendue. J'en fis la lecture en présence de monsieur le maréchal et de monsieur l'abbé d'Asfeld. L'un et l'autre ont été bien fâchés que vous n'ayez pas succombé à la tentation, ou plutôt que vous n'ayez pas cédé à la bonne pensée que vous aviez eue de m'envoyer votre nouvelle pièce sur la paix. J'aurais lieu, monsieur, de vous faire quelques plaintes sur ce sujet, mais j'aime mieux me réserver à vous faire des remercîments, quand j'aurai reçu la pièce en question. C'est au nom des deux frères que je vous la demande. Vous pourrez adresser l'enveloppe à M. le maréchal rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'hôtel de S. Pouange. Si je puis trouver à mordre sur vos vers, il me semble que je suis bien disposé à le faire, pour me venger des louanges excessives que vous ne cessez de me donner. Ma critique, quelque sévère qu'elle puisse être, ne diminuera rien de la sincère estime et du tendre dévouement avec lequel je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 10 septembre 1735.

Votre lettre, monsieur, m'a trouvé à Paris, où je suis revenu de Colombes, pour aller avec monsieur le maréchal d'Asfeld et monsieur l'abbé son frère à une terre que le premier a achetée à trois ou quatre lieues de Rheims, et où il a fait bâtir une maison. Nous partons demain matin pour revenir à Colombes vers le 20 du mois prochain.

Je n'ai pas manqué de lire à M. l'abbé d'Asfeld la pièce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je ne puis assez vous remercier. Nous y avons reconnu et admiré le style de l'auteur, c'est-à-dire beaucoup de noblesse dans les pensées, de force et d'énergie dans les expressions, de richesse et de justesse dans les rimes, et partout un génie vraiment poétique. Nous avons été fâchés d'y voir un mélange de divinités païennes qui règnent dans toute l'ode et en sont l'ame, et qui, selon nous, ne signifient rien. Vous ne serez pas étonné, monsieur, que je pense ainsi après ce que j'ai écrit sur ce sujet dans mon Traité sur les études, où j'ai traité cette question avec quelque étendue. Il me semble que, sans le secours de ces divinités, ou qui ne sont rien, ou qui sont de véritables démons, l'ode n'aurait pas eu moins de grandeur et de sublimité. Nous aurions souhaité, M. l'abbé d'Asfeld et moi, qu'elle eût été dans le style de celles que vous avez composées d'après David, et qu'une personne de votre mérite et de votre réputation eût montré que le christianisme, loin d'éteindre le feu poétique, en était la véritable source.

Mère des plaisirs. Ce mot se prend ordinairement en mauvaise part.

Les sujets de Cybèle. Je ne sais si cette expression présente une idée claire des habitants de la terre.

La mort blême. J'ignore si cette épithète est noble et poétique comme *pâle*.

De son sang immortel vit BOUILLONNER LES FLOTS. Cela n'est-il point outré?

Armée invincible et voûte inaccessible, sont des rimes fort riches : mais je ne sais pas si ces épithètes sont propres au sujet dont il s'agit ici.

Où les fils d'Aloüs, etc. Cette histoire peu connue, parce qu'Homère n'est pas lu, frappera peu de personnes.

Et quel siècle jamais, etc. Je ne puis m'empêcher d'être fâché qu'une tirade si vive et si noble soit gâtée, pardonnez-moi cette expression, par le paganisme qui la précède et la suit.

Dans la justice même ont leur plus sûr recours. J'ai peur que ce vers ne blesse tous les tribunaux de la justice.

Grands dieux, etc. Quel dommage qu'une prière si belle et si touchante, au lieu d'être adressée à Dieu, le soit aux démons! *Dii gentium, dæmonia.*

Oubliez, monsieur, et pardonnez-moi ma témérité.

Vous avez raison de croire que mon Histoire n'occupera pas le tome dixième entier. Les deux faits que j'y traite, savoir la guerre de Mithridate et le règne de Cléopatre, n'iront pas tout-à-fait à la moitié du volume. J'entre après cela dans l'histoire des arts et des sciences et des grands hommes qui s'y sont distingués. Elle occupera le reste du dixième tome, le onzième entier, et peut-être une partie du douzième, qui finira par deux tables, l'une de chronologie, l'autre des matières. Une main étrangère travaillera à ces deux tables, et m'en épargnera la peine. Je compte qu'en moins d'une année j'aurai achevé tout l'ouvrage. Le public voudrait que j'en entreprisse un autre, non moins long et non moins intéressant. Si je suivais mon inclination, j'y renoncerais dès à présent sans hésiter. L'âge où je suis parvenu m'avertit que ma vie ne peut pas durer encore long-temps, et que la fin n'en peut être fort éloignée. Mais ce qui suivra cette fin n'en a point, et mérite bien qu'on s'y prépare sérieusement. Un poète païen me l'enseigne et me fait honte.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter, id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.

Quand j'aurai achevé mon Histoire Grecque, j'examinerai

bien sérieusement devant Dieu ce qu'il demandera de moi : car si je ne me trompe moi-même, je crois souhaiter sincèrement de connaître et de faire sa volonté. Je m'ouvre ainsi à vous, monsieur, comme à un véritable ami, que j'estime, que je respecte, et que j'aime de tout mon cœur.

C. Rollin.

Lettre de M. Rousseau à M. Rollin.

A Bruxelles, le 16 septembre 1735.

On ne peut être plus touché que je le suis, monsieur, de la candeur et de la véritable amitié que vous me marquez dans votre jugement sur la petite ode que je vous ai envoyée. Je n'ai garde de songer à le combattre, puisqu'il s'accorde dans le fond avec ce que j'ai toujours pensé moi-même; mais je crois devoir au respect que j'ai pour vous et pour M. l'abbé d'Asfeld une justification de mes sentiments sur l'intervention des divinités fabuleuses que j'y ai introduites, à l'exemple de tous les poètes anciens et modernes qui ont traité des sujets profanes. Ni eux ni moi ne les avons jamais regardés comme des êtres subsistants, mais simplement comme des êtres poétiques attribués à un art dont le privilége est de personnifier toutes les idées communes pour leur donner plus d'action et pour en faire des images plus vives et plus sensibles : privilége qui lui est commun avec la peinture, à qui on n'a jamais disputé le droit de donner un corps aux passions, aux vertus, aux anges et à Dieu même. Il est vrai que dans un ouvrage chrétien rien ne serait plus monstrueux que le mélange de deux systèmes aussi opposés que celui de la religion et de la fable; et c'est ce que votre ancien et illustre ami M. Despréaux condamne avec tant de raison dans le troisième chant de son Art Poétique; mais en même temps il condamne aussi la délicatesse de ceux qui dans des sujets profanes veulent ravir à la poésie les ornements de la Fable, qui en sont le principal soutien; et c'est sur ce précepte, autorisé de l'exemple de tous les siècles, que je me suis cru en droit de me servir des mêmes ornements, et de tâcher de faire ce qu'aurait

fait Horace s'il avait eu le même sujet à traiter de son temps : car je ne pense pas que ni lui, ni aucun poète sensé du paganisme, aient jamais regardé les divinités de la Fable, que comme des génies subordonnés à l'Être suprême, suivant la doctrine de Platon ; ou selon ma pensée et celle que doit avoir tout poète chrétien, comme de simples expressions synonymes des idées vulgaires, et des figures inventées à dessein de les relever et de les peindre plus fortement à l'imagination : c'est ainsi que les idées abstraites de la puissance, de la sagesse, de la valeur, de l'enthousiasme, etc., prennent dans la poésie le corps de Jupiter, de Minerve, de Mars, d'Apollon ; et je suis persuadé, monsieur, que vous me rendez assez de justice pour croire que dans mes ouvrages profanes je n'ai jamais employé les personnages de la Fable que dans ce sens-là. Je conviens pourtant avec vous que j'aurais employé mon temps bien plus utilement pour moi et peut-être pour mes lecteurs, si je ne m'étais jamais écarté du système de la véritable religion, et qu'à le bien prendre, toute beauté empruntée d'ailleurs n'est qu'une beauté frivole et sans réalité : c'est ce que je pense aujourd'hui, mais ce que, par malheur pour moi, je n'ai pas pensé d'assez bonne heure. Comme mon principal intérêt est de me justifier auprès de vous sur mes sentiments et non pas sur mes expressions, je n'allongerai point cette lettre sur ce dernier article, si ce n'est sur l'épithète de *Mère des plaisirs*, qui est de M. Racine dans son idylle sur la Paix, et de *blême*, que M. Despréaux a employé dans cette belle ode que vous avez autrefois si noblement traduite en vers latins.

Le petit détail que vous me faites de ce qui vous reste d'ouvrage pour compléter votre histoire, me donne une merveilleuse envie de me voir plus vieux que je ne suis d'une année. Il n'est pas possible d'écrire si rapidement et si bien sans une assistance particulière de la grace, et sans que le Saint-Esprit, que vous avez choisi pour guide, vous conduise la main. Permettez-moi d'assurer ici M. le maréchal et M. l'abbé d'Asfeld de ma profonde vénération. Pour vous, monsieur, indépendamment des sentiments de respect et d'estime que je vous dois, je ne puis m'empêcher de vous dire que je vous regarde, surtout depuis

votre dernière lettre, comme le plus véritable et le plus solide ami que j'aie en ce monde. Votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 22 février 1736.

En différant de jour en jour, monsieur, à vous écrire, dans la pensée que le petit paquet ne partirait pas si tôt, j'ai tant fait par ma paresse qu'il vous a été rendu sans aucune lettre de ma part, dont je vous fais mes excuses. Ce qui est dit de moi dans l'écrit latin aurait peut-être dû m'empêcher d'en faire les honneurs auprès de vous. Mais j'ai fait bien pis, car c'est moi qui ai conseillé à l'auteur de le faire imprimer; et j'ai cru devoir passer par-dessus ma répugnance en faveur de l'Université, à qui je sentais bien que ce petit discours ferait beaucoup d'honneur. Je ne m'attendais pas qu'il me serait dédié. L'auteur est d'un mérite singulier. Il joint à une grande solidité et délicatesse de goût une érudition fort étendue, qualités qu'il est rare de trouver réunies ensemble dans une même personne. Il a entrepris une nouvelle édition de Tite-Live, accompagnée de remarques, mais sages et sobres, et réduites au nécessaire. L'ouvrage est achevé. Il vient d'en donner au public le premier tome. Il a mis à la tête une préface, dont je crois que vous serez extrêmement content. Je suis bien aise, monsieur, que vous connaissiez notre université par ses beaux endroits.

Mais j'ai quelque peine à voir que vous cherchiez à me faire connaître moi-même par vos vers en m'adressant une épître : honneur dont je ne me crois point digne. Je ne sais, monsieur, comment votre amitié vous aveugle à mon égard. Vous me croyez tout autre que je ne suis, et vous avez conçu de moi une idée qui me fait souvent rougir. J'espère que dans votre épître elle sera plus juste et plus conforme à la vérité. Je la recevrai avec beaucoup de reconnaissance. On m'adresse quelquefois de province des paquets chez madame Étienne, qui vend mes livres. Mais vous pouvez me l'adresser à moi-même. Je compte pour rien une si petite dépense, surtout dans une occasion qui m'est si honorable.

Vous aurez mon dixième tome, monsieur, quelque temps après Pâques. Mon Histoire Ancienne finit vers le milieu de ce tome par la mort de Cléopatre et par la réunion du royaume d'Égypte à l'empire romain. J'entre ensuite dans l'histoire des arts et des sciences, et de ceux qui s'y sont le plus distingués; ce qui pourra me conduire presque jusqu'à la moitié du douzième volume, dont le reste contiendra deux tables, l'une de chronologie, l'autre de matières. Je ne sais si je n'ai point entrepris au-dessus de mes forces. Mais, puisque j'ai commencé, il faut aller jusqu'au bout. L'ouvrage avance tous les jours, et certainement je n'y perds point de temps. Je suis sans compliment, mais sans réserve, monsieur, votre, etc.

Épître de M. Rousseau à M. Rollin.

Docte héritier des trésors de la Grèce,
Qui le premier, par une heureuse adresse,
Sus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide à la voix de Platon:
Sage Rollin, quel esprit sympathique
T'a pu guider dans ce siècle critique,
Pour échapper à tant d'essaims divers
D'âpres censeurs qui peuplent l'univers?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume?
Par quel bonheur enfin, ou par quel art,
As-tu forcé le volage hasard,
L'aveugle erreur, la chicane insensée,
L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,
De te laisser en pleine sûreté
Jouir vivant de ta postérité,
Et de changer pour toi seul, sans mélange,
Leurs cris d'angoisse en concerts de louange?
Tout écrivain vulgaire, ou non commun,
N'a proprement que deux objets l'un,
Ou d'éclairer par un travail utile,

Ou d'attacher par l'agrément du style :
Car sans cela quel auteur, quel écrit
Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit?
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages
Se subdivise à l'égard des ouvrages,
Que du public tel charma la moitié,
Qui très-souvent à l'autre fait pitié.
Du sénateur la gravité s'offense
D'un agrément dépourvu de substance:
Le courtisan se trouve effarouché
D'un sérieux d'agrément détaché.
Tous les lecteurs ont leur goût, leurs manies,
Quel auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là seul, qui formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà le centre et l'immuable point,
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique.
Tout hors de lui n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.
Sur cette règle, ami, le moindre Œdipe
Peut deviner la source et le principe
De ce succès, qui pour toi parmi nous
Accorde, unit, et fixe tous les goûts.
La vérité simple, naïve et pure,
Partout marquée au coin de la nature,
Dans ton Histoire offre un sublime essai,
Où tout est beau parce que tout est vrai;
Non d'un vrai sec et crûment historique,
Mais de ce vrai moral et théorique,
Qui, nous montrant les hommes tels qu'ils sont,
De notre cœur nous découvre le fond :
Nous peint en eux nos propres injustices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts sortant de leurs tombeaux,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre;
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connaître;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici, préconiseur peu sage,
Tenter ton zèle humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux.
Rassure-toi : non, j'ose te le dire,
Ce n'est pas toi, cher Rollin, que j'admire.
J'admire en toi, plus justement épris,
L'auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses oracles,
T'a librement, et pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi :
Mais qui pouvait sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui

Qui comme toi ne se cherche qu'en lui,
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand rien qu'on nomme renommée,
Fantôme errant, qui, nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, et cherche qui le fuit;
Mais qui, du sort enfant illégitime,
Et quelquefois misérable victime,
N'est rien en soi qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, accident passager,
Qui suit le corps, bien souvent le précède,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excède.
C'est lui pourtant, lui, dont tous les mortels
Viennent en foule adorer les autels.
C'est cette idole à qui tout sacrifie,
A qui durant tout le cours de leur vie
Grands et petits follement empressés
Offrent leurs vœux, souvent mal exaucés.
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable,
Ni que le cœur doive s'y refuser,
Quand le principe est de s'y proposer
Du roi des rois la gloire souveraine,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens
Enivre seul notre esprit et nos sens;
Si, rejetant la véritable gloire,
Nous nous bornons à l'honneur illusoire
De fasciner par nos faibles clartés
D'un vain public les yeux débilités,
Sans consulter par d'utiles prières
L'unique auteur de toutes les lumières,
En quelque rang que le ciel nous ait mis,
Petits ou grands, ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire;
Ou que du moins nos succès éclatants
Soient traversés par tous les contretemps

Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite
Qui n'écoutant, n'envisageant que soi,
Borne à lui seul son objet et sa loi.
C'est là peut-être, ami, je le confesse
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse),
Ce qui, du Ciel irritant le courroux,
M'a suscité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale et lâche calomnie
Acharne encor sur ma vertu ternie;
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne et mes traits dans les leurs;
Triste loyer, châtiment lamentable
D'un amour-propre, il est vrai, plus traitable
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré,
Mais dans soi-même encor trop concentré,
Et ne cherchant dans ses vains exercices
Qu'à contenter ses volages caprices!
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
De leur courroux l'âpre malignité
Pour infecter l'air pur que je respire,
J'ai su tirer au moins, ou, pour mieux dire,
Le Ciel m'a fait tirer par ses secours
Un double fruit de leurs affreux discours:
L'un d'entrevoir, que dis-je? de connaître
Dans ce fléau la justice d'un maître
Qui ne tolère en eux des traits si faux,
Que pour punir en nous de vrais défauts:
L'autre d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre;
A les laisser croupir dans le mépris
Dont le public les a déja flétris;
A fuir enfin toute escrime inégale,
Qui d'eux à nous remplirait l'intervalle.
Car le danger de se voir insulté
N'est pas restreint à la difficulté
De réfuter les fables romancières

De ces fripiers d'impostures grossières,
Dont le venin non moins fade qu'amer
Se fait vomir comme l'eau de la mer.
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes,
Et de les vaincre avec leurs propres armes :
Ce n'est pas là le danger capital.
Le vrai péril est le piège fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence,
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colère, en aigreur,
En médisance, en chicane, en fureur,
Nous réduisant enfin pour tout sommaire
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,
De ces défis, embûches, représailles?
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous;
Qu'en travaillant sur de si faux modèles,
Nous devenons leurs copistes fidèles,
Donnant comme eux, ridicules héros,
A nos dépens la comédie aux sots,
Et leur montrant bassement avilie
Notre sagesse habillée en folie.
Le bel honneur, d'attrouper les passants
Au bruit honteux de nos cris indécents!
Quelle pitié de prendre ainsi le change!
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépayser des talents estimés,
Et du public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime usage
A des emplois indignes d'un vrai sage;
Et nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un solide mérite
Des ennemis que le sort lui suscite.

Tous ces travaux dont il est combattu,
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu.
Dans le repos elle s'endort sans peine :
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux et docte précepteur;
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire;
Dans ses leçons plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille
Par des accents trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du faible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, et jamais dangereux :
Car si celui dont la main le prépare
D'empoisonneur porte déja la tare,
Qu'ai-je à risquer? De son venin chétif
Son venin même est le préservatif.
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
La vérité, du même coup atteinte,
Saura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir son crédit et le mien.
Mais par malheur, si du mal véritable
Il trouve en moi le signe indubitable;
S'il m'avertit, par ses cris pointilleux,
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux
Qui de mon sang altère la substance,
Alors sa haine, et la noire constance
Dont me poursuit son courroux effronté,

Sans qu'il y songe, avancent ma santé.
C'est une épée, un glaive favorable,
Qui, dans ses mains malgré lui secourable,
M'ouvrant le flanc pour abréger mon sort,
Perce l'abcès qui me donnait la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'assassin ne fait rien à l'affaire:
De son forfait toute l'utilité
Reste à moi seul, à lui l'iniquité.
C'est donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle et bien haute imprudence,
D'attribuer à son inimitié
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.
Ces contretemps, ces tristes aventures,
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures,
Dont le concours l'assiste et le soutient;
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Être suprême en ses lois adorables,
Par des ressorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de sa justice,
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiscrets?
O si du Ciel la bonté légitime
Daignait enfin du malheur qui m'opprime
Faire cesser le cours injurieux!
Si son flambeau dessillant tous les yeux,
A ma vertu si long-temps poursuivie
Rendait l'éclat dont l'implacable envie,
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs,
Offusque encor les rayons les plus purs!
Cette prière innocente et soumise,
Je l'avoûrai, peut vous être permise,
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie et par votre candeur.

Votre innocence inflexible et robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste :
Votre devoir est rempli : tout va bien ;
Soyez en paix, le Ciel fera le sien.
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe et de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité,
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile et prompte réussite
Attribuée à votre seul mérite ;
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs ;
A captiver l'estime populaire ;
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;
A nous tirer du rang de nos égaux ;
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal ! dangereuse fortune,
Et que le Ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs désirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs !
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute,
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable et profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par sa brigue funeste
La place due au mérite modeste :
Pour l'exalter tout semble réuni ;
Il est content. Dites qu'il est puni.
Il lui fallait cette place éclairée,
Pour mettre en jour sa misère ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Prescrire au Ciel ses dons et ses faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable,

La piété sincère, charitable :
Demandons-lui sa grace, son amour;
Et s'il devait nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle et d'assez de vertus
Pour devenir dignes de ses refus.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

Paris, ce 10 mars 1736.

Il n'est guère possible, monsieur, de donner à un ouvrage de plus grandes louanges que celles dont votre admirable épître est remplie à l'égard du mien. J'avoue cependant que vous le faites d'une manière dont je ne puis raisonnablement me sentir blessé. Vous relevez et faites valoir avec des expressions et des pensées aussi élégantes qu'énergiques, et qui partent encore plus du cœur que de l'esprit, le rare bonheur qu'a eu mon Histoire Ancienne d'être reçue avec un applaudissement presque général. C'est un fait, dont je suis obligé de reconnaître la vérité, mais auquel je ne m'accoutume point, et qui me paraît toujours nouveau, et toujours surprenant. Plus je m'examine moi-même, plus je considère ce que je suis et ce que je puis, moins je conçois comment le public a pu se prévenir en ma faveur aussi généralement qu'il l'a fait, et je n'en vois point d'autre cause que celle à laquelle vous me rappelez, qui devrait éteindre en moi tout sentiment de vanité, et me remplir d'une vive et perpétuelle reconnaissance pour celui à qui seul je dois ce succès, et de qui j'attends d'autres faveurs infiniment plus importantes. Voilà, monsieur, ce qui fait que votre épître, quelque flatteuse qu'elle soit pour moi, ne me choque point. Elle me loue, et m'instruit encore davantage. Elle met dans tout son jour le succès de mon ouvrage, et elle en montre en même temps la véritable cause et le véritable auteur, auquel je dois faire remonter toutes les louanges et tous les applaudissements qu'il m'attire. Je le dois : mais le fais-je?

Je voudrais pouvoir me flatter de remplir ce devoir, comme il me semble, monsieur, que j'accomplis celui de la reconnais-

sance à votre égard. Mon cœur en est pénétré; et la liberté avec laquelle je vais vous parler de quelques endroits de votre épître qui m'ont fait de la peine, en sera pour vous une bonne preuve. Mais, avant tout, je vous supplie en me jetant à vos pieds, de me supporter, et de supporter ma folie, en faveur du motif qui m'y fait tomber. J'ai bien plus besoin que S. Paul de prendre cette précaution. *Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ! sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione.*

Je trouve donc, monsieur, en premier lieu, que vous retombez trop souvent et trop fortement contre ceux qui vous ont critiqué mal à propos. J'avais déja fait cetté réflexion sur plusieurs de vos pièces. Quand on a repoussé ces sortes d'ennemis une ou deux fois, ils ne méritent plus d'être réfutés que par le silence; et comme vous le dites si bien, on ne doit plus leur répondre *que par des mœurs dignes de les confondre.* D'ailleurs, de telles disputes intéressent peu les lecteurs, qui sont fâchés de voir de si beaux vers employés à un si frivole usage, et en quelque sorte perdus pour eux. On est charmé de voir dans votre épître ce que vous dites sur le différent goût des hommes par rapport aux ouvrages d'esprit, sur l'utilité de l'histoire, sur ce qui en fait le vrai caractère, sur l'avantage qu'on peut tirer des reproches justes ou injustes que nous font nos ennemis, et sur d'autres matières pareilles. On lit et relit ces endroits, toujours avec un nouveau plaisir; parce qu'outre l'agrément on y trouve d'utiles instructions. Mais les disputes et les plaintes personnelles ne nous apprennent rien, sinon qu'il reste toujours beaucoup d'aigreur dans l'esprit de celui qui se croit offensé.

Monsieur l'abbé d'Asfeld, à qui je lus avant-hier votre épître, mais sans le prévenir, et sans lui marquer ce que je pensais, en a jugé précisément comme moi, et surtout pour ce qui suit.

Ma seconde réflexion (et c'est ici que j'ai encore plus besoin de votre indulgence et de votre patience, et que je dois répéter avec S. Paul, que je suis un imprudent, un indiscret, *in insipientia dico, ut minùs sapiens dico*), ma seconde réflexion regarde la manière dont vous parlez de vous-même dans quelques endroits de votre épître. Les sentiments, non-seulement de probité, mais de religion et de piété, qui y éclatent de temps en

temps, m'ont touché presque jusqu'aux larmes, et j'y ai été sensible au-delà de tout ce que je puis vous dire. Mais j'aurais désiré que dans d'autres endroits vous vous fussiez exprimé en des termes plus timides, et qui marquassent moins d'assurance.

Vous n'ignorez pas combien le public est prévenu contre vous. Certaines pièces de vers, qu'on dit être contraires à la religion et à la pureté des mœurs (car je ne les ai point lues), vous ont absolument décrié dans son esprit, et ce sentiment est presque universel. C'est devant ce public, justement alarmé et indigné du tort que font ces dangereux vers à la piété et aux mœurs, que vous paraissez aujourd'hui trop plein, ce me semble, de confiance en vous-même et dans votre vertu, comme si elle était sans tache et sans reproche. Une innocence bien reconnue, une réputation bien affermie, qu'on entreprend de décrier par de fausses et de noires accusations, est en droit de se défendre avec force, et même avec quelque hauteur, contre la calomnie. Mais, quand on y a donné quelque lieu, un ton plus doux et plus humble convient quand on paraît devant ses juges. Le repentir du passé peut seul nous réconcilier avec eux.

Je vois avec joie tout ce public se réunir à louer vos poésies, et à en admirer la justesse, la force, l'énergie. Mais je voudrais, comme le souhaitait Cicéron pour son frère, qu'on ne mît point d'exception à vos louanges : *Non patiar te cum exceptione laudari.*

Au reste, monsieur, ce n'est point le tribunal seul du public qui m'occupe à votre égard. J'en envisage un autre bien plus terrible, qui m'inquiète, qui me trouble, qui m'alarme pour un ami que j'aime avec toute la tendresse possible, mais que j'aime pour l'éternité. Si j'agis ici avec imprudence, si je manque aux égards que je vous dois, si je pousse la liberté jusqu'à l'indiscrétion, pardonnez, je vous en conjure, toutes ces fautes à un zèle peut-être trop vif et trop inquiet, mais qui part du tendre et sincère attachement avec lequel vous savez que je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 17 mai 1736.

Je compte, monsieur, vous envoyer dans huit ou dix jours le dixième volume de mon Histoire Ancienne avec les exemplaires destinés pour Vienne. Je vous prie de vouloir bien me marquer l'adresse que je dois mettre sur le paquet qui contiendra ces livres, et que je ferai porter au carrosse de Bruxelles.

Je ne puis vous dissimuler, monsieur, que depuis ma dernière lettre il m'est toujours resté dans l'esprit une peine secrète, parce que je ne sais comment je suis dans le vôtre. Je me flatte néanmoins que nulle imprudence, nulle indiscrétion n'est capable de changer vos sentiments à mon égard. Si j'ai fait quelque faute, le fond d'où vous savez qu'elle part doit la faire entièrement oublier. De ma part, rien ne donnera jamais atteinte à une amitié fondée sur une solide et sincère estime, et sur un attachement aussi tendre que respectueux. Ce sont les sentiments avec lesquels je suis et serai toujours, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 29 mai 1736.

Je n'ai garde, monsieur, de consentir que vous ôtiez mon nom de votre excellente épître, et que vous en retranchiez ce qui me regarde : mon amour-propre en souffrirait trop. Je considère cette épître, non-seulement comme une pièce qui fixera le jugement des bons connaisseurs sur mon Histoire, mais (ce que j'estime infiniment plus) comme un témoignage public de votre amitié pour moi, dont je me suis toujours fait et dont je me ferai toujours honneur.

Je reconnais, monsieur, que dans ce que je vous ai écrit sur cette pièce, j'ai trop compté sur le jugement d'autrui, n'ayant jamais lu aucun des vers trop libres qu'on vous impute, et ne connaissant point les arrêts dont vous me parlez. J'ai trouvé ici les esprits presque généralement prévenus contre vous, je parle des personnes les plus modérées et les plus équitables; et je me

suis laissé entraîner sans examen à une opinion que je croyais bien fondée : en quoi, monsieur, je reconnais que j'ai fait une grande faute, dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et qui me laisserait une douleur inconsolable, si votre lettre ne me faisait connaître que cette faute, quelque sensible qu'elle vous ait été, ne change rien de vos dispositions à mon égard.

J'ai d'autant plus de tort de m'être livré aveuglément à des jugements étrangers, que depuis que j'ai fait une amitié particulière avec vous, je n'ai rien connu de votre part que de sage, de réglé, de vertueux. Vos lettres ne respirent partout que probité, que raison, et même que religion. J'en ai parlé ainsi à tous mes amis. Je me suis fait un plaisir d'en montrer quelques endroits plus propres à faire connaître vos sentiments et votre caractère. Je n'ai pu vaincre les préjugés anciens, et j'ai eu le malheur d'y céder moi-même, au lieu de les combattre et de les surmonter par ce qu'une longue expérience m'avait fait connaître de vos dispositions. Mon imprudence et ma témérité m'auront du moins procuré cet avantage, d'effacer de mon esprit tout soupçon, et d'en écarter tous les nuages, qui, sans cela, y auraient toujours laissé quelque obscurité.

Mais ne sera-t-il point possible, monsieur, de dissiper aussi ces nuages par rapport au public ? C'est maintenant ce qui m'occupe, et sur quoi je vous prierai dans la suite de me donner toutes les ouvertures qui vous viendront dans l'esprit. Je sais que le témoignage de la bonne conscience peut suffire en beaucoup d'occasions à l'homme de bien, et que pourvu que devant Dieu elle ne lui reproche rien de toutes les choses dont on lui fait des crimes, ce sentiment intérieur peut seul le soutenir contre toutes les attaques du dehors. Je sais aussi qu'une souffrance humble et chrétienne de calomnies si noires, et si capables de révolter la nature, est un sacrifice d'un grand prix devant Dieu, et bien propre à expier les fautes passées ; et qui n'a point à s'en reprocher ? Je souhaiterais néanmoins que, s'il y a quelque voie d'apaiser ces bruits si injurieux à votre réputation, on les tentât, quand ce ne serait que par charité pour beaucoup de gens de bien, qui s'engagent, sans le savoir, dans des jugements très-injustes, et très-criminels devant Dieu.

Pour ce qui me regarde, monsieur, je vous supplie de jeter dans le feu ma lettre, si cela n'est pas déja fait : je n'ajoute point, et d'oublier tout ce qu'elle contenait de téméraire et d'injuste; la vôtre me répond pleinement de votre bon cœur, et du pardon sincère que vous m'accordez. Plaise à Dieu d'en faire autant à mon égard !

On mettra samedi prochain un paquet de livres au carrosse de Bruxelles. Vous y trouverez cinq exemplaires de mon dixième volume : les deux reliés en veau fauve, sont pour leurs altesses M. le duc et madame la duchesse, auxquels vous savez, monsieur, que vous êtes chargé de faire ma cour. Des trois autres l'un est pour vous, le second pour M. Bardon, et le dernier pour M. Violand. Outre cela vous trouverez dans le paquet deux exemplaires du recueil des hymnes que M. Coffin a faites pour le nouveau Bréviaire de Paris. Il vous prie, monsieur, d'en accepter un : l'autre est destiné pour M. Bardon.

Je finis, monsieur et cher ami, le cœur resserré de douleur pour celle que je vous ai causée si imprudemment, mais cependant plein de confiance, ou plutôt d'assurance, que vous êtes toujours le même à mon égard : comme, de mon côté, ce qui m'est arrivé n'a fait que redoubler mon estime, mon respect, et ma tendresse au vôtre.

C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 6 juillet 1736.

Je ne sais, monsieur, comment j'ai tardé si long-temps à vous donner l'éclaircissement que vous m'avez demandé par votre dernière lettre sur l'auteur du Spectacle de la Nature. C'est un de mes intimes amis, et j'ai la vanité de prendre quelque part au succès de son ouvrage, parce que je l'ai fort exhorté à l'entreprendre. Il est de Rheims, et s'appelle Antoine Pluche. Il a été assez long-temps à la tête du collège de Laon, où il enseignait la rhétorique avec beaucoup de réputation. Les affaires présentes l'ont obligé d'en sortir. Depuis ce temps-là, il s'est

chargé de l'éducation de quelques jeunes gens de qualité. Mais enfin il a pris le sage parti de ne plus travailler que pour le public : et son travail ne lui a pas été inutile. Les trois premiers volumes du Spectacle de la Nature lui ont déja procuré cent pistoles de revenu en fonds. Il en donnera encore deux, dont l'un renfermera tout ce qui regarde l'air et le ciel, et l'autre tout ce qui concerne l'homme, pour qui sont faits tous les ouvrages de la nature. Il n'est pas seulement excellent auteur, mais bon ami, et d'un commerce le plus doux et le plus sociable qu'on puisse désirer. Pour tout dire en un mot, je le crois très-digne de votre amitié. Je devrais craindre, si vous le connaissiez, qu'il ne me supplantât: mais j'ai éprouvé que rien ne pouvait me faire perdre votre amitié. Vous savez, monsieur, tout ce que je vous suis.

C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 31 juillet 1736.

Je vous dois bien des remercîments, monsieur et cher ami, pour le beau présent que vous m'avez fait. Le R. père Brumoi en fut lui-même le porteur, ce qui y a ajouté un nouveau prix. Je ne le connaissais que par son savant ouvrage sur le théâtre grec, dont vous savez que j'ai fait grand usage, et il ne m'en a point su mauvais gré. J'ai été ravi de le connaître par moi-même, et sa conversation n'a pas diminué l'estime que son livre m'avait fait concevoir de son mérite. Je n'ai pu encore lui rendre sa visite, parce que j'ai toujours été depuis ce temps à la campagne, et que j'y retourne encore au premier jour pour trois mois au moins. Dès que je serai revenu, je ne manquerai pas de m'acquitter de ce devoir : et comme c'est à vous, monsieur, que je dois son amitié, dont vous êtes le lien, je vous prie, quand vous lui écrirez, de vouloir bien lui faire mes excuses de ce que je ne puis pas le voir aussitôt que je l'aurais souhaité et que je l'aurais dû.

J'ai lu avec un grand plaisir vos trois épîtres; et quand votre nom n'y aurait pas été, j'en aurais bientôt reconnu l'auteur à ce style naturel, mâle, et énergique, qui règne dans toutes

vos pièces. Un ami, qui a beaucoup de goût, dont je reçus hier la lettre en arrivant de la campagne, me parle ainsi de celle qui me regarde : *Nous avons lu ici l'épître que M. Rousseau vous a écrite. Elle nous a paru magnifique, digne en un mot de vous et de lui.* Je ne sais pas, monsieur, si c'est amour-propre, mais je la trouve supérieure aux deux autres, quelque belles qu'elles soient. L'amitié, qui commande à l'esprit et au cœur, y a fait un grand usage de l'un et de l'autre.

Tout le monde se flatte ici, monsieur, qu'on travaille à votre retour, et il me paraît qu'on le souhaite avec ardeur. Je n'ose me livrer à une si douce espérance, quelque désir que j'aie qu'elle soit fondée, parce que, vous connaissant comme je fais, je comprends que tout retour ne vous convient pas. Je ne désespère pas néanmoins du succès, parce qu'il est entre les mains de celui qui peut en un moment lever tous les obstacles qui s'y opposent. Vous savez avec quelle estime et quelle tendresse je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

De Paris, ce 3 décembre 1736.

J'avais déja entendu parler, mais fort obscurément, monsieur et cher ami, de la disgrace qui vous est arrivée : mais ce n'est que d'hier que j'en suis certainement informé, sans pourtant en savoir bien les circonstances particulières. Mais j'en sais trop pour ne pas sentir combien ce coup est accablant pour vous; et je me hâte de vous témoigner combien j'en suis afligé et alarmé. Ce qui me fait le plus de peine, monsieur, dans ce triste événement, est de songer que peut-être vous n'avez pas un seul ami dans le sein de qui vous puissiez répandre votre cœur, et avec qui vous puissiez délibérer mûrement quelles mesures vous devez prendre dans une conjoncture si délicate et si importante. La juste douleur et l'indignation dont vous êtes sans doute pénétré, ne sont pas bien propres à vous donner de bons conseils. J'ose vous supplier, monsieur, de ne pas vous presser de prendre votre parti, de vous donner le temps d'y réfléchir mûrement, et de laisser passer l'émotion et l'ébranlement qu'une

secousse aussi violente a dû causer en vous. Je ferai souvent pour vous l'admirable prière de l'écriture sainte: *O sapientia... fortiter suaviterque disponens omnia, veni ad docendum nos viam prudentiæ.* Peut-être le Seigneur veut-il vous parler d'une manière plus particulière et plus distincte. Vous avez grand besoin qu'il soit votre conseil, votre lumière, votre consolation, et votre force. Vous savez avec quel dévouement je suis, monsieur, votre très-humble et très-affectionné serviteur. C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 11 avril 1737.

Vous recevrez bientôt, monsieur, ou vous avez peut-être déja reçu l'onzième volume de mon Histoire, que j'ai mis pour vous dans le paquet adressé à monsieur le duc d'Aremberg. Vous y verrez, dans l'avertissement, que j'ai la témérité de m'engager à mon âge de travailler à l'Histoire Romaine. Le public m'y a forcé en quelque sorte par la manière favorable dont il a reçu ma première Histoire. J'ai reçu tout récemment des lettres du prince royal de Prusse sur mes ouvrages, les plus obligeantes qu'il soit possible d'imaginer, et en même temps écrites avec des sentiments de bonté et de noblesse véritablement dignes d'un prince. Je m'imagine, monsieur, que votre excellente épître, qui a porté au loin mon nom et votre suffrage, m'attire de pareils compliments. On a été ici long-temps à attendre presque tous les jours votre arrivée à Paris, et l'on s'en faisait un grand plaisir: mais le long délai nous fait craindre que nos vœux et nos espérances n'aient pas leur effet. Vous savez avec quels sentiments d'estime, de reconnaissance et de tendresse, j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 7 mars 1738.

Vous m'avez causé presque en même temps, monsieur et cher ami, une grande joie, et une grande inquiétude. Monsieur Racine nous lut, il y a plusieurs semaines, chez monsieur Coffin,

votre admirable épître sur la Religion. J'en fus enlevé, j'en fus enchanté. Les sentiments, les pensées, les expressions, tout répond à la grandeur et à la noblesse du sujet. Mais c'est le sujet même qui fit ma plus grande joie, et qui me remplit de la plus tendre et de la plus vive consolation dont mon cœur soit capable. Car vous savez, monsieur, quel est le principal objet de mes désirs à votre égard. On peut avec une pièce de poésie comme celle-là, paraître avec quelque confiance devant un tribunal où le jugement qu'on porte des ouvrages d'esprit est bien différent de celui des hommes. Dans le temps que je m'occupais de ces douces pensées, j'appris avec une surprise et une douleur que je ne puis vous exprimer, que vous aviez été attaqué subitement d'une maladie qui faisait tout craindre pour vous. Je n'ai point cessé, depuis ce temps-là, de faire à Dieu la courte mais vive prière de l'Évangile, *Domine, ecce quem amas, infirmatur*, et de lui demander qu'il vous laissât le temps de faire usage de toutes les réflexions et de toutes les résolutions qui accompagnent ordinairement la vue d'une mort qui paraît prochaine. Je commence, monsieur, à respirer, et à être en repos. J'apprends avec une grande joie, que votre attaque, qui vous a laissé toujours la tête et le cœur libres, vous permet déja de vous promener dans votre chambre sans canne et sans appui. J'espère que vos forces augmenteront de jour en jour, et je vous conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis longtemps, de vous ménager avec grand soin, surtout dans ces commencements de convalescence. Quoique vos lettres me fassent toujours un singulier plaisir, je vous prie de ne point m'écrire si tôt, et d'attendre pour cela un parfait rétablissement de votre santé. Je suis avec plus de tendresse et de dévouement que jamais, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, le 27 août 1738.

Vous allez être accablé de mes livres, monsieur, et très-cher ami; vous en recevrez trois tout à la fois : les deux derniers de

l'Histoire Ancienne, et le premier de l'Histoire Romaine. Me voilà, comme vous voyez, engagé dans une entreprise de longue haleine, également importante et difficile. A chaque nouveau tome que je donne, je n'ai pu encore gagner sur moi de me rassurer sur l'événement: combien plus dois-je craindre en entrant dans une nouvelle carrière? Je ferai de mon mieux: je donnerai à ce nouvel ouvrage toute l'application dont je suis capable, je ne négligerai aucun des moyens propres à le faire réussir. Puis, j'attendrai tranquillement le succès de la part de celui dans la main de qui nous sommes, nous, nos discours, et tous nos ouvrages. *In manu illius et nos, et sermones nostri.* Je souhaite fort, monsieur, que ce succès réponde à celui de l'Histoire Ancienne, et à la réputation que lui a donnée votre excellente épître, ou pour parler plus simplement, qu'elle lui a assuré pour l'avenir.

J'ai mis ces trois livres dans le paquet que j'ai adressé à madame la duchesse d'Aremberg par le carrosse de Bruxelles, qui doit partir samedi prochain; et je l'ai priée de vouloir bien vous les faire rendre: ce qu'elle fera sans doute promptement et avec joie. Vous savez avec quels sentiments d'estime et de reconnaissance, je suis, monsieur, votre, etc.

Lettre de M. Rollin à M. Rousseau.

A Paris, ce 9 novembre 1738.

O le beau et l'admirable présent, monsieur et cher ami! Que je suis avantageusement payé de tous les miens! Ce morceau de poésie est complet: tout s'y trouve. Grandeur, noblesse, élégance, clarté: pensées neuves, sublimes, solides: expression vive et énergique: rimes fort riches: tout, en un mot, digne de la matière qui y est traitée, et ce qui fait un grand plaisir aux gens de bien, tout qui paraît encore plus la production du cœur, que de l'esprit. Je m'intéresse doublement, monsieur, au succès de cette épître: par rapport à celui qui en est l'auteur, et par rapport à celui à qui elle est adressée. L'un est presque mon camarade de classe, l'autre mon écolier: tous deux mes bons

amis. Est-ce qu'on ne devrait pas s'empresser de faire revenir ici avec honneur l'auteur d'une telle pièce ? Mais ce n'est pas des hommes qu'il en faut attendre la récompense. Aussi n'y a-t-il que celui pour qui elle est faite qui la puisse payer dignement. Je souhaite qu'il vous comble de toutes ses bénédictions les plus précieuses. La composition de cette pièce en est déja une bien singulière, et qui peut être suivie d'autres encore plus grandes. *Fiat. Fiat.*

C. Rollin.

Lettre de M. Rollin à M. Desforges-Maillard, qui lui avait envoyé quelques observations sur l'Histoire Ancienne.

A Paris, ce 23 janvier 1741.

Vous lisez mes ouvrages, monsieur, d'un œil trop favorable ; et je ne saurais pourtant vous en savoir mavais gré, car je sais bien que j'ai besoin d'indulgence. Dans le peu même où vous trouvez quelque sujet de critique, vous le faites d'une manière si délicate et si réservée, que je croirais presque que vous avez eu en vue un endroit de Quintilien, où il recommande à ceux qui ont quelque répréhension à faire, d'employer tous les ménagements possibles, pour ne point blesser l'amour-propre. *Jucundus tunc debet esse præceptor, ut quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur.* Je tâcherai, monsieur, de profiter des remarques que vous avez la bonté de m'envoyer.

Je serai attentif à ne point trop allonger les phrases ; ce qui fait languir le style, et est un défaut dans l'histoire, comme dans les autres ouvrages. J'en dis autant des réflexions, à moins que la matière même n'invite à s'y arrêter un peu plus.

Le même homme désigné par deux noms, ou le même nom terminé de deux manières différentes, sont deux défauts de mémoire.

Le silence que j'ai gardé sur le poète Manile *, vient de la

* M. Desforges-Maillard reprochait à M. Rollin de n'avoir point parlé de Manilius dans le tome XII de son Histoire Ancienne.

même cause et du peu d'usage que j'ai fait de cet auteur. Votre lettre me fournira, par les passages qu'elle m'indique, de quoi remplir avantageusement ce vide.

J'ai appris, monsieur, la maladie dangereuse de M. Rousseau, mais je ne sais que par des bruits vagues la nouvelle de sa mort. Ce qui m'en fait douter, c'est que la gazette de Hollande n'en a fait aucune mention. Je souhaite que vos vers qui sont autant le fruit de votre amité que de votre génie se trouvent inutiles *. Ce sera une grande perte que l'on fera. Outre qu'il était un poète excellent, il avait beaucoup de probité; et c'est de quoi le public n'est pas assez persuadé. Je sais, de personnes bien dignes de foi et de respect, qui l'ont connu de près à Bruxelles, que pendant le long séjour qu'il y a fait, on n'a jamais eu de reproches à lui faire. Pendant sa dernière maladie, près de recevoir le Viatique, et d'aller paraître devant un juge à qui l'on ne peut rien cacher, il professa publiquement qu'il n'était point l'auteur des couplets qui l'ont fait condamner à sortir de sa patrie. Dans une telle conjoncture, on ne cherche point à en imposer aux hommes. Il m'a répété plusieurs fois la même chose dans le voyage qu'il a fait à Paris, et il ne reste aucun doute sur cet article. Mais il y a d'autres vers qu'on lui attribue, et qui sont contraires à la pureté des mœurs et de la religion; je serais bien fâché qu'il en portât la tache devant un tribunal où le bel esprit est compté pour rien, et qui doit être bien sévère, puisqu'on y rendra compte, même des paroles inutiles. J'aime mes amis de tout le cœur, et je ne compte d'amitié que celle qui sera éternelle. J'espère que la nôtre sera de ce goût; car il me semble que vous voulez bien me mettre au nombre de vos amis. Je crois mériter en quelque sorte ce titre par le sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre, etc.

Note. La lettre de M. Desforges-Maillard, qui a donné lieu à cette réponse de M. Rollin, est datée du Croisic, le 5 janvier 1741, et se trouve

* Il s'agit ici d'une épitaphe en vers latins sur Rousseau, que M. Desforges-Maillard annonçait dans sa lettre à M. Rollin.

page 246 du tome second des œuvres du premier, édition d'Amsterdam, 1759. Nous ne l'avons point insérée ici à cause de son étendue. Il paraît que M. Rollin, qui connaissait peut-être M. Desforges-Maillard par une suite de sa correspondance avec Rousseau, avait demandé lui-même les observations critiques que le premier lui envoyait : du moins on lit ce qui suit dès le commencement de la lettre à laquelle M. Rollin répond. « Je me « suis trouvé très-honoré, monsieur, en recevant une de vos lettres. C'est « m'estimer beaucoup au-delà de ma valeur que de me croire capable de « vous donner des avis sur vos ouvrages.... Souvenez-vous bien que c'est « vous qui le voulez, *sit pro ratione voluntas.* »

Le nom de M. Rollin a depuis été chanté par M. Desforges-Maillard dans une ode qu'il a consacrée à la mémoire de trois grands hommes, du président Bouhier, de Rousseau, et de M. Rollin. On la trouvera à la fin du volume avec quelques autres pièces qui concernent M. Rollin.

Hier. Dargouges de Ranes, prætori urbano, Carolus Rollin S. P. D.

Legimus perlatas olim fuisse Eliæ mortui litteras ad regem Israel. Tu quoque, prætor illustrissime, censeto has ad te manu meâ scriptas esse a viro quem, dum viveret, maximo semper in pretio habuisti, M. Petro Viel, Universitatis scriba : quibus enixè te orat, ut quàm poteris indulgentissimè agas cum filio sororis suæ apud tribunal tuum domesticam litem persequente ; quem assiduus quotidianæ scholæ labor non sinit ad te frequentiùs ventitare. Hoc si illi concedes, ut confido fore, mihi quoque ipsi gratissimum feceris. Vale, et nos semper ama.

Illustriss. urbis præfecto Hier. Dargouges de Ranes, Carolus Rollin S. P. D.

Contendit Creverius noster, vir illustrissime, se in causa quadam, quam tibi egregiè commendatam cupit, præsidio apud te meo indigere. Id autem ego vehementer pernego; et si ita censeam, tuo in litteras hominesque litteratos studio fieri injuriam putem. Tu, quæso, litem nostram, quâ soles æquitate, dijudica; meque semper ama, ut amaris a me. Vale.

Perhonesti et peringenui adolescentis causam, de qua hîc agitur, tibi, prætor illustrissime, idemque defensor acerrime pupillorum, iterum atque iterum vehementer commendo, totus animo et studio tuus.

C. Rollin.

bien général, et qui cherche sa récompense, non dans une vaine réputation, mais dans le plaisir même d'avoir bien fait. Quelle différence dans le sort de ces hommes qui, avides de louanges et de nouveautés, ne cherchent qu'à contenter la passion qui les dévore sans cesse, et voient avec tranquillité périr les plus anciens établissements! Tant qu'ils sont sur la terre, on leur prodigue un encens dont la fumée passe avec eux; la postérité les méprise; leurs ouvrages tombent, et deviennent pour jamais la proie de l'oubli. Mais, quand il serait vrai qu'une ombre d'utilité pourrait en retarder la chute, jamais accordera-t-on à leurs auteurs cette gloire véritable, et, si je puis m'exprimer ainsi, cette double immortalité, qui est le fruit des soins employés à entretenir et à augmenter les institutions de nos pères? Gloire vraiment précieuse, qui ne s'étend pas seulement aux siècles futurs, mais qui remonte encore aux temps qui ne sont plus: les bornes de l'avenir, quelque reculées qu'on les suppose, sont trop étroites pour elle; le passé lui appartient, et elle a le droit d'en réclamer l'usage.

Tel sera, n'en doutons point, le prix du nouveau bienfait que le roi et M. le régent viennent d'accorder à l'Université de Paris. Ce n'est point par quelque monument fastueux et nouveau, qu'ils ont voulu laisser leur nom à la postérité; un seul désir les a guidés, celui de bien mériter des citoyens qui leur sont soumis. De là, messieurs, le titre glorieux qui leur sera donné d'âge en âge par la reconnaissance unanime des gens de bien, et par le suffrage incorruptible de tous ceux qui savent juger de la vertu. On les nommera (et les mânes de nos fondateurs pourraient-ils s'en affliger?) on les nommera les nouveaux instituteurs, les nouveaux pères d'une académie qu'ils ont créée une seconde fois, et qui va désormais porter des fruits encore plus abondants que ceux que l'état en a recueillis jusqu'à ce jour.

Auguste et Mécène, pour des graces accordées à quelques poètes, sont célébrés, même dans notre siècle, comme les protecteurs des lettres et des savants. On a dit de Vespasien qu'il favorisa mieux qu'aucun autre prince les talents et les beaux-arts, parce qu'il assigna sur son trésor à des rhéteurs cent mille

sesterces par année. On vante avec raison la magnificence de François I[er] envers les gens de lettres; à combien plus juste titre Louis XV sera-t-il nommé le père des sciences, lui dont la libéralité vraiment royale a fait naître d'un fonds antique, et presque stérile pour l'Université, un patrimoine plus riche que le premier, qui fournit à plus de cent maîtres des revenus assurés et proportionnés à leurs besoins.

Et pour vous montrer, messieurs, de quelle utilité ce nouvel établissement sera pour le corps entier des citoyens et quelle gloire il va répandre sur les princes qui l'ont fondé, j'exposerai dans les deux parties de ce discours, les avantages que la France a trouvés jusqu'ici dans l'Université de Paris, et ceux que l'instruction gratuite lui fera recueillir. En célébrant ainsi cette double gloire de notre académie, je fais également l'éloge de ses nouveaux fondateurs, puisque c'est l'expérience des siècles passés et l'espoir de l'utilité que promet l'avenir, qui mettront à portée de décider si le bienfait du roi peut être regardé comme un bienfait placé avec sagesse. Pendant que j'essaierai de traiter ce sujet avec toute la dignité qu'il exige, je vous supplie, messieurs, de m'accorder votre attention et votre bienveillance.

PREMIÈRE PARTIE.

Orner l'esprit par l'étude des lettres et des sciences, former le cœur à l'amour de la vertu, donner aux citoyens les principes de la religion et de la véritable piété; tels ont été les trois principaux objets que nos rois se sont proposés, lorsqu'ils ont fondé l'Université de Paris. C'est encore à ces trois points que se rapporte tout le travail des maîtres qui la composent. Ont-ils rempli comme ils le devaient, et le vœu de notre compagnie, et celui des princes qui l'ont fondée? C'est sur quoi, messieurs, vous allez prononcer.

Nos aïeux, toujours au milieu des combats, et dénaturés, pour ainsi dire, par le mélange de ces peuples barbares qui vinrent inonder nos provinces, semblaient avoir perdu pour jamais le goût des lettres, et cette urbanité qui en est le fruit. La Gaule, autrefois la patrie des talents, n'était plus qu'un terrain sauvage, où tous les germes de la science étaient étouffés, et qui n'of-

DISCOURS

SUR L'ÉTABLISSEMENT

DE L'INSTRUCTION GRATUITE,

Traduit par M. H. Avocat, des académies d'Auxerre et de Châlons-sur-Marne.

Messieurs.

Il n'est aucun sentiment qui touche plus vivement le cœur des princes que le désir d'immortaliser leur existence : tous ont l'ambition de former quelque établissement dont la magnificence puisse illustrer leur nom, et leur assurer dans le souvenir des hommes une gloire fondée sur la reconnaissance. Au sein des plaisirs et des honneurs, au milieu des richesses qui préviennent leurs désirs, ils sentent qu'il manque à leur cœur un bien dont l'avenir leur présente l'image, et vers lequel tous leurs vœux, tous leurs efforts doivent se porter sans cesse. Ce bien, messieurs, c'est un nom célèbre dans la postérité. Mais la plupart, séduits par un faux éclat, cherchent la gloire avec plus d'ardeur que de sagesse. Ils voient d'un œil indifférent, disons mieux, ils oublient les anciennes institutions, celles même qui sont le plus utiles à l'état, et croient presque toujours ne devoir s'attacher qu'à quelqu'une de ces entreprises dont la nouveauté puisse éblouir et fixer sur eux l'admiration du peuple. Jaloux de ne partager avec personne la gloire due à l'inventeur qui achève son ouvrage, chaque prince veut un projet dont il puisse se dire et l'auteur et le père, et recueillir seul une portion d'estime publique qui ait pour lui la fraîcheur et l'éclat d'une fleur nouvelle, comme si tous les soins qu'ils consacreraient à l'entretien des monuments élevés par d'autres mains, ne devaient tourner qu'au profit d'une gloire étrangère, et être entièrement perdus pour la sienne.

Ce n'était pas ainsi que pensait l'antiquité, elle qui savait si bien apprécier la véritable gloire. Que d'ouvrages rétablis et *restitués*, dont elle nous a conservé la mémoire sur ses médailles * et sur ses monuments! Ce n'est pas non plus de cette étrange manière qu'a pensé le jeune prince qui nous gouverne, lorsque, aidé des conseils du régent de son royaume, il a fondé parmi nous l'établissement de l'instruction gratuite. Dans ces méditations sublimes, où le génie de Philippe s'élève toujours à des objets dignes de lui, il a vu que rien ne pouvait mieux contribuer à la gloire de son auguste pupille et au bien de toute la France que d'assurer à jamais, par un règlement émané de la magnificence royale, et l'honneur et l'état de cette république littéraire, qui est à la fois la mère et le modèle de toutes les universités du monde chrétien, qui, née dans le palais même de nos rois, formée sous leurs yeux et sous leurs auspices, a vu pendant tant de siècles sa gloire augmenter de jour en jour avec les sciences qu'elle cultivait, et dont nous pouvons dire (si toutefois notre amour pour elle ne nous aveugle pas), que, loin d'être à charge au royaume, elle en a toujours fait un des principaux ornements.

Mais, au moment où ce prince, si digne de notre reconnaissance, paraît ne s'être occupé que de l'utilité publique, n'a-t-il pas servi aussi parfaitement les intérêts de sa propre réputation?

Tel est, en effet, le caractère de la véritable gloire. Destinée à suivre la vertu, comme l'ombre suit le corps, sans être recherchée de celui qu'elle accompagne, elle est négligée pour quelques moments; mais bientôt elle revient, brillante d'un nouvel éclat, le répandre sur le grand homme qui lui a préféré le

* Parmi les médailles consulaires et impériales qui sont conservées dans les cabinets des curieux, on en trouve plusieurs qu'on nomme *médailles restituées*, du mot *restituit* qu'elles portent, quelquefois en abrégé, outre le type et la légende ordinaires. De savants antiquaires, dont le sentiment était devenu général, avaient pensé que ce mot signifiait que plusieurs empereurs avaient fait rétablir les coins de la monnaie de leurs prédécesseurs pour lui donner cours dans le commerce avec leur propre monnaie; mais M. Lebeau a prouvé par de savants mémoires, publiés dans le tome XXI de l'Académie des Belles-Lettres, qu'on a voulu consacrer par ces médailles le rétablissement de quelque ancien monument. On voit par ce passage du discours que nous traduisons, que cette conjecture, si vraisemblable, avait déja été adoptée par M. Rollin.

frait que quelques fleurs desséchées dès leur naissance, brûlées par un souffle dévorant. Quels furent les moyens que nos rois employèrent pour réveiller la nation de l'assoupissement où elle était tombée? Connaissant ce que peut l'étude sur l'esprit de l'homme; persuadés qu'elle lui donne un nouvel être, un caractère nouveau, ils appelèrent à leur cour des savants de tous les pays, en leur offrant l'attrait des récompenses les plus flatteuses, et le palais de nos souverains devint en quelque sorte le temple des beaux-arts. Vous eussiez dit que Rome, que la savante Athènes, que la cité sainte elle-même s'y étaient transportées avec toutes leurs richesses et tout leur éclat. Depuis ce moment les sciences n'ont point de difficultés que les Français n'aient surmontées, point de profondeurs où leur génie n'ait pénétré. Le travail a tout vaincu; et les obstacles ont cédé au désir de plaire à des princes dignes d'être chéris.

En effet, messieurs, est-il rien de si flexible, de si souple, et qui se prête avec tant de docilité à toutes les impressions, que l'esprit du Français, lorsqu'il est animé par l'exemple de son maître? Quel que soit le but que le prince se propose, tout son peuple s'y porte aussitôt d'un commun mouvement. L'amour que nos rois firent éclater pour les lettres devint donc la passion générale. Les beaux-arts ne furent plus avilis, les charmes de leur commerce adoucirent peu à peu la férocité des mœurs; et des esprits si long-temps incultes et grossiers acquirent par l'exercice des lettres une politesse et une douceur qui suivirent de jour en jour les progrès des études.

Bientôt les regards des peuples qui nous environnent, ne se portèrent plus sur la France, que pour l'admirer; on vit leur jeunesse accourir en foule aux écoles de Paris, pour y apprendre les éléments des sciences; et par un aveu que nous devons regarder comme la plus brillante de nos victoires, ces nations reconnurent hautement qu'elles étaient privées du plus précieux de tous les biens. De là les colonies savantes que Paris envoya dans les pays étrangers, et qui fondèrent de nouvelles académies sur le modèle de la nôtre. La renommée littéraire de la nation pénétra dans des lieux inconnus à nos armes, et le génie français recula ses limites bien au-delà de celles de notre empire.

Voulez-vous, messieurs, un garant de cette gloire dont l'Université jouit dès son berceau? Parcourez la lettre célèbre que Grégoire IX écrivit au S. roi Louis et à son auguste mère. Il y compare notre compagnie au fleuve qui sortait du lieu des délices préparé à nos premiers parents; *c'est un fleuve*, dit le souverain pontife, *qui arrose et fertilise par la grace de l'esprit saint, non-seulement le royaume de France, mais encore le paradis de l'église universelle; et le lit de ce fleuve* (remarquez, je vous prie, ces expressions), *le lit de ce fleuve est la ville même de Paris, où la jeunesse de toutes les contrées de la terre s'empresse de venir puiser les eaux de la sagesse.*

Laissons un peuple ignorant n'admirer que le bruyant appareil de la gloire militaire; il rabaisse, il dédaigne nos études, comme des occupations indignes d'un souverain; il les dédaigne, comme peu utiles à la patrie. Eh quoi! nos augustes fondateurs ont-ils acquis plus de gloire par leurs trophées que par leur amour pour les lettres? Est-ce en désolant des nations qu'ils ont mérité du genre humain, ou en soumettant les esprits par la science et par les arts?

Tel a été, messieurs, le premier âge de notre université; je ne l'ai peinte encore que dans son berceau. Eh! de quel éclat n'a-t-elle pas brillé de jour en jour depuis qu'elle eut dissipé les ténèbres qui couvraient ces siècles de barbarie? Nos pères ont laissé dans nos mains cet héritage précieux de gloire et de science; puissions-nous le remettre à nos neveux, tel que nous l'avons reçu, et même, s'il se peut, avec de nouveaux accroissements de richesses! C'est là que tendent nos efforts; et souffrez, messieurs, que l'Université qui vous doit un compte de ses travaux, expose ici sa méthode aux regards d'une assemblée aussi solennelle; les suffrages que des juges si éclairés accorderont peut-être à ses soins, lui feront connaître qu'elle n'est pas entièrement indigne du bienfait dont le roi vient de l'honorer.

Si nos écoles sont ouvertes à la jeunesse, c'est pour que son esprit, cultivé et préparé par les lettres, puise dans leur commerce cette finesse et cette urbanité nécessaires à tous les emplois de la vie; de là, messieurs, le nom d'Humanités donné à l'objet de nos études. Que faisons-nous pour atteindre à ce

but? Nous offrons à nos élèves les écrits de l'antiquité : ils se familiarisent, parmi nous, avec ces hommes immortels qui sont, sans aucun doute, les plus sûrs de tous les maîtres, et leur ame se forme et se nourrit par une lecture assidue de leurs ouvrages. Mais, à ces grands modèles, nous joignons ce que notre siècle, ce que notre pays a produit d'excellent dans chaque genre, et nous évitons qu'on ne puisse nous reprocher d'être, après tant d'études, étrangers dans notre propre patrie. Cette variété de connaissances, quelle que soit son étendue, n'est encore que la base de l'éducation que nous devons à la jeunesse. Le goût, ce sentiment délicat qui saisit toujours le véritable beau, est le fruit le plus précieux des études; tous nos efforts se portent donc à l'inspirer aux disciples qui nous sont confiés. Estimer les choses plus que les mots ; préférer les pensées aux figures qui leur servent d'ornements ; trouver dans un jugement sain des ressources contre la douceur dangereuse de ce style recherché qui ne plaît à la jeunesse que parce qu'il est aussi léger qu'elle-même; rejeter ces vaines lueurs qui frappent sans éclairer, et cette beauté factice qui est, comme la parure d'une courtisane, l'ouvrage du fard et des pompons; enfin, s'attacher de préférence aux auteurs dont l'expression pure, et pleine de vigueur, peut faire connaître cette élégance simple, qui est le coloris de la nature : voilà, messieurs, les impressions que nous travaillons à communiquer à la plus tendre enfance, en sorte que l'esprit ne semble devoir qu'à lui-même ce qu'il doit à une heureuse habitude, et s'ouvre sans peine à tous les genres de travail qu'on lui destine dans le cours de la vie. C'est le propre en effet, soit des lettres humaines, dont je parle ici, soit des arts plus relevés, qui y mettent le comble, je veux dire la philosophie et les mathématiques, que ces belles connaissances, lors même qu'elles ne se montrent pas à découvert dans le sujet que l'on traite et qui leur est étranger, agissent néanmoins par une vertu secrète, et se font sentir dans celui qui parle ou qui écrit, de manière que le citoyen dont l'esprit a été cultivé par des arts si dignes de l'homme, imprime à tout ce qu'il fait une grace qui le trahit, en quelque sorte, et qui fait connaître, malgré lui, l'éducation qu'il a reçue dans ses premières années.

Mais cette culture de l'esprit, quelle que soit son utilité, n'aurait presqu'aucun prix à nos yeux, si son effet ne s'étendait pas jusqu'aux mœurs. Que nos élèves soient vertueux, c'est là le premier vœu que nous formons; et nous craignons moins de voir en eux peu de disposition pour les lettres, qu'un penchant malheureux pour le vice. Dans cette vue, nous pensons que la première des lois qui nous sont imposées, c'est de graver dans le cœur de la jeunesse les principes de la probité, de l'honneur, de la bonne foi et de la justice; de lui apprendre à remplir les devoirs de fils, d'ami, de citoyen, en un mot toutes les obligations de la société, puisque l'homme n'est sur la terre que pour vivre avec ses semblables.

Par quel art, messieurs, pouvons-nous espérer de conduire sûrement la jeunesse, et de la retenir loin du précipice, dans des temps surtout, où les mœurs de nos pères tombent et disparaissent avec la rapidité d'un torrent qui entraîne tout dans sa chute ? Quel moyen plus sûr pouvons-nous employer, que de transporter, en quelque sorte, nos élèves, dans des âges plus heureux, et d'opposer, comme une digue puissante, à la contagion des siècles où nous vivons, et les exemples et les maximes de l'ancienne Rome et de la Grèce ?

En effet, nous l'avouons à regret, le goût du vrai semble de jour en jour s'éloigner de nous; nous perdons les véritables idées de la gloire, de la grandeur, de la noblesse; la soif de l'or est la passion de presque tous les cœurs, et les richesses seules ont captivé notre admiration. Des hommes nouveaux, enivrés de leur fortune soudaine, et qui saisissent avec transport tous les moyens de dissiper des trésors acquis avec la même fureur, nous ont appris depuis trop long-temps à ne trouver de grandeur que dans les richesses, et dans des richesses énormes; à regarder comme un opprobre, je ne dis pas la condition du pauvre, mais cette aisance honnête qu'on appelait médiocrité; à concentrer toute l'industrie de l'homme dans l'art de préparer des repas somptueux; à rechercher enfin une extrême magnificence dans ses meubles, dans ses habits, dans ses bâtiments, dans tout, et à n'excepter de ses soins que l'ame et les sentiments.

Au milieu de cette contagion qui croît et s'étend de jour en jour, notre premier devoir est de préserver les cœurs encore innocents de ce fléau redoutable. Mais comment se flatter d'y réussir? Si nous entreprenons des leçons réglées sur la pratique de la vertu, tout-à-coup les oreilles se ferment, l'esprit se resserre en quelque sorte, et refuse tout accès à des discours qui lui semblent autant de piéges tendus à sa liberté. Il n'en est pas de même des exemples, des maximes qui se présentent comme par hasard dans la lecture des auteurs anciens. Ces instructions n'inspirent aucune défiance, et elles s'insinuent dans l'ame avec facilité, parce qu'elles ne paraissent point recherchées pour cet usage. On écoute volontiers les avis des Curius, des Camilles, des Scipions et des Catons, espèce de maîtres qui, sans être suspects comme les autres, donnent des leçons sur la vertu et l'inspirent par leurs actions.

Un jeune élève peut-il voir sans être frappé d'admiration des consuls et des généraux choisis dans les campagnes et enlevés à leur charrue; des mains endurcies par les travaux rustiques, soutenir l'état chancelant et sauver la république? Ces hommes n'avaient aucun talent pour ordonner un repas; mais ils savaient l'art de vaincre les ennemis dans la guerre, et de gouverner les citoyens dans la paix. On les voyait, après des triomphes multipliés, après avoir régi la république pendant plusieurs années, mourir sans laisser de quoi fournir aux frais de leurs funérailles, tant la pauvreté était en honneur parmi eux, tant les richesses étaient méprisées! Magnifiques dans les temples et dans les édifices publics, ils se contentaient pour eux-mêmes de maisons simples et modestes, que la gloire embellissait sans le secours du luxe, et qu'ils ornaient des dépouilles des ennemis et non de celles des citoyens.

Comment le cœur des jeunes gens ne serait-il pas vivement touché, lorsqu'ils entendent Scipion déclarer à Masinissa, que de toutes les vertus la continence est celle dont il s'honore davantage, et que les ennemis les plus redoutables de la jeunesse ne sont pas ceux qui nous attaquent les armes à la main, mais cette foule de voluptés qui n'environnent cet âge que pour le surprendre? Ce héros avait le droit de parler ainsi, après

l'exemple de sagesse qu'il avait donné lui-même plusieurs années auparavant. Il avait respecté la vertu et la beauté d'une princesse captive, lui qui se trouvait à la fois, jeune sans engagement, et vainqueur. Cette générosité est vraiment admirable; mais elle cède encore à ce trait de Cyrus, qui, maître de tout l'Orient, se redouta lui-même, et refusa de jeter un regard sur une princesse que la victoire avait mise entre ses mains.

Pour ne parler ici que des vertus guerrières, quel maître plus capable que Thémistocle d'instruire, sur le véritable honneur, cette partie de la jeune noblesse qui se destine aux armes? Ce Lacédémonien qui commandait toute la flotte des Grecs, Eurybiade, voyant avec peine que l'amiral des Athéniens, beaucoup moins âgé que lui, soutenait vivement un avis contraire au sien, osa l'interrompre par un geste menaçant; que feraient nos jeunes officiers dans une pareille conjoncture? Thémistocle le regarde sans être étonné : *Frappe*, lui dit-il, *mais écoute*. Eurybiade écouta en effet, surpris d'une modération qui lui semblait un prodige. Le combat fut ensuite donné dans le détroit de Salamine, et suivi de cette victoire fameuse qui sauva la Grèce et acquit à Thémistocle une gloire immortelle.

Est-il dans tous les livres des philosophes une leçon plus utile à la jeunesse que de pareils exemples, surtout si l'on a soin de lui rappeler cette vérité, qu'on ne saurait trop lui faire remarquer, que ni chez les Grecs ni chez les Romains, ces vainqueurs du monde, ces juges si éclairés de la valeur, il n'y a jamais eu pendant une si longue suite de siècles un seul exemple de combat singulier? Cette coutume barbare de s'égorger pour une parole, cette soif de sang qu'il nous plaît de nommer noblesse et grandeur d'ame, n'avait point encore déshonoré l'humanité. Les Romains, dit Salluste, réservaient leur haine et leur ressentiment pour les ennemis, et ne savaient disputer que de gloire et de vertu avec leurs concitoyens.

Jusqu'ici nous avons inspiré à la jeunesse les vertus morales; l'homme chrétien n'est pas encore formé. Cependant la religion est le but de toutes les études. Elle relève l'éclat des vertus dont nous parlons, elle en est l'ame, si je puis m'exprimer ainsi, et sans elle nous serions confondus avec les maîtres du paganisme;

nos écoles ne différaient point de ce Lycée, si vanté dans la Grèce. Par là, messieurs, nous démentirions notre origine, puisque l'Université de Paris a été instituée, je ne dis pas seulement au milieu de la France, mais dans le sein de l'Église universelle, la forteresse de la foi, le port et l'asile de la vérité, le dépôt des armes mêmes de la religion, et pour défendre nos libertés, ce reste précieux de l'ancienne discipline; pour vaincre l'hérésie, proscrire les vices, renverser enfin l'empire de la superstition.

Je passe, messieurs, les exemples les plus anciens, quelque glorieux qu'ils soient pour notre compagnie. Il n'est parmi vous personne qui les ignore, et le temps me prescrit des bornes que je ne puis franchir. Je ne dirai point qu'on a vu nos pères consultés sur la religion par les princes, par les prélats, par les souverains pontifes, et même par toute l'Église assemblée; que c'est au zèle et à l'érudition des maîtres qui nous ont précédés qu'on doit principalement les conciles de Constance et de Bâle, ces deux remparts si puissants de nos libertés et de la foi; que ce fut enfin des docteurs de Paris qui forcèrent Jean XXII d'abjurer son erreur sur l'état des ames saintes après la mort.

Ne parlons que du siècle malheureux où parut Luther, lorsque l'hérésie s'avançait à grands pas dans toute l'Europe, et répandait d'une main hardie le poison d'une fausse doctrine; de quel lieu de la France les fidèles ont-ils vu sortir les premiers rayons de leur espoir? Rendons à l'Être suprême d'éternelles actions de graces, dans ce péril extrême qui menaçait notre sainte religion. Ce furent encore les docteurs de Paris qu'il opposa comme un mur d'airain à la violence d'un torrent qui entraînait des villes, des provinces, des royaumes entiers. Une bulle lancée par Léon X n'avait pu ramener le calme; les esprits flottaient encore incertains et divisés; des articles dressés par la première de nos facultés, et confirmés par le suffrage unanime des autres, fixèrent la foi dans le royaume, et préparèrent à cette règle de croyance que prescrivit dans la suite le concile général.

Telle sera toujours, messieurs, la gloire de nos théologiens. Loin de permettre à leur esprit de tourner au gré de tous les

vents de doctrine, on les voit inébranlables dans la foi, mesurer tout au poids de l'Écriture et de la Tradition, et rejeter comme des nouveautés profanes toutes les expressions qui n'ont point pour base les monuments sacrés de l'antiquité. C'est en vain que les passions humaines feront gronder autour d'elles des orages et des tempêtes, le choc des opinions ne pourra ébranler les décrets qu'ils ont portés sur la religion; et la vérité, triomphant des efforts du mensonge, dissipera pour jamais ces nuages que l'erreur oppose à la lumière.

Ce n'est point l'hérésie seule qui attaque la religion; elle voit s'élever contre elle des ennemis qui sont d'autant plus redoutables que souvent on craint peu leurs traits. Je veux parler des vices, de l'ignorance, de la superstition. Il faut une religion à l'homme; mais au lieu de la véritable piété dont la sainte sévérité l'inquiète et le tourmente, il saisit avec transport le fantôme de la religion; et suit en aveugle cette image trompeuse, qui, sans le troubler dans ses inclinations, l'acquitte par un acte extérieur et facile du tribut qu'il doit à la Divinité. A cette séduction naturelle joignons encore les conseils flatteurs de ces maîtres qui permettent aux passions un libre essor; vous verrez presque en un instant se glisser dans l'ame et la superstition qui veut imiter la piété, et l'ignorance qui enfante et nourrit tous les vices. Les nations qui nous environnent en fournissent plus d'un exemple. La science et la piété, qu'on y voyait autrefois régner avec tant d'éclat, languissent aujourd'hui dans ces contrées, et ne semblent que des corps privés de la vie. Quelle est la cause d'un changement aussi funeste? N'en cherchons point d'autre que l'oisiveté et les opinions nouvelles : cette double contagion a infecté leurs écoles; et la religion, réduite à quelques cérémonies, a disparu pour faire place à des pratiques souvent puériles et ridicules.

Si la France a été préservée de ce malheur, c'est en partie l'ouvrage de l'Université. Je ne parle pas seulement de ces théologiens, qui, placés comme en sentinelle, sont chargés de veiller sans cesse pour empêcher que l'erreur ne pénètre avec adresse, et n'altère le dogme de la morale. Le même zèle anime les autres facultés, la même ardeur éclate dans la nôtre dès qu'il faut défendre la religion.

Quelles armes, messieurs, ne fournit pas la seule étude de la philosophie, sans compter les effets presque merveilleux que produit cette science, surtout entre les mains des maîtres habiles qui l'enseignent aujourd'hui? Sans rappeler ce qu'elle peut, soit pour former les mœurs, soit pour aiguiser l'esprit par l'art de raisonner et de juger sainement de tous les objets, elle a un avantage principal, et qui lui est propre, celui de découvrir comme avec le doigt un Dieu qui aime à se cacher dans tous les secrets de la nature; elle apprend à la jeunesse par cette obscurité même à respecter les voiles qui couvrent nos saints mystères; et pour réprimer en matière de foi cette passion curieuse qui naît avec l'homme, elle lui montre combien il est juste de ne pas mesurer l'essence de Dieu par les lumières bornées d'un être qui ne connaît pas même des objets qu'il foule aux pieds, ou qui sont placés sous ses yeux. La philosophie, en un mot, guidée par la raison elle-même, conduit ses élèves avec respect au temple sacré de la foi. Là finit son ministère; elle remet entre les mains de la Religion, elle confie aux soins de cette mère tendre des hommes qu'elle a rendus dociles et soumis au joug d'une obéissance salutaire.

Eh quoi! ne pouvons-nous pas dire que dans chacune de nos classes académiques, les maîtres qui les dirigent ne laissent jamais échapper ces traits de vérité que les païens même nous offrent sur l'auteur de l'univers, sur cette providence divine qui dispose tous les événements humains, sur l'immortalité de notre ame, sur les peines ou les récompenses qui nous attendent dans l'autre vie? Attentifs à recueillir ces traces précieuses, ils leur donnent une force nouvelle, en les consacrant par la lecture assidue des livres saints, et surtout de l'Évangile.

En effet, messieurs, si l'homme ne s'en pénètre point dès son enfance, s'il n'a soin d'y puiser les principes de la solide piété, si ce n'est point dans cet âge qu'on lui donne Jésus-Christ pour maître, quel sera donc le moment où il pourra écouter sa voix et ses leçons? sera-ce lorsque le feu des passions, le désir des honneurs et des richesses, les différents emplois de la vie s'empareront de son ame entière, et lui imposeront des devoirs sans cesse renaissants? Quelle est, je vous prie, la source d'un mal-

heur dont gémissent souvent les gens de bien? d'où vient cette ignorance grossière où sont tant de vieillards sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur les livres sacrés, sur eux-mêmes? N'est-ce pas de ce que l'on a négligé dans leur enfance de leur donner les véritables principes de la religion; de ce qu'au lieu de nourrir et d'élever leur ame par les maximes d'une morale pure, on l'a dégradée et corrompue par des fictions plus dangereuses encore que ridicules?

Vous le voyez donc, messieurs, il importe à la patrie, et surtout à la religion, de soutenir dans tout son éclat, dans toute sa vigueur, cette école publique où, formés nous-mêmes par nos prédécesseurs, nous cherchons à transmettre aux élèves confiés à nos soins les principes salutaires que nous avons reçus. Quelle reconnaissance ne doit-on pas au prince qui, par le bienfait de l'instruction gratuite, nous met en état de répandre plus utilement encore les fruits heureux de l'éducation? C'est ce qu'il me reste à développer dans ma seconde partie, pour laquelle j'implore de nouveau votre indulgence.

SECONDE PARTIE.

On éleva autrefois à Rome la question de savoir si les orateurs pouvaient recevoir une récompense de leurs clients, ou si la profession du barreau devait toujours être gratuite. La décision fut conforme aux mœurs d'un siècle où l'éloquence ouvrait encore une route assurée aux premiers emplois. On répondit que, si l'avocat avait un revenu suffisant, (et combien peu en fallait-il dans ce temps!) il ne pouvait, sans se rendre coupable d'avarice et de bassesse, tirer de ses peines le salaire le plus léger; mais au contraire, que, si son bien ne suffisait pas aux besoins de la vie, alors, suivant les lois de tous les sages, il devait permettre qu'on lui donnât une rétribution d'autant plus juste, qu'il trouve dans sa profession même et dans l'obligation de vaquer sans cesse aux affaires d'autrui un obstacle à acquérir du bien par des moyens différents.

Telle était à peu près l'idée que l'Université de Paris s'était formée de l'état de ses professeurs. Elle pensait que, s'il est un gain légitime et nécessaire, c'est celui que des maîtres assidus

retirent de leurs soins, et qu'on ne peut voir sans rougir, pour m'exprimer avec un empereur romain, de vils métiers offrir une ressource plus sûre que le noble exercice des lettres et des beaux-arts. Cependant elle voyait avec peine que des arts libéraux n'étaient pas exercés d'une manière assez digne de leur noblesse, et qu'une des professions les plus honorables, celle d'enseigner, fût avilie en quelque sorte par le besoin de mettre un prix à ses travaux. Il était réservé aux premières années du règne de Louis XV d'arracher la fille aînée de nos rois au joug de cette triste et humiliante nécessité.

L'honneur est l'ame de tous les arts, mais du nôtre principalement. Quels que soient les préjugés d'un siècle corrompu par la frivolité, il n'est rien de plus grand que notre profession; rien qui exige des sentiments plus purs et plus élevés. C'est l'esprit et non le corps qui est confié à nos soins. Un père remet son fils entre nos mains; il demande que nous cultivions son esprit, que nous formions son cœur à la vertu, que nous y gravions les principes de la religion et de la piété. Quel emploi, messieurs! Est-il des fonctions plus nobles et plus excellentes? Le devoir que la nature impose aux pères devient le nôtre en ce moment : ils nous cèdent leur place, leur autorité, tous leurs droits. Ce n'est pas assez que nous imitions par notre vigilance leur amour et leur tendre sollicitude; nous devons encore plus imprimer à notre ame toute l'élévation, toute la noblesse de leurs sentiments; paraître en quelque sorte aux yeux de nos élèves ce que sont leurs parents eux-mêmes, des magistrats, des seigneurs, des princes, des hommes vraiment chrétiens; en un mot, ne dire devant eux rien de vulgaire, ne leur inspirer aucune pensée qui démente le sang dont ils sont sortis. Je le demande à présent : est-il convenable qu'un homme revêtu de cet emploi descende au rang des mercenaires, et mette lui-même un prix à des services qui n'en ont point? N'est-ce pas dégrader les arts libéraux, et ce noble sentiment qui doit nous animer, que d'exiger de la jeunesse que nous formons un salaire à peine réservé à la dernière classe des citoyens? Ah! sans doute, cet usage humiliant qui nous asservissait était fait pour rétrécir l'esprit des maîtres, tandis que tous les princes protecteurs des

lettres avaient pensé qu'on ne pouvait trop les décorer, parce que l'ame semble s'agrandir en proportion des honneurs qu'on lui accorde.

En effet, messieurs, par quel motif croyez-vous que nos rois aient attribué tant de prérogatives au chef de notre compagnie? D'où venait ce libre accès qu'ils lui avaient permis auprès de leurs personnes, sans distinction ni des heures ni des lieux où ils faisaient leur séjour? D'où viennent ces faisceaux, ces appariteurs qui l'entourent, cette pourpre dont il est orné? Pourquoi a-t-on vu des chefs du sénat, des chanceliers de France placer le recteur au-dessus d'eux dans des assemblées académiques? Pourquoi, lorsque l'Université leur rend chaque année l'hommage qu'elle doit à leur dignité, les voyons-nous encore recevoir ses députés avec tant d'honneur, et les accompagner eux-mêmes avec une sorte de déférence? Pourquoi enfin le roi d'Espagne Ferdinand, dans l'examen qu'il alla faire de l'académie nouvellement fondée à Complute, voulut-il que le recteur se plaçât entre son ministre (Ximénès) et lui? N'en doutons point : c'est un tribut d'honneur et de considération que les grands paient à la vertu et à la science. Par là ils veulent augmenter le respect dû aux lettres, et perpétuer dans ceux qui les cultivent ces sentiments élevés qui leur sont nécessaires, non pour s'applaudir d'une vaine magnificence, mais pour connaître tout le prix de leur état, et ne jamais déroger à sa noblesse.

Mais au milieu de ces prérogatives si flatteuses qui nous sont prodiguées, tandis que chacun de nous semble avoir le droit de s'égaler aux princes et aux souverains, tout à coup notre grandeur s'évanouit; nous sommes rejetés dans la classe des artisans et des mercenaires; il faut que nous tendions une main suppliante à nos disciples, et que nous recevions en rougissant quelques deniers qui sont tout le prix de nos travaux et de nos veilles. De là, je l'avoue, un découragement sensible dans nos esprits; le génie s'éteint, toutes ses sources sont taries; nous perdons cette noble émulation qui doit nous animer principalement. Eh! pouvons-nous la conserver lorsqu'il n'est plus de gloire pour nous, et que nous sommes avilis comme les derniers des citoyens?

Mais comme le vice est presque toujours voisin de la vertu, si nos maîtres, au lieu de rougir de cette triste nécessité, ouvrent leurs cœurs à l'amour du gain et des richesses, n'est-il pas à craindre qu'ils cherchent à s'attirer une foule d'élèves, non par une réputation fondée sur de vrais talents, mais par toutes les bassesses d'une ame vénale et par les intrigues de la flatterie? Comment des maîtres pourront-ils retenir leurs disciples dans les bornes du devoir? comment formeront-ils leur esprit et leur cœur, s'ils sont eux-mêmes les esclaves de l'espérance, de la crainte, de la cupidité? Au contraire, avec quelle audace la jeunesse, qui croira nous asservir, ne s'élèvera-t-elle pas contre nous? Je ne dis rien des parents; ceux qui n'ont pu connaître les avantages d'une bonne éducation estiment fort peu des connaissances qui conduisent rarement à la fortune. Accoutumés à peser tout au prix de l'argent, ils méprisent et les lettres et ceux qui les enseignent, par cette raison même qu'on en retire un salaire. Ce faible dédommagement une fois payé, ils se croient déchargés de tous les devoirs de la reconnaissance, tandis qu'on devrait appliquer à notre profession ce qu'on a dit de celle du barreau : *Un bienfait de cette nature ne devrait jamais se vendre ni être perdu.* Quintil. l. 12.

Il y a long-temps que l'Université cherchait à nous délivrer de ce joug honteux, mais tous ses efforts s'étaient réduits à des vœux impuissants. Seule autrefois et sans rivaux, honorée de la confiance et des faveurs de nos rois, devenue l'objet des regards de toute l'Église qui en a reçu des services éclatants, elle songeait peu aux moyens d'amasser des richesses, et s'enveloppant, pour ainsi dire, dans sa vertueuse pauvreté, elle s'occupait uniquement de l'utilité publique.

Ce que l'Université ne pouvait donc plus attendre de ses propres ressources, elle vient de le trouver dans l'amour vraiment paternel de Louis XV. Le meilleur des princes, par une libéralité aussi sage que féconde, assure à chacun de nous non pas des revenus immenses, aliment du luxe et des passions; mais une aisance honnête, qui, sans excéder les bornes d'une simplicité si convenable à l'homme de lettres, suffira cependant à tous nos besoins, et même aux commodités de la vie.

M. le duc d'Orléans, qui est à la fois le protecteur et le favori des Muses, a vu sans peine que, si l'on enlève aux études leur récompense, elles disparaissent bientôt elles-mêmes; que personne ne s'attache à aucun objet sans en attendre quelque fruit, et que l'ardeur pour le travail se mesure presque toujours sur l'espoir de l'utilité qu'on s'est promise. Ce grand prince savait encore qu'il faut aux sciences un sort tranquille et assuré. Si l'homme de lettres est privé des secours nécessaires à la vie, son ame s'agite, et, lors même qu'il veut travailler, elle s'égare et se porte sans cesse à d'autres objets. Déchiré par l'inquiétude, assiégé jour et nuit par le chagrin, quelle place son esprit peut-il donner encore aux beaux-arts? Il en est de l'instituteur comme du poète : c'est un cœur libre de soins qui les forme l'un et l'autre*. Eh! pourquoi chercherions-nous, messieurs, à le dissimuler? L'indigence, toujours avide parce qu'elle manque toujours du nécessaire, épuise et dévore la sève du génie; l'esprit s'énerve; toute sa force l'abandonne, et si quelqu'un peut se livrer sans partage à l'étude des sciences, c'est celui-là seul pour qui le présent et l'avenir sont exempts de crainte et d'inquiétude.

Il y a plus; si les besoins renaissent pour nous à chaque instant, pourrons-nous acquérir les instruments nécessaires à notre art? J'entends ces livres anciens et nouveaux, dont il faut qu'un maître possède une suite assez nombreuse. Quelle que soit la vivacité et la pénétration de son esprit, sans une lecture assidue la science est toujours stérile, et ce n'est qu'en rassemblant les secours dont je parle, qu'un maître, animé du désir de se distinguer, peut acquérir cette universalité de connaissances, qui, comme le trésor de l'abeille, est le fruit de mille objets divers, rapprochés et réunis par un mélange industrieux.

L'Université, je le sais, n'a point manqué jusqu'à ce jour de régents habiles, capables de guider la jeunesse dans toutes les parties des études. Mais aujourd'hui, messieurs, que la profession des arts vient d'obtenir des ressources plus étendues et plus dignes de leur noblesse, quel motif n'avons-nous pas d'espé-

* Anxietate carens animus facit.
(Juvenal.)

rer que bientôt, si le ciel bénit notre ouvrage, nous verrons sortir de cette compagnie une suite plus nombreuse encore de maîtres excellents!

Il est un autre avantage qui rendra désormais plus facile l'éducation de la jeunesse; nos maîtres ne seront plus forcés de multiplier le nombre de leurs élèves au-delà de celui qu'ils peuvent instruire. Peut-être dans les classes supérieures, où l'esprit est plus ouvert et le jugement plus formé, un seul maître peut suffire à beaucoup de disciples, semblable en quelque sorte à l'astre du jour, qui répand sur le monde entier une égale portion de lumière et de chaleur. Mais, si l'on ne préfère pas une vaine gloire à l'utilité publique, on conviendra qu'il n'en est pas ainsi dans les classes consacrées aux premiers éléments. Une inconstance, une légèreté naturelle à l'enfance, ne permettent pas d'exiger une attention longue et suivie. La voix du maître, destinée à la soutenir, est perdue pour une grande partie de ceux qui l'écoutent, et, comme après un repas où l'on aura admis trop de convives, la plupart quittent la table aussi affamés qu'auparavant, de même il est à craindre que parmi cette foule d'enfants qu'on réunit dans une seule classe, un très-grand nombre ne se retirent sans avoir pu partager l'aliment commun. Cet inconvénient va cesser par la facilité que l'on aura de distribuer les élèves dans les différents colléges de cette capitale.

Les sources les plus pures de l'Université sont ouvertes dès ce moment à tous les citoyens. Il n'est plus de distinctions d'état ni de richesses; ceux qu'une fortune modique, resserrée encore par la difficulté des temps, semblait éloigner pour toujours de notre Université, pourront y puiser sans crainte la vraie doctrine de la France, et ces maximes précieuses que des opinions étrangères n'ont pu altérer.

Ce n'est pas, messieurs, et nous aimons à nous le rappeler, ce n'est pas que nos écoles aient jamais été fermées, même à l'indigence, ni qu'elles aient ressemblé à celle d'Isocrate, qui refusa, dit-on, d'instruire Démosthène, parce qu'il était né sans fortune. Eh quoi! pourrions-nous oublier le pauvre, nous qui la plupart avons été élevés dans le sein de la pauvreté? Est-il un maître, pour peu qu'il ait pris le goût des lettres, qui ne s'empressât de

secourir des disciples infortunés, même pour les intérêts de sa gloire personnelle? Qui sont en effet ceux qui se distinguent le plus dans nos classes par l'esprit, par le travail, par l'émulation? Qu'il me soit permis de le dire! ce n'est ni parmi les riches ni dans la noblesse qu'il faut les chercher; la pauvreté leur dispute presque toujours cet honneur, et son asile devient celui de la science, comme il l'était déja de la vertu.

Mais, s'écrient quelques personnes zélées pour la gloire de l'Université, n'est-il pas à redouter que la joie qui nous anime ne se dissipe, comme une ombre légère, sans que nous ayons recueilli aucun des biens que nous attendons? La crainte et l'espérance une fois écartées, que deviendra l'industrie, qui ne sera plus excitée par ces aiguillons? Après avoir combattu contre l'inaction, ne céderons-nous pas aux charmes séduisants de la paresse? Peut-être que ces revenus assurés pour toujours, et distribués également entre tous les maîtres, feront disparaître cette noble rivalité pour la vertu et pour la gloire; le travail et la mollesse n'auront plus aucune différence qui les distingue; cette émulation active, dont le génie lui-même a si souvent besoin, fera place dans notre ame à l'engourdissement, à la négligence, à une profonde léthargie, fruits trop certains de l'indifférence où nous vivrons sur l'avenir.

J'avoue, messieurs, que ces alarmes doivent nous paraître légitimes, si nous considérons qu'il ne se forme sur la terre aucun établissement qui ne soit arrêté par mille difficultés, par mille écueils, que toute notre sagesse ne peut prévoir. Mais il est un moyen que nous tenterons pour prévenir le mal dont on nous menace, et pour écarter autant qu'il sera en nous les autres inconvénients qui pourraient naître de l'instruction gratuite. Ce moyen, messieurs, est de nous imposer à nous-mêmes de nouvelles lois avec le consentement du prince et sous l'autorité du premier sénat de la France. Ce corps auguste, qui ne cesse de venger et de défendre le bien public, qui protége les beaux-arts en amateur éclairé, a soutenu dans tous les temps l'Université de Paris, qu'il regarde comme lui étant étroitement unie par les liens d'une fidélité inviolable envers son roi, et par la constance qu'elle a montrée dans la défense de nos saintes

maximes. Pouvons-nous craindre que cette illustre compagnie ne mette pas aujourd'hui le comble à ses bienfaits, lorsque nous voyons à sa tête un homme dont l'affection semble nous être acquise par tant de titres*, je veux dire par son caractère personnel, par cet amour des lettres, devenu héréditaire dans sa famille; enfin par le motif seul d'utilité publique, qui a toujours suffi pour enflammer le zèle dont il est animé.

Jetons les yeux sur le passé : l'expérience nous apprendra ce que nous avons à espérer ou à craindre. Depuis environ trente ans, la jeunesse reçoit au collége de Mazarin une éducation gratuite. J'en atteste l'opinion publique : nos citoyens ont-ils jamais eu lieu de se repentir de cette institution? Le relâchement s'est-il introduit dans les études, dans les mœurs, dans les exercices de piété? Le zèle des professeurs a-t-il rien perdu, pendant un si long espace de temps, de cette vivacité qui préside aux établissements nouveaux, mais qui dégénère trop souvent en une funeste indolence? Soyez-en persuadés, messieurs, la ville de Paris trouvera la même ardeur, la même constance dans tous les membres de son Université.

En effet, ne serons-nous pas animés ou retenus par ces noms sacrés de réputation, d'honneur, de devoir, de religion, toujours présents à nos esprits; par les regards que tous les gens de bien vont fixer sur nous, par les regards plus attentifs peut-être de nos rivaux, qui épieront sans cesse et saisiront avec avidité la moindre occasion de profiter de nos fautes? Ne le serons-nous pas par la vigilance infatigable des magistrats, sous les yeux et la protection desquels nous exerçons nos arts paisibles; par la discipline sévère dont notre Université fait dépendre sa gloire et son existence? Ne serons-nous pas animés enfin par ces motifs si puissants de reconnaissance, de tendresse et de respect pour ces princes qui, remplis de l'amour du bien public, nous ont honorés d'un bienfait si précieux? Sans doute il n'est point de libéralité plus éclatante, il n'est point de termes qui puissent en égaler la grandeur; mais ce qui doit en faire à nos yeux le plus grand prix, n'est-ce pas la main de qui nous la recevons, n'est-ce pas l'intention généreuse qui l'a inspirée?

* M. De Mesmes.

Un enfant auguste, l'espérance du trône et de la religion, l'amour et les délices de ses peuples, ouvre son règne par une magnificence vraiment utile. C'est en nous comblant de ses bienfaits qu'il montre à la France ce qu'elle doit attendre de lui. Les plus nobles prémices consacrent ainsi ses premières années; à peine il a vu dans les livres sacrés que les rois sont nommés *bienfaisants;* et déja il veut l'être lui-même, pour mieux apprendre à le devenir. Son âge ne lui permet pas de gouverner; mais il est roi, puisqu'il répand des graces. Ses mains, trop faibles pour soutenir le sceptre et les armes, font un heureux essai de leurs forces par un acte de libéralité. Enfin, quand il se soumet lui-même aux maîtres habiles qui lui enseignent l'art de régner, il veut que la jeunesse de son royaume ait comme lui d'excellents instituteurs, parce qu'il connaît déja par son expérience l'importance et l'utilité d'une bonne éducation.

Que ne devons-nous pas aussi à l'auguste régent du royaume? Doux, affable, populaire, sans jamais cesser d'être prince; avec quelles graces touchantes il prêtait de nouveaux charmes à son bienfait! L'établissement glorieux que nous célébrons n'est pas dans Philippe l'ouvrage d'une ame bienfaisante par accès et moins généreuse que prodigue. Il a exécuté ce vaste projet sous les yeux mêmes de la raison, après une délibération prudente et des connaissances acquises sur les secours qu'un État peut recevoir des beaux-arts. Mais, également ennemi d'un autre défaut trop ordinaire aux grands, il n'a pas diminué le prix de ses faveurs en voulant qu'elles fussent le fruit tardif d'une lente réflexion. La bienfaisance de Philippe s'est animée tout-à-coup; elle a prévenu tous nos vœux, elle s'est hâtée de lever tous les obstacles; on l'a vue même exciter le zèle d'un ministre, qui toutefois n'avait pas besoin d'aiguillon *. Persuadé en effet que les plus grandes affaires dépendent souvent d'une occasion qui s'échappe, ce ministre a saisi le véritable moment avec cette activité, et si je puis m'exprimer ainsi, ce génie d'expédition qui le caractérise. Par là, messieurs, il a terminé en un instant, presque avant même qu'on pût savoir qu'il était chargé de l'af-

* M. D'Argenson.

faire, une entreprise que des ministres puissants, que Richelieu lui-même, avaient tenté vainement d'exécuter.

Ainsi, pour obtenir de Philippe le plus grand des bienfaits, il ne nous a fallu auprès de lui ni prières, ni sollicitations, ni aucune de ces intrigues inconnues à nos pères, et que l'université se fait gloire d'ignorer comme eux; enfin, le croira-t-on? nous n'avons eu besoin ni d'appui ni de protecteur. La justice de notre cause, la modération de nos demandes, le vœu de tous les gens de bien; plus que tout cela, la bonté du prince, sa générosité naturelle, son amour pour les sciences, voilà les seuls patrons qui aient sollicité pour nous la faveur sans égale dont il nous a honorés.

Mais pour parler encore avec plus d'exactitude, pour remonter au premier auteur d'un bienfait dont nous jouissons dans des temps difficiles, sans nous persuader que nous ayons pu l'obtenir; sans doute ce changement est l'ouvrage d'une providence qui dispose en souveraine tous les événements humains, et qui a voulu récompenser de cette manière éclatante notre fidélité pour nos rois, notre zèle pour les libertés de la France, notre fermeté dans la défense de la véritable doctrine.

Dieu va couronner son ouvrage; nous l'espérons avec confiance, il fera ce que lui seul peut faire, il nous rendra dignes de son bienfait. Notre fortune s'est accrue au-delà de ce que nous devions attendre; il va répandre sur nous de nouveaux trésors de justice, de piété et de religion; il ne permettra pas qu'un monument de la bienfaisance du prince devienne la cause de notre perte.

Tels sont les vœux que nous avons formés dans cette procession solennelle, où l'Université a vu, si j'ose le dire, toute cette capitale s'ébranler pour jouir de notre gloire et pour la célébrer par un applaudissement universel. Non, ce ne sera point en vain que nos vœux auront été répandus; j'en crois l'ardente et sincère piété du pontife qui a été dans ce moment comme un médiateur entre le Seigneur et nous. C'est le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël. Comme le prophète, il ne cesse d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour le peuple fidèle et pour toute cette grande ville. Ce généreux pon-

tife s'est revêtu de la cuirasse de la justice; il s'est couvert du casque du salut et du bouclier impénétrable de la vérité. Il porte le glaive de la parole de Dieu, et sous ces armes puissantes il marche environné du pieux cortége de ses prêtres, tous brûlant du zèle de la loi. Au milieu des combats qu'il livre pour la foi et pour la gloire du Seigneur, son cœur ne respire que la douceur et la paix; mais son courage ne s'affaiblira point, et nous espérons que Dieu lui accordera la victoire.

A son exemple et sous sa conduite*, nous ne cesserons point dans notre Université d'offrir des supplications, des prières, des demandes, et des actions de graces pour le roi et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous méritions de mener une vie heureuse et paisible, et que Dieu conserve aux lois toute leur force, aux princes leur autorité, au royaume sa dignité et la paix, à la religion et à la foi leur pureté. Nous lui demanderons surtout qu'en qualité de protecteur des pupilles et des orphelins, il daigne prendre sous sa protection notre jeune roi, cette précieuse étincelle, qui seul nous reste d'une si nombreuse famille : qu'il le garde comme la prunelle de ses yeux, qu'il le mette à couvert sous l'ombre de ses ailes; qu'il soit lui-même son maître, son gardien, son tuteur, son père; qu'il écarte loin de lui toutes les disgraces de la vie humaine, tous les dangers des maladies, et bien plus encore ceux de la flatterie et du mensonge, funeste poison, qui ne réussit que trop souvent à corrompre l'heureux naturel des meilleurs princes!

Ce sont là les vœux ardents que nous vous présentons, prosternés en votre présence, divin Jésus, dont nous allons bientôt adorer l'humble naissance dans une pauvre crèche. Pendant que vous étiez sur la terre, vous invitiez avec une bonté et une tendresse vraiment paternelles les petits à s'approcher de vous. Répandez maintenant du haut du ciel vos plus douces bénédictions sur notre roi encore enfant, vous qui avez bien voulu joindre en votre personne l'enfance et la royauté. Attirez-le vers vous par les doux liens de votre charité. Le cœur des rois est dans votre main comme une eau courante à qui vous don-

* Ce qui suit a été traduit par M. Rollin.

nez tel penchant qu'il vous plaît. C'est par vous que les princes commandent, et que ceux qui sont puissants rendent la justice. Communiquez-lui cette sagesse qui est assise auprès de vous dans votre sanctuaire, afin qu'elle l'accompagne en tout temps, et qu'elle travaille toujours avec lui. Donnez-lui un cœur docile, un cœur sage et intelligent, un cœur parfait, afin qu'il puisse gouverner dignement votre peuple. Qu'il ait toujours avec lui le saint livre de votre loi, et qu'il le lise tous les jours de sa vie pour apprendre à vous craindre et à garder vos saintes ordonnances. Qu'il apprenne dans ce divin livre, où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence; afin qu'il sache en même temps où est la stabilité et le bonheur de la vie, la lumière et la paix. Mais, puisque les rois marchent au milieu des piéges, et qu'ils sont toujours comme dans un chemin glissant et dans une nuit obscure, que votre loi et votre vérité lui servent de flambeau, de guide et de conseil. Éloignez de son trône la basse complaisance des faux amis, la noire perfidie des langues médisantes, la dangereuse malignité des séducteurs, qui ne s'occupent qu'à tromper par leurs déguisements et par leurs adresses la crédule simplicité des princes. Faites que son cœur ne s'élève jamais d'orgueil au-dessus de ses frères. Que la justice et la miséricorde lui servent de manteau royal et de diadème. Enfin, qu'il soit véritablement le père des pauvres, et qu'il préfère cette honorable qualité à tous ses autres titres de grandeur.

Extrait du second panégyrique de Louis XIV, sur l'établissement des Invalides.

Parmi les établissements dus à Louis XIV, il en est un qui seul aurait suffi pour immortaliser son nom, c'est cet asile que sa piété généreuse a préparé à la valeur infirme ou indigente. Vos esprits se représentent en cet instant, messieurs, ce monument éternel de la grandeur de Louis, que ses mains bienfaisantes ont élevé aux portes de la capitale; vous vous rappelez cet édifice admirable par sa situation, par l'immensité de ses bâtiments, par la noblesse et la beauté de son architecture; mais plus ad-

mirable encore par le sentiment qui a présidé à sa construction. Jusqu'ici nulle retraite n'était ouverte à la valeur infortunée, nul port où nos guerriers pussent trouver le repos après la violente agitation des combats et des armes. Courbés sous le poids des ans, affaiblis par leurs blessures, privés d'une partie d'eux-mêmes, leurs troupes plaintives, errantes dans nos villes, offraient sans cesse à leurs concitoyens le spectacle douloureux de leur misère et de leurs cicatrices, tristes fruits de leurs services militaires. Le meilleur des rois a pourvu à leurs besoins avec la tendresse d'un père. Je ne m'étonne plus de voir sous son règne nos Français intrépides, bravant la mort qui se multiplie autour d'eux, se jeter au milieu des ennemis avec une audace presque insensée, et qui semble ne craindre ni ne connaître le danger. Échappés aux fatigues et aux périls de la guerre, une vaste et magnifique demeure les attend, où, sous la protection de Louis, à l'ombre de ses lauriers, des vieillards usés par de longs services, de jeunes guerriers, couverts de blessures, viennent jouir en paix de leurs triomphes. Dans ce sanctuaire consacré à la valeur française et à la religion, règne au milieu d'une paix profonde l'observance exacte de la discipline militaire. C'est un camp qui retentit sans cesse du bruit des armes, et qui présente aux habitants de la ville l'image innocente de la guerre. Une vigilance infatigable y fait la garde nuit et jour. On n'y redoute pas cependant les surprises de l'ennemi; on n'y craint que cet ennemi domestique que nous portons au-dedans de nous-mêmes. C'est contre le vice et les passions que combattent les habitants de cette retraite; c'est désormais la seule victoire qui leur reste à remporter.

Ainsi du sein des maux des soldats, Louis a fait naître leur bonheur. Leurs blessures heureuses vont rendre la santé à leurs ames. Eh! quel bien aussi précieux pouvait leur procurer la victoire la plus éclatante? Enivrés de la vaine fumée d'une gloire passagère, semblables à des victimes engraissées pour l'autel, au milieu de leurs triomphes la mort allait les frapper, et peut-être, hélas! pour l'éternité. En effet, dans cette multitude innombrable de soldats qui se sacrifient pour leur roi avec autant de courage que de fidélité, combien y en a-t-il qui pensent

à honorer le maître des souverains? C'est en entrant dans cette retraite sacrée qu'ils déposent l'ignorance honteuse de la religion, et l'oubli sacrilége de la Divinité. C'est là que ces guerriers qui, dans la fureur aveugle des combats, ont bravé tant de fois le trépas, apprennent dans le sein d'une heureuse paix à attendre patiemment une mort chrétienne.

C'est un spectacle digne des anges même que celui de la piété de la plupart d'entre eux. Non, je ne crois pas que ce désert si célèbre par les rigueurs de la pénitence, cet heureux réduit de la France, où Dieu est vraiment honoré, s'il l'est en aucun lieu de la terre; je ne crois pas que cette pieuse solitude offre des exemples d'une piété plus touchante. A quelque heure du jour que vous visitiez ce temple auguste consacré au Dieu des armées, vous y voyez d'anciens officiers, de vieux soldats, fidèles au poste où la religion les appelle, prosternés au pied des autels. Leur piété sans faste et sans ostentation semble n'avoir que Dieu seul pour témoin; leurs yeux baignés de larmes, leurs fronts collés sur la terre, leurs longs soupirs, leur componction religieuse arracheraient aux incrédules même l'aveu de la Divinité et le respect pour son culte. Dieu juste! Dieu de miséricorde! aux yeux de qui toute ame est d'un grand prix! vous, qui ne laissez aucune bonne action sans récompense, vous tiendrez compte à Louis de cette bienfaisance auguste et chrétienne qui a rappelé les cœurs de tant de soldats à votre amour et au culte de vos autels.

Tant de bienfaits ne sortent point de la mémoire de ces pieux guerriers. Ils répètent sans cesse le nom de celui à qui ils doivent leur repos et leur salut. La reconnaissance ramène son éloge dans tous leurs entretiens. Témoins, et comme ils aiment à s'en flatter, ministres et compagnons de sa gloire, ils racontent tous les jours leurs victoires et les siennes. Ils se rappellent les uns aux autres la bienfaisance et l'humanité de leur maître. J'étais blessé, dit l'un, et ses soins m'ont rendu à la vie : il a payé mes services, dit l'autre, par une gratification. Que de villes nous avons emportées sous ses ordres! combien de fois l'ennemi a fui devant nous! jamais quand il a marché à notre tête nous ne sommes revenus que vainqueurs.

Que les poètes gardent le silence; que les auteurs se taisent;

que ces artistes dont les talents font revivre aux yeux de la postérité les actions des rois, négligent le soin de la gloire de Louis : ces éloges simples et vrais qui sortent de la bouche des soldats honorent plus sa mémoire que les discours et les poèmes les plus sublimes. La reconnaissance élevera dans leurs cœurs sincères et fidèles des monuments plus durables que le marbre, l'airain, ou la toile, animés par des mains savantes. Cette franchise militaire, amie de la vérité, plus portée à critiquer les fautes des généraux qu'à exagérer leurs vertus, est exempte du soupçon de flatterie, dont les orateurs et les poètes ont tant de peine à se défendre.

La gloire de Louis ne se bornera pas à la durée de notre siècle; elle ne périra point avec ceux qui jouissent aujourd'hui de ses bienfaits : une tradition fidèle la perpétuera d'âge en âge; elle passera de bouche en bouche, et ceux qui habitent l'hôtel qu'il a fondé en transmettront le dépôt à leurs successeurs. S'ils pouvaient oublier leur bienfaiteur, les pierres de l'édifice réclameraient contre leur silence, les voûtes du temple apprendraient à la postérité que c'est Louis qui les a élevées; que c'est à sa magnificence et à sa libéralité que des guerriers malheureux doivent cette retraite, que c'est lui qui assure à leur vieillesse le repos honorable dont elle jouit. Les nations étrangères, les princes voisins, qui à notre imitation ont fondé ou fonderont par la suite de pareils établissements aussi inférieurs au nôtre, qu'il y a de distance entre les fondateurs, ajouteront encore et mettront le comble à la gloire de Louis. C'est lui, comme premier auteur de cet établissement utile, que la postérité louera du bien qu'il aura fait aux soldats et de celui qu'on leur fera à son exemple.

Discours de M. Rollin à la nation de France assemblée, qu'il présidait, sur la nomination à la cure de S. Côme.

J'ai cru, messieurs, devoir commencer par le signe de la croix, et par l'invocation de la très-sainte Trinité, une assemblée qui regarde uniquement Jésus-Christ, son église, sa religion. Il s'agit ici, vous le savez, de choisir un successeur à feu M. Berbis, curé de S. Côme.

Une grande reine disait autrefois avec autant de piété que d'esprit qu'elle souhaitait que pendant tout son règne les évêques, s'il était possible, fussent immortels, pour n'être point réduite à la redoutable nécessité d'en nommer d'autres à leur place. Je souhaiterais de même, messieurs, permettez-moi de le dire, que dans le corps de l'Université quelque autre compagnie que la nôtre se trouvât aujourd'hui en tour de choisir un pasteur pour l'église qui vient de perdre le sien, et qu'une affaire si dangereuse à manier, si délicate, si importante pour le salut, ne fût pas remise à nos suffrages. Car dans la délibération présente, il ne s'agit point d'un intérêt commun et ordinaire, où la recommandation puisse avoir lieu; où il soit permis d'écouter l'amitié, et de se prêter sans scrupule aux sentiments purement humains.

L'affaire qui nous assemble est une affaire toute divine: le salut des ames en dépend; elle a pour objet l'héritage même de Jésus-Christ. Ce souverain pasteur recommande aujourd'hui à chacun de vous, messieurs, les brebis qui lui ont été confiées par son père, qu'il a rachetées au prix de son sang, qu'il nourrit ici-bas de son propre corps, et dont il veut être lui-même la récompense dans le ciel. Il exige de vous, non-seulement de ne les point livrer à un homme indigne, ce qui est bien éloigné de votre religion. *Or quiconque demande pour soi un bénéfice à charge d'ames s'en rend indigne par cette seule démarche.* Ce sont les propres termes des articles du corps de doctrine que la Sorbonne vient de publier: j'en citerai encore les paroles qui suivent, et je vous supplie, messieurs, d'y faire une attention particulière; car elles nous marquent en peu de mots notre devoir, qui n'est pas fondé sur une simple loi humaine, mais sur le droit inviolable de la loi naturelle et divine. *Les bénéfices ecclésiastiques doivent toujours être conférés aux sujets les plus dignes, c'est-à-dire à ceux qui sont le plus propres à en remplir les fonctions, principalement si le soin des ames est attaché à ces bénéfices. Ceux qui font autrement commettent un grand péché.* Jésus-Christ donc, messieurs, exige non-seulement de ne point livrer ses brebis à un ministre indigne; non-seulement de les confier à un homme plein de probité, plein de

Art. 110.

Art. 115.

piété, digne en un mot d'un pareil emploi : ces qualités sont grandes et rares, et elles ne suffisent pas néanmoins; il veut que pour un tel ministère vous choisissiez le plus homme de bien, le plus saint, le plus digne, et celui que vous aurez reconnu pour tel de bonne foi, dans le fond de votre conscience, sans aucune prévention et sans aucune vue humaine; en qui l'on ait remarqué depuis long-temps un esprit éloigné de l'intérêt, du faste, de l'orgueil, des délices; qui ait fait preuve d'une inclination libérale et bienfaisante pour le soulagement des pauvres; qui possède à fond la science ecclésiastique; qui parle avec facilité et avec force, *afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui s'y opposent*, qui ait de l'adresse et de la prudence. J'entends une adresse et une prudence chrétienne, afin de pouvoir se varier, se transformer selon les besoins, et dans ses soins auprès des fidèles se faire tout à tous pour les gagner tous. Mais avec tout cela et plus que tout cela, un homme en qui se trouve une sincère et fervente piété, un grand zèle pour le salut des ames, un attachement vif et solide à la vérité, un ardent amour pour Jésus-Christ et pour l'Église son épouse.

Je sais, messieurs, que, sans sortir de la nation, fertile en excellents sujets dans tous les genres, on peut faire choix d'un pareil pasteur, et je souhaite bien sincèrement que l'affaire puisse prendre ce tour. Mais si quelque obstacle s'opposait au dessein que vous auriez de mettre en place celui de nos confrères qui vous en paraîtrait le plus digne, et si vous trouviez ailleurs quelqu'un qui en fût plus digne encore, je vous prie, messieurs, je vous conjure par votre propre conscience, par l'espérance de votre salut éternel, qui dépend de la démarche que vous allez faire, par le sang des ames dont Dieu vous demandera compte, de ne point vous renfermer dans les bornes étroites de notre nation, ni même de l'Université. Rappelez dans vos esprits l'excellente parole d'un empereur romain, parole qui mérite d'être conservée dans la mémoire de tous les siècles : Galba, lorsqu'il adopta Pison, lui disait : *Auguste chercha dans sa famille celui dont il voulait faire son successeur; j'ai cherché le mien dans la république.... Vous avez un frère qui ne vous cède*

Corn. Tac. Hist. lib. I, c. 15.

point en noblesse, qui est votre aîné, qui serait digne de ce haut rang, si vous ne l'étiez encore plus que lui. Vous voyez, messieurs, qu'il cherche non-seulement un sujet digne, mais le plus digne; et qu'il le cherche non dans sa famille, mais dans tout l'empire. Il serait honteux pour nous, qui sommes chrétiens, de montrer, quand il s'agit des intérêts de Jésus-Christ, des sentiments moins droits et moins généreux qu'un prince païen, qui n'avait en vue que la gloire humaine.

Toute la ville a les yeux sur vous; ses espérances et ses vœux la tiennent dans l'attente de l'exemple que vous lui donnerez dans une affaire qui certainement intéresse la religion, vous, messieurs, qui êtes maîtres en Israël, et destinés à former les autres à la piété. Mais il n'est personne qui attende avec plus d'empressement et de sollicitude l'événement de nos délibérations, que M. le cardinal de Noailles, que nous nous glorifions tous d'avoir pour père et pour pasteur. Son Éminence m'a ordonné de vous assurer de sa part de l'estime et de la considération qu'elle a pour toute l'université, pour la faculté des arts, et en particulier pour la nation de France, dont la plus grande partie est composée de ses ouailles. Elle a eu la bonté d'ajouter que vos droits, vos priviléges lui avaient été jusqu'à présent, et lui seraient toujours fort chers; qu'elle était très-éloignée d'y vouloir donner atteinte, et qu'ainsi elle se garderait bien de prétendre gêner la liberté de vos suffrages par la plus légère indication d'aucun sujet déterminé; que tout ce qu'elle vous recommandait instamment en qualité de pasteur et de père, était de choisir pour la cure vacante celui qui vous en paraîtrait le plus digne.

Messieurs, les magistrats vous laissent la même liberté, et il ne tiendra pas à eux que, dans la nomination qui va se faire, vous n'écoutiez, vous ne suiviez uniquement votre conscience et votre religion. Monseigneur le premier président, du nom et de l'autorité duquel la brigue avait voulu se couvrir et s'appuyer, m'a fait l'honneur de me dire que notre nation lui ferait plaisir de ne confier un emploi si grand, si important au salut des ames, qu'au plus honnête homme, au plus digne; qu'il lui

donnait sa voix et tout ce qu'il pouvait avoir de crédit auprès de vous.

Cet admirable accord des deux puissances sera dans l'avenir un illustre avertissement aux grands de ne point interposer leur autorité dans nos délibérations, dont la religion doit être la seule règle; et à nous, de ne point laisser ébranler notre fidélité à la loi du devoir, et notre conscience, par les sollicitations des grands.

Allez donc, messieurs, dans vos tribus délibérer sur l'affaire proposée, après que vous aurez entendu monsieur le censeur, et que, par une courte prière, nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit; et souvenez-vous que Jésus-Christ assiste à vos délibérations comme témoin et comme juge.

C. ROLLINI ORATIONES.

Oratio habita in Regio Franciæ Collegio, quum ad eloquentiæ cathedram promoveretur, anno 1688.

DE REGE PACIFICO.

Quamvis in bello soleant, tanquam in illustri quodam theatro, cum specie atque pompâ explicare se imperatoriæ regiæque virtutes, nec principum vel auribus vel animis oratio ulla suaviùs blandiri possit quàm quæ ipsorum victorias ac triumphos magnificè ostentet, tamen de Ludovico Magno sic hodiè aggredior dicere, ut omissâ prorsùs parte illâ immensâ gloriæ, quam ei invicta tot bellis dextra peperit, beatis hisce pacis temporibus tota mea oratio includatur. Omittamus igitur ad tempus præclara illa nomina insignesque titulos, quos nostro principi non arrogavit ambitio, non affinxit error, non adscivit adulatio; sed populorum consensus tribuit, rerum magnitudo meruit, veritas ipse detulit. Liceat silere de Ludovico Belgico, Batavico, Sequanico, Germanico; liceat seponere paulisper ex animo bellatorem, victorem, domitorem gentium. Absint ab oratione nostrâ, quæ ille ab hisce temporibus abesse voluit, armorum tumultus, belli fragor, strepitus victoriarum. Quem olim in acie fulgurantem, tonantem, non sine aliquo horrore mirabamur; eumdem nunc in otio, suis triumphis, suâ gloriâ fruentem, securè contemplemur. Uno verbo gratulemur hodiè REGI PACIFICO.

Neque verò est quòd ista pacifici regis appellatio, quia fortassè pompæ minùs habet et ostentationis, Ludovici Magni nomine parum digna videatur. Summus ipse regum arbiter et exemplar Deus, in illo splendore fastigioque gloriæ quâ solium ejus undique circumfulget, hunc titulum non respuit. Exhibetur ille quidem interdum in sacris litteris, tanquam Deus exercituum,

tanquam dux aliquis et imperator, fulgure ac tonitru armatus, sedens in curru igneo; sequuntur innumeræ legiones quæ sub ejus quasi signis decertant; ante ejus faciem mors terrorque incedunt; ad pedes corruunt attriti hostes; ipsa terræ fundamenta penitùs concutiuntur. Est illa numinis imago magna, excelsa, nobilis; sed tamen magis composita ad terrorem incutiendum, quàm ad alliciendum amorem efficax. Multò nobiliùs diviniùsque in ipso pacis domicilio dominatur pacificus ille rex, ubi totum hunc orbem atque hæc omnia, quæ nos tanto strepitu ac fragore volvi cernimus, immotus ipse ac quietus movet, agitat, moderatur.

Sic fermè est de Ludovico Magno : nec vereor ne ista adulatoriè magis quàm piè dixisse videar; quandoquidem in regibus, hoc est in terrestribus diis, eminere debet expressa quædam similitudo cœlestis æternique numinis. Sic, inquam, fermè est de Ludovico Magno. Quum laudes ejus bellicas attentè consideramus, quum tempestatum asperitatem, iniquitatem locorum, paludum voragines altissimas, rapidissimorum fluminum vortices, maximorum exercituum conjuratas vires ab eo incredibili virtute superatas cogitamus; quum rapiditatem illam victoriarum, hactenùs inauditam, seriemque triumphorum nullis belli offensionibus interruptam intuemur; quum stupemus Fortunam, Ludovici Magni virtutis quasi æmulam, terrâ, mari, hieme, æstate, in obsidionibus, in præliis, in Africa, in Europa, ubique regi nostro famulantem, sicque sapientibus ejus consiliis addictam, ut gallica quodammodo et stipendiaria Ludovici facta videretur; hæremus perculsi tantarum admiratione virtutum, nec majus quidquam aut illustrius animo fingi posse arbitramur.

Est tamen aliquid, auditores. Quidnam illud tandem? Idem Ludovicus, at quietior et tranquillior, in sinu pacis et otio conquiescens; erectus interim et in omnes regni partes tuendas intentus; Galliam latè, quaquà patet, universam, prudentibus consiliis, ceu familiam unam, sapienter administrans; inter vicinarum gentium metus, pavores, trepidationes, placidus ipse ac securus; denique ex amœnissimis Versalii collibus, et illo secessu planè regio, totius circùm Europæ suo arbitrio fata dispensans.

Hæc in Ludovico Magno hodiè laudanda aggredior. Ejus singulari beneficio admissus recens in hanc regiam artium omnium scholam, atque adeò pacis amicam domum, de pace mihi dicendum esse duxi. Ludovicum igitur, sive apud hostes, sive apud suos in pace spectetur, utrobique magnum duabus hujusce orationis partibus breviter demonstrabo.

Quas lauros in bello colligunt plerique imperatorum, ejusmodi ferè sunt, ut, nisi continuò alantur, ut ita dicam, martiis sudoribus, et hostium cruore frequenter aspergantur, marcescant statim, suamque amittant illicò viriditatem. Eorum fama omnis apud hostes existimatioque nominis, ità conjuncta cum strepitu bellorum est, ut statim atque clangor ille buccinarum et tubarum sonus conticuit, ipsa quoque alto veluti mersa silentio obruatur. Ejusmodi heroas in bello terribiles, in pace obscuros, torrentes esse quosdam dixeris, qui, sæviente procellâ, præcipiti per agros abrepti impetu, omnia latè cum ingenti fragore depopulantur; mox serenitate ortâ, sic decrescunt paulatim placidèque dilabuntur, vix ut ulla eorum vestigia appareant.

Longè alia est Ludovici Magni apud hostes gloria. Quanquam illa in acie, in castris, inter arma et clamores nata est; quanquam adolevit inter victorias ac triumphos, non minùs tamen viget nunc in umbrâ atque in otio; immò, quam in bello non habuerat, suam quamdam in pace maturitatem assequuta est. Terror ille qui quondam, bellante Ludovico, vicinarum latè gentium animos pervaserat, nostrosque percurrens exercitus, veluti quidam hostibus stragis prænuntius, eorum vires antè fregerat quàm adessent arma Ludovici; nedum evanuerit ipsâ diuturnitate temporis, armisque positis conciderit, confirmatus ex illo quotidiè magis, penè jam in immensum excrevit.

Quamvis redeuntem e bello Ludovicum, atque e triumphali curru descendentem suo sinu excipiens amica Pax, victori arma detraxerit, laureatisque ipsa manibus castrensem ei pulverem sudoremque bellicum absterserit; quamvis vultum illum minacem, imperatoriumque ardorem oculorum, quo suis animos, terrorem ac fugam hostibus injiciebat, blandioribus quibusdam

illecebris attemperans, afflaverit majestatem illam oris quæ non minùs amorem populorum quàm venerationem allicit; tamen eum semper armatum, semper terribilem; in acie inter invictas illas suorum Gallorum catervas, urbes situ munitissimas expugnantem, validissima oppida diruentem, maximos exercitus profligantem, sibi hostes videntur intueri. Ita est, auditores. Ludovicus etiamnum oculis hostium talis obversatur, qualem ipsum olim vidêre ad Rhenum, ad Scaldim, ad Valencennas, ad Cameracum, quum egregio pulvere conspersus eorum acies latè fugaret ac cæderet.

Quòd si tantùm valet apud illos vel ipsa præteriti recordatio temporis, quantùm status iste præsens Galliæ, instructissimæ classes, numerosissimi exercitus, juventus illa nobilis, quæ in medio pacis otio bellicis artibus eruditur, nostris hostibus terrorem incutiunt!

Habebatur olim gallica gens parum apta maritimis expeditionibus, hancque omnem gloriam vicinis gentibus cessisse ultrò videbatur. Non passus est Ludovicus Galliam, imperante se, victricem ubique ac dominam, non ipsius quoque maris imperium obtinere. Jam illa munitissimis undique cincta portubus, classibus formidolosis armata; nautarum, remigum, propugnatorum multitudine abundans, utrique latè mari dominatur. Vos, longinquæ regiones, imploro, et sola terrarum ultimarum; vos, maria, portus, insulæ, littoraque! Quæ est ora, quæ sedes, qui locus, quò non pervaserit fama terrorque formidandæ illius classis, quæ in omnes pariter intenta partes, omnibusque minitans, ad erumpendum unius Ludovici nutum exspectat; quæ toti Oceano imminens, affert mercatoribus nostris salutem, civibus securitatem, sociis præsidium, hostibus metum, orbi penè dicam universo admirationem, stuporem, horrorem?

Receptaculum infame prædonum, scelerata civitas, nimiùm diu totius orbis christiani spoliis ditata! Jam actum est de te, Algeria, actum est. Ut cœlo etiam maximè sereno tonitrua interdum audiuntur, ita Ludovicus in media pace Galliæ, suos in te ignes, suum fulmen jaculabitur. Experta vindicem ejus dextram, debueras resipiscere. Tota, tota, inquam, nostris ignibus de-

flagrabis. Audiet cum ingenti gaudio ruinæ tuæ sonitum totus orbis, tuoque incendio gentes ultimæ, tanquam jucundissimo spectaculo, suavissimè perfruentur.

Navigabitur interim toto latè mari sine ullo vel mortis vel servitutis periculo; et quod olim Augusto Puteolanum sinum fortè prætervehenti nautæ quidam vectoresque de navi Alexandrina, hoc idem tibi, Ludovice, quotquot per hæc loca navigabunt, non sine votis faustisque precationibus acceptum referent: Per te, Ludovice, vivimus, per te navigamus, per te fortunis ac libertate fruimur.

Neque terrâ minùs quàm mari viget Gallici nominis gloria. Olim Pax, tanquam virgo quædam pavens ac timida, omnia circumspiciens, omnia cavens, armorum inimica, omnisque impatiens fragoris ac tumultûs, abdita penitùs intimis regum palatiis, inter affluentes undique delicias atque ludos, penè dicam in ipso inertiæ sinu molliter et parum honestè conquiescebat. Eadem nunc, regnante Ludovico, didicit inter arma impunè versari, sine ullo metu mediis errare castris, ipsis præesse exercitibus, et tanquam regina quædam præpotens opera militibus ac labores dispensare atque moderari. Ecquid enim aliud agunt numerosissimi illi exercitus, quos passim in diversis regni partibus alit ac sustentat rex potentissimus? Nonnè videntur sub ipsius Pacis quasi signis novam exercere militiam?

Militum animi sic fermè sunt: nihil in iis medium. In belli laboribus, plus quàm viri; in pacis deliciis nonnunquam minùs quàm feminæ. A labore ad otium, ab otio ad inertiam, ad omnem indè licentiam et libidines effunduntur. Vidit hoc Ludovicus, nec passus est invictos illos Gallorum animos, quos nec vis frigorum, nec ardor æstatum, nec locorum asperitas superare unquam potuerant, frangi deliciis, diffluere otio, languescere inertiâ. Cepit audax illud, et, penè dicam, immane consilium, at plenum sapientiæ et providentiæ, montium altitudines deprimendi, extollendi profunditates vallium, non tam ad irrigandos sui Versalii hortos accersitis longè et quodammodo peregrinis fontibus, quàm ut funestum suis exercitibus arceret veternum. Sic autem tempora quietis laborisque dispertiit, ut militum vires nec continuo labore velut obtusæ hebescant, nec enervatæ

longiori otio dissolvantur. Quasi timeret ne Galli in pace pugnandi et vincendi consuetudinem amitterent, novam eorum virtuti ad pugnandum et vincendum materiam obtulit. Dedit eis quasi hostem naturam ipsam, cum quâ luctarentur, quam subigerent, quam vincerent, quam invitam ac repugnantem Ludovici consiliis parere cogerent. Et nunc illi pro hastâ, pro gladio duris ligonibus armati, iisdem manibus quibus toties repressere hostium impetus, fluviorum cursum refrænant ac reprimunt; eâdem virtute quâ fossas aggeresque superabant, nunc et subvertunt montes, et valles in æquatam agri planitiem adducunt.

Macti istis animis, egregii milites, nec pace minùs quàm bello invicti; urgete alacriter opus dignum magnitudine imperii, dignum vestro nomine, dignum regiâ magnificentiâ. Nec tantùm Ludovico Magno allaboratis. Vobis, vobis, inquam, immortale gloriæ tropæum vestris ipsi manibus erigitis. Quandiu enim opera illa stabunt (stabunt autem æternùm), nunquam de vobis posterorum gratissimus sermo conticescet. Hoc, inquient stupentes tantam molem substructionum, hoc illustre monimentum et obsequii et amoris in regem sui posuerunt in otio victrices illæ Gallorum catervæ, quæ sub Ludovico Magno totam Europam implerunt sui terrore nominis, suisque victoriis peragrarunt.

Quem interim sensum putatis esse vicinarum gentium, dum famâ ipsâ ac rumore nuntio audiunt nostros exercitus, quorum ardorem bellicum pacis otio restinctum iri fortasse sperabant, optabant certè; quotidianis laboribus qui non multum ab opere castrensi abhorreant, Romanorum more, tanquam in ipso belli æstu exerceri? At quis eorumdem animus, quæ trepidatio, quum ipsi suis penè oculis vident, non procul à se, in ultimis regni nostri finibus, inter illa ipsa nostrarum monumenta victoriarum, in his illustribus oppidis, heu! suis quondam, nunc virtute Ludovici imperio gallico additis, quum vident, inquam, nobile examen adolescentum imbui jam nunc præceptis bellicis, artemque præclaram pugnandi ac vincendi a teneris annis edoceri.

O magnitudinem imperii nostri! O sapientiam Ludovici singularem! dignum totius orbis oculis in mediâ pace spectaculum! Dum ex unâ parte in superbis illis ædibus, quas in ipso reginæ

urbis aditu, novitate singulares, amplitudine illustres, magnificentiâ verè regias exstruxit Ludovicus, milites fortissimi quidem, at parum bello felices, annis, laboribus, vulneribus fracti, contusi, debilitati, in summâ tranquillitate, in summo otio, paternis Ludovici curis sustentati, suarum veluti sub umbra laurorum placidè conquiescunt; dum ibi triumphales veterani ac laureati senes mortem, quam toties in acie, inter tela, inter ignes ruentem impunè lacessierunt, eamdem nunc lentis ad se passibus accedentem patienter exspectent: interim ex alterâ parte adolescentes nobiles pulchro incensi amore laudis, ætate eâ quæ plerumque laboris ac disciplinæ insolens, recentis, et, ut ita dicam, crudæ adhuc libertatis dulcedine intemperanter avidèque se saturat; relictis ultrò paternæ domûs deliciis, translatique subitò e placidis Musarum ædibus in turbulenta Martis castra, duris militiæ laboribus assuescunt, artisque bellicæ præceptis imbuuntur.

At quibus præceptis? Deducuntur egregii juvenes ad ea ipsa loca, quæ Ludovici recentibus impressa vestigiis videntur adhuc quiddam spirare bellicum, martiosque afflare spiritus. Monstrantur capta ab eo oppida, expugnatæ arces, superata flumina. Hìc, inquiunt, Ludovicus aciem ducebat; hìc ipse præsens, voce, nutu, exemplo, labores urgebat; hac parte urbem obsedit, hac expugnavit. Proponitur illis continuò ante oculos vita Ludovici, in quam unam intuentes discant quemadmodum castra metari oporteat, agmen ducere, signa conferre; commeatus vel expedire suis, vel intercludere hostibus; obsidionem nunc urgere acriter, nunc sapienter trahere; hostium sagaciter odorari mentem, fallere consilia, discutere artes, vitare insidias; eorum vires nunc palàm et aperto marte frangere, nunc solertiâ eludere, nunc morâ ipsâ et cunctatione consumere. Uno verbo, singula artis militaris præcepta, singulis Ludovici victoriis quasi consignata, traduntur nobilibus gloriæ candidatis.

Faxit belli pacisque summus arbiter Deus, ut vicinæ gentes expertæ quid possint arma Ludovici, et in resarciendis belli damnis etiamnum occupatæ, nunquam pacis leges violare audeant! At si quo fortè casu bellum ingruat, quiesce, Gallia; tremite, hostes: mari, terrâ, classibus, exercitibus, omni copia-

rum genere sic abundamus, ut timere neminem, omnibus terrori esse debeamus.

Audiistis hactenùs quantus in pace apud hostes sit Ludovicus: idem quantus sit apud suos, dùm alterâ orationis parte demonstro, eâdem me, precor, attentione recreetis.

Ea est regum conditio, ut Deum inter et homines positi, alternas habeant parendi et imperandi vices; ac quemadmodum suprà cæterorum capita mortalium longè sublimes eminent, ita suis ipsi cervicibus imminentem Deum agnoscere ac vereri debeant. Ex illo duplici fonte profluunt omnia regum officia, omnisque eorum felicitas. Debent obsequium supremo regum dominatori Deo, coram quo omnis eorum majestas pulvis ac cinis est : debent præsidium suis populis, in quos ideò tantùm obtinent imperium, iis ut prodesse possint.

His fundamentis tota Ludovici gloria nititur. Quum in omni vita, tum præsertim pacatis hisce temporibus, quibus respirare tandem potuit ex diuturna bellorum agitatione; intra suam Galliam curas omnes suas cogitationesque definiens, totus in hoc incubuit, ut et cultum Dei promoveret in dies magis ac magis, et populorum felicitati consuleret.

Cogitanti mihi sæpiùs quæ sit religionis excellentia, quæ dignitas, mirum videri solet eam, quamvis divinum quiddam æternumque sit, iisdem tamen, quibus humanæ res ac caducæ, vicibus esse obnoxiam, variisque temporibus ac locis multa sæpè pati vel detrimenta, vel intervalla suæ auctoritatis. Habet illa suas quasi ætates suosque progressus. Tenuis primùm et infirma nascitur; crescit deinde paulatim, adolescit, viget, roboratur; postremò, quasi consenescens, et magnitudine quodam modo laborans suâ, ita solet interdum subitò decrescere, fluere, labi, ut mox funditùs occasura esse videatur. Nunquam tamen illam Deus exstingui patitur atque opprimi. Excitat principes atque reges, qui eam a cæteris ejectam apud se excipiant, infirmam tueantur, labantem sustineant, penè occidentem et ruinæ proximam ab interitu vindicent.

Talem Ludovicum his nostris temporibus destinavit æternæ Mentis providentia, non quidem qui jacentem et afflictam reli-

gionem in Galliâ excitaret (annis enim ferè mille et ducentis, nunquam interruptâ serie, nobis quasi per manus tradita a majoribus, in solio regum nostrorum sedet, atque inter corruentium undique imperiorum fragorem ac ruinam ipsa illæsa atque integra dominatur), sed qui aliquâ sui parte turpiter deformatam antiquæ et nativæ pulchritudini restitueret.

Deus immortalis! qui status erat Galliæ? Non loquor hìc de funestis illis temporibus, quum violatæ leges, spreta regum majestas, eversa Dei templa, obrutæ aræ, effusus civium et fratrum cruor. Taceri decet ista dedecora, non contumeliosâ commemoratione renovari. Atque utinam, ut ex animis nostris, ita ex annalium monumentis, illorum temporum memoria penitùs eradi posset! Saltem, quoniam ejuratis suis erroribus, cum Deo, cum rege, cum suis fratribus, hoc est nobiscum, in gratiam rediere; tegenda sunt ista omnia, obruenda sunt, obterenda sunt silentio atque oblivione sempiternâ.

Loquor igitur tantùm de illa dissimilitudine et discordia religionis. Versabantur nobiscum intra ejusdem regni limites, in iisdem urbibus, sub iisdem tectis, homines non fortassè a nobis studio et voluntate alieni, sed (quod gravius) opinionibus et religione abhorrentes. Habebant suos sibi doctores, sua templa, suas cærimonias. Quasi verò posset Christus dividi! Sequebantur miseri pro veritate mendacium, pro corpore umbram, pro luce tenebras. Esto, non essent per se ipsi et ex natura sua turbulenti et seditiosi; esto, fide et obsequio in regem nobiscum certarent; at insidebant altè in eorum mentibus, etiamsi ipsi non intelligerent, æterna discordiarum semina. Quidquid enim fremant hæreseos propugnatores ac vindices, hujus ingenium est (loquor de hæresi ipsâ, fratribus nostris parco), hujus ingenium est, homines in Deum, cives in regem armare: pascitur illa cruore ac cædibus, rebellione gaudet, impietate delectatur. Talibus præceptis instituti, ab ipsa infantia pravis imbuti opinionibus, prætereà delusi miserabiliter malignis artibus suorum doctorum, hoc est latentium sub pastoris habitu luporum; quid mirum, si tantâ pertinaciâ suos errores tuerentur?

Huic malo remedium attulit Ludovicus. Cæco impetu ruentes in certam perniciem, salutari dextrâ sustinuit. Aberrantes a

recto itinere, in relictam patrum viam compulit. Aversantibus lucem et in suas tenebras magis ac magis immergentibus, tam prope veritatis faces admovit, ut invitis ac repugnantibus oculis lucem veritatis haurire cogerentur.

Et hoc est omnium operum quæ in vita unquam confeceris, Ludovice, maximum. Prælia, victoriæ, triumphi, cætera principum decora perstringunt quidem oculos suo fulgore; at eadem sæpè jactata manibus et excussa, reperiuntur veræ solidæque gloriæ inanissima, præsertim si non opinionis humanæ, sed christianæ veritatis trutinâ expenduntur. At ista laus, quam in extinguenda hæresi modò consequutus es, maximè solida constansque est, siquidem religione ipsâ, quâ nihil solidius constantiusque, nititur.

Non sola hæresis religionis dignitatem labefactat; vitia quoque hominum christianorum ejus sanctitati maculam labemque maximam inurunt. Iis igitur bellum indixit Ludovicus. Atque ab aula sua duxit initium. Nemini ignotum quid sit aula. In ea vitium, tanquam in nativa sede ac regno, liberè dominatur, et per ora hominum insolenter erectâ cervice fertur; at virtus, ceu peregrina quædam et hospes, vix audet frontem suam exerere.

Hanc verùm faciem immutavit Ludovicus. Virtutem extorrem olim et exulem, secum in solio collocavit, secum in purpura sedere jussit. Eam sibi comitem et administram adjunxit, eam omnium factorum, consiliorum susceptorum judicem et arbitram, totiusque vitæ ducem assumpsit. Vitium autem non quidem prorsùs expulit ab aulâ (quis enim id possit assequi?), at saltem coegit abdere se in tenebras, suamque deformitatem involucris quibusdam et quasi velis tegere.

Nostis, auditores, quàm frequenter nomen Dei, sanctum illud et terribile, in ore impiorum convicia evomentium, et quàm impunè versaretur. Immò ab hominibus etiam non improbis usurpabatur continuò, consuetudine miserâ quâdam, velut ornamentum aliquod condimentumque sermonis. Ad coercendam hanc licentiam, divi Ludovici hæres successorque dignissimus omnem legum, edictorum, pœnarum severitatem adhibuit.

Domum verò Dei, quâ nihil apud nos debet esse augustius, quam semper præsentis Numinis tremenda majestas implet, ad

quam non nisi paventes, et sacro horrore perfusi accedere debeamus, ut tamen quotidiè profanari cernimus! Delubrum sanctitatis est, fit diversorium impietatis; Dei domicilium in terris est, fit mortalium domus, immò templum. In medio sacrorum apparatu, in intimis penetralibus, sub ipsis penè aris, in locum æterni numinis adorantur (sine gemitu hoc dici non potest), adorantur, inquam, in locum æterni numinis, viva idola et simulacra, in hoc diversa multùm ab ethnicorum simulacris et idolis, quòd oculos habent et vident, aures habent et audiunt, os habent et loquuntur.

Laboranti hac parte religioni non defuit Ludovicus. Regiam auctoritatem interposuit, minas intentavit, metum ostendit. Paternâ tamen bonitate impulsus, tempus dedit et spatium, si fortè homines hoc terrore commoti ad se redirent; imitatus ipsius Dei consuetudinem, qui, ante quàm plectat sontes, eos diù minis territat. At non patietur ampliùs optimæ matris Ecclesiæ, quia inermis est, auctoritatem ab impiis filiis impunè violari.

Scilicet natu maximus ipse filius, ideò præcipuè sibi traditam ab immortali Deo regiam potestatem meminit, ut suæ et omnium nostrûm communis parentis Ecclesiæ jura dignitatemque defendat. Hinc incredibile illud Ludovici studium, ad asserendam illi suam auctoritatem, ad confirmanda ejus judicia, ad tuendas illius immunitates. Hinc promulgatum non ita pridem edictum illud plenum sapientiæ et æquitatis, quo administris Ecclesiæ, rurisque pastoribus, vix nonnullis in locis præ inopiâ et egestate animam trahentibus, assertum est undè vitam honestiùs saltem commodiùsque sustentarent. Quæ verùm indignitas! Dum pondus æstûs et diei portantibus deerat interdum undè vitam alerent, undè corpus tegerent; interim alii, quibus nulla super grege cura, nulla solicitudo, benè pingues, longo ac molli otio saginati, alienis laboribus in umbrâ atque in otio tranquillè fruebantur. Meliùs certè nunquam Ludovicus potuit, nec de religione ipsâ, nec de suis populis mereri; quorum æternæ saluti quantùm hoc edicto providerit nemo est qui non intelligat.

At parùm id quidem esset, nisi præterea eorumdem populorum fortunis ac felicitati consuleret. Et ista nunc cura regis ingentem animum occupat. Ecquid enim sibi volunt recentes

istæ legationes per totam Galliam magistratuum clarissimorum? quid istæ per oppida concursationes? quid lustrationes provinciarum? quid ingens iste rerum apparatus? Nonne ista omnia clamitare nobis et significare palàm videntur, grande quiddam meditari Ludovicum, quo suis populis prodesse possit?

Ea plerumque solet esse regum infelicitas et miseranda sanè conditio, ut alienis tantùm et oculis videant, et auribus audiant. Quamvis habitent in medio regno, longè tamen abesse videntur a suis, et velut in seposito quodam procul orbe versari. Eos inter et populos quidam quasi murus interest, famelica illa aulicorum et adulantium caterva, quæ honoribus et opibus saturata nunquam, iisque semper avidè inhians, obstat quominùs ad regias aures inopis et egeni languida vox et suspiria perveniant.

Apparet rem longè aliter se habere : esse cujus domus, animus, aures semper pateant querelis miserorum : esse qui in summa dignitate tanquam ipsius Dei manu ideò se constitutum putet, ut apud regem fungatur eodem ministerio, quo apud Deum ille angelus, cujus manibus in sublime altare Numinis mortalium preces et vota perferuntur. Et quæ est regis indoles, qui ipsius in populos amor, spes in futurum maximas certissimasque licet concipere!

Sed quid ego cogitata tantùm, necdum perfecta Ludovici consilia commemoro, quum tam illustria monumenta extent regiæ simul et paternæ in pauperes caritatis ac munificentiæ? Excitate animos vestros, auditores. Si in annalibus regum nostrorum aut etiam exterorum legeretis, extructam esse domum amplam et magnificam, quæ esset paupertati ac pudori asylum et perfugium; in qua trecentæ nobiles virgines honestè et liberaliter educarentur; informarentur a teneris annis ad pietatem et religionem; denique omnibus artibus, quæ mulieres decent, instituerentur : vestram fidem obtestor, auditores; vestrum judicium imploro; quis esset sensus vester, quæ admiratio, qui stupor! Atqui ejusmodi domus hac ætate nostrâ, recentissimè, regis Ludovici curis constituta est, non procul ab hac civitate, ferè sub oculis nostris : et tamen nescio quomodo istis miraculis, quia juxta sunt, parùm afficimur; quasi verò rebus præsentibus et in conspectu nostro positis minor reverentia debeatur.

Vix credibile est quàm longè latèque pateat ista Ludovici munificentia. Sic enim parentum in bellis de rege et regno bene meritorum virtutem remuneratur; providet pupillarum orbitati; viduarum egestatem et luctum consolatur; familias illustres olim, at temporum injuriâ afflictas et jacentes, excitat atque erigit; ætatem lubricam admodùm, et injuriæ valde obnoxiam, ab omni periculo vindicat; portum offert castitati, quæ inter angustias egestatis, inter tot peccandi illecebras posita, vix triste naufragium vitaré posset; regno suo format et instruit sapientes matresfamilias, quæ in suas quæque provincias reversæ, quo animo liberos suos et cultum Dei et amorem regis edocebunt! Aris denique destinat sanctas virgines, quæ pro regni regisque incolumitate immortali Deo vota continuò precesque offerent. Nihil certè vidit ætas nostra hoc opere illustrius.

Habetis, auditores, regnantis in pace apud suos Ludovici speciem atque imaginem, non adumbratam inani fuco adulationis, sed ipsius veritatis coloribus et penicillo expressam. Unum jam superesset, ut postquam exposui quemadmodum Ludovicus totum se Deo, totum se populis consecravit, explicarem quid pro ipso Ludovico Deus, quid populi effecerint. Statuerem ante oculos vestros, tanquam illustre præmium illius in Deum pietatis, florentem fortunam domûs ac stirpis regiæ, præsentemque in tot nepotibus, et jam nunc imperio Gallico assertam æternitatem. Amoris verò in populos mercès adesset omnium jucundissima, amor ipse populorum in regem infinitus. Commemorarem non erectas ei per totam Galliam statuas equestres, pedestres, ex ære, ex marmore; sed diem illum, qui unus Ludovico instar immortalitatis esse debuit, cùm Parisina civitas multis quidem aliis virtutibus insignis, candore animi, bonitate indolis, priscâ simplicitate morum, religionis integritate; sed præsertim fide, obsequio, amore in suos reges excellens; quum illa, inquam, e suis quasi convulsa sedibus, obviam regi prodiit ad gratulandum ei restitutam a Deo sanitatem.

At non sinunt angustiæ temporis, ista ne quidem leviter a me delibari, admonentque me ut dicendi finem ante faciam, quàm vos attentè audiendi. Etsi enim pro infinitate rerum a Ludovico Magno in pace gestarum, nunquam haberi possit oratio longior,

pro mea tamen in dicendo mediocritate, vereor ne fortasse nimiùm diu aures vestras obtundere videar. Equidem rectè intelligebam opus hoc, quod susciperem, esse ejusmodi cujus magnitudinem nec angustiæ pectoris mei capere, nec hujus infirmæ adhuc et hodie primùm in publicam lucem prodeuntis eloquentiæ timida vox sustinere posset. At recentibus Ludovici beneficiis ornatus, ejusque singulari liberalitate in hanc regiam Galliarum scholam advocatus, non potui continere me, quin statim oratione aliquâ, etsi parùm dignâ Ludovico Magno, gratum memoremque animum significarem. Et verò quî silere possim, quum ego id ætatis collegam me additum iis videam, quibus uti magistris esset mihi perhonorificum? Nimirum (dicam enim quod sentio) quemadmodum olim Romæ interdum solebant adolescentes admitti in senatum, sedere inter illos prudentiâ non minus quàm ætate venerandos senes, interesse etiam deliberationibus rerum maximarum, ut talibus assuefacti exemplis paulatim assumerent senatoriam gravitatem, animosque ad magna quondam et præclara fingerent : ita mihi videor in hunc doctissimorum hominum illustrem cœtum admissus, ut in eos continuò intuens, ipse quoque possim aliquando hujusce domûs celebritate dignus exsistere. Videte autem, clarissimi collegæ, quantam mihi fiduciam afferat vestri existimatio nominis. Quantumvis mediocriter et a natura et a doctrina instructus huc accedam, non diffido fore ut vestris exemplis excitatus adjutusque consiliis, id tandem assequar, ut huic scholæ non sim omninò dedecori. Certè quantùm in me erit, studio atque industriâ enitar, ut qui me vicarium suæ diligentiæ ultrò assumpsit, vir scriptis et laboribus suis de immunitatibus ecclesiæ gallicanæ deque ipsâ religione tam benè meritus, expectationem de me suam, si non expleri omnem, at saltem utcumque sustineri videat. Maximè verò ad laborem inflammabor, quum meminero cujus auspiciis hanc illustrem domum ingressus sim. Non possum enim, auditores, non publicè gratulari talem patronum et mihi et omnibus literatis hominibus, quibus ille Mecœnas adhuc puer, sed jam doctorum dulce decus et præsidium, in me ornando sustulisse signum videtur, quid eos in posterum sperare oporteat. Scilicet dum clarissimus ejus parens regum maximo adstat fidus admi-

nister, unus exequendis Ludovici consiliis, et tantæ negotiorum moli sustinendæ par; interim dignus tali parente filius, ætate puerili nihil puerile agitans, in se curam recipit literas hominesque literatos fovendi; et longè gravissimis rebus occupatissimum patrem, quâ potest, istâ parte curarum levat. Inter tot incitamenta laboris ac diligentiæ meum erit efficere, ne quum aliunde nihil defuerit, unus ipse mihi defuisse videar. Dixi.

Gratulatio ad Serenissimum Delphinum. *

Dum paucis abhinc mensibus Ludovico Magno publicâ oratione gratularer, auditores ornatissimi, non arbitrabar fore ut bellorum incendia, quæ tunc vel exstincta prorsus vel certè sopita videbantur, tam repentè deflagrarent; nec sperabam mihi, qui recèns placidas ac minimè tumultuosas regis pacifici laudes attigissem, tam citò serenissimi Delphini labores arduos bellicasque virtutes plenas fragoris ac strepitûs esse celebrandas. Diversum sanè ac longè dispar orationis argumentum! Tunc proponebam oculis vestris Ludovicum, defatigatum vincendo, suisque lauris coopertum undique ac penè obrutum, positis ultrò armis, et imperatâ pace devictis hostibus, nobili verèque regali otio tranquillè perfruentem. Hodie verò idem propono vobis novum heroem, hactenus privatæ vitæ velut angustiis inclusum, Martisque expertem, abrupto repentè otio transvolantem in castra, et per vestigia parentis, hoc est, per aperta belli pericula, per duros labores, per expugnationes urbium, per clades hostium, ad immortalitatem nominis incredibili celeritate properantem. Narrabam antea quemadmodùm egregii milites, tandiu assueti sub Ludovico pugnare ac vincere, iisdem manibus, quibus hostem nuper fuderant, contra naturam ipsam lu-

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 11 décembre 1688.

Le 5 de ce mois, le sieur Rollin, professeur royal d'éloquence, et un des professeurs du collége du Plessis-Sorbonne, prononça le panégyrique de monseigneur le Dauphin sur ses premières victoires, en présence d'un grand nombre de personnes de qualité, qui furent extraordinairement satisfaites de l'éloquence avec laquelle il traita cette belle matière.

etarentur, eamque subigerent ac domarent; ne scilicet amitterent in pace præclaram pugnandi ac vincendi consuetudinem. At eosdem hodie exhibebo, similes quodammodò eorum Judæorum, qui et in opus simul et in hostes intenti, ædificabant alterâ manu, alterâ gladium tenebant: nostros, inquam, exhibebo milites, relicto opere, abjectisque ligonibus, repentè signo dato erumpentes in hostem, et Delphino duce urbium mœnia multò faciliùs alacriùsque subvertentes, quàm antea montium altitudines deprimebant.

Felicem me, auditores, cui liceat in tam augusto clarissimorum hominum cœtu, novo imperatori primitias triumphorum illustres et pulchra belli rudimenta gratulari; ipsique Ludovico, rerum omnium quas Delphinus gessit geretque, authori et duci, novum hoc laudis vectigal persolvere, quo nullum sanè parenti optimo neque jucundius neque acceptius offerri potest!

Id verò ut auderem aggredi, quum mea me voluntas impulit, studiumque incredibile erga Regem et Delphinum, quod mihi commune cum omnibus Gallis est, tum adhortatio et tacita vox Academiæ principis, quæ nulli regum unquam tantum debuit, quantum a Ludovivo et accepit jam, et in posterum expectat; tum denique Sorbonæ auctoritas, hujusque nostræ domûs antiqua consuetudo, quæ nunquam hactenus celebrandis principum natalibus vel triumphis defuit. Cuperem, auditores, nihil afferre ad vos nisi dignum auribus vestris, dignum magnitudine argumenti, dignum etiam et hujus palestræ, et Sorbonæ matris, et ipsius Academiæ principis existimatione ac nomine. At si in laudando Delphino vincar a cæteris oratoribus ingenii laude et eloquentiæ famâ, quod facillimum erit; saltem, quod unum in me est, non patiar ab iisdem me vinci pietate et obsequio in Principem.

Atque ut ad rem ipsam veniamus, ita ego recentes serenissimi Delphini victorias pertractabo, ut duabus hujusce orationis partibus expendam, quid illæ victoriæ apud hostes, quid apud Gallos effecerint; quantum illis terrorem, luctum, desperationem; quantam nobis securitatem, lætitiam, spem attulerint; uno verbo ex his victoriis conjiciemus, qualem hostes imperatorem metuere debeant, qualem Galli sperare principem

Sinite me, auditores, antequam ad serenissimi Delphini triumphos veniam, paulò longiùs liberiùsque digredi in ea tempora, quæ proximè hoc bellum antecesserunt. Fruebatur tranquillâ pace totus ferè christianus orbis Ludovici Magni beneficio, ejusque sapientibus consiliis per universam latè Europam secura religio triumphabat. Nunquam illa in terris visa est aut splendere illustriùs, aut gloriosiùs efficaciùsque dominari. In Gallia, in Hungaria, in Britannia, ubique florebat; in Gallia, optimæ matris instar, filios ad se charitate non minùs quàm imperio revocans; in Hungaria, ceu metuenda bellatrix, vi, ferro, terrore hostes Christiani nominis domans ac conterens; in Britannia, tanquam regina quidem sed exul, solium unde per vim dejecta est, partim auctoritate, partim obsequio et blanditiis affectans.

In Gallia, ubi certam sedem domiciliumque statuit, et tanquam in suo regnat; victoriis ac triumphis Ludovici sola perfruens, videbat non sine incredibili voluptatis sensu redire ad se quotidie multos ex iis, quos vel misera nascendi conditio parentumque disciplina, vel nescio quæ ingenita levitas animi mentisque cæcitas, vel pertinax obstinatio sententiæ, et pravus quidam deceptos se fatendi pudor, vel denique latentium sub pastoris habitu luporum iniqua fraus et malignæ artes, ab optimæ matris gremio abstractos retinebant.

Ex altera parte eadem religio non magis Germanorum impetu adversùs Ottomanos defensa, quàm illustri otio et voluntariâ quiete Ludovici, a bello, hoc est a vincendo sponte cessantis, et alienos triumphos non solùm sine invidia sed etiam cum gaudio intuentis; eadem, inquam, religio urbes, provincias, regna integra Austriacæ ditioni lucrabatur; obsecundante Galliâ, si non armis victricibus, ut sæpe aliàs, at certè communibus studiis atque votis.

Denique apud Britannos ejusdem Ludovici freta patrocinio, tantique munita terrore nominis, videbatur jam religio respirare paululùm ex longa servitute, et quasi recreata odore aliquo vicinæ libertatis; audebat ex tenebris, in quibus propter injuriam temporum velut peregrina et exul tandiù latitârat, prodire in publicum, dare se in apertam lucem, nec, ut antea, hominum vultus et ora reformidabat. Deus immortalis! Quæ species,

quæ majestas, et religionis per Ludovicum ubique dominantis, et ipsius Ludovici pro religione tam feliciter vel in ipso otio laborantis!

At ecce per medios religionis triumphos felicitatemque Galliæ, velut transversa incurrens hostium nostrorum invidia, omnia repente turbat. Germanus immemor veterum cladium, aut potiùs nimis earum memor; nescio quâ dicamne virtute suâ, an Turcarum hostium imbecillitate ferociens, ex mediis Hungariæ campis, in quibus pugnabat tam feliciter, crebrò retorquere oculos videbatur ad hanc nostram Galliam secundis rebus florentissimam, mœrensque respectabat identidem ad illa oppida, quondam sua, quæ Ludovicus magnus non solùm invictæ virtutis suæ testes, sed et certos obsides æternæ pacis, et adversùs hostium nostrorum impetus obices firmissimos ac munimenta Galliæ esse voluit. Hæc autem Germanus intuens, tacitè secum fremere, indignari, excruciari; non tam fortunâ lætari suâ, quàm invidere nostræ; cum Turcis velle pacem, etsi victor; nobiscum optare bellum, toties victus; parvi ducere sanctam induciarum fidem; clam facere coitiones, clandestina habere consilia, inire belli societatem adversùs nos; Germaniæ principes vel fraude deceptos, vel magnificis promissis sed inanibus impletos, vel etiam pravis artibus contra Galliam accensos, in suas partes aut potiùs in suum furorem conari allicere. Hæc Germanus.

Quid Batavus interim, gens nescia suis sapere cladibus, inimica regum, ipsi infesta Deo, gens sine lege, sine fide, sine religione; nimis diuturnâ pace ac longiori saginata otio; affluente rerum omnium copiâ stolidè superbiens; libertate intemperanter et effrænatè abutens; eò demum progressa insolentiæ et furoris, ut audeat se regum arbitram dominamque profiteri, iisque leges imponere armata velit: gens, uno verbo, asylum apertum et receptaculum commune cujuslibet sceleris, libidinis, impietatis, rebellionis, omniumque fautrix et amica religionum, præterquam veræ? Ut illa infesto in nos odio ardebat! Ut res nostras florentes ac secundas invidis oculis et maledico dente carpebat! Ut ægrotante non ita pridem cum suo Ludovico Galliâ, nobisque omnibus *cu*m parente optimo pariter jacentibus et afflictis, insultabat illa crudeliter pio dolori nostro anxiæque solicitudini!

Ut in communi omnium nostrûm mœrore ac gemitu triumphabat insolenter! Ut etiam nefaria vota de regis valetudine spesque sceleratas visa est concipere!

Restituta est ægrotanti Ludovico sanitas, Galliæ salus, nobis securitas ac lætitia, hostibus trepidatio; at non restincta eorum odia. Ex illo, desperatione quasi furentes, omnia contra nos moliri clam, omnia tentare: spargere sinistros rumores de Gallia; jactitare passim, languidum morbo regem æterno se involvisse otio, evanuisse martios illos spiritus, tacere bellicam indolem; præterea exhaustum ærarium, accisas opes, imminutas vires, res propè perditas ac desperatas. Sic exarsit in nos hostium invidia ac furor.

At decuitne te quoque, amica Roma (dolenter magis quàm contumeliosè loquor), Roma, toties regum nostrorum defensa armis, cumulata beneficiis, aucta muneribus; Roma, ipsius Ludovici piis consiliis amplificata nuper, ejusdemque constanti obsequio et pietate singulari insigniter decorata; decuitne te quoque nescio quorumdam malevolorum, dolorem suum aliquem ulcisci volentium, obtrectationibus, calumniis, falsisque criminationibus exacerbatam, a nobis abalienari, et ita agere in regem, de sede romana semper, de religione recèns tam benè meritum, adhucque illustribus ornatum spoliis tot hominum antea quasi captivorum sub hæresi, quos tibi, tibi inquam, restitutos, regiis ferè humeris ipse in tuum et communis parentis Ecclesiæ sinum quàm piè tam feliciter reportavit?

Videbat hæc Ludovicus, neque enim erant obscura, et, ne Europæ tranquillitatem interturbaret, tacitus ferebat. Nescio enim quomodo, amore pacis studioque tuendæ religionis, obduruerat et percalluerat regis incredibilis patientia.

Excitavit ille tandem aliquando virtutem suam, non, ut hostes aiebant, languentem morbo, non oppressam infirmitate, non ignobili sopitam otio, sed moderatione ultrò repressam et quasi suspensam. Ostendit tumultuanti Europæ futurum dominum. E suo sinu tanquam aquila generosam prolem in hostes emisit, serenissimum Delphinum, spem Galliæ, populorum delicias, plus dicam, Ludovicum alterum.

Quà tum lætitià gestire visus est, quo triumphare gaudio,

quum audivit designatum se bello ducem! quas egit optimo parenti gratias ob tantum ac tale beneficium, quàm plenas obsequii et pietatis! Videt adesse tandem diem illum, quem tacitis votis tandiu optaverat; natalem verè diem, quo primùm ad immortalitatem aditus sibi patere incipit. Nihil jam nisi grande voluit animo. Cogitat suæ dexteræ ac fortitudini commissam esse parentis ultionem, Ludovici famam, salutem imperii, futuram Galliæ fortunam, ipsius quodam modo securitatem religionis, quæ jam in eo tanquam altero suî defensore conquiescit. Hæc verò cogitans excitat ipse se ad magna et fortia, acuit bellicam indolem, accendit sibi martios ignes ac spiritus, imperatorios sensus animosque assumit, denique Ludovicum Magnum induit.

Tanto ejus ardore cæteri incenduntur. Offerunt se in partem periculi et gloriæ serenissimi principes gemini Borbonidæ cum duce Cenomanorum, hactenùs aulæ decus et admiratio, futuri mox belli fulmina, terrorque hostium. Sequeretur quoque dux Carnutensis, sineret ætas, et parentis amor. Fluxerunt ex oculis generosi principis decoræ lacrymæ, testes avitæ ac Borboniæ indolis, futuræque virtutis indices.

Vix bellicum cani cœptum est, ecce tota ferè Gallia suis quasi commota sedibus, ardet sub novo imperatore arma gerere. Confluunt catervatim ex omni parte ad danda nomina homines cujuslibet ætatis et conditionis. Videas etiam latentes sub galea pueros, gladiisque oneratos magis quàm armatos, velle tamen vel in primo vitæ limine, patriæ ac principi vitam devovere, et sub tam illustri duce tirocinium ponere. Clamate jam, Batavi ac Germani, exhaustam esse hominibus Galliam! Sentietis ipsi quàm non sit. Accedet illis cum ætate robur et disciplina. Crescent sub umbra laurorum utriusque Ludovici, et edocti a veteranis militibus, nôrunt enim, quemadmodùm oporteat irrumpere vestros fines, expugnare urbes, profligare exercitus, vestris aliquando cladibus suisque triumphis nobilitabuntur.

Delphinus interim moræ impatiens, pulchroque accensus ardore gloriæ, proficiscitur. Novum bellatorem suis penè manibus in curru collocat Ludovicus, interque ipsas victoriæ manus pretiosum pignus deponit. Verbis, monitis, complexu, muto conspectu martios afflat spiritus, novos addit animos, totumque se

in natum pater transfundit. Tironem egregium præceptis ad vincendum instruit triumphalis imperator, qualibus! Monet inprimis pugnandum esse sub oculis Dei exercituum; ab eo optima consilia, ab eo expugnationes urbium, ab eo victorias expectari oportere.

Quemadmodum fulmen in sinu nubis repentè conceptum, momento ferè uno punctoque temporis erumpit, emicat, percutit, conterit : ita Delphinus quasi e sinu parentis subitò emissus ad Philippoburgum, statim tonat, fulgurat, terret, percellit omnia. Qui profectus erat ex aula rerum bellicarum rudis, pervenit in castra optimus imperator, translatus repentè ex deliciis, ex umbratili exercitatione, ex otio, medium in agmen, in pulverem, in clamorem, in castra; factusque subitò ex aulico, miles; ex venatore, bellator.

Conversis ad novum solem oculis, et in grande erecta spectaculum, stabat tanquam in speculis universa latè Europa, pro variis studiis, spe, metu, pavore, admiratione suspensa. Et erat Philippoburgum ejusmodi theatrum, in quo possent ac deberent explicari omnes imperatoriæ virtutes. Constitutus in tanta luce, et omnium oculis diligenter observatus, impositam sibi a patre præclaram illustremque personam tam egregiè animo et virtute sustinuit, ut, quæ omnium maxima laus mihi videtur, teste et judice Europâ omni, dignus Ludovico patre sit judicatus.

Adversantur omnia Delphini consiliis, aut, ut veriùs loquar, ejusdem virtuti ac gloriæ favent omnia atque obsecundant: oppidi natura situsque opportunissimus; additæ humano labore moles substructionum atque aggerum ferè inexpugnabiles; intus præsidium cùm numero, tum animis ac robore valentissimum; dux veteranus et fortis; ciborum omniumque rerum ingens copia; vastæ circum paludes, uliginosa loca, vix ut gravis miles armis sine casu ac prolapsione progredi possit. Adde his temporis injuriam, aeris intemperiem, imbres ferè continuos, proximæ adventum hiemis, adeoque sævientis primùm frigoris in illa præsertim regione acriores morsus. Hoc est, ut paucis omnia complectar, cœlum, terram, aquam, omnia nobis adversa.

Talia generosam Ludovici prolem initia decuerunt. Adole-

scentiæ tempus extremum, principium habere bellorum atque imperiorum maximorum; nullis terreri difficultatibus, nullis moveri incommodis; luctari contra naturam, contra injuriam temporum, contra iniquitatem locorum; invertere rerum et tempestatum ordinem; arma sumere, quum cæteri deponant; inchoare bellum, quum alibi finiatur; hiemem, quam cæteri principes vix urbium tectis sustinere possunt, agere in medio campo et frigidis regionibus; hostem persequi, quum omnia bella jure gentium conquiescant: hæc sunt prodigia quibus totidem quasi gradibus ad hanc, quâ nunc fruitur, immortalem gloriam ascendit Ludovicus: hæ quoque illustres Delphini primitiæ et clara belli rudimenta.

Tunc non pœnituit fortissimum principem veterum Romanorum more indurasse corpus venando, et hac nobili exercitatione ac fictâ belli imagine futuris prælusisse pugnis. Standum, vigilandum, laborandum; ducendæ insomnes sæpè noctes, incumbendum duro solo, et nonnunquam humidis paludibus. Hæc Delphinus delicias putat. Adest ubique, non spectator otiosus, sed hortator operis, dux laboris, socius periculi; et quà maximè ardet ignis, vadit imperterritus.

Monueras, Ludovice, proficiscentem, et inter brachia tenerrimè amplexus, per auctoritatem regiam, per paternam caritatem, per spes Galliæ, per ipsum obtestatus eras, ut ne se incautiùs ardore gloriæ abripi sineret. At apud ejus animum magis valuit exemplorum viva vox. Non potuit continere se, recordatus te, in cujus unius animâ nitebatur Galliæ salus, in castris, in acie, inter sævum horrorem armorum, inter ruentium undique telorum atque ignium stridorem, inter ipsa vulnera ac medias prope mortes crevisse, adolevisse, et ad tantam gloriæ maturitatem pervenisse.

Nos verò trepidare Galli, excruciari solicitudine; penè exanimari metu, horrere tanto nostro principisque periculo quæsitas lauros, et, suffocante admirationem pavore, timidè lætari ejus triumphis; revocare etiam in memoriam præteritos metus crudelemque totius Galliæ anxietatem, quum tu, Ludovice, per labores eosdem, per eadem pericula, non tam gloriæ tuæ quàm nostræ securitati consuleres.

At ille et parentis mandatorum et pavoris nostri parùm memor, pergit acriter urgere obsidionem: iterum atque iterum ipse lustrat equo mœnia, agnoscit situm oppidi, opera circumspicit, volitat per medios ordines, nostris animos, hostibus terrorem infert; militem acuit spe, laude, præmio; labores promovet, offert se periculis, erumpentes obsessos non sine maxima eorum strage intra oppidi mœnia fugat ac compellit.

Præsides Galliæ angeli, quorum in tutelâ florentissimum hoc imperium summus regnantum arbiter esse jussit; vosque, quos regum ac principum lateribus comites ac custodes adjunxit; quandoquidem ad hoc bellum non sitis insana gloriæ, non ambitiosa cupiditas promovendi per fas ac nefas regni limites, sed unius securitatis ratio, et tuendæ pacis sincerus ac constans amor nos impulit; adeste densatis agminibus circum principem, alis hunc vestris tanquam vallo septum ac munitum defendite adversùs hostium impetus; avertite procul ab ejus pretioso capite vim telorum atque ignium!

Eorum præsidio defensus, ita urget obsidionem, ita incendit suos, ita hostes premit, ut illi non possint ampliùs nec fortissimorum militum ardorem, nec invicti imperatoris vim atque impetum sustinere. Tandem urbs victori Delphino supplex portas aperit.

Nunquamne agnosces, Germane, vires et nostras et tuas? Nunquamne tuis quidem edoctus malis, oblatam pacem accipies? En victor iterùm Ludovicus, sed armatâ dexterâ, pacatum tamen retinens animum, pacis conditiones easdem offert quas anteà, tibi sanè quàm nobis æquiores. Potes victorias tuas adversùs Ottomanum, cœlo favente, feliciter persequi, summo tuo et religionis commodo.

Nos interim fruemur Delphini victoriis. Jam, eo spectante, deducitur ex urbe præsidium. Hìc verò fuit dulcissimus et Galliæ et novo imperatori triumphus. Hìc utriusque gentis indoles et virtus agnosci potuit. Gallus non ita multis abhinc annis in eadem urbe obsessus, postquam per quatuor menses, eosque æstivos, conjuratas totius Germaniæ vires, numerosissimosque exercitus cum terribili apparatu ad hanc obsidionem profectos sustinuisset, multisque etiam cladibus affecisset; tandem spe

auxilii, cibis, munimentis, penè mœnibus, omni deniquè re præterquam animo destitutus, truncati corporis nobiles reliquias trahens, totus cruore, vulneribus, gloriâ coopertus, cum suo duce fortissimo et invictissimo, elatâ cervice, triumphantis potiùs in morem quàm victi, etiam cum hostium admiratione et stupore cessit. At Germanus, robore et numero valens, optimo habitu firmissimisque viribus, vix aliquot dierum et in hieme obsidionem passus, omni re instructissimus, etiam animis, quos tamen ei mox Delphini virtus et audacia ademit, stupentibus quidem Gallis, sed quòd se ita integer dedidisset, numeroso agmine in patriam ad suos nuncius cladis fugit.

En quid bello possit Delphinus, auditores; neque enim necesse arbitror cæteras referre victorias, quæ statim hanc consecutæ sunt. En qualem hostes imperatorem metuere debeant. Superest ut ostendam qualem ipsi nos debeamus sperare principem; quod dum alterâ hujus orationis parte exsequor, eâdem me, quæso, quâ hactenùs, attentione sublevetis.

Quanquam regnorum atque imperiorum fortuna, si non perpetua immotaque stat, saltem æternis fixa legibus in longas durat ætates, et spatio inclusa seculorum propè infinito, quamdam habet suam æternitatem; tamen eorum sors ita conjuncta cum singulorum sorte regum est, ut tanquam si unius tantùm ævi futura sint, et jacere cum iis pariter, et cum iis quoque simul florere plerumque soleant. Hinc dum reges imbecilli vagiunt in cunis repuntque in purpurâ; dum splendor ille majestatis regiæ, velut inclusus fasciis atque pannis, et infantiâ tanquam nube involutus delitescit, infantiam quoque suam regna ipsa patiuntur, multisque tunc patent obnoxia infirmitatibus ac miseriis. Hinc dum illi paulò quidem robustiores, sed tamen adhuc sub tutelâ positi, alienis tantùm et oculis vident et auribus audiunt, simulacra regum potiùs quàm reges; concutiuntur interim regna magnis sæpè motibus, et tanquam destituta gubernatore navis, variis bellorum ac seditionum tempestatibus agitantur. Hinc deniquè, quum ætatis progressu sumpsêre vires, viget etiam cum eis, suam veluti assecuta maturitatem, publica securitas.

Atque ista est nostræ imago Galliæ, quæ suis olim infante et pupillo Ludovico jactata casibus, jam diu per eumdem vel

triumphat in bello feliciter, vel altâ in pace secura conquiescit. Verùm, si ex alto hujus gloriæ fastigio prospiceret Gallia futuras aliquando tenebras easdem, queis obscuratam se olim meminit, fatendum est, auditores: quanquam solem illa suum medio nunc in cursu maximè vividum intuens, longam sub eo lucem ac serenitatem expectare debeat; non tam præsentis felicitatis illam sensus afficeret, quàm torqueret et præteriti temporis recordatio, et futuri metus. At quòcumque nunc illa se convertat, quantumvis longè prospiciat in ventura tempora, nihil est omninò quod metuat. Quum intuetur in serenissimum Delphinum, videt præsentem et certam perpetuitatem suæ fortunæ ac felicitatis, ejusque velut obsides habet recentes victorias ac triumphos.

Poteramus quidem anteà cùm ex indole regiâ serenissimi principis, tùm ex ejus præclarâ institutione, tùm præsertim quòd erat Ludovici Magni filius, conjicere nobiscum tacitique animo æstimare qualis quantusque olim esset futurus. Sed tamen, ut est semper valdè suspicax et inquieta exspectatio, maximèque timida spes, non sine solicitudine quâdam hæc sperare poteramus. Atque illud est quo fit ut nos de pace quodam modo possimus jure conqueri, quæ tandiu Galliam spes suas celavit, nec Delphinum nobis nisi per quædam involucra et integumenta, quasi particulatim et ex longinquo adspiciendum dederit.

Quem igitur diuturna Pax otio tanquam tenebris inclusum, oculis nostris eripuerat, eum tandem Victoria in pleno quasi lumine spectandum collocavit. Ita est, auditores. Serenissimus Delphinus hac primâ expeditione bellicâ, totus, quantuscumque est, apparuit: natus ad imperandum, maximis quibusque rebus consilio et virtute par; bellicæ rei sciens, laboris maximè patiens, periculi haud metuens; manu miles, animo imperator; pulchro ardore mentis atque impetu, juvenis; moderatione et prudentiâ, penè senex; sine temeritate audax; sine ostentatione munificus; sine humilitate popularis; virtutis alienæ testis non invidus, laudator non malignus, remunerator non parcus; secundâ fortunâ non exultans juveniliter aut insolenter superbiens; deniquè omnibus factis et consiliis Ludovici Magni æmulus, et parente jàm minor uno. Quæso vos, auditores: nonnè in illâ veluti secundâ majestate, primam ac regnantem agnoscitis? in

filio, parentem; in Ludovico nondum Magno, Ludovicum Magnum?

Duabus omninò rebus constat Ludovici laus et dignitas, pietate in Deum, amore in populos. Hæc quoque serenissimus Delphinus futuræ gloriæ quasi fundamenta esse voluit. Unum est quod addiderit e suo, obsequium in parentem. His tribus virtutibus et omnis Delphini gloria, et Galliæ spes tota nititur.

Intelligit pius princeps, et sæpè a Ludovico, quem habet in arte regnandi præceptorem, audiit, regem quasi medium sedere Deum inter et homines, longè tamen inferiorem illo, quàm istis superiorem; debere inter utrumque partiri se totum, colere hunc et vereri tanquam parentem ac dominum, tueri illos et amare tanquam liberos; huic parere suppliciter, illis leniter imperare; hujus religionem auctoritate suâ et armis defendere, illorum consulere felicitati. Hæc sunt egregia præcepta, quibus regii adolescentis pectus impletum imbutumque est: hæc morum et universæ vitæ tanquam norma ac regula, ad quam omnia consilia et facta dirigit.

Idem verò qualis hac primâ expeditione visus est erga suos! Quàm incredibilis ejus in milites amor! quàm inaudita bonitas! quàm singularis humanitas! quàm effusa liberalitas! quibus virtutibus quis non intelligit contineri et maximum regnantium decus, et veram populorum felicitatem?

Stupuit universa Europa, quàm intra paucos dies Philippoburgum ceperit. Poterat eam urbem multò maturiùs expugnare; at quâ est charitate in suos, maluit tardiorem victoriam, sed cruentam minùs; maluit deperdere aliquid de famâ et existimatione, quàm de exercitu, et militum saluti potiùs quàm gloriæ suæ consulere. O dignum sanè totius orbis oculis spectaculum! Princeps adolescens, regum maximi filius, inflammatus immensâ cupiditate gloriæ, in ipso æstu et impetu ætatis, quæ naturâ ardens est et omnis moræ impatiens; in primâ expeditione, in quâ singuli dies, horæ, momenta accuratè numerantur, et multùm ad laudem valent, patitur tamen suos differri triumphos; victoriam ultrò ad sese Gallos vocantem ex mœnibus hosticis exspectare jubet; ardorem militum pugnam magno clamore po-

scentium quietus ipse comprimit, ne eorum nimio cruore tinctas lauros colligat.

Cuperet etiam, si fieri posset, ab ipsius mortis faucibus eripere, quos Martis vis perculit. Saltem viventibus quæ potest officia persolvit. Perlustrat ipse tentoria, integris ac valentibus gratulatur, consolatur ægros, sauciorum curam haberi jubet; eâdem dexterâ quâ modò repulit hostes sublevat hujus inopiam, virtutem illius remuneratur, militum auctoritate dominus, imperio dux, facilitate socius, amore frater, charitate parens.

In quas terras, in quæ pericula talem ducem tales milites non sequentur? Valet enim multùm apud militum animos ista cogitatio : « Me saucium recreavit, me prædâ donavit, non dedignatus est me visere ægrotantem, excitare convalescentem: hujus primis victoriis adfuimus; hoc duce urbem munitissimam expugnavimus; virtutis meæ testis et laudator exstitit; scripsit de me nominatim ad regem. Non minùs iste militi quàm sibi parcit; ipse quum humanus et popularis, tùm maximè liberalis ac munificus.» Et verò sic admirari Delphinum milites, sic amare, sic ardere in eum studio incredibili, sic effusè venerari, ut satius penè ducerent eo præsente ac spectante mori, quàm vincere alibi.

Qui sic in bello parcit militibus imperator, quanto studio rex fovebit in pace cives? Qui adolescens comitate, liberalitate, omnium in se amorem et venerationem allicit, quàm futurus est idem aliquando et popularis et munificus, quum major ætas auctoritasque benefaciendi non potestatem solùm, sed ipsâ consuetudine voluntatem quoque adauxerit. Talem nobis Galliæque principem Superi destinant, auditores, talem suis ipse manibus sibi finxit successorem Ludovicus.

Et illud est omnium, quæ ille unquam pro Gallia sua fecerit, longè maximum. Fregit quidem sæpè conjuratas in nostram perniciem totius Europæ vires; promovit longè Galliæ limites ac terminos; eamdem adversùs gentium vicinarum impetus illustribus victoriis immensisque munitionum molibus, penè dicam meliùs firmiùsque muniit, quàm eam antè munierat natura ipsa, vel Pyrenæorum montibus, vel Alpium jugis, vel Rheni gurgitibus, vel ipsius Oceani interjectu. Pace tamen dicam tuâ, Ludovice, nihil perfeceras his omnibus, nisi, qui unus poteras,

tibi successorem ipse formasses tantæ magnitudinis moli sustinendæ parem. Quid enim aliter profuissent tot præclara facinora, quid victoriæ, quid triumphi, quid istius altitudo fortunæ et gloriæ, ad quam frementibus nequicquam hostibus obsecundans virtuti tuæ felicitas nos evexit? nisi ut eadem Gallia aliquando vicinarum gentium odio, invidiæ, furori, fortassè etiam prædæ objecta et derelicta, eò turpiùs jaceret, quò nunc, te dominante, floret illustriùs; et magnitudine quodammodo laborans suâ, tantæ potestatis velut nimio pondere ac fastigio obrueretur.

Hinc igitur intelligite, auditores, quantùm nos Galli parenti optimo debeamus: at æstimate simul quàm et nobis utiliter, et sibi gloriosè serenissimus Delphinus insumpserit ea vitæ spatia, quæ tanquam ignobili traducta otio, nobis fortassè vacua ab omni laude videbantur. Fateor mensem hunc ultimum, quem celebramus, majori in luce et tanquam in illustriori theatro splendidiùs esse magnificentiùsque traductum. Hunc distinxerunt bellicæ, regiæ, imperatoriæ, cujuslibet generis virtutes; exornarunt obsidiones urbium, expugnationes oppidorum, victoriæ, triumphi, militum, hostium, civium applausus et gratulationes; illustravit testis, spectator, admirator orbis; deniquè etiam quodammodo consecravit laudator Ludovicus. Non tamen reliquum anteactæ vitæ tempus laude caruit suâ. Spatium illud quàm longum est, una, sed perpetua virtus commendavit, obsequium in parentem, omni imperio majus, omni potestate sublimius; una res occupavit, imperandi tirocinium sub domitore gentium Ludovico, fons et seminarium triumphorum futuræque gloriæ, omnique etiam triumpho illustrius.

Utinam liceret penitùs introspicere sensus arcanos serenissimi principis, et in intimos generosæ mentis recessus affectusque altiùs descendere! Videremus quale sit et quàm excellens illud obsequium de quo nunc loquor; ut maximè sincerum ac constans, ut stabile et nunquam degener, non assumptum ad tempus, non obnoxium levitati, non mendacii fuco illitum, non imbutum artificio simulationis; sed haustum expressumque ex natura ipsa, studio et meditatione excultum diligenter, quotidianâ exercitatione factum ita familiare, vix ut sentiatur jam et appareat: non

in oculis tantùm et vultu emicans, quibus plerumque simulatio sustinetur; non extremis leviter oberrans labris, aut adhærens summæ linguæ, quæ facilè huc et illuc torquetur ac flectitur; sed penitùs inhærens animo, altè infixum pectori, moribus insidens, sparsum æqualiter per universas vitæ actiones, omnibus factis, dictis, consiliis velut præsidens et imperans, multiplex etiam pro multiplici varietate temporum et officiorum; quamlibet formam ac personam induens, nunc subditi obsequentis, nunc amantissimi filii, nunc etiam docilis atque attenti discipuli. Delphinus enim in uno eodemque Ludovico regem veneratur, parentem amat, præceptorem colit; felix qui tali præditus indole, talem nactus sit magistrum, a quo benè regnandi posset non solùm præcepta petere, sed etiam viva exempla mutuari!

Quâcumque enim parte Ludovicum intueretur, habebat exemplar perfectissimum, in quod intuens non posset ipse non fieri Magnus. Si eum animo sequeretur in castra, videbat ei antecedere Terrorem, prævolare Victoriam, ejus lateribus assidere Fortitudinem, Æquitatem, Moderationem, Clementiam, illustrem comitatum; semper verò subsequi Gloriam ac triumphos. Si eumdem in pace et otio contemplaretur, occurrebant innumeræ virtutes, magnitudo animi, justitia, bonitas, humanitas, amor in populos singularis, populorum in hunc vicissim amor infinitus; et quibus cætera omnia quasi consecrantur, pietas summa ac religio. His tot tantisque virtutibus meditandis vitam omnem insumpsit Delphinus, imitandis mensem unum.

Quæ verò nunc mens vestra est, qui sensus, vos, quorum fidei et prudentiæ suas Galliæque spes, grande depositum, tam feliciter Ludovicus credidit? Neque enim fas esse arbitror silere me de vobis tùm quum omnes tacitè gratulari videantur; nec profectò serenissimus ipse Delphinus recuset communicare vobiscum lauros eas, quas intelligit vestris quodammodo excultas laboribus, sudoribusque irrigatas crevisse tam celeriter, suamque tam citò assecutas esse viriditatem. Multa quidem aliundè vobis debet quum Gallia universa, tum etiam ipsa religio; illa alterius manu, gladio, fortibus consiliis; hæc alterius linguâ, stylo, scriptis immortalibus et religionis majestate dignis, adversùs hostes suos

defensa tam acriter et gloriosè; utraque tamen hoc nomine multò plus vobis debet, quòd per vos non mediocri ex parte, per vos, inquam, effectum est ut parem Ludovico defensorem hæc, illa regem habitura sit. Vos concordibus studiis et curis teneram finxistis principis indolem, et per se jam ultrò laudis et honestatis expetentem, ad præclara virtutis et litterarum studia sapienter impulistis; vos latentes ingenii igniculos, et innata maximarum virtutum semina, moderatâ et gravi disciplinâ excitastis; vos ejus animum amore recti et veri imbutum docuistis nihil sapere humile, nihil abjectum, nihil nisi dignum principe, et principe christiano. Pro tam immortali beneficio nihil habet nec Gallia nec Ludovicus quod vobis rependat, nisi ipsas serenissimi Delphini, quæ jure quodam vestræ quoque sunt, virtutes atque laudes. Galliæ igitur salus, felicitas populorom, infinita Ludovici lætitia, religionis ipsius securitas, hæc erunt laboris vestri fructus sanè jucundissimus, mercesque pulcherrima meritorum.

Nihil minùs et ab egregiâ principis indole, et a curis laboribusque talium virorum expectandum erat. Destinârat illos scilicet ad tam illustre munus, quæ regum fortunis et imperiorum saluti vigilans excubat æternæ Mentis providentia, iisque omnibus virtutibus quæ ad formandos reges necessariæ sunt, plenè cumulatèque instruxerat. Quoties illi, ante quàm ad erudiendum principem accederent, postulârunt ab immortali Deo, in cujus manibus regum corda sunt, ut filio regis justitiam, ut cor docile, ut viscera misericordiæ in populos tribueret; ut ipse ejus manus ad prælium et digitos ad bellum doceret; ut denique principem juxta cor suum et in suo conspectu placentem efficeret! Et vota audita sunt. Quoties Delphini adhuc pueri indolem, animum, intimos sensus, vultum, oculos, sermones, responsa, silentium ipsum altâ mente perpendentes, fausta secum uterque conceperunt omina futuræ Gallorum felicitatis? Nec eos sua fefellit opinio.

Nimirùm conjici certò potest ex regum pueritiâ et adolescentiâ quales aliquando futuri sint. Licèt enim tunc eorum nec delicatæ manus sceptrum gerant, nec tenera frons diademate regio cingatur; licèt paterno imperio subjecti, inter subditos ipsi privatosque homines quodammodo numerentur; tamen intra dome-

sticos parietes videntur habere sibi sepositum quoddam veluti regnum et seclusam aulam, in qua reges ipsi quoque sunt et agnoscuntur, in qua jam incipiunt quasi supremâ auctoritate dominari. Sui sunt illis subditi qui ad nutum pareant, sui aulici qui obsequio et assiduitate captent gratiam; sui etiam interdùm adulatores, qui eorum non voluntatibus solùm ac studiis, sed etiam cupiditatibus obsequantur; neque enim desunt illis cupiditates, quales admittit puerilis ætas; amor, odium, æmulatio, ira, vindicta. Nondum quidem eorum humeris incumbunt arduæ moles negotiorum; nondum habent hostes, quos vincere, socios quos in amicitia retinere, populos quos regere ac tueri oporteat; non tamen omni propterea carent solicitudine: angit illos plerumque et torquet admodùm constans illa vivendi lex, ratioque studiorum, semper eadem, semper statis quibusdam horis et certo ordine recurrens; quam vitæ æqualitatem homines moderati et graves vix sustinere possunt, nedum puerorum et principum ingenita levitas patienter ferat: præterea multæ exorbendæ difficultates molestiæque devorandæ; vivendum semper ad aliorum arbitrium, non ad suum; placendum parentibus, non displicendum magistris, conservanda æqualium studia, inferiorum etiam voluntates retinendæ, omnium deniquè oculis serviendum. Qui igitur his omnibus muneribus rectè fungatur etiam puer, eum certò conjici potest futurum aliquandò maximum, ubi ætas ratioque accesserit. Et is fuit Delphinus.

Narrate vos, potestis enim, quos privatæ vitæ testes, et in adolescentia quasi sodales habuit, quæ vidistis ipsi sæpè, quæ stupuistis; et docete Galliam quid sperare debeat. Nunquam, auditores, ulla melior indoles extitit. Non ille puerorum more acerbus in quemquam, non cupidus nocendi, non verbis contumeliosus, non malevolentiâ suffusus: benignus erga omnes, officiosus erga singulos; nihil ex summa fortuna sibi vindicans, præter benefaciendi voluptatem; nihil oblivisci solitus, præter injurias: ab ipsa infantia sic amicus veri, sic mendacii insolens, ut, quod in infante penè incredibile est, quia inauditum, hunc nemo unquam mentientem vidisse dicatur: idem supra quàm dici potest liberalis ac munificus in suos, neque id temeritate et impetu, sed ratione et judicio, in remunerando scilicet officio-

rum et meriti memor; pauperes semper tanquam Christi membra reveritus; non eorum precibus ac querelis aures crudeliter obstruens; non fastidiose avertens aut animum a cogitatione, aut oculos a conspectu alienæ miseriæ: quantùm solidi honoris veræque gloriæ appetens atque avidus, tantùm inimicus et impatiens non adulationis solùm, sed etiam debitæ laudis; sermonis parcus, linguæ temperans, arcani tenax, tutus, latens, impenetrabilis; ingenio sagaci et perspicaci; observans omnia diligenter; uniuscujusque indolem et animum facile dignoscens; plenus denique pietatis in Deum, obsequii in parentem, reverentiæ in magistros, humanitatis erga omnes.

Fidem vestram imploro, auditores: an meliorem potestis aut animo fingere, aut votis optare principem? Quid jam vobis videtur deesse serenissimo Delphino ad summam felicitatem ac fortunam? Paucis mecum perlustrate omnia. Accepit a natura, cum præstanti indole, omnium semina virtutum, quæ regem decent: accessit præclara et tot virtutibus digna institutio. Parentem habet qualis nemini hactenùs regum contigit, amorem populorum, terrorem hostium, belli pacisque artibus maximum, pietatis tamen laude et amore religionis longè majorem. Adest præterea pars præcipua felicitatis, Delphina conjux, fœmina, si unquam fuit, quum genere et dignitate corporis, tùm maximè conjugio et fœcunditate fortunata. Huic ingenium elegans, venustum, tenerum, delicatum, neque muliebre; acutum idem, splendidum, imbutum litteris, et pro sexu ac conditione decenter eruditum. In illa nihil fastidiosum, nihil impotens; placens se ipsa totâ; aditu comis, sermone affabilis, facilitate penè privata. Denique his omnibus, quasi cumulus, accessit rarum principibus et ferè inusitatum felicitatis genus, numerosa soboles liberorum, qui parentem et avum spe, indole, animo jam referunt; in eo quidem longè feliciores quàm et avus et parens, quòd ille, quem imitaretur, habuit neminem, hic parentem tantùm; ipsi verò habebunt et parentem et avum quem possint imitari.

Hæc felicitas Delphini, auditores; immò hæc Ludovici, hæc Galliæ, hæc nostra felicitas est. Quid igitur aliud jam debemus et possumus, nisi pro Galliæ principumque nostrorum incolumitate quotidianas preces concipere, et perpetua vota nuncu-

pare? Quamobrem Deum optimum maximum, cujus nutu et arbitrio regna omnia et conservantur et intereunt; cujus pro hoc imperio augendo custodiendoque inter infinitas tempestates et procellas, et in ipso corruentium undique regnorum fragore, pertinax indulgentia semper excubuit, Deum, inquam, optimum maximum imploremus, non ut nova nobis bona impartiat, (quid enim est quod sperare possimus et melius et majus quàm quod habemus?) sed ut jam data et concessa tueatur; ut, qui Deus pacis est, pacificam mentem, pacifica consilia Europæ principibus inspiret; ut religionem hìc, in Hungaria, in Britannia, ubique terrarum magis ac magis florere jubeat; ut præsertim concordiam revocet inter summum pontificem et Ludovicum Magnum, hoc est inter parentem et filium, utrumque tam benè de religione meritum, utrumque tam præclaris virtutibus insignem, utrumque dignum qui mutuæ inter se concordiæ et charitatis æterno fœdere vinciantur; denique ut Ludovicum filio et nepotibus, Ludovico nepotes et filium, utrosque huic imperio velit quàm diutissimè conservare. Dixi.

Oratio habita in exterioribus Sorbonæ scholis, in laudem Ludovici Magni. *

Fuit illa quondam apud Judæos quàm piè tam sapienter instituta lex et consuetudo, auditores ornatissimi, ut erepti divinâ ope ex aliquo gravi casu et discrimine, aut repressis aliquâ insigni victoriâ superborum hostium conatibus, statim, præpotenti domino exercituum et unico triumphorum auctori Deo gratum animum publica gratiarum actione testarentur; iidemque, ad memoriam rei gestæ sempiternam et admirationem posterorum, recentes victorias veluti quodam triumphali carmine consignarent. Hinc illa sacrorum vatum cantica, nobis redivivos quo-

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 21 mai 1695.

Le 27 de ce mois le sieur Rollin, recteur de l'Université de Paris, prononça en latin, dans la salle extérieure de Sorbonne, le panégyrique du roi, suivant la fondation du Corps de Ville, avec l'applaudissement de la compagnie, composée d'un grand nombre de personnes de qualité.

dam modo exhibent Hebræorum triumphos: extractam et avulsam ex impiis Pharaonis manibus numerosam Abrami prolem: ad nutum unius Moysis ruptum subitò et dehiscens mare; laxatam Israelitis per suspensos utrinque pelagi fluctus viam, iisdem mox revolutis in se fluctibus insepultum cum exercitu Pharaonem; et alia ejusmodi miracula, per quæ felix iste populus, divinis semper quasi portatus humeris, tandem aliquando in optata tellure conquievit. Scilicet noverant sancti heroes, quascumque victorias reportassent, eas non suis consiliis ac viribus, non armis militum aut numero deberi, sed unico supremi numinis præsidio; nulla re autem magis exacerbari hunc, ut se ipse vocat, æmulatorem Deum, quàm si injuriosâ oblivione aut ingrato silentio beneficia sua premerentur.

Eâdem procul dubio mente hodiernam hanc solemnitatem in Academia nostra institutam ac fundatam esse voluit Parisina civitas. Quid enim aliud agimus, dum in hoc celeberrimo conventu laudes aggredimur illius principis, quem inter aperta Martis discrimina, quibus toties regale caput obtulit, inter pertinacem iram et cæca odia vicinarum gentium, regum æmulorum, præsertim verò in hac postrema conspiratione totius Europæ, præsens tutela summi numinis non modò incolumen et illæsum, sed etiam victorem hucusque præstitit; quid, inquam, aliud quàm divina in Ludovicum magnum omnemque Galliam beneficia celebramus? Lubenter igitur totius terrarum orbis princeps Academia vocem hodie suam commodat urbium reginæ ac principi Lutetiæ, ad significandos grati animi sensus erga optimum utriusque parentem Ludovicum, aut potius ad agendas publicè gratias immortali Deo, per quem ille, hostium suîque victor, et fortissimi imperatoris vices et christiani principis munia tam præclarè ac feliciter adimplevit. In his enim duobus ut omnis Ludovici gloria consistit, ita etiam nostra omnis oratio versabitur: in alterâ parte bellatorem, in alterâ christianum intuebimur: in hac bellicas Ludovici victorias et virtutes, in ista pietatem ejus ac religionem; in utraque singularem erga ipsum supremi Numinis providentiam conabimur breviter adumbrare.

Nemini unquam principi nec maturior contigit belli gloria,

nec constantior fideliorque adhæsit, nec majoribus incrementis ad summum perducta cumulum est, quàm Ludovico magno. Vix acceperat Gallici regni difficiles habenas tener imperator, quum regias pueri cunas statim salutans Victoria, infantemque dominum agnoscens, nobili triumpho consecravit primordia illius imperii, cujus omne spatium nihil aliud futurum erat quàm perpetuus quidam tenor et continua series triumphorum. Visa est hoc quasi pignore futuro Europæ domino fidem obligasse suam, eique se jam tum in omne vitæ tempus comitem et administram devovisse. Enimverò crevit inter ipsas, ut ita dicam, Victoriæ manus laureatus infans, paulatimque tam illustribus auspiciis ad omnem majestatis imperatoriæ vim et dignitatem nobilis alumnus adolevit.

Primis hisce annis, quibus nondum habiles sunt regum manus jaculandis belli fulminibus, aut gerendo sceptro pares, fingebat Ludovico natura corpus, quale debet esse bellatori, procerum et eminens, firmum ac patiens laboris : imprimebat ejus ori ac fronti illa lineamenta mixta terrore et blanditiis, ex quibus efflorescecit quidam regalis decor et digna imperante majestas : afflabat ejus oculis imperatorium illum ardorem, cujus vim tanquam fulguris nec in acie hostes, nec in ipsa pace cives sustinere possunt.

Interim omni genere bellorum exerciti magis ac magis in dies clarescebant illustrissimi duo imperatores, quos divina providentia bellicæ rei preceptores ac magistros Ludovico Magno destinârat, Condæus ac Turennius. Deus immortalis ! quàm nobile par heroum ! quàm in illa disparitate indolis, et dissimilitudine ingeniorum, bellicâ virtute et laude imperatoriâ pares! Alter præ ardore mentis impatiens moræ, suique ipsius bene impotens, vivido impetu statim rapere victoriam ferox, urgere successus prosperos feliciter audax, promptus idem resarcire adversa ; ipso periculorum ac mortis contemptu extra omnem belli aleam quasi positus, nolle lenta consilia, fastidire incruentos ac faciles triumphos, nec appetere nisi venalem morte lauream : alter in ipso ardore certaminis penè dicam frigidus, suîque tum maximè compos et arbiter; pericula non metuens quidem, at nec temerè lacescens; nihil permittens fortunæ ac

temeritati quod sapientiâ geri posset; solitus cum exigua manu militum conjunctis hostium viribus ire obviàm, numerosi ipse instar exercitûs; imprimis solers ex afflictis rebus et desperatis, sine detrimento, ac sæpe etiam cum gloriâ emergere.

Magistros nactus tales heroas, quales vix unum aut alterum longâ sæculorum serie terris ostendit divina providentia, quum scilicet grande aliquid meditatur, Ludovicus prima hausit bellicæ artis elementa. Sub his didicit docilis imperator quemadmodum oporteret hostium consilia sagaciter odorari, tegere prudenter sua; arripere opportunitatem temporis, cujus vel momento celeritas transvolat; eventus trahere, non sequi; vel ipsa fortuita, atque etiam adversa, in consilium flectere; nihil per temeritatem aggredi, nihil inausum relinquere per ignaviam; castra metari opportunè; commeatus expedire suis, intercludere hostibus: bellum modò urgere celeriter, modò salubriter trahere; hostium vires nunc eludere occultis artibus, nunc cunctatione ipsâ et morâ frangere. Quid multa? Vivido mentis impetu non desiderante indocilem usûs disciplinam, brevi magistros ipsos superavit: ita ut veterani illi plurium palmarum duces, qui sub galea canuerant, nihil soliti amplius in arte bellicâ mirari, propter familiarem bellandi usum et quotidianam assuetudinem vincendi, stuperent in juvene imperatore; ejusque in deliberando maturitatem, in capiendis consiliis prudentiam, in agendo celeritatem admirantes, agnoscerent alium esse profectò magistrum, a quo ista didicisset, ipsum scilicet exercituum Deum, qui doceret manus ejus ad prælium, et digitos ad bellum.

Sufficeret alteri ad immortalitatem nominis vel prima Ludovici expeditio, quâ hinc munitissima Flandriæ oppida, inde Sequanicam omnem provinciam uno velut impetu rapuit. At fuêre isthæc tantummodo victoriarum primitiæ, et quædam veluti præludia triumphandi, quibus visus est novitius bellator tentare adhuc inexpertam vim dexteræ fulminantis, et attonitæ ac paventi Europæ domitorem suum ostendere.

Sensit non multò post totas bellatoris justè irritati vires, et ad promptam ultionem ruentis, Batavia, quum præeunte Ludovici currum famâ ac terrore nominis, celeremque ipsius impetum vix assequi valente totis alis victoria, domitis non ponte

sed Gallorum virtute et audaciâ Rheni gurgitibus, visa sunt quasi ad unum clangorem buccinæ reserari portæ urbium, procumbere aggeres, ruere mœnia, dissipari exercitus, subitisque nec opinis cladibus consternatæ gentes metuendum victorem ultimis malè tutæ oppidis expectare. Actum erat prorsus de Batavis, nisi clementia regis quàm ira fortior, veluti fræmum injecisset victoriæ, detractisque Ludovico armis, grande et inauditum antea toti Europæ spectaculum dedisset, juvenem, iratum, victorem, spretâ dulcedine vindictæ, quæ nullum agnoscit modum, coercito impetu semper ulteriùs adspirantis Victoriæ, in medio triumphorum cursu repente consistentem; et, quod omni bellico triumpho clarius est, ipsis quodam modo Misericordiæ manibus dearmatum.

Non exspectatis a me profectò ut, inclusus tam brevibus angustiis temporis, singulas Ludovici victorias persequar. Lustranda esset, et velut interroganda omnis oppidatim Batavia, cujus nulla non regio testis fuit Gallicæ felicitatis ac virtutis, duce Ludovico; peragrandum rursùs omne Belgium, fatalis et perpetua cruenti belli sedes, infelix suâ fertilitate provincia, quam semper alieni aut sui exercitus devorant: at eadem fons perennis et inexhaustus gloriæ Ludovico Magno, cui jam tunc facta quodammodo vectigalis et stipendiaria, amplam triumphorum segetem quotannis suppeditavit.

Sed mihi videtur Ludovicus eminere supra cæteros imperatores, non tam incredibili victoriarum numero, quàm novâ prorsus et inauditâ ante ipsum ratione bellandi. Laxatâ, ut ferè fit, inter muliebrem tutelam, rudimentumque primum puerilis regni, severitate disciplinæ, invaserat paulatim militum animos contumax quædam et stolidè ferox arrogantia, tacitaque dedignatio parendi bellicis legibus. Nullus in castris ordo, nulla legum et ducum auctoritas, nullum imperii pondus: pro his dominabatur audax, et effrænis, et quidlibet impotens aggredi licentia. Militum vim et impetum cives magis quàm hostes metuebant: sociorum agros priùs quàm hostiles nostri devastabant exercitus: pavidi agrestes formidare transitus militum, formidare reditus, quum seu victi seu victores reverterentur, ingenita

eorum ferocia aut adversis casibus irritata, aut inflata prosperis successibus, metuenda pariter miseris civibus foret.

Hanc licentiam Ludovicus statim imperatoriâ auctoritate compressit. Restituta est eo jubente disciplinæ severitas, ducibus auctoritas, bellicis legibus antiqua vis et reverentia. Docuit militem, hactenus parere indocilem, ferre patienter obsequii jugum; bella moderatè non minus quàm fortiter gerere; agris bonisque civium et sociorum tanquam sacris parcere; servare omnem iram et ferociam in ipsum pugnæ tempus, hostibusque tantummodo se, non civibus præstare formidabilem. Hoc autem quantæ sit auctoritatis si quis æstimare vult, cogitet secum ipse quid sit exercitus: colluvies quædam et abnormis turba hominum, natione, linguâ, studiis, animis, moribus discordantium, quos inter se conjunxerit non publica salus, non patriæ amor, non cupiditas gloriæ, sed plerumque cæca et inconsulta temeritas, præcepsque mentis impetus; apud quos ut plurimùm libido et avaritia multò magis valeant quàm religio et pudor: ejusmodi homines, præsertim jam inescatos expertâ dulcedine libertatis, coercere subitò intra exiguos officii limites, et certis quibusdam legibus adstringere', hoc est esse imperatorem.

Quid! arcanum illud et silentium capiendis belli consiliis a Ludovico Magno inductum, quantam imperatoriæ prudentiæ vim reique bellicæ peritiam declarat? Quum rei gerendæ tempus adventat, strepunt omnia metuendo belli apparatu, armantur classes, commeatus expediuntur, instruuntur bellica tormenta, copiæ hinc inde transferuntur, fit ingens strepitus et fragor, stant arrecti omnium oculi animique: at latet intus inclusa in unius capite Ludovici occulta vis quâ hæc omnia moventur. Ac quemadmodum in corpore humano oculi, manus, pedes, singula membra, totius ignara consilii, suum quæque ministerium jussa obeunt ad nutum imperantis animi; sic in vasto totius regni corpore, cuncta latè veluti quædam anima movet ac regit Ludovicus, singulosque operi destinato applicans, clausus ipse et impenetrabilis, sibi uni servat totius rei ductum et regimen, cæteris relinquit tantummodo obsequii gloriam.

At quid prodesset belli consilia tam occultè et prudenter du-

cere, nisi Gallos suos docuisset eadem celeriter exequi. Moveri solebant omnia priùs tardo molimine: ægrè commeatus expediri; deficere plerumque stipendia; serò proficisci milites: ita in ipso conatu rerum circumagebat se annus. Ut cœpit Ludovicus Gallicas res per se ipse administrare, usus acri et vividâ Gallorum indole, insitam genti celeritatem novis ipse gloriæ stimulis excitavit. Ex illo cœpta sunt omnia incredibili quodam impetu et rapiditate ferri. Dictâ die prompta parataque omnia, miles, tribunus, dux, imperator: nec stipendia et commeatus exspectari, sed præcurrere.

Tali celeritate bella gerentem sola tempestatum iniquitas morari poterat. Sed quælibet Ludovico tempestas opportuna ad vincendum facta est. Frigoris ipse pariter et caloris patiens, omniumque temporum bellator, assuefecit militem in opere ac labore nivibus pruinisque obrutum durare, ne hiemis quidem spatio, quæ omnium bellorum terrâ marique sit quies, arma deponentem. Turpe scilicet existimavit venandi studio ac voluptate homines per nives ac pruinas in aspera montium ac silvarum rapi: belli necessitatibus eam patientiam non adhiberi, quam vel lusus ac voluptas elicere solet; suosque milites odore et metu propinqui frigoris exanimatos, tanquam æstivas aves, statim autumno tecta ac recessum circumspicere. Et hinc extitit terror ille nominis nostri, ut exercitum Gallorum, cujus olim si qua urbs primum illum brevissimi temporis sustinere potuisset impetum, nihil deinde sibi timendum arbitraretur, jam non tædium oppugnationis, non vis hiemis, non æstatis immodicus calor, ab urbe circumsessâ semel amovere possit; nec finem alium belli duce Ludovico quàm victoriam noverit, nec impetu potiùs bella quàm perseverantiâ gerat.

Habetis, auditores, Ludovici in arte imperatoriâ juventutem, incredibili victoriarum numero, et omni genere bellicarum virtutum feliciter expertam. Qualis igitur debet esse ejusdem nunc maturitas, quum totas vires insolito nisu quasi recolligens tot hostes unus sustinet! Etenim sparsum antea, si fas ita loqui, per singula bella Ludovicum, licet totum, quantuscumque est, hoc præsenti bello intueri.

Numquam antea Galliæ nostræ, quanquam horridis sæpe

bellorum procellis conflictata est, tam atrox, tam dira tempestas incubuit. Tota fere in nos armata subitò et suis quasi convulsa sedibus Europa, Angli, Batavi, Germani, Hispani, Allobroges; et quæ non contra nos excita gens? Postposita religionis causa effrænatæ ambitioni unius hominis regnare per fas ac nefas furentis: relictæ alibi spes certissimæ, deserta facilis et ultro se offerens victoria; dimissi, proh pudor! dimissi e manibus hostes christiani nominis, jamjam ex Europâ in æternum ejiciendi: tantus Galliam invadendi furor, tanta perdendi nos aut pereundi rabies hostium animos occupavit.

Quid inter hæc Ludovicus? Sæviente circa Galliam suam undique tam horribili procellâ, deficiente passim sociorum et affinium regum fide, ruptis hostium perfidiâ fœderibus, destitutus omni spe humanâ, unius Dei præsidio, cujus causam tuetur, satis contra universos munitus ac ferox, suâque se, ut ita dicam, virtute et constantiâ involvens, non solùm contra ingruentem procellam firmus immotusque stat; sed etiam in ipsos hostes retorquet eorum minas, omnemque belli terrorem et cladem longè in hostiles terras transportat.

Quis annus inde, quis locus, quod flumen non fuit multiplici Gallorum victoriâ nobilitatum, seu per duces absens Ludovicus, seu per se ipse bella gesserit? Hæc est enim quàm rara et infrequens apud cæteros reges, tam Ludovico singularis et propria laus, quanquam excellentes administros aut nactus sit feliciter, aut sibi ipse finxerit, non conquiescere in eorum labore et vigilantiâ; sed revocare ad se omnia, opem consiliumque a se uno mutuari, per se ipsum cuncta regere, et in administrando bello alienis quidem manibus, at suo unius capite et consilio uti. Et certè hæc immensa præsentis belli moles in quem alium incumbit? Nonne hanc solus mente, consilio, providentiâ sustinet, totius operis ipse dux, auctor, consiliarius, administer?

Quotiescumque igitur alicujus victoriæ felix nuntius aures nostras verberat, quoties audimus ad Rhenum, ad Sabim, ad Padum fusos fugatosque hostes, aut expugnata munitissima oppida, debemus statim convertere oculos animumque ad Versalias ædes, undè erumpunt fulmina, quibus hostes longè latèque diversis in partibus atteruntur. Quanquam enim ob amœnitatem

loci et superbarum ædium plusquam regalem magnificentiam videri possit istud domicilium pacis, potest etiam merito vocari quædam officina belli. Ibi Ludovicus pugnarum tempus, locum, modum designat : inde, tanquam ex arce quadam et specula, hostium conatus prospicit, consilia dissipat, occultas fraudes eludit; inde suis militibus audaciam, hostibus terrorem injicit.

Qui sic in umbra et otio bellum absens administrat feliciter, quid ipse præsens non efficiat? Nunc erumpens derepentè Versaliis ex ædibus, tremefactâ omni Europâ ad minimum Ludovici motum, suspensis omnium animis expectatione rei, singulisque, ut est humana mens regum consilia rimari curiosè sagax, conjectare nitentibus quam in partem detonare debeat procella belli, tacitèque suam victori prædam destinantibus, ipse sibi uni captæ deliberationis conscius, hostiumque pariter et civium fallens opinionem, securæ nec opinanti subitus regioni ingruit, urbemque defensam arte, naturâ, situ, munitionibus, visamque hactenùs inexpugnabilem, paucorum dierum impetu rapit.

Nunc idem, ne possit meritò conqueri dux ille hostium cautissimus, quum ad omnia ipse raptim isset, ubi Gallorum arma concrepuissent, nulli tamen se rei in tempore occurrisse, et rapientem omnia ex oculis elusisse conatus suos nimiam celeritatem Gallorum; Ludovicus eventuum securus, multò antè denunciat urbem a se oppugnandam; profectusqne dicto tempore, postquam Arausicanus princeps diu nequicquam minitabundus et ferox, variisque ludificationibus tempus trahens, castris quidem nostris, sed interjecto flumine, observasset stipatus centenis hominum millibus, scilicet ad hauriendam propiùs oculis suis et cum pluribus testibus ignominiam suam; tandem Ludovicus, diu luctatus contra conjuratos imbres et ventos, invectamque alieno tempore hiemem, tempestatum hostiumque victor, voto potitur.

Ejusmodi principem, cujus traducta omnis ætas bellando ac vincendo est, in quo certant cum deliberandi prudentia, celeritas exequendi; cum animi impetu, judicii maturitas; cum virtute fortuna, cum felicitate moderatio; ejusmodi, inquam, principem venturis ætatibus ad exemplar summi imperatoris propo-

situm esse nemo non fateatur. Bellicas tamen hasce virtutes parvi faciendas arbitrarer, nisi easdem Ludovicus christianâ pietate ac religione consecrasset : quod ego, dum alterâ hujus oratïonis parte breviter demonstro, eâdem me, quæso, quâ fecistis hactenùs, attentione et benevolentiâ sublevate.

Quantuscumque sit triumphorum reique bellicæ strepitus ac fragor, quantumvis ad pompam illustres, ac magnifici, bellatoris victorisque tituli; nisi tamen iis subsit solida ac verè christiana pietas, quâ tanquam radice ac fundamento nitantur, brevi dissipetur ac ruat necesse est superbum illud mlitaris gloriæ velut ædificium, quod plerumque insatiabili tantummodo principum ambitione sustinetur. Enimverò tollatur ab imperatore christiana pietas, omnis ab eo vera laus tollitur. Sine hac, fortitudo bellica ferocitas est; audacia in periculis, temeritas; mortis contemptus, occæcati animi furor; cupiditas vincendi, cruenta et execrabilis gloriæ fames; victoria denique ipsa, nihil aliud quàm crudelis carnificina hominum, et plus quàm ferina barbaries. At eadem hæc omnia pietas ac religio quodammodo consecrat. Scilicet regnantum maxima est, aut potiùs unica laus, regiam auctoritatem, quantacumque est, famulam et obsequentem præstare Deo, qui pro summo suo in mortales imperio principum armis et opibus seu volentium seu invitorum ad sua consilia semper utitur. Cæteris hominibus, qui privatæ et obscuræ vitæ silentio continentur, sufficit, ut ita dicam, vulgaris et privata pietas. At reges, qui suâ conditione supra cæterorum capita mortalium longè sublimes extsant, debent magnificè, et, si fas ita loqui, regaliter Deum colere. Id autem non possunt meliùs facere quàm si vim omnem suam, potestatem, opesque adhibeant non ad saturandam ambitionem, non ad explendam gloriæ aut vindictæ sitim; sed ad promovendum Dei cultum, et tuendam ejus sanctissimam religionem.

Hoc sibi Ludovicus peculiariter destinatum opus judicavit, ad quod cætera prorsùs omnia quæcumque gereret, bella, victoriæ, triumphi spectare deberent. Existimavit se ardentissimis populorum precibus totiusque Galliæ votis fuisse divinitùs concessum, ut in hoc florentissimo regno, quo nullum in terris

illustrius domicilium habet christiana religio, invectam superiorum calamitate temporum hæresim penitùs extirparet.

Arduum sanè et audax consilium, auditores, sed Ludovici pietate dignissimum. Versabantur nobiscum intrà ejusdem regni limites, in iisdem urbibus, sub iisdem tectis homines, si non studio et voluntate a nobis alieni, certè opinionibus et religione abhorrentes. Habebant suos sibi doctores, sua templa, suas cærimonias; quasi verò posset Christus dividi! Insidebant altè in eorum mentibus, etiamsi ipsi fortassè non intelligerent, æterna discordiarum semina. Quidquid enim fremant hæreseos propugnatores ac vindices, hujus ingenium est (loquor de hæresi ipsâ, fratribus nostris parco), hujus ingenium est homines in Deum, cives in regem armare. Pascitur illa cruore ac cædibus, rebellione gaudet, impietate delectatur. Talibus præceptis instituti, ab ipsa infantia pravis imbuti opinionibus, præterea delusi miserabiliter perfidis artibus suorum doctorum, hoc est latentium sub pastoris habitu luporum, quid mirum si tantâ pertinaciâ suos errores tuerentur?

Opus erat deleri et ipso usu quasi deteri præceptas opiniones; dissipari sensim et evanescere erroris tenebras, quas miserorum mentibus vel infelix nascendi conditio inseverat, vel infuderat doctorum maligna fraus; deperdi et exui præposterum illum tandiù deceptos se fatendi pudorem; tractu temporis defervescere æstus animorum, ipsiusque tandem veritatis viribus flecti ac frangi contumacem nonnullorum superbiam.

Id aggredi ausus est Ludovicus. Cæco impetu ruentes in certam perniciem salutari dextrâ sustinuit. Aberrantes a recto itinere in relictam patrum viam compulit. Aversantibus lucem et in suas sese tenebras magis ac magis immergentibus tam propè veritatis faces admovit, ut invitis ac repugnantibus oculis lucem veritatis haurire cogerentur.

Et hoc est omnium, quæ unquam in vita confeceris, Ludovice, maximum. Immò hoc unicum opus tuum, christianissime imperator, quod tu præ cæteris amplecti debes, quod nos præcipuè admirari, quod sola poterit, ut fas est, celebrare posteritas. Nondum enim nos possumus benè æstimare et metiri totam hac in re Ludovici gloriam. Similis est illa quibusdam

picturis, quæ, si propiùs stes, paulùm confusæ apparent ac turbidæ. Nescio enim quomodo hujusce rei splendor quibusdam velut nebulis præsentium bellorum adhuc obscuratur. Necesse est igitur ad judicandum rectè de hoc præclaro Ludovici facinore, secedere animo paulisper in futurum tempus, et quasi in longinquam ætatem removere se. Necesse est huic, quâ nunc violenter succutimur, bellorum procellæ ac tempestati successerit pacis serenitas et quies. Tunc revocatis in unum ovile dispersis anteà miserè gregibus, reversis in gremium unicæ matris Ecclesiæ filiis, à cujus heu! nequicquam plorantis sinu plurimos infelix error avulserat; tunc, inquam, plenâ in luce conspicietur Ludovici gloria : præsertim quum recurret animo nefandam pestem hæresim, natam inter seditiones ac rebellionem ; saginatam (pudet referre) ipso cruore civium; templorum et altarium ruinis superextructam; corroboratam longâ impunitate et licentiâ; plurimorum regum irritis semper conatibus hactenùs lacessitam; tandem velut uno Ludovici nutu et imperio, incruentâ vi edictorum, e Galliæ nostræ finibus fuisse aliquandò exterminatam.

Nihil minus exspectari poterat a Ludovico plenam auctoritatem tot bellis ac triumphis adepto, cujus olim adhuc juvenis tenera pietas rem, frustra quoque tentatam a cunctis ante ipsum regibus, ausa tamen aggredi, tam feliciter confecerat. Rabiem duellorum intelligo, quæ sic insita Gallicæ nobilitati erat, sic inveterata penitùs in gente ac dominans, nullis ut legum vinculis coerceri posse videretur. Coercuit tamen Ludovicus, jam tum propositi tenax; nobilesque falsis dedocens uti vocibus, vetuit animæ malè prodigos verum honorem ponere in crudeli ferociâ mutuisque cædibus, et debitum patriæ ac principi sanguinem privatis odiis ac rixis perdere.

Qui civium saluti paternâ charitate consuluit, non fuit divinæ gloriæ negligens. Pietatis suæ duxit esse divi Ludovici hæres successorque dignissimus, impiam et sacrilegam jurandi consuetudinem omni acerbitate pœnarum comprimere. Staret nunc sua delubris apud nos auctoritas, et sacris reverentia, si penès optimam Ludovici voluntatem et pia edicta stetisset : (neque enim hac parte laboranti religioni defuit) nec quotidiè sacrarum

ædium impunè violata sanctitas, et sub ipsius, ut ita dicam, religionis oculis indignè profanata, publicam bonorum omnium indignationem, et insuper cœlestem in nos iram concitaret.

Non fuit ille mutâ edictorum auctoritate contentus ad excitandum pietatis studium ; accessit exemplorum viva vox et efficax : nec dubito, si aula exuere indolem, si mutare ingenium, si christiana fieri posset; (absit verbo injuria, nec dictum sit in homines verè christianos, quibus illa etiam abundat, et in mediâ aulâ minimè aulicos) non dubito quin id in nostris temporibus regis exemplo contigisset. Saltem neglecta plerumque in his locis et irrita virtus audet jam se ostendere, imò sola dominatur : cogiturque ipsum vitium, quum grassari ad honores cupit, pietatis vultum aut potiùs larvam assumere.

Nec miror tantum pietati ac religioni a Ludovico tribui, quibus unis intelligit deberi victorias omnes suas, et illam ante ipsum inauditam regnandi felicitatem, seriemque triumphorum nullis ferè bellicis cladibus interruptam.

Deesset tamen aliquid summæ Ludovici gloriæ, auditores, si fortunata semper fuisset ista pietas, nec ullis probata et experta privatis doloribus et incommodis. Terreret me, fidei oculis res intuentem, tam longa, tam constans Ludovici prosperitas. Quo magis in tuto intuerer bellicam ejus laudem ac famam, hoc magis tacitè mecum ipse tremerem anxius et sollicitus de æternâ ejus salute ac gloriâ. Neque enim reges exemit Deus ab illa communi lege, et omnibus hominibus, qui salvi fieri volunt, impositâ necessitate patiendi. Immò nemini magis necessaria est ac salubris ista lex quàm regibus.

Abundat aula scilicet, etiam religiosorum maximè principum, quibuslibet cupiditatum illecebris et irritamentis, quibus quàm difficile est ne vel ipsa virtus sopita conniveat! Confluunt ad eos undique etiam invitos et reluctantes, et velut irrumpunt laudes, honores, applausus : quorum dulce et leniter se insinuans venenum inebriatis mentibus quamdam inducit humanæ mortalitatis oblivionem. Omnes ad eos aditus plerumque obvallatos tenet et obsessos periculosa syren adulatio, cujus inter blandas et illecebrosas voces quantula relinquitur ad principum aures via blandiri nesciæ veritati, nisi per se ipse ad

eorum cor loquatur Deus. Loquitur autem efficacissimè per morbos et ægrotationes, quas qui moderatè patienterque sustinet, is verè fortis suîque rex haberi potest.

Talem fuisse Ludovicum nunquam non recordabitur Gallia, quæ, ægrotante optimo parente suo ipsa vehementer ægrotans, metuque orbitatis icta, subito et improviso dolore penè exanimata est. Qui inter ancipites Martis casus multa sæpè dederat bellicæ fortitudinis documenta intrepidus imperator, tunc invictus quoque inter acerbissimos dolorum aculeos christianus miles, egregia dedit patientiæ documenta, paratus in quemlibet eventum, et ab uno Deo salutem expectans suam.

Et verò restitutâ sanitate venit illicò pius rex solemnes gratiarum actiones redditurus supremo vitæ necisque arbitro, qui mortificat et vivificat, qui deducit ad inferos et reducit. Fuit ille veluti quidam natalis Ludovico dies, triumphisque omnibus anteactis longè illustrior, quum inter obvias salutationes et effusa studia gratulabundæ plebis, positâ quodammodo majestate regiâ, sine ullo satellitio, tanquam cinctus numerosâ familiâ bonus pater, fruendum se ultrò civium oculis avidisque adspectibus præbens, fruensque ipse suaviter amore in se incredibili populorum, processit e templo ad publicas urbis ædes, civium splendidus conviva. Fuit ille etiam vobis, illustrissime præfecte, ac clarissimi proceres urbis, fuit ille vobis ac vestris decessoribus amplissimus ad gloriam, ad recordationem verò jucundissimus dies; nec dubito quin modò inter colligenda populorum dona locus ipse vos admoneret regiæ ac paternæ Ludovici ergà nos charitatis, eaque recordatio vestram diligentiam novis stimulis excitaret. Debentur vobis publicæ gratiarum actiones, quorum fide, labore, vigilantiâ munus illud civium, quod e suis opibus ad sustinendas publicas necessitates contulerunt, totum ac sine ullo intertrimento ad regias gazas perveniet: nihil indè decurtabunt, nihil intercipient avidæ manus quorumdam hominum, quibus nihil satis est.

Faxit tantummodò Deus, ut ad colligendum ejusmodi munus non ampliùs, aut saltem non sæpiùs opera vestra desideretur; possitque, iterùm donatâ pace Europæ Ludovicus, impendere in posterum curas omnes suas procurandæ populorum felicitati,

id quod et illorum pietas ac fides in principem certè meretur, et paterna in populos Ludovici charitas jamdudum ardentissimis votis exoptat, nec, ut speramus, irritis. Quanquam enim nullusdum belli finis appareat, quanquam humanæ providentiæ clausa et abrupta omnia videantur, nihilominùs sperandum est. Qui ex ipso tempestatum sinu serenitatem educit Deus, qui tumentes pelagi fluctus repentè sedat; poterit idem, quum volet, subitò componere furentium populorum æstus, et has bellorum procellas in altam pacem ac tranquillitatem convertere. Habemus autem obsides et pignora optimæ ejus ergà nos voluntatis, quæcumque hactenùs pro Gallia nostra fecit, quæ si nobis certam spem et fiduciam in posterum non afferunt, similes sumus infidelibus illis Judæis, quorum dura cervix et suspicax incredulitas nullis miraculis flecti poterat. Tanget profectò divinam misericordiam Ludovici virtus tuendæ regum et religionis majestati totum se devoventis : tangent repetita toties populorum vota, totius Ecclesiæ preces, imprimis verò ardens et sincera pietas sanctissimi pontificis, quem nunc vicarium suî Christus in terris habet. Ejus lacrymæ, fides, sanctitas certè ab irato Deo pacem extorquebunt. Quid enim non impetret ejusmodi pontifex, sub quo renasci videntur prisca florentis Ecclesiæ tempora? Neque enim hujus ætatis ac sæculi sunt quas in eo virtutes totus orbis miratur : recisa penitùs et sacrarum legum coercita vinculis famelica nepotum ambitio : abolitus mos pretio vendendi dignitates ac munera quæ non debent esse aliter quàm virtute venalia : injectum frementi nequidquam luxui et rectum ordinem evaganti licentiæ frænum : repressus aleæ furor : restituta veteri disciplinæ prisca vis et auctoritas; substituti nepotum loco Christi membra pauperes, translatique e suis latebris in superbas pontificum domos, et ejusdem Christi vicario domestici quodammodò ac, penè dicam, contubernales facti; destinati ad sublevandam eorum paupertatem amplissimi reditus, quos luxui, avaritiæ, ambitioni subtraxit; denique exstructum illud sibi propriis penè manibus sepulcrum, cujus conspectu animatus venerabilis senex, metuque mortalitatis suæ quodam modo festinans, videtur urgere pia consilia tam celeriter, et in paucos annos plurium opera sæculorum congerere.

Oratio habita in exterioribus Sorbonæ scholis, Ludovici Magni panegyricus alter. *

Si ex communi opinione vulgi et plurimorum judicio æstimanda regum gloria est, auditores; nulla eorum magis solida laus, clariorve ad famam commendatio videbitur quàm quæ ex imperatoriis virtutibus facinoribusque bellicis efflorescet. Inest in illo bellorum fragore et strepitu nescio quid, quod imperatorum ambitioni suavissimè blandiatur. Pulchrum videtur, atque etiam quodammodo humanâ conditione majus, suprà cæterorum capita tam insigniter eminere; esse unum in exercitu penè innumerabili, e cujus imperio et nutu reliqui omnes pendeant; ingenitam cunctis dominandi libidinem supremâ cum auctoritate exercere, ita ut omnium vitæ necisque sis arbiter; circumferre huc et illuc pro arbitrio centena et ampliùs hominum millia; orbem latè universum implere famâ ac terrore nominis sui; conjuratas hostium vires, urbium validissimarum munimenta, regum æmulorum potentiam, ipsam quoque tempestatum et naturæ vim domando vincere ac frangere; hæc, iterum dicam, supra humanæ conditionis sortem regum et imperatorum fortunam constituere videntur.

At si rem introspicere penitùs, eamque non opinionis humanæ, quæ plerumquè vana mendaxque est, sed incorruptæ veritatis judicio expendere voluerimus, fateamur necesse est, laudem eam quæ ex victoriis et triumphis existit, quanquam præclara sit, omnium tamen esse procul dubio levissimam, atque ejusmodi, quam ab optimis principibus minùs ambiri oporteat.

Scilicet lætis illis applausibus quibus eorum triumphus celebratur, obstrepunt semper tacitè et velut transversi incurrunt clamores fletusque miserorum. Dum illis arcus triumphales populorum grata pietas erigit, suus ipsis in populos amor ante

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 12 mai 1696.

Le 4 de ce mois, le sieur Rollin, recteur de l'Université, prononça avec beaucoup d'éloquence le panégyrique du Roi, suivant la fondation de la Ville, qui s'y trouva en corps avec un grand nombre de personnes de qualité.

oculos exhibet vastatas incendiis domos, stratas aggerum et turrium ruinis urbes, desolatas ferro et igne provincias, totque millia innocuorum civium, quos ineluctabili necessitate belli calamitas afflixit immerentes. Ita triste istud spectaculum, quod medios inter triumphorum apparatus animis principum intùs obversatur, mœrore et luctu alterius spectaculi lætitiam omnem intercipit.

Quænam est igitur vera et maximè solida principum gloria? Omne robur et pondus regiæ auctoritatis adhibere ad compescenda quædam publica vitia; magnificentiam ostentare suam in ejusmodi operibus, quæ ad publicam utilitatem pertineant; curas omnes suas et vires impendere promovendo cultui divini numinis; denique afflictæ et jacenti calamitosorum regum fortunæ fortiter succurrere. Hæc præclara, hæc magnifica, hæc regiâ majestate digna sunt consilia : inde nascitur vera et solida regnantum gloria, non illa quidem quæ posita sit in incertâ opinione vulgi et vanâ adulatione populorum; sed quæ apud Deum pariter et homines firma et stabilis ipsâ veritate nititur, nullâque potest calamitate temporum ipsis extorqueri. Hæc in Ludovico Magno laudanda hodiè aggredior. Anno superiore vitam Regis Christianissimi ferè universam complexus, statui hodiernæ orationi breviores terminos circumscribere. Pauca igitur tantummodò facta excerpam ex omni illius vita; sed quæ eum regem maximè declarant, sicque sunt unius Ludovici propria, ut nemini præter ipsum conveniant. Quæ dum ego uno tractu et tenore, sine ullâ partitionis morâ, breviter et simpliciter exponam, quæso me dicentem vestrâ humanitate sublevetis.

Prima hæc fuit regnantis Ludovici gloria, atque haud scio an maxima omnium, compressus duellorum furor. Grassabatur impunè per nobilium domos intestina quædam rabies cædis et cruoris avida, quam comprimere nulla legum auctoritas poterat. Sive hanc animi feritatem traxerat Gallica juventas ab horridis illis bellicosisque gentibus, unde fertur duxisse originem suam; sive, ut ferè accidit, optimas quasque res corrumpi tractu ipso temporis, insita Gallorum animis veræ gloriæ cupiditas paulatim in hanc rabiem degeneraverat; sive potiùs fatales erant istæ

velut reliquiæ civilium bellorum, quibus concussa tamdiu Gallia est: pervaserat iste morbus omnium nobilium animos, et in ipsis Gallorum visceribus ac medullis penitùs hærebat. Quæ maxima habentur inter homines necessitudinum vincula; patriæ dulcedo, caritas amicitiæ, affinitatis propinquitas, naturæ sanguinisque conjunctio, parentum ac liberorum pignora, ipsa etiam innata cunctis hominibus, quamque omnium postremum nec nisi cum ipsâ vitâ exuimus, vivendi cupiditas; hæc omnia contra hujus monstri furorem et impetum infirmi obices erant; adeò invaluerat latè receptus per populos, et in hac præsertim Gallia dominans ferus ille mos de minimis rebus levioribusque rixis per vulnera et sanguinem, et mutuas cædes decernendi. Tentaverant plurimi reges huic crudeli carnificinæ civium obsistere; sed irritis semper conatibus. Invalida legum auxilia, spretusque principis nutus, morbi vim tantùm et dominationis imbecillitatem nudaverant. Ferocior inde licentia, atque insolentiùs se efferens, sicut fera bestia, ipsis irrita vinculis, deinde emissa.

In hoc statu rerum, quid agat Ludovicus? Nulla res fortassè unquam fuit magis anceps et lubrica, et in plura difficultatum incommoda incurrens. Si timida consilia et segnem prudentiam audiat; quædam sunt prævalida, et, ut ita dicam, adulta vitia, quibus patienter connivere satius est quàm temerè lacessitis vim novam addere. An ille adhuc regnandi rudis et imperii inexpertus speraret id assequi quod plurimorum ante regum frustra tentasset corroborata auctoritas? Insanabilem profectò hunc esse morbum, nec remediis præsertim violentis exacerbari oportere.

Longè aliter sensit Ludovicus. Propositi consilii necessitatem simul et magnitudinem complexus animo, cunctisque sapienter et maturè libratis, rem juvenili penè audaciâ, at simul prudentiâ senili aggreditur, quasi vellet hoc primo actu quid posset imperandi vis experiri. Et verò potest omnia regum auctoritas armata pœnis et præmiis apud aulicos et nobiles, plerumque ambitiosos, et quorum omnis fortuna pendeat e nutu principis, præsertim si res justa ac legitima imperetur, adsitque imperanti immobiliter constans animus et propositi tenax.

Talis hac in re Ludovicus fuit: talis quoque susceptæ rei

eventus. Cessit severis fracta legibus quamlibet dura et pervicax animorum obstinatio. Vanam gloriæ opinionem duellis affinxerat impotens hominum furor, pravæque consuetudinis imperiosa lex; veram iisdem ignominiam addidit sapiens Ludovici providentia. Principis aversa mens, clausus in omnem vitam ad honores aditus, exsilium, carcer, supplicii infamia, inustum etiam mortuorum nomini dedecus; hæc fuit proposita duello merces. Frustrà opponuntur præclara avorum nomina, natalium splendor, navata plurimis in bellis fideliter opera, cognatorum preces et lacrymæ, dignusque veniâ juventutis error delusæ vanâ specie gloriæ; contra hæc omnia benè immansuetus et immisericors Ludovicus, opponit surdam et inexorabilem edictorum severitatem.

Quot putatis hac, si fas ita loqui, piâ crudelitate principis servatas esse regno illustres familias, quas in ipsa stirpe excisas hæc sæva pestis penitùs extinxisset? Credite, auditores; non tantum pretiosi sanguinis longa bella exhauriunt, quantum, sæviente duellorum licentiâ, cruenta pax absumit. Neque enim grassatur ut plurimùm hæc delicata insanæ gloriæ cupiditas per abjecta et vilia capita, sed insidet in optimo quoque et generosissimo, ipsumque nobilitatis florem depopulatur, hoc est præcipuam spem posteritatis et certissimum imperii columen evertit.

Addite luctuosis juvenum nobilium funeribus desolatas domos, mœrentesque insolabiliter parentes propinquosque occisorum, quos duplici morte exstinctos quis potest esse lugendi modus? Spem enim afflictis parentibus et consolationem maximam relinquit casus eorum, qui pro patria, pro rege, pro religione pugnantes immaturâ, sed honestâ, morte occubuerunt, mœroremque eis et lacrymas paulatim abstergit non solùm præsens suorum gloria, sed etiam debita tali morti beata immortalitas. At in hac dira orbitate, quam privati duellorum casus afferunt, ubi juvenem in ipso furoris æstu, spirantem adhuc scelus et vindictam, inimicâ, sæpè etiam amicâ manu confossum, repentina mors et frendentem et rabiosum occupat; in hac, inquam, dirâ orbitate quocumque te convertas, seu præsens tempus seu futurum intuearis, nihil non lugubre funestumque apparet, nec quidquam relinquitur miseris parentibus, præter mœrorem in omni reliqua vita sempiternum, et ferè certam

salutis suorum desperationem. Agant igitur gratias Ludovico immortales florentissimæ nunc hoc regno familiæ, quas prudens regis severitas ab hoc insanabili luctu et ferè ineluctabili pernicie vindicavit.

Addidit aliud opus pia ejusdem magnificentia ad alendos pauperes invalidosque milites, quod vel unum gloriam Ludovico immortalem possit asserere. Intuetur nunc unusquisque vestrûm animo superbas illas ædes, quas veluti ad spectaculum magnitudinis suæ in ipso reginæ hujusce urbis aditu posuit Ludovicus, ædificiorum amplitudine et situ loci illustres, substructionum magnificentiâ verè regias, novi verò instituti operis prorsùs singulares.

Nullum erat antehac ærumnosæ virtuti perfugium, nullus veluti portus quo se milites ex diutina bellorum agitatione reciperent. Fracti annis et vulneribus, truncato corpore, claudi, cæci, debiles, errabant flebili agmine circumferentes miserabiliter per oculos et ora civium paupertatem suam et vulnerum cicatrices, fœda belli præmia.

Providit optimus imperator illorum inopiæ et senectuti paternâ prorsùs charitate. Nec miror intrepidos nunc regnante Ludovico milites, mortique devotos, per arma, per flammas, penè dicam vecordi audaciâ alienatoque a præsentis periculi sensu animo in hostem ac prælia ruere. Redeuntes eos ex bellicis laboribus et periculis manet ampla et magnifica Domus, ubi sub tutelâ Ludovici, et quodam modo sub ejus palmarum umbrâ, emeriti senes, juvenesque laureati in otio triumphali conquiescunt. In hoc illustri et christiano Gallici Martis domicilio regnat alta et secura pax; mirus tamen ordo disciplinæ militaris observatur. Perstrepunt hæc velut suburbana castra continuo armorum strepitu, sed innocenti et incruento : aguntur illic perpetuæ diu noctuque excubiæ, nullius tamen hostis insidias timent præterquam interni et domestici : animorum vitia et cupiditates intelligo. Hæc illis unica superest pugna, unica quæritur victoria.

Felicem igitur Ludovici beneficio militum calamitatem, beata vulnera, per quæ sanitas animo redditur! Quid simile poterat illis conferre etiam maximè opulenta et illustris victoria? Inc-

briati scilicet inani fumo brevis gloriolæ, et quasi saginatæ opimâ prædâ victimæ infelices, proximæ et forsitan æternæ morti servarentur. Quotus enim quisque est ex illa penè infinita multitudine militum, qui, dum fortem et fidelem regi navat operam, supremum non penitùs ignoret aut obliviscatur Deum? Deponitur autem, in ipso ferè ingressu piæ Domûs, turpis hæc ignorantia religionis et sacrilega Dei oblivio. Post lacessitas temerè mortes in medio æstu et cæco furore præliorum, discunt ibi in ipso beatæ pacis sinu christianam mortem expectare patienter.

Dignum est angelis spectaculum, auditores, intueri ferventem in hac domo plurimorum militum pietatem: atque haud scio an famosa illa et illustris pœnitentium solitudo, felix Galliæ angulus, ubi profectò verè, aut nusquam alibi terrarum, colitur Deus, majora pietatis exempla suppeditet. Quâcumque diei horâ ingrediare augustum illud supremi Exercituum Dei templum, videas tanquam stantes piis in excubiis veteranos centuriones ac milites, prostratos suppliciter ante aras, sine ulla ostentatione et pompa, sed tanquam unico teste Deo, lacrymantibus oculis, fixo in terram vultu, immoto corpore, eoque suspiriorum fervore et religionis spiritu, qui etiam ab impiis divini numinis confessionem et reverentiam extorqueat. Juste et misericors Deus, cui nulla hominum benefacta excidunt, imputabis certè Ludovico piam hanc et christianè regiam liberalitatem, quâ tot militum animos ad cultum et amorem sempiterni tui numinis revocavit!

Nec obliviscuntur aut tacent pii milites, cui tranquillitatem suam, cui salutem debeant. Obversatur semper eorum animis Ludovicus: Ludovicus eorum semper gratissimo sermone celebratur. Testes, et ut sibi videntur, etiam adjutores ac socii illius gloriæ, enumerant quotidie suas et Ludovici victorias; imperatoris in se beneficentiam et humanitatem commemorant. Me, inquiunt, saucium recreavit: me prædâ donavit: hoc duce tot oppida cepimus, toties hostem fugavimus: hoc imperatore nunquam nisi victores ex bello rediimus.

Sileant, si volent, de Ludovico poetæ; conticescant oratores: quiescant etiam, si libet, periti facta regum venturis servare sæculis artifices: meliùs veriùsque rudi et imperitâ militum

voce, quàm exquisitissimis orationibus ac carminibus Ludovici nomen celebrabitur : perenniùs durabit ejus gloria in fidis pectoribus et grata ac memori pietate militum, quàm in auro, in ære, in marmore, et pictis ad vivum imaginibus. Militaris illa libertas, unius amica veritatis, promptiorque imperatorum culpas arguere, quàm laudare virtutes, aberit ab omni suspicione adulationis, cujus nos poetæ et oratores vix fugere possumus opinionem.

Nec erit unius ævi ista Ludovici gloria, aut intermorietur ac concidet cum iis qui nunc istas ædes incolunt. Transmittetur illa fideliter et quasi per manus tradetur, ab iis qui nunc sunt ad futuros hujus præclaræ Domûs hospites. Qui si fortè de tanto Ludovici in se beneficio sileant, clamabunt ipsi lapides ædificiorum et templi parietes, fundatam esse hanc a Ludovico Magno illustrem domum, apertumque hoc illius piâ liberalitate et magnificentiâ miseris militibus asylum, in quo possit illorum senectus non solùm quieta, sed etiam honorata consistere. Quin et gentes exteræ vicinique principes, qui æmulatione Galliæ simile opus aut jam instituerunt, aut venturis ætatibus instituent, tanto quidem amplitudine et magnificentiâ nostro hoc inferius, quantùm ipsi sunt eruntque Ludovico impares, renovabunt illi scilicet et quodammodo cumulabunt Ludovici gloriam, ad quem tanquam auctorem et institutorem præclari operis, et sua et aliorum in milites benefacta pertinebunt.

Si talem Ludovico famam istæ res conciliant, in quibus aliqua tantùm suî parte religio dominatur : qualem igitur eidem gloriam conciliare debet ipsius religionis tutela et amplificatio! Est ferè in vitâ maximi cujusque principis unum aliquid præcipuum et excellens, quodque præ cæteris extat et eminet, cujus vivax et perennis memoria imperatorum nomen integrum et incolume transfert ad ultimam usque posteritatem. Pleraque eorum alia facinora, quæ iis viventibus mendax adulatio vividis maximè coloribus pinxerat, annos et vetustatem ferre nequeunt. Mentitus ille fulgor aut statim cum ipsis sepulcri nocte exstinguitur, aut aliquandiu malè superstes, ipso annorum quasi detritus usu paulatimque extenuatus, tandem aliquando prorsùs evanescit.

Sola religio christianorum heroum nomini velut sigillum immortalitatis imprimit. Viget adhuc apud nos, elapsis tot sæculis, Constantini, Theodosii, Caroli Magni, et aliorum ejusmodi principum memoria. Quæso vos, auditores; an expugnata oppida, an fusi fugatique Barbarorum exercitus talem illis gloriam asseruerunt? Abolevit ipsa victarum urbium ac gentium nomina edax rerum vetustas, et cuncta devorans oblivio : at inter corruentium undique regnorum fragorem ac ruinam, pepercit sacris laboribus, quos illorum imperatorum christiana pietas et fortitudo suscepit ad stabiliendam aut tuendam divinæ fidei integritatem.

Eadem famæ perennitas Ludovicum manet apud posteros. Multa quidem ille digna immortalitate gessit : erit tamen ipsius propria et præcipua laus, ad quam omnis ante actæ vitæ atque etiam secuturæ deinceps gloria referri debeat, extirpata penitùs e Gallico regno hæresis. Enimvero si vultis uno quasi intuitu vitam Ludovici integram percurrere, agnoscetis cuncta quodammodo pertinuisse ad hoc grande, et arduum, et audax consilium Opus erat ad id aggrediendum invicto animi et imperii robore, quod nulla res neque domi, neque foris in ipso conatu rerum labefactare posset aut retardare. Sola autem id bella præstare poterant. Sopitæ statim in ipso regnandi exordio, non magis fortitudine quàm sapientiâ, domesticæ et civiles discordiæ, eam auctoritatem Ludovico apud cives mixtam amore, fide et reverentiâ pepererunt, cui ad nutum prona et subjecta omnia ex illo etiamnum intuemur. Apud hostes verò, renovatis multoties bellis, domitos semper et subactos constans Ludovici prosperitas, omni genere bellorum feliciter experta, nunc contra singulos, nunc contra universos; modò ad Rhenum, modò ad Sabim, modò ad Mosam, et ubi non? inauditâ hactenus rapiditate victoriarum illustrata, tantum ejus nominis terrorem sparserat, nullum ut exanimatis ejus conspectu hostibus perfugium nisi in ejusdem bonitate et clementiâ superesset.

Sic affectis hostium civiumque animis, supremus rerum arbiter Deus, qui solus novit et dispensat momenta rerum agendarum, graves bellorum procellas repentè sedat ac componit. Venerat tandem, quæsita nequidquam a multis antea regibus,

conficiendæ rei opportunitas. Non sinit Ludovicus effluere istud heu! nimium breve pacis intervallum. Pium opus urget trepidè et festinanter. Spoliatur primùm error iis juribus ac privilegiis, quæ per vim quondam armatus ac rebellis extorserat. Excluditur a conspectu principis, ab aulæ aditu, a dignitatum luce, penè dicam a commercio et societate hominum. Frementi ei nequidquam ac frendenti imperatur silentium, publici cœtus interdicuntur, eripitur educatio liberorum soli debita veritati. Talibus Ludovici imperiis recreata subitò ac vitrix religio incipiebat novâ luce splendescere. Paternæ regis severitati obsecundans pastorum ac præsulum sapiens et moderata lenitas, novos quotidie triumphanti ecclesiæ procreabat, aut potius restituebat liberos. Stabant adhuc tamen et alibi passim, et hìc ferè sub oculis nostris impia hæreseos templa quasi sub umbra et tutela Nannetensis edicti; et licèt deserta ab suis, licèt tenebris et solitudini et silentio damnata, priscorum tamen memoriâ temporum insultare quodammodo religioni videbantur. Vidimus uno Ludovici nutu, tanquam tubarum clangore et sono, Jerichuntina corruere mœnia, ultimamque spem et velut arcem prostratæ et exspirantis hæreseos regiâ manu penitùs dissipari.

Consequuta sit atrox et dira tempestas : insurrexerint in nos æmulatione et invidiâ concitatæ gentes : omnis Europa crudeli bello repentè exarserit ; cuncta latè regna violento concussa motu fuerint, et suis quasi convulsa sedibus : non miror. Interdum etiam unius electi causâ Deus, arcanâ occultâque vi, unius inquam electi causâ urbes et provincias et imperia susque deque vertit, orbemque concutit universum. Quis igitur mirari aut indignari debeat, si gravissimis bellorum doloribus et, ut ita dicam, pressuris tot liberos ecclesiæ Gallia parturierit? Hæc una fortasse bellorum procella poterat suum religioni triumphum, Galliæque pacem ac salutem asserere. Ut ut sit, Ludovico certè novam et raram admodùm laudis materiem suppeditavit, quâ secundùm defensæ religionis gloriam nulla major esse poterat, oppressi et calamitosi regis defensionem ac tutelam.

Hanc Ludovici gloriam si vultis vero æstimare pretio, eamque suæ velut in luce positam intueri, auditores; nolite in his præsentium temporum angustiis et asperitatibus immorari. Re-

vocate paulisper ante oculos vestros illa tempora, quibus primùm ad aures nostras pervenit fatalis rumor ejecti e solio, per inauditum scelus ac nefas, Britanniæ regis, coactique rursùm fugere per obscura loca, spemque regni ac suam incertis ventorum ac fluctuum procellis credere. Quis tunc nostrûm non arsit dolore? quis non animo littus Oceani petens tendebat pias manus erranti per fluctus regali familiæ, et simul fugitivæ cum eis ex Anglia religioni? quis non cum lacrymis vota ad superos fecit, faverent infelici reginæ ac matri quæ gestabat inter manus grande depositum : faverent tenero infanti, ad quem calamitatis illius etsi nondum sensus, maxima pars tamen pertinebat? una vox erat, patere illis omnium Gallorum animos et fortunas; patere illis Galliam, quæ semper fuit portus, receptaculum, azylum, arx tuta, et quædam velut ara miserorum, quò calamitosi principes, regno spoliati reges, ejecti etiam e suâ sede romani pontifices sæpè confugerunt.

Nescio quomodo lacrymæ, præsertim in calamitate alienâ, facilè arescunt, affectusque commiserationis, qui apud plebem acriores habet primos impetus, paulatim interpositâ morâ languet et senescit. Non ita est de Ludovico, auditores. Vivit apud eum semper recens, acriorque in dies exurgit conceptus primùm animo dolor in hoc acerbissimo casu vicini regis, nec unquam, nisi illo in solium suum restituto, deponetur. Turpe est ac nefas, de privatis etiam loquor, turpe est ac nefas ab amico in calamitate deseri. Quid! regumne minus erit sancta fides ac societas? minus constans et inviolabilis amicitia? Tæderet diuturni belli Ludovicum, cui ipsa religio pia et justa arma induit, cujus fortitudini et dexteræ tutelam regis britannici ipse commisit Deus? Desereret per ignaviam regiæ majestatis defensionem, atque ipsius etiam religionis causam? Ubi igitur illa invicti in periculis animi constantia? ubi quæ regem et imperatorem decet, inconcussa mentis celsitas et magnitudo?

At tardi respondent consiliis eventus. Etiamne arbitrio nostro constituemus divinæ misericordiæ diem, intra quem jubeamus quodammodo nobis succurrere; supremoque rerum Domino nos, pulvis et cinis, legem imponemus? Quid igitur, si non tardi solùm, sed etiam infelices et improsperi casus forent (neque enim

semper justa regum consilia fortunat Deus), quid sentiremus? Divo quondam Ludovico ad tuendam religionem, eamque è dura servitute liberandam, longinquum et barbarum littus petenti, quæ sors, quæ pietatis merces contigit? Morbus, pestilentia, vastitas, clades exercituum, carcer, exsilium, denique mors. Minorne idcirco fuit illius pietas et gloria? Triumphavit hactenus Gallia, conjuratorumque hostium impetus non solùm fortiter sustinuit, sed illæsa ipsa et incolumis longiùs eos repulit a se, repelletque postea non minus feliciter, si spem nostram non in viribus nostris, sed in omnipotentis Dei præsidio ponimus. At utcumque res cadat, in tuto est Ludovici gloria : neque enim ab incerto et instabili rerum eventu pendet. Tentasse rem audacter spretis impendentibus periculis, id regiæ fortitudinis erat: eamdem perficere et exsequi, unius est divinæ potentiæ. Novit rex christianissimus, (atque utinam id esset altius infixum animis nostris!) novit rex christianissimus rerum omnium quæ in terris aguntur, ac præsertim bellorum exitus penès unicum stare Deum, nec eos ullis hominum consiliis et conatibus vel uno momento præripi posse aut retardari. Nos, ut sumus rerum impatienter avidi, et præproperè ad eventum festinantes, vix moram ferre possumus.

Atqui habemus ante oculos illustre christianæ patientiæ documentum et exemplar, Britanniæ regem ac reginam, quibus jampridem silentibus ac tacitis, et sævientem in se divinam manum suppliciter adorantibus, hujusce calamitatis tota moles et grave pondus incumbit. *Intelligite, reges; et erudimini, qui judicatis terram.* Fallax aulicorum gratia, fluxa amicorum fides, caduca et fragilis populorum benevolentia. Perbrevi momento temporis hæc omnia regem Angliæ deseruerunt. At quem regem? et cujus causâ? *Obstupescite, cæli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer. Duo mala fecit populus iste.* Dereliquerunt regem (ut sileam bellicas ejus imperatoriasque virtutes), regem mansuetum, pium, facilem, plenum bonitatis et misericordiæ visceribus : iidemque se in servitutem tradiderunt, ut nihil gravius dicam, ambitioso principi, qui per fas ac nefas, per clades exercituum, per calamitates populorum, per totius Europæ excidium ac ruinam ad regale solium grassatur.

Usquequò, Domine, videbimus impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani? Usquequò populus iste duræ cervicis, contra Deum pariter et reges rebellis et ferox impunè gloriabitur! An nondum completæ sunt iniquitates illorum usque ad præsens tempus? An non clamat ad te de terra vox sanguinis, qui in illa insula effusus est? Quem enim regum optimorum non sunt persequuti? Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam: posuerunt carnes sanctorum tuorum bestiis terræ: polluerunt templum sanctum tuum. Insula ista, quondam domus sanctificationis tuæ, ubi laudaverunt te patres eorum, facta est in abominationem. Confregerunt jugum suum, ruperunt vincula sua; dixerunt, non serviemus. Numquid super his continebis te, Deus ultionum Domine? Tu qui transfers regna atque constituis; qui subvertis solia regnorum, et das salutem regibus; in cujus manu populorum et regum corda sunt; memento tandem tui istius David, et omnis mansuetudinis ejus. Redeant prævaricatores ad cor (hanc unam de illis ultionem poscimus): sciant et videant, quia malum est et amarum talem reliquisse regem; tibique postea et suis regibus in æternum fideliter serviant.

Ps. 37. Ps. 93. Gen. 15. Gen. 4. Ps. 78. Is. 64. Jer. 2. Ps. 73. Dan. 2. Agg. 2. Ps. 143. Ps. 131. Jer. 2.

Oratio de Philippi Quinti in regem Hispanorum adoptione *:

Regiæ majestatis fastigium sic exstat et eminet supra cæteras mortalium conditiones, ut reges præstans imago supremi Numinis, et quidam veluti terrestres dii non immeritò dicantur, auditores ornatissimi. Valent quidem plurimùm, præsertim apud plebis animos omnia ex fulgore æstimantis, nec mediocrem regibus conciliant reverentiam, superbarum ædium splendor, cultus magnificentia, oris ac incessûs majestas, prona populorum obsequia, et omnis iste circumfusus illis undique ad pompam et terrorem apparatus. At nobilius quiddam est et longè sublimius,

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 18 février 1708.

Le 14, le sieur Rollin, professeur royal en éloquence, et ancien recteur de l'Université, prononça dans le collége de Beauvais, dont il est principal, une très-belle harangue latine, sur l'avénement du roi Philippe V à la couronne d'Espagne.

unde veram eorum magnitudinem metiamur. Est illa nobilis quædam portio supremæ potentiæ, derivata ab illo fonte, unde fluit omnis auctoritas, hoc est ab ipso præpotenti Deo, qui jus illud et imperium, quod unus habet per se in mortales, ideo transfert in reges, aut certè cum illis communicat, ut, quo nihil homini præclarius, vicem illi suam in terris quodammodo fungantur. Quemadmodum igitur ipse suo nutu moderatur omnia in hoc orbe terrarum, et omni genere bonorum cumulat humanum genus: sic illi necesse est in suis singuli regnis summo jure regant omnia; bella et paces administrent; dispensent honores ac munia; legibus vim, magistratibus auctoritatem concilient; urbium commodis, provinciarum securitati, felicitati populorum paterno animo consulant: imprimis fidem, æquitatem, religionem et ipsi studiosè colant, et in suis regnis florere curent.

Hæc vera regnantis species, vera dignitas, auditores: quæ profectò non convenit nisi iis, quos summus regnorum arbiter Deus ipse ad solium evocârit. Nam quos illuc sua protruserit ambitio, qui fraude ac perfidia grassati per vim illuc irruperint; quantumlibet honestis nominibus sua consilia tegant, quantumvis fortunati ac florentes hominum oculis fortasse videantur, hos Deus inter vicarios suæ potestatis reges minimè annumerat. Ut enim regiam majestatem legitimis possessoribus nulla vis injuriæ adimere, nulla nec civium perfidia, nec exsilii calamitas extorquere valeat: sic eamdem nulla rerum secundarum prosperitas adstruere immerentibus potest. Unius est supremi Numinis privatas singulorum fortunas ac conditiones, quantò magis regna et imperia, pro arbitrio dispensare, portionemque illam suæ auctoritatis pretiosissimam in quas voluerit manus transmittere.

Intelligitis procul dubio, auditores, quò pertineat hæc mea oratio. In hac subita rerum conversione, quam attonita et pavens etiamnum stupet Europa, quâ nos sic perculsi sumus, nostris ut auribus ipsi atque oculis vixdum credere audeamus, tam evidens numen rebus Gallicis adfuit, ut nemini dubium esse possit, quin serenissimum principem Andegavensium ducem in solium Hispaniæ ipsa, ut ita dicam, divina manus extulerit. Non hæc occultis artibus et quasi per cuniculos furtim tentata res; non obscuris molitionibus multò ante præparata; non sagacibus hu-

manæ prudentiæ consiliis ad maturitatem et exitum solerter adducta : sed unius divinæ providentiæ nutu tam celeriter et repentè confecta, priùs ut penè exstiterit, quàm nos suspicari possemus.

Sinat itaque Ludovici Magni pietas, dum ego debitum hoc et publicè ab Academia, et privatim ab hac domo, laudum vectigal persolvere aggrediar Regi Catholico, cujus spei et studiis ipse admoverat virum rectoriâ tunc purpurâ nitentem, et in hujus palæstræ sinu a teneris annis eductum : sinat, inquam, Ludovici Magni pietas hodie me tam lætos, tam inopinos successus divinæ tantummodo providentiæ gratulari. Qui solet prosperos bellorum eventus, ubi multò magis videntur pollere humana consilia, pro grati animi sensu refundere in auctorem Deum, profectò non ægrè feret nos recentem hanc suam et Galliæ felicitatem uni Deo acceptam referre, nec detractum gloriæ suæ credet, quod divinæ fuerit adscriptum.

Ut autem grande hoc eventum uni divinæ providentiæ attribuam, duo me præsertim movent, quæ totidem constituent hujus orationis capita : difficultates, quæ huic consilio obstabant, humanæ prudentiæ prorsus insuperabiles ; hoc primum : utilitates immensæ quæ inde in Hispaniam pariter et Galliam, atque adeò in ipsam religionem redundant ; hoc alterum. Hæc duo me, quantâ fieri poterit brevitate prosequentem, non mediocriter recreabit quum illustrissimorum ecclesiæ principum benignitas, tum imprimis ista tua in nos benevolentia, senatûs princeps illustrissime, quæ quod valetudini tuæ, quod quieti tempus denegas, id in audiendis nobis tam benignè impertiit. Qui nihil facere in vita soles, nisi summâ officii religione adductus, id sanè dedisti et tuo in Principem obsequio, et pietati in Academiam matrem tuam, et singulari studio in hanc Bellovacam domum, quæ te patrono, te parente, te domino gloriatur. Visa est sibi illa hodie fieri subitò quoddam Justitiæ templum, dum te illius sanctissimum interpretem, custodem, vindicem ; dum tot tecum fidei, integritatis, eloquentiæ lumina intra suos penates accepit. Utinam tantæ audientium dignitati dicentis facultas utcumque responderet!

Hispanicæ hæreditatis, quanta quanta est, jus pertinere ad stirpem Borboniam, si rex Carolus absque liberis decederet, et tacita naturæ lex, et communis gentium consuetudo, et Hispaniæ jurisconsultorum auctoritas, et ipsa hostium confessio, manifestè declarant. At huic quantumvis legitimæ spei nostræ obstare multa videbantur: Austriacæ domûs innata contra Galliam æmulatio; utriusque populi vetus animorum ac studiorum discordia; cruentis ultimi belli cladibus renovata hinc et hinc odia gentium; florentis Galliæ nostræ invidiosa magnitudo ac potentia; inprimis verò compactum recèns fœdus illud, quo vastæ illius hæreditatis, quæ tota ad se pertinebat, levem tantummodo particulam sibi Ludovicus Magnus vindicârat.

Quàm infesta semper et acerba Franciam inter et Austriacam domum ambitionis certamina exarserint, præsertim ex illo tempore, quum utraque paribus succincta studiis et viribus Germaniæ imperio immineret, tot ab hinc et per tot annos gesta ad internecionem ferè utriusque populi bella satis superque indicant. Austriaca domus ab sat exiguis profecta initiis, deinde intra breves hæreditariæ ditionis suæ inclusa terminos, mox felici duplicis matrimonii fœdere hinc Belgio et Burgundiâ, inde apud Hispanias multiplici regnorum dote cumulata; tum, quasi id parùm foret, comperti recèns orbis insuper et novis ditata opibus, et vastis regionibus porrecta in immensum, excreverat in eam magnitudinem, ut totius Europæ imperium affectare non sine justâ forsitan suspicionis causâ crederetur. Tam formidandæ potentiæ velut æternus obex posita in medio Gallia. Minùs illi quidem vastè patens imperium, sed animorum et roboris non minùs: circumscripta opportunè justis finibus regio, sed bonorum omnium ferax, nec peregrinis indigens opibus. Franciæ verò domûs penè supra fidem antiqua nobilitas, per tot reges uno et perpetuo tenore ducta: par tantæ nobilitati claritudo: invicta bello pariter et pace gloria: animus audax quidlibet aggredi, et quantæcumque fortunæ capax; potentia in præsens nemini non metuenda, spes in futurum immensæ. Has inter totius orbis christiani potentissimas domos, quarum velut æquis librata ponderibus staret Europæ salus ac libertas, quis mire-

tur nunquamnon vehementer arsisse æmulationis stimulos? Quæ spes igitur, si consuleretur humana ratio, assumendum unquam e Borbonia stirpe successorem Austriacis Hispaniæ regibus? Privatus quilibet homo ægrè videt moriens absque liberis transferri in alienam domum relictas sibi a majoribus opes, et hac veluti posteritatis vitâ orbatus, sibi quodammodo videtur bis mori. Quid igitur? Princeps, in quo sensus iste vitæ cujusdam post mortem superstitis multò viget acrior, quippe qui in tanta fortuna angustioribus vitæ terminis non contentus in longam posteritatis memoriam se totum extendat; an ejusmodi princeps æquo animo patiatur tot provinciarum, tot regnorum possessionem, quæ tandiu in familia sua hæserit, transire post se, imò etiam per se, in ignotas, in alienas, fortè etiam in hostiles manus?

At oblitus suî suorumque rex deponeret moriens istam, quæ tunc maximè reviviscit, æmulationem? an longa et inveterata utriusque gentis dissidia facilè mitescerent? Hispanos a Gallis dirimere videbantur non tam altissima Pyrenæorum montium juga, quàm linguæ, habitûs, morum, studiorumque dissensio. Vividus Gallorum ardor; impatiens moræ impetus; avida mens imperii et gloriæ; cedere nescia indoles. Hispanorum tarda gravitas, nihil quidquam temerè aut præcipitanter agens, maturè omnia ponderans, veteris fortunæ memor, retinensque ex ea majestatem et elatos spiritus. In hac discrepantiâ morum tam dissociabili, quæ poterat unquam sperari concordia? Ad hæc, imbiberant utrique animis acerba invicem odia, ob residuas veterum bellorum iras, quæ cocta ex longo, et in exacerbatis injuriâ animis penitùs infixa, nullâ fœderum religione placari posse videbantur.

Recentis verò belli calamitatibus quantùm exulcerari potuerint mentes Hispanorum, et antiqua recrudescere odia, facilè intelligitur. Piget nunc, quum in amicitiam rediimus, imo plusquàm amici ac fratres facti sumus, piget, inquam, meminisse tot cladium quas Hispanis tunc hostibus non tam voluntas nostra, quàm armorum cruenta necessitas intulit. Erat hoc illis velut anniversarium fatum, ut statim atque belli suspicio ac tumultus increpuisset, illicò viderent apud Belgium agros suos diripi,

urbes incendi, et in se unos omnia belli mala ingruere, cujus in alios verterent commoda. Porrò sceptrumne Hispanicum traderetur in eas manus, quæ nuper armatæ contra Hispanos, bello lacessitæ quidem, sed tamen acerbissimas iis clades intulerant, et adhuc penè fumabant eorum sanguine?

Præterquam quòd Hispanos et vetus odium, et ira recens contra nos stimulabat, urebat ipsos etiam Gallicæ felicitatis ac potentiæ fulgor. Jampridem ægrè ferebant nimis vicinas propè se convalescere opes, remque Gallicam nimis plus, quàm satis tutum esset accolis, crescere. Alebantur isti timores sinistris rumoribus malevolorum hominum, invidiæ flammam ac materiem criminibus in nos suis suggerentium: Ludovicum, ut est humanus animus insatiabilis, eo quod jam ante partum erat, ad altiora et non ferenda tendere: imminere eum totius Europæ imperio: erupturas, præsertim in Hispaniæ perniciem, prævalentis populi vires, nisi crescentem quotidie tantam in medio molem maturè opprimerent. Ita terriculis Gallicæ potestatis Hispanorum animi a Gallis abducebantur.

His tot impedimentis accesserat aliud recens, nostrâ et ipsorum voluntate contractum, idque cæteris multò gravius, fœdus illud intelligo, auditores, triplici tergeminæ potestatis vinculo colligatum, cujus conditionibus excludere ipsi nos ab hispanica hæreditate videbamur. Quæ mens vicinarum gentium in hoc fœdere sanciendo, quod consilium fuerit, curiosiùs rimari, et velut divinando conjicere, neque est instituti nostri, neque hujus temporis. Ut ut sit, constat hoc fœdere, quod Ludovici Magni moderatio ob publicam Europæ pacem ac tranquillitatem acceperat, interdictum nobis videri opimâ et Borboniis legitimè debitâ hæreditate, clausamque Gallis sempiternùm in Hispanias viam.

Quæ vis igitur humani consilii poterat, quæ prudentiæ sagacitas extricare nos ab his angustiis, totque et tantas difficultates tollere? Nulla sanè, auditores, præter vim illam divinæ providentiæ, cujus potenti lege immobilis rerum humanarum seritur ordo, cujus arcanis consiliis videmus interdum puncto temporis rerum maximarum momenta verti, contraque spem et opinionem omnium repentinas fieri voluntatum conversiones.

Ac primùm quidem illa, ne quis ferè Carolo regi in eligendo successore superesset respectus ad familiam et sanguinem, sustulit immaturo funere unicum illum principem, Bavari ducis filium, breves patris delicias, quem publicus rumor, et intemperantia vulgi, donec unus eligatur, multos destinantis, præcipuum inter cæteros ad solium Hispanicum favore tollebat. Stabilierat eadem divina providentia Borboniæ familiæ spem rarâ apud principum domos felicitate, multiplici numero liberorum, quos sensimus in hac occasione multò firmiora esse imperii munimenta, quàm classes et legiones. Restabat evellenda ex animo principis tenera quædam penitusque infixa pectori in suos indulgentia, et deflectenda molliter ab Austriaca domo in Borboniam voluntatis inclinatio. Multùm quidem ad id valuerunt opportuna sapientissimorum hispanici regis administrorum consilia, atque inprimis eminentissimi illius cardinalis, de cujus singulari prudentiâ et tuendæ pacis ac religionis acri studio nulla unquam posteritatis memoria conticescet. At maximè convellit animum religiosi principis propiùs insidens vicinæ mortis cogitatio, aperientisque jam sese ante oculos conspectus æternitatis, optimus regum consiliarius : tunc scilicet, si quis verus inest pietatis ac religonis sensus, velut unico teste et judice Deo res ponderantur. Adhibentur tunc in consilium non privata gratia, non simultas aut odium, non blandè subrepens adulatio ; sed jus, sed fides, sed nuda et incorrupta veritas. In hoc igitur temporis articulo rex Carolus extra familiam suam seque ipsum quodammodo avulsus, nec jam nisi publica spectans, non obstrepente ampliùs ullo factionum certamine, cœpit clarè intueri, quod antea non viderat, jus Galliæ inconcussum, unde penderet et Hispaniæ suæ salus, et Europæ tranquillitas, et ipsius religionis conservatio.

Totius Hispaniæ consensum traxit ultima morientis regis voluntas, disponente scilicet intus animos supremo numine, cujus in manu populorum non minùs quàm regum corda sunt. Vix credibile dictu est quàm celeriter ac repentè, sic dissitæ paulò antea gentes, velut in unius populi corpus coaluerint. Revixit subitò vetus illa et priscis historiæ monumentis celebrata inter Galliæ et Castelliæ populos animorum consensio. Et certè si voluerimus unusquisque veros et intimos animorum sensus inter-

rogare, reperiemus non penitùs insito et inexpiabili dissidio, sed nescio quâ temporum injuriâ et calamitate bellorum Gallos atque Hispanos tandiu a se invicem distractos fuisse. Diversi quidem illis mores, et varia studia atque ingenia : sed par apud utrosque animorum candor, morum probitas, virtutis indoles; invicta utrisque erga reges suos fides ac reverentia, erga Deum pietas quasi innata; tuendæ verò religionis penè ultra vires et fidem constantia. Jam verò crescente quotidie concordiâ coalescentium in dies magis populorum, et felici temperamento mixtis utrinque virtutibus, fiet et Gallica velocitas Hispanorum tarditate consultior, et Hispanica gravitas Gallorum celeritate acrior. Hanc inter utrasque gentes concordiæ reconciliationem quis crederet emersuram fuisse ex ipso bello, unde nasci solent dissensiones et odia? Id tamen ultimo bello apertè contigit. Ut sunt Hispanorum animi super negotio religionis admodùm delicati ac molles, nulla res magis ipsos antiquitus a nobis abalienavit, quàm sparsus ex industria rumor, scatere Galliam undique Calvini et Lutheri asseclis, foverique passim in illius sinu hæreticos. Vigente pace mentem hanc Ludovico Magno divina providentia injecerat, ut ad exstirpandam penitùs e suo regno hæresim, vires omnes suas et opes impenderet. Merces tantæ pietatis in præsens atrox totius Europæ conjuratio; at hujus ipsius conjurationis et belli fructus, ista pax et subita rerum conversio quam miramur. Stupebant Hispani, quum tot bella, tot duces, tot exercitus circumstarent undique Galliam, et unum in regnum tota periculi moles, omne onus incubuisset, non modò integram ab hostibus et illibatam stare Galliam, sed novos quotannis triumphos reportare. Cui enim unquam genti tam propitium fuisse Deum, ut eodem tempore ubique respublica sic prosperè gereretur? adversa secundis pensando rem ut plurimùm solere extrahi : Gallis nihil non feliciter successisse. En, inquiebant, juncta perperam religionis hostibus arma damnantes, en fructum et pietatis ipsorum et nostræ cæcitatis. Portus nostros et oppida hæreticis tuenda commisimus : pugnant Galli pro Deo, pro Gallis Deus. Ita Dei præsentis assidua insidens cura, quum præsidere rebus Gallicis cœleste numen appareret, eâ pietate Hispanorum animos imbuit, ut qui paulò ante Galliam velut

castra in medio posita ad sollicitandam omnium pacem crediderant, subitò in quamdam ejus verecundiam adducti, gentem totam in cultum et defensionem religionis versam violari ducerent nefas.

Desiit exindè nostræ potentiæ fulgor perstringere Hispanorum oculos; quæ priùs inter irritamenta invidiæ habebatur Gallica magnitudo ac potentia, facta est amicitiæ vinculum. Ut viderunt Ludovicum esse ejusmodi qui beneficio quàm metu obligare homines mallet, vicinasque gentes fide ac societate junctas habere quàm tristi subjectas servitio; nec ullum in terris principem dici posse, quem minùs quisquam sibi hostem suisque esse velit, aut amicum malit : cœperunt spectare ad gallicas opes, et indè libertatis ac salutis captare auram, undè servitutem et exitium timendo, in eum statum rempublicam adduxerant.

At enim obstabat spei nostræ confectum recens de dividenda Hispania fœdus. Immò hac tanquam ultimâ machinâ, si quid adhuc dubitationis superesset, expugnatus Caroli regis animus est, vertente divinâ providentiâ in nostram utilitatem ipsa etiam impedimenta. Vidit sapientissimus rex actum de Hispaniâ, si ejus regna distraherentur; consilium porrò sibi suppetere nullum aliud, nec ullam opem aliam apparere usquam, præterquam in Ludovici Magni præsidio. In gallicæ igitur potestatis fidem moriens Hispaniam suam contulit. Ita Ludovicus Magnus moderationis inauditæ egregiam mercedem accepit, eò jucundiorem quò minùs speratam. Quæ enim causa potuerat ipsum adducere, ut spontè de jure suo decedens, tam exiguâ Hispanicæ hæreditatis particulâ contentus esset, quam ad ipsum pertinere totam nemo est qui ambigat? Eadem, auditores, quæ paulò antè Riswico fœderi locum dederat, publica Europæ tranquillitas et salus. Si enim Ludovico spiritus magni magis quàm utiles, si pluris famam hominum quàm publicam utilitatem fecisset, poterat victoriam quàm pacem malle animus. Eò Gallos et insita gloriæ cupido et perpetua felicitas, ferociora utraque quàm quietis consiliis opus erat, tacitè impellebant. Revocate paulisper in animum, auditores, tempus illud quo Riswici fœderis conditiones primùm vulgatæ sunt; possumus enim nunc animi sensa palàm et liberè confiteri. Etsi jampridem ceperat nos tædium gravis-

simi belli, tamen nescio quomodò, sive ob insitam Gallis vincendi cupiditatem, sive potiùs ob amorem ipsum Ludovici, cujus gloria nobis quàm salus nostra clarior, fœdus illud ultimum, et, ut tunc videbatur, non satis decora pax, magis urebat animos quàm tandiù experta belli calamitas. Mœsta exindè civitas, mœrentes clam Gallorum animi et vultus; penè diceres victos : haud aliàs incautior populus plus sibi in principem occultæ vocis aut suspicacis silentii permisit. Tulit hoc patienter Ludovicus, neque enim ignorabat; non posuit rumores ante salutem. Contentus tacito conscientiæ suæ testimonio et publicâ utilitate, abjecit quodammodò privatæ famæ curam; passus est ultrò brevem, ut ita dicam, gloriæ suæ jacturam fieri, viditque se aliquandiu apud suorum animos veluti decrescere ac minui. Habet nunc amplam mercedem tua ista singularis, Ludovice, moderatio! adeò spreta in tempore gloria interdùm cumulatior redit, damnumque famæ opportunum multiplici fœnore compensatur! Ut cruento bello finis tandem aliquandò fieret, Ludovicus aliquot oppida cesserat, quorum firmissimo munimento carere limites nostros ægrè ferebamus : en divina providentia multiplici non urbium, sed provinciarum vallo munit undiquè Galliam. Ne rursùm Europa tristi conflictaretur bello, idem remiserat partem maximam sui juris in Hispanias; en tota successio defertur ad ejus serenissimum nepotem, morientis regis testamento, totiusque nationis incredibili consensu. Et quisquam dubitabit superatis tot ac tantis difficultatibus, hanc mutationem esse dexteræ Excelsi? Restat ut dicamus de præclaris utilitatibus quæ indè in Hispaniam pariter et Galliam redundabunt; et hæc pars erit hujus orationis altera.

Majori nunquam in periculo fuisse Hispaniam quàm mortuo absque liberis Carolo rege, nec eamdem spes unquam spiritusque majores concepisse quàm assumpto in regem serenissimo duce Andegavensi, nemo vestrûm est, auditores, quin facilè intelligat. Periculi magnitudinem satis per se indicat præsens ipse status rerum apud Hispanos, qui quantùm ab illo veteris gloriæ fastigio desciverit, tacere frustra vellemus. Ipsa magnitudo illis sua oneri fuit, et in detrimentum vertit opulentia. Dum timent

Indicas attrectari gazas ab cæteris gentibus, solique compertis recèns auri fodinis avidè incubant, non viderunt missis in longinqua frequentibus suorum coloniis, ipsam intùs Hispaniam exhauriri viris, quæ veræ sunt opes regnorum. Peregrinæ mox divitiæ, ut plerumque fit, laboris tædium, otiique consuetudinem invexere. Emollitæ auro Indico manus, tractandoque ferro minùs jam habiles, armorum pariter et aratri pondus recusârunt. Cœpit apud illos et bellica virtus negligi, et ipsius agriculturæ honos vilescere, quibus tamen duobus præsidiis stat omnis et regnorum gloria, et populorum salus. His accessit, magnum imminentis ruinæ omen, perpetuus ferè in regia domo orbitatis metus. Incerto dominorum exitu omittitur cura rerum publicarum, ad privata quisque respicit : spes gentis animique concidunt; decrescit apud socios fides, apud hostes timor, senescitque paulatim cum viribus imperii majestas. Denique, sic inclinatis jam rebus, variæ insuper bellorum calamitates incubuerunt: et quemadmodum in affecto corpore accidit, ut levior causa magis quàm in valido gravior sentiatur; ita ægræ et affectæ Hispaniæ, si vel minima clades ingrueret, lethalem plagam inferebat, non tam ipsâ rerum magnitudine æstimandam quàm viribus extenuatis, quæ nihil, quod aggravaret, pati possent.

In hoc igitur statu rerum, ubi, etiam vigente pace, vix seipsæ tuerentur Hispanicæ res, si mortuo absque liberis Carolo rege, regna Hispaniæ cœpissent a se invicem divelli ac distrahi, si foris bellum atrox ingruisset, si intùs arsissent diversa factionum certamina, id quod aliter fieri vix poterat; quæso vos, auditores, quas in angustias venissent Hispani? Undè ipsis consilia, unde stipendia, unde exercitus ac duces suppeterent? Relicta in medio præda sociis pariter atque hostibus, fortiorum præmium fortassè exstitisses, Hispania!

Alienæ calamitatis similitudine admoniti, præterita Galliæ pericula meminisse possumus. Tempus illud infaustum intelligo, auditores, quo apud nos ad extrema ventum est, stirpe Valesiorum penitùs exstinctâ ejusmodi facinore, cujus atrocitas si oblivione non potest, perpetuo certè silentio debet obrui. Optimi regis Henrici III funesto interitu consternatæ mentes; repetito tertiùm vulnere orbitatis vacua domus regia; Gallicæ

hæreditatis jus quidem non ambiguum, sed ob temporum injuriam anceps et periculosa possessio; Gallia secum ipsa discors; divisa intùs principum arma et consilia. Hujus verò intestinæ discordiæ auctor et fomes (piget nunc dicere, sed incorrupta annalium monumenta non sinunt dissimulari, et aliundè veterem in nos majorum injuriam moriens Carolus abundè resarcivit); auctor, inquam, et fomes hujus intestinæ discordiæ Hispanus, qui Galliam nostram suorum tot regnorum appendicem jamjam numerabat.

O stupendas rerum humanarum vices, et ineluctabilem vim divinæ providentiæ! Quis crederet eamdem hanc Hispaniam centum post annis, eodem vulnere orbitatis ictam, in easdem angustias atque etiam majorem metum adductam, Galliæ imploraturam auxilium, Austriacisque regibus successorem petituram ab illa ipsa Borboniorum domo, quam tot machinationibus a legitima Gallici regni successione exclusam tunc voluerat?

Fuit hoc inter utraque tempora discriminis, quòd nunc et Gallia ab omni etiam suspicionis labe integra nihil turbarum civerit apud Hispanos, et inter ipsos nulla seditionum ac discordiæ tempestas extiterit. Ad extremum usque spiritum regem suum reveriti, non hanc præcipuam pietatem duxerunt, prosequi defunctum ignavo quæstu; sed, quæ voluerit, meminisse, quæ mandaverit exsequi. Cognitâ ejus supremâ voluntate, idem omnibus animus, idem consilium. Diceres privatam familiam ubi, mortuo patre, nullus nisi mœroris motus inter benè concordes liberos. Hanc verò conspirationem animorum, hanc diu moribundi regis reverentiam per tot gentes non magis dissitas locorum intervallo, quàm sermone et moribus dissonas, velut tenore uno pertinuisse, rarum constantiæ et fidei in reges exemplum, quod instar cujus prodigii videri debeat, nec nisi ope divinâ fieri potuit.

Audierant illi quidem jam antea crescere in Borboniorum regnatrice domo institutum Ludovici Magni disciplinâ egregium principem, instructum omnibus imperatoriis virtutibus, maximoque momento futurum rebus ejus imperii, in quodcumque venisset. Oris illi dignam imperante majestatem; corpus ad bellicos labores habile ac vegetum; indolem verè regiam, avitæ

paternæque laudis memorem: ingenium quale regnatorem præsertim Hispaniæ deceret, solidum non minùs quàm solers; multa cogitans, parùm loquax; apertum et simplex sine fuco, sine dissimulatione prudens: sagacitatem mentis, suprà ætatem; celsitudinem animi, penè suprà conditionem; pectus a teneris imbutum amore veri et honesti, omnibusque ingenuis artibus feliciter excultum; imprimis pietatem in Deum sensumque religionis, qualem in suis regibus Gallia simul et Hispania optare possent.

Nunciatâ regis morte hæc omnia Hispanis animo recurrerunt. Tunc scilicet ante oculos adstitit et præsens periculum perituræ mox Hispaniæ, et posita in proximo ruentis imperii spes unica dux Andegavensis. Missis ad Ludovicum cum regis testamento nunciis, omnes Hispani in Galliam ora vertere, spem inter metumque suspensi, quid sibi sollicitis ac pendentibus animi renunciaretur. Alterum responsum salutem, victoriam, lucem ac libertatem allaturum: alterum horrebant ominari quæ ferret. Neuter animi habitus satis dici narrarique potest, nec quo incertâ exspectatione eventûs Hispania fuerit, nec quo felicem indè acceperit nuntium. Ut publicus rumor pervasit, Ludovicum annuere ipsorum votis, accipere testamenti conditiones, ducem Andegavensem Hispanis regem concedere, consilia Hispanis sua, arma, opes, imò totius gallicæ gentis animos ipsis et corpora polliceri, enimverò tunc superfundenti se lætitiæ vix temperatum est; aurium oculorumque testimonio vix satis præ gaudio fidentes, alii alios intueri, seque invicem interrogare, mirabundi velut somnii vanam speciem. Nec in præsens modò effusa lætitia est, sed per continuos hucusque dies gratis et cogitationibus et sermonibus revocata. Esse aliquam in terris gentem, quæ propriæ utilitatis immemor, suâ impensâ, suo labore ac periculo, bella gerat pro salute aliorum.

Et verò quid lætius poterat Hispanis, quid fortunatius contingere? Assumptus in regem dux Andegavensis obstitit ne ex illo Hispanicæ ditionis vasto corpore partes ullæ ac membra distraherentur, hoc est totius Hispaniæ certam perniciem ac ruinam avertit. Hoc ab suo rege primum munus habet Hispania, nec solum. Taceo stabilitam in longum hac societate pacem, et

firmata in æternum religionis jura. Servasse Hispaniam parùm videbitur generoso principi, nisi eamdem in antiquum gloriæ splendorem restituat. Id autem propediem futurum spondet non solùm invictus Philippi regis animus, inexplebilis virtutis veræque laudis, sed etiam virtus ipsa populorum. Inest quippè illis a natura ad sustinendos labores bellicos et obeunda præliorum discrimina, quum robur corporum, tum animorum fortitudo; ad deliberationes et consilia rerum gerendarum insita mentis sagacitas, et impenetrabilis prudentiæ altitudo; ad excolendas quaslibet artes acris ingenii vis et mira solertiæ industria; ad concipiendum ardorem gloriæ, majoresque sumendos spiritus fræno coercenda fortè potiùs quàm excitanda stimulo indoles. Ad hæc vastum et latè patens imperium; validissima oppida; munitissimi portus; reditus, si legitimè dispensentur, immensi, et tuendis pluribus imperiis pares. Quid igitur ad sustinendam regni magnitudinem deesse potest? Mens quædam, auditores, et velut anima, quæ per totum Hispanicæ gentis fusa corpus, omnia intùs moveat atque agitet; quæ velut resides animos torpentesque dextras acuat, et injectâ latè per populos nobili æmulatione, sopitam paulisper antiquæ gloriæ cupiditatem exsuscitet.

Et id egregiè præstabit Hispanis novus rex. Primùm, ut est regum suorum amantissima gens, et ille amari dignissimus, facilè sibi conciliabit studia populorum, omniumque animos et amorem vel in ipso jam adventu rapuerit, temperatâ præsertim gallicæ urbanitatis artibus regiâ majestate, cujus si major e longinquo reverentia, minor certè charitas. Ad pulcherrima quæque stimulabit Hispanos obsequium in principem et æmulandi amor, multò validior quàm edicta et leges. Reviviscet apud nobilitatem martius ille spiritus, apud plebem avitus gloriæ ardor; portus, navalia, armamentaria, bellicis officinis omnia strepent. Nec minùs colentur pacis artes. Novus accedet agriculturæ honos, et per hanc nova Hispaniæ fertilitas; renovatus commercii labor publicum ærarium et privatas domos ditabit iis opibus, quæ nunc ab Indiâ ad exteras gentes pleræque commeant: florebunt imprimis studia et litteræ sub eo principe, cujus a teneris annis deliciæ fuerunt. Denique regem inter et populos

mutua vigebit æmulatio, illius ut publicæ felicitati, horum ut regis gloriæ unicè inserviant.

Tantæ Hispanorum prosperitati penè invideret Gallia, nisi jam utriusque gentis ut mentes, sic etiam utilitates conjunctæ forent. Neque enim minora in nos quàm in Hispaniam ex hoc novo fœdere commoda redundabunt. Fecit quidem Gallia jacturam aliquot provinciarum quæ ejus finibus accedere poterant; sed eadem, stabilitâ suo damno pace Europæ, et integritate religionis, fecit immensum laudis et gloriæ lucrum, cujus augendæ multò debet esse avidior quàm amplificandæ potentiæ. Neque enim vera magnitudo Galliæ est porrigere longiùs imperii terminos; sed suis ac justis contentam finibus, terrore armorum et justitiæ famâ dare jura Europæ, componere dissidia vicinarum gentium, defendere oppressos reges, tueri religionem, cavere necubi sit injustum imperium, sed ubique jus, fas, lex, potentissima sint. Accrevissent, fateor, imperio nostro provinciæ aliquot, emendæ forsitan multo civium nostrorum sanguine, nec sine plurima vicinorum invidia retinendæ : at ecce tota nobis spontè cedit Hispania novo et hactenùs inaudito genere victoriæ. Non contenti regem sibi e Borboniâ domo adscivisse Hispani, se suaque omnia, et regem et regnum in ejusdem illius Borboniæ domûs fidem et quasi clientelam tradunt : rati, quo nihil nec Galliæ nec Ludovico contingere gloriosius poterat, meliùs se penè dicam sub imperio nostro quàm legibus suis victuros. Hispanos itaque jam Ludovicus et tuebitur ut rex, et fovebit ut pater; urbes provinciasque illorum defendet ut suas, iisdem abstinebit ut alienis; ex illa procuratione hispanici imperii salus ac libertas veniet ad Hispanos, ad Ludovicum et Gallos nihil aliud præter defensionis ac tutelæ gloriam.

Quanquam sic quoque et Galliæ saluti, et securitati religionis consulitur. Si enim ex hoc præsenti magnitudinis et potentiæ fastigio, in quod res nostras evexit Ludovici Magni virtus et felicitas, libeat paulisper oculos conjicere in illa Galliæ calamitosa tempora, quibus olim non semel in extremas angustias, et in ultima rerum omnium discrimina venimus, agnoscemus, auditores, nullis ferè quàm Hispanici belli procellis periculosiùs ac sæviùs concussam esse Galliam. Quid! ipsa religio undè tot

vidit in Europâ duabus abhinc sæculis e sinu suo distrahi ac divelli liberos? Utinam liceret hoc dedecus ex annalium monumentis aut potiùs e rerum natura delere ac tollere! O pudor! O sancta fides! O graves funestasque pariter religioni principum et amicitias et dissensiones! O cruenta hæresis, facta per Europam potentior probrosis christianorum discordiis! Ut igitur flagrantium nunc in Europa tot hæreseon facem utriusque gentis præsertim dissidia concitârunt, sic earumdem felici concordiâ spes est aliquandò penitùs exstinguendam.

Quandiu enim stabit ista pax et utriusque gentis consensio (stabit autem, fovente eodem qui sanxit illam Deo, in æternum), tandiu sperare fas est et invictam fore religionem, et inviolabilem Galliam. Considant jam licet altissima Pyrenæorum atque Alpium juga, quibus limites nostros munierat ante natura; firmioribus jam præsidiis divina te Providentia defendit, o felix Gallia! *Posuit* Dominus ipse *fines tuos pacem.* Hoc est societatis et pacis hispanicæ velut inexpugnabili muro fines tuos undique cinxit ac circumvallavit. Ex altera parte non ampliùs, lateri nostro tanquam infesta pestis adhærens, belli facem contra nos accendes, Belgium, heu! funesta utrisque provincia, hostium pariter et amicorum tumulus infelix, saginata toties nostro et tuorum sanguine terra, perpetuum ducentis abhinc annis cruenti belli theatrum, ubi terribilis Deus Exercituum penè quotannis singulas Europæ gentes tanquam victimas ad occisionem congregat, ubi nunquamnon ferè districtus ille mucro Domini inebriat se sanguine, devoratque carnes occisorum! Pax in posterum his locis, amica pax residebit, auditores; aut si qua gens malesana nos rursùm ad arma coget, non ampliùs reliqui belli sedes erit Belgium; hæc enim contra nos hostibus nostris hucusque fuit arx, hoc horreum, ærarium, armamentarium, hoc omnium rerum receptaculum; hinc rectus in Galliam impetus. Reliqui belli jam sedes erit tali fato dignior provincia; illuc terror fugaque, populatio agrorum, defectio sociorum, oppidorum incendia, cæteræque belli clades quæ per tot annos in Belgium ingruerunt, convertentur.

Sed faustiora liceat augurari. Quibus enim armorum causis, et quo tantarum cladium pretio contra nos vicini bellarent?

Ludovico quidem tantum gloriæ belli domique partæ est, ut propiùs fastidium ejus sit quàm desiderium : sic usitata illi ac propè jam obsoleta ex victoriis gaudia sunt, ut pacis otium et securitatem quàm armorum tumultus et aleam malle debeat. At si anxius invidiâ vicinorum animus, Galliæque fastigium in deminutionem suî accipiens, rursùm turbare pacem audeat, experientur quantò fortior virtus sit in libertate sua vindicanda, quàm cupiditas in oppugnanda aliena: agnoscent eosdem et se et Gallos esse qui per tot annos fuerint; eosdem animos, easdem corporis vires, eadem arma gerere; Ludovicum quoque eumdem esse, nisi quod hunc et metuendum magis justus in hostes dolor faciet, et expertâ toties divinæ providentiæ tutelâ fidentiorem: denique sentient cujus populi vis atque virtus atroci totius ferè Europæ conjuratione non modò non obruta sit, sed etiam ex illius sævitiâ belli semper victrix emerserit, eam, adjunctis præsertim Hispaniæ viribus, posse ulteriùs, quàm ipsis optandum sit, vincendo progredi.

At tu potiùs, ut exercituum, sic etiam pacis Deus, aufer bella usque ad finem terræ; dissipa consilia gentium et principum qui bella volunt: fac ut cogitent cogitationes pacis et æquitatis. In manu tuâ sunt corda regum, et quocumque vis inclinas ea. Tu nuper statuisti procellam belli, et subitò siluerunt fluctus ejus : tu mox fecisti cogitare unanimiter et unius moris habitare in domo gentes paulò ante inimicas. A te, a te, inquam, uno factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis; custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum. Imprimis da novo regi cor docile, ut populum hunc infinitum, super quem illum regnare fecisti, judicare possit. Da illi sedium tuarum adsistricem sapientiam, ut cum illo sit et cum illo laboret omnibus diebus vitæ ejus. Pergat magis ac magis timere te Deum suum, nec unquam elevetur cor ejus in superbiam. Sit ille pater pauperum, sit adjutor pupilli et egeni, cor viduæ consoletur, sit oculus cæco, et pes claudo; super universum populum suum viscera bonitatis et misericordiæ induat. Regemque nostrum iisdem præveni benedictionibus dulcedinis. Longitudine dierum pariter et virtutum multitudine

adimple eum, ut diu videat regnantes filios filiorum suorum, et pacem super Galliam.

Oratio habita, nomine et jussu Universitatis Parisiensis, super gratuita juventutis institutione apud eam fundata a Rege Christianissimo Ludovico XV. Anno 1719 *.

Est hoc vulgare satis et usitatum principibus, quos nihil æque
Plin. 132. ac diuturnitatis amor et cupido sollicitat, auditores ornatissimi, velle præclara quædam ac magnifica moliri, quibus nomen illustretur suum, gratâque ac perpetuâ hominum recordatione
Cic. Ep. f. 125. æternitati commendetur. In illâ scilicet affluentium ad eos opum, honorum, voluptatum copiâ, sentiunt sibi tamen aliquid deesse, quod longè prospiciens in futurum animus maximè desideret, unumque præ cæteris sibi insatiabiliter parandum, claram suî
Tac. An. 177. Id. Jul. Agr. 291. apud posteros memoriam. Quoniam autem plerique pulchritudinem ac speciem excelsæ magnæque gloriæ vehementiùs quàm sapientiùs appetunt, veterum institutorum, quamlibet publicæ
Tac. An. 106. rei utilia sint, planè incuriosi et immemores, ponendam sibi ut plurimùm operam existimant in aliqua re, quæ ipso splendore novitatis perstringat oculos, suîque admirationem concitet; cujus inventæ ac perfectæ laus ad neminem aliud pertinere ac derivari possit; cujus ipsi soli auctores, conditores, ac velut parentes appellari mereantur; ex quâ denique solis ipsis liceat integrum et cuilibet alteri illibatum existimationis florem decerpere; quasi quidquid ad tuenda aliorum opera impensæ et laboris insumpturi essent, id alienæ tantùm famæ accresceret, et periret suæ.

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 23 décembre 1719.

Le 19, le sieur Rollin, ancien recteur de l'Université, et professeur Royal en éloquence, prononça dans la salle des écoles extérieures de Sorbonne, au nom et en présence du recteur, des procureurs des Nations et autres officiers réprésentant le corps de l'Université, un discours latin très-éloquent, en actions de graces au roi, pour la fondation qu'il a faite de l'instruction gratuite dans les colléges qui la composent. Le cardinal de Noailles y assista, avec plusieurs prélats, et un grand nombre de personnes de distinction.

La traduction de cette harangue est ci-dessus, page 151.

Longè aliter sentiebat illa veræ laudis prudens æstimatrix antiquitas, in cujus monumentis et numismatis, quæ adhuc exstant, toties restitutorum operum fit mentio. Longè aliter etiam sensit, præeunte judicio serenissimi regentis, Ludovicus XV, dum fundatam apud nos voluit gratuitam institutionem. Quum Philippus erecto et sublimi ingenio ad maxima quæque et splendidissima feratur, vidit nihil posse magis vel ad pupilli regis nascentem famam, vel ad totius regni utilitatem pariter et gloriam conducere, quàm si regia liberalitas et munificentia solenni et mansuro in perpetuum decreto provideret fortunis et dignitati nostræ hujus reipublicæ litterariæ, omnium quotquot in orbe christiano sunt, academiarum parentis ac principis; quæ, nata in ipsis regum penetralibus, sub eorum tutela et præsidio, per tot retrò sæcula, novis in dies aucta doctrinæ et famæ incrementis, nunquam certè, nisi nos in matrem nostram fallit amor, regno vel oneri fuit, vel dedecori. Liv. t. 1. 5.

Dum autem optimus princeps publicis tantùm commodis videtur consuluisse, suæ etiam propriæ laudi non mediocriter consuluit. Est enim hæc veræ gloriæ natura et indoles, ut virtutem necessariò, quanquam id tu non agas, velut umbra corpus, sequatur; spretaque in tempore cumulatior in eum redeat, qui nihil ad ostentationem, omnia ad utilitatem publicam refert, rectèque facti non ex populi sermone mercedem, sed ex facto petit. Cæteros, qui per inexpletam sitim et aviditatem laudis, novis tantùm operibus ac monumentis intenti, libenter sinunt antiquitùs instituta exolescere, manet plerumque illa sors, ut, postquam eorum opera vivis eis ac spirantibus brevem nescio quam inanis gloriolæ voluptatem præbuerunt, justo posteritatis neglectu ipsa quoque statim intercidant, atque oblivione hominum sempiternâ obruantur. At, etiamsi diutiùs ipsâ rei recèns institutæ utilitate perdurent, nunquam tamen assequuntur duplicem illam, si fas ita loqui, famæ perennitatem, quæ in tuendis vel augendis remotissimæ antiquitatis operibus reperitur. Est enim fama illa ejusmodi, ut maxima pars ejus non in memoriam solùm ac posteritatem promineat, verùm in lapsa etiam multò antè sæcula recurret et expatietur; nec contineat se intra angustos nimiùm, quantumvis longè pateant,

Cic. Phil. 1, 325 et 333. Liv. t. 1, 118. Plin. 27. Tac. Hist. 185. Liv. t. 2, 480.

futuri ævi limites, sed omnem retroacti temporis fructum et usuram ad se revocet.

Talis gloriæ seges novum in nos Ludovici regis et Philippi regentis beneficium prosequetur. Quoniam illi minimè cogitarunt illustri potiùs et recenti monumento, quod nomen suum præferret, commendare se posteris, nec quidquam aliud in mente præter optimam de suis civibus benè merendi voluntatem habuerunt; eos, nec id ægrè ferent conditores nostri, eos consentiens laus bonorum omnium, incorrupta vox benè judicantium de virtute, Universitatis nostræ, ab hac secunda origine velut ab stirpibus lætiùs feraciùsque renascentis, novos fundatores, novos parentes grati et memoris animi sincerâ significatione prædicabit.

Cic. Phil. 1, 367, 368.

Liv. t. 1, 311.

Celebratur admodum Augusti et Mecœnatis in litteras et viros litteratos amor, quòd poetis aliquot impensè faverint. Ingenia et artes maximè omnium fovisse dictus est Vespasianus imperator, quòd primus è fisco latinis græcisque rhetoribus annua centena constituerit. Jactatur non immeritò Francisci I erga viros doctos liberalitas. Quantò potiori jure ac titulo litterarum et litteratorum hominum dicetur parens Ludovicus XV, qui ex ipso quidem Universitatis patrimonio, sed adhuc penè infructuoso nobis, nec nisi regiâ munificentiâ in hunc modum aucto, plus quàm centum professoribus perhonestos reditus in perpetuum assignavit?

Atque ut intelligatis quanta sit inde reditura, non solùm in cives commoditas, sed in ipsum regem et regentem gloria; duplici hujus orationis capite exponam, quid hactenus regno profuerit Parisiensis Universitas, quid eidem sit in posterum gratuitæ institutionis ope profutura, cujus utriusque laudis possessio ad novos fundatores nostros æquo jure pertinebit. Ita et præteriti temporis experimento, et spe venturæ utilitatis, æstimari poterit an rectè sit beneficium regis apud Universitatem collocatum. Quæ duo dum conabor pro meis viribus exsequi, vestrâ me quæso benevolentiâ sublevetis.

PRIMA PARS.

Tria præsertim in instituenda Parisiensi Universitate proposita regibus nostris fuerunt, ut ingenia hominum litteris excoleret,

ut eorum mores recto et honesto fingeret, ut eos solidâ pietate et religione imbueret. Hæc tria, in quibus omnis etiamnum versari debet docentium labor, an feliciter academiæ nostræ et ex conditorum voto seccesserint, vestrum erit, auditores, judicare.

Efferati Barbarorum irruptionibus et longâ serie bellorum animi, sic omnem apud nos politioris humanitatis gustum exuerant, ut in hac ferace quondam præstantium ingeniorum Galliâ, Cic. 1, 521. tanquam in inculto et deserto agro, fœtus doctrinæ omnis repressus exustusque flos exaruisse in perpetuum videretur. Quid ergo excogitarunt reges nostri, ut gentem Gallicam ex hac publicâ circa bonas artes socordiâ excitarent? Gnari quam vim Tac. An. 250. cultura ingeniorum habeat, et quàm sit illa efficax novam hominibus quasi naturam et indolem inserere, convocatis undecumque spe honestæ mercedis, omnique invitationum genere, perdoctis viris, in ipsa aula sua, in regali palatio, illustrem bonarum artium officinam aperuerunt. Diceres illuc commigrasse cum suis opibus ac thesauris et divitem Romam, et nobiles Athenas, et sacram ipsam Solymem. Difficillimæ et abstrusissimæ artes nihil exinde inaccessum nobis et impervium habuere. Vicit omnia labor improbus, et optimorum principum promerendæ gratiæ cupiditas.

Nihil est scilicet tam tenerum, neque tam flexibile, neque Cic. 1, 500. quod tam facilè sequatur quocumque ducas, quàm Gallica gens, si rex ipse præeat. In quamcumque is partem inclinet, illùc statim omnia vergere. Itaque principum nostrorum amor in literas totum brevì regnum invasit. Cœperunt bonæ artes in honore et pretio esse. Cœpit animorum ferocitas solerti studiorum temperaturâ mitescere. Hirsuta priùs et horrida ingenia, nitorem quemdam et urbanitatis leporem, quotidiano et familiari usu litterarum, assumpserunt.

Hinc conversæ in admirationem nostrî vicinæ gentes, juventutem suam iisdem artibus imbuendam Parisinis doctoribus certatim tradere, confitentes palam [quo nullum præclarius nobis victoriæ genus esse poterat] id quod optimum esset se non ha- Tac. de Orat. 326. bere. Hinc missæ postea Parisiis in exteras passim nationes variæ magistrorum coloniæ, quarum ope institutis ad hujus nostræ imaginem et normam pluribus academiis, eò fama nostra pene-

travit, quò nunquam arma pervenerant, atque ingenii Gallici fines plus multò promoti sunt quàm imperii.

Quo in pretio, etiam remotissimis illis temporibus, apud exteras gentes fuerit nostra Universitas, testatur celebris illa Gregorii IX ad regem Ludovicum, qui postea inter sanctos adscriptus est, et ad Blancam matrem ejus reginam epistola, in qua studium hoc Parisiense litterarum *fluvio de loco deliciarum egresso* comparat; *quo quidem fluvio* [sunt ipsæmet romani pontificis voces] *non solum Galliæ regnum irrigatur et fœcundatur per Spiritûs Sancti gratiam, verùm etiam paradisus ecclesiæ generalis, cujus alveus* [notate, si placet, verba], *cujus alveus Parisiensis civitas hactenus noscitur exstitisse, ad quam ex diversis mundi nationibus ad aquas sapientiæ hauriendas* ingens undique juvenum multitudo confluit.

Hist. Univ. Par. tom. 3, pag. 135.

Eant nunc, qui nihil mirantur præter bellicæ gloriæ strepitum, nostraque hæc studia, tanquam principibus viris parùm decora, aut etiam parùm utilia publicæ rei, deprimunt et aspernantur. An conditoribus nostris victoriæ quàm litteræ plus laudis attulerunt? An subactis ferro gentibus, quàm domitis ratione et doctrinâ ingeniis, meliùs de humano genere meriti sunt?

Talia fuerunt primordia et velut incunabula nascentis nostræ Universitatis: quæ deterso rudium sæculorum squalore et situ, quantis exinde ad hæc usque tempora progressibus enituit! Hanc nos pretiosam doctrinæ et gloriæ hereditatem, quasi per manus nobis à majoribus traditam, omni ope conamur transmittere ad posteros integram, et novis etiam, si fieri potest, incrementis auctiorem. Cujus industriæ suæ et optimæ voluntatis rogat Universitas, ut sinatis, in hoc perillustri cœtu, rationem a se vobis reddi; quibus tam peritis rerum æstimatoribus si sua docendi methodus utcumque arrideat, non omninò indignam se regiâ liberalitate judicabit.

Quint. 87.

Quum ideò mittantur in scholas nostras adolescentes, ut poliendos se nobis limandosque tradant, et ad omnem vitæ humanæ cultum quodam urbanitatis sale condiantur, unde etiam litteræ nostræ politioris humanitatis nomen obtinent; diligenter curamus eos imbui multâ et accuratâ veterum quidem præsertim scriptorum lectione, quibus constat non posse præstantiores for-

Plin. 13.

mandis ingeniis magistros reperiri, sed recentium etiam et nostratum, quos ferè in unoquoque genere excellentes habemus, ne in patriâ demum linguâ peregrini et hospites esse videamur. Præter illam autem, quà adolescentes instrui decet, multiplicem omnigenæ eruditionis copiam, in id maximè pro viribus nostris incumbimus, ut apud nos veri et optimi gustum et sensum, qui præcipuus studiorum fructus est, percipiant; ut jam tunc assuescant res quàm verba, sententias quàm figuras pluris facere; ut prædulce illud dicendi genus, crebris acuminum et sententiolarum non tam luminibus quàm scintillis micans, fucoque et cincinnis et velut meretricio ornatu fulgens, hoc plerumque jucundius puerilibus ingeniis quo propius, maturâ judicii severitate respuant; ut eos præsertim scriptores adament, in quibus succus ille et sanguis incorruptus sanioris eloquentiæ viget; ut ex iis exquisitum quemdam nitoris et elegantiæ florem delibent, nativamque simplicis cultûs munditiem assumant, quibus vix dici potest, quum ea semel a teneris imbiberint, quantopere deinceps velut naturâ duce assuescant animi puerorum, et ad cætera deinde paratiores veniant. Hoc enim habent et ea, de quibus loquimur, humanitatis studia, et reliquæ multo altiores artes philosophorum et mathematicorum, quæ iis velut cumulum addunt, ut, etiam quum se in agendo vel dicendo non ostendunt, vim tamen occultam suggerant, et tacitè quoque sentiantur, ita ut quicumque fuerit omnibus iis artibus, quæ sunt libero homine dignæ, perpolitus, hunc, etiam non id agentem, furtim decor quidam ex illa puerili institutione subsequatur.

Quint. 87.

Cic. 1, 526.

Id. Phil. 1, 179.

Quint. 57.

Cic. 1, 285.

Quint. 67.

At hæc ingeniorum cultura, quamlibet sit per seipsa utilis, exigui tamen apud nos pretii videretur, si non ad mores usque transiret. Probos enim ante omnia volumus esse adolescentes : alioqui non pejus duxerimus tardi illos esse ingenii quàm mali. Hunc ergo præcipuum in instituendis pueris injunctum nobis laborem ducimus, ut illi apud nos probitatem, honestatem, fidem, justitiam edoceantur : ut discant esse boni filii, boni amici, boni cives ; ut denique, quoniam nati sumus ad societatem communitatemque generis humani, omnia vitæ civilis officia jam nunc et nosse et adimplere consuescant.

Idem, 20.

Quâ autem potest humanâ arte meliùs fingi et contineri ju-

ventus, his præsertim temporibus, quibus majorum mores, tor-
Sall. 139. rentis modo præcipitati, ita porro ferri et secum omnia trahere cœperunt; quàm si, velut translatis in meliora sæcula adolescentibus, adversùs præsentis ævi contagionem vetera Græcorum et Romanorum seu dicta, seu exempla, tanquam validissimos obices opponamus.

Fatendum est enim, auditores: sensum ac judicium veræ gloriæ, veræ magnitudinis, veræ nobilitatis quotidie magis ac
Cic. de Off. 93. magis omittimus, corrupti jam plerique ac depravati effrænatâ vel cupiditate vel admiratione divitiarum. Docuerunt nos jam-
Sall. 49, et 14. pridem novi homines, repentinâ fortunâ ebrii, qui pecuniam omnibus modis trahunt et vexant, nihil in rebus humanis grande et præclarum arbitrari præter opes, easque abnormes et immensas: non paupertatem modò, sed vel ipsam honestæ mediocritatis tenuitatem, probri et infamiæ loco ducere; laudem industriæ omnem ponere in apparandis lautè et opiparè conviviis; vasa, signa, vestem, supellectilem, domos, villas, omnia, præter animum, magnifica habere.

Quî possis contra talis corruptelæ vim gliscentem latiùs in dies præmunire animos adolescentium, quæ tamen præcipua pars officii nostri? Si ex industria et deditâ operâ sermonem de recto et honesto instituamus, aures illico nobis et mentes obstruunt, sibique ab omni parte clausi diligenter præcavent, quasi eorum libertati struantur insidiæ. At præcepta illa, et exempla, quæ inter legendos auctores sponte occurrunt, quum sint minimè quæsita et accersita, eo se blandiùs animis insinuant, quo minùs timentur. Libenter audiunt Curios, Camillos, Scipiones, Catones, minimè suspectos sibi virtutis judices et magistros.

Val. l. 4, c. 4. Vident, non sine admiratione, ab agro sæpe et aratro accersitos consules et imperatores; sed illas rustico opere attritas
Sall. 115. manus salutem publicam stabiliisse: eos convivii scitè adornandi rudes, longè meliorem didicisse artem, et fortiter domandi hostes in bello, et sapienter regendi cives in pace: post plures consulatus et triumphos maximis sæpe ducibus defuisse sumptus ad funera; tantus erat tunc divitiarum contemptus, tantus
Liv. t. 1, 5. honos paupertatis: in struendis quidem templis et publicis ædibus splendidissimos fuisse, at in privatis domibus permodestos,

quas gloriâ non luxu, et hostium non civium spoliis decorabant.

Quî possunt iidem non vehementer affici egregiis Scipionis vocibus, quum Masinissam alloquens fatetur se nullâ virtutum æquè ac temperantiâ et continentiâ libidinum gloriari, nec tantum esse juventuti ab hostibus armatis periculum, quantum a circumfusis undique voluptatibus? Et is jam ante erga captivam eximiæ formæ virginem illustre suî eâ de re specimen dederat, et juvenis, et cœlebs, et victor. Amplius adhuc aliquid domitor ille totius Orientis Cyrus, qui captam a suis pari formæ præstantiâ regiam virginem, suæ juventuti diffidens, nec intueri voluit.

Liv. t. 2, 549.

Val. l. 4, c. 3.

Quæ sit autem vera virtus bellica, quis verus gloriæ sensus, unde meliùs discet nobilis juventus, quæ ad militarem artem se accingit, quàm ab illo percelebri apud Græcos Themistocle? Præfectus toti sociorum classi Eurybiades Spartanus, ægrè ferens ducem Atheniensium adhuc juvenem sibi in dicenda sententia paulò acriùs obsistere, baculum in hunc ferociter minitans ad feriendum sustulit. Quid nos Galli in tali rerum articulo ageremus? Sedato vultu, et nihil commotus Themistocles : *Feri*, inquit, *sed ausculta.* Πάταξον μὲν, ἄκουσον δὲ. Auscultavit enimverò tantæ moderationis miraculo stupens Spartanus; commissoque intra Salaminis angustias certamine, parta est insignis illa victoria, quæ et toti Græciæ libertatem asseruit, et famam Themistocli meruit immortalem.

An gravissimæ sapientium et philosophorum omnium præceptiones talis unquam exempli vim ad erudiendos juvenes nostros assequi possint? præsertim si moneantur, id quod nunquam satis inculcari potest, nullum prorsus, non modò apud Græcos, sed nec apud illos totius orbis domitores romanos, bonos certè bellicæ laudis et fortitudinis judices, nullum prorsus tam longo sæculorum tractu singularis inter privatos duelli exemplum exstitisse. Nondum invaserat animos hominum, quæ nunc apud nos celsa mentis nobilitas et pulcher amor gloriæ vocatur, hauriendi mutuò sanguinis barbara illa ferocitas, aut potius rabies. Jurgia, discordias, simultates cum hostibus exercebant, inquit Sallustius, cives cum civibus de virtute certabant.

Sall. 6.

Probos adhuc adolescentes finximus, at nondum christianos.

Et est tamen finis studiorum ultimus religio, quæ sola virtutibus iis, de quibus diximus, dat pretium, et velut animam addit; et sine qua a veteri Lyceo et scholis ethnicorum nihil prorsus Universitas nostra distaret. Ideò autem illa præcipuè instituta est, ut esset in medio non Galliæ solùm, sed totius ecclesiæ sinu, arx invicta fidei, portus et asylum veritatis, munitissimum velut armamentarium, unde parata semper et ipsius incude religionis fabricata arma promerentur, ad tuendas regni libertates, hoc est veterum canonum disciplinam, ad debellandas hæreses, ad fuganda vitia, ad exterminandam superstitionem.

Temporis angustiis exclusus omitto vetera, quamlibet nobis magnifica; sed ea nemo vestrûm ignorat: consultos sæpiùs de religione majores nostros a principibus, a præsulibus, a romanis pontificibus, ab ipsis generalibus Conciliis. Omitto nostrorum præsertim hominum operâ, industriâ, eruditione, studio, et convocata, et ad felicem perducta exitum concilia Constantiense et Basileense, firmissima illa duo fidei christianæ et libertatum nostrarum propugnacula. Omitto denique coactum, auctoritate Parisiensium theologorum, ejurare errores suos de animarum beatitudine Romanum pontificem Joannem XXII.

Funestis Lutheri temporibus, quum illius pestiferæ hæreseos contagio per Europam impunè grassaretur, undè primùm Galliæ nostræ spes affulsit? Gratias Deo immortales, qui in tanto religionis discrimine, adversùs hunc torrentem, quo urbes, provinciæ, regna integra trahebantur, Parisiensis theologiæ doctores ceu firmissimum murum opposuit. Emissa a Leone X bulla fluctuantium animorum æstus compescere non potuerat: conscripti a Parisiensibus theologis viginti quinque articuli, iique totius Universitatis unanimi consensu confirmati, fidem in Gallia sanxerunt, et illi, quam generalis deinceps synodus præscripsit, credendi normæ ac regulæ viam et auctoritatem præstruxerunt.

Ita semper erit, auditores. Quoniam theologi nostri non sinunt circumferri se omni vento doctrinæ; sed in fide stabiles, omniâ scripturæ sacræ et traditionis trutinâ ponderant, nec profanas vocum novitates inducunt, sed sacrâ verendæ antiquitatis auctoritate velut anchorâ nituntur, frementibus nequic-

quam cupiditatum et opinionum humanarum procellis, stabunt immotæ et inconcussæ illorum de religione definitiones, erroresque et mendacii nebulas victricis tandem aliquando veritatis luce dispellent.

Non sola hæresis religionem impugnat. Bellum ipsi indicunt alii præterea hostes, eo metuendi magis quo minùs metuuntur, vitia, ignorantia, superstitio. Scilicet quum ejusmodi sit homo, ut carere omninò non possit religione, pro verâ et germanâ, cujus austera sanctitas ipsum angit et solicitat, avidè arripit simulacrum illius et adumbratam imaginem, quæ exterioris modò qualiscumque cultûs non incommodum vectigal persolvens Deo, suis interim voluntatibus non adversetur. Quòd si præterea accedant blandientes magistri, qui laxas dent humanæ cupiditati habenas, vix credibile est quàm facilè et celeriter religionis imitatrix superstitio, vitiorumque mater et nutrix ignorantia, animis irrepant. Exemplo sunt aliquot vicinæ gentes, apud quas vigens olim doctrinæ pariter pietatisque laus non aliam ob causam videtur nunc ita languens et penè intermortua, quàm quòd enervatis otio et novarum opinionum contagione corruptis earum universitatibus et scholis, omnis ferè illic religio in pueriles et sæpe ridiculos cæremoniarum ritus evanuit.

Hoc idem ne in Gallia contingeret, nostra non parum obstitit Universitas. Nec de theologis tantùm loquor, qui semper, pro suo munere, velut in excubiis positi, attentè vigilant ne qua doctrinæ vel morum labes furtim apud nos subeat. Idem apud cæteras quoque facultates, idem apud nos viget tuendæ pietatis ardor.

Quantùm putatis, auditores, conferre ad eam præsidii posse vel unam philosophiam? Præterquam quòd enim illa, præsertim ut nunc a plerisque traditur, mirè valet et ad fingendos mores, et ad acuenda ingenia, non solùm disserendi subtilitate, sed præstantibus etiam quas tradit rectè et sanè judicandi regulis; hoc habet proprium et peculiare munus, ut latentem ubique in omnibus naturæ arcanis Deum quasi digito commonstret; ut ipsâ naturæ obscuritate adolescentes assuefaciat sanctam mysteriorum obscuritatem venerari; ut, ad comprimendam in rebus fidei ingenitam nobis curiositatem, doceat quàm sit rationi con-

sentaneum non velle intra angustos humani ingenii limites, cujus aciem fugiunt etiam positæ res sub oculis et pedibus nostris, vim Divinitatis infinitam concludere; ut denique discipulos suos ratione ipsâ duce ad sacrum usque fidei limen venerabunda perducat, animosque juvenum, docilis obsequii salutari jugo domitos jam et subactos, tradat religioni, eosque velut inter manus optimæ matris secura deponat.

Quid! nonne in singulis scholis professores nostri pretiosa illa, quæ passim apud ethnicos occurrunt, veritatis vestigia, de supremo numine a quo mundus conditus, de divina providentia cujus nutu reguntur humanæ res, de immortalitate animæ, de æternis alterius vitæ suppliciis et præmiis, et alia ejusmodi plurima, sacrorum codicum, et præsertim sancti Evangelii quotidianâ lectione confirmant et consecrant?

Et verò, nisi a teneris pueri scripturæ sacræ lectione, imbuantur, nisi inde solidæ pietatis haustus bibant, nisi jam tunc Christo præceptore utantur, ecquis erit tandem postea audiendæ
Quint. 616. illius voci locus? an quum vel libidinum æstus, vel honorum ambitio, vel cupiditas divitiarum, vel suæ cujusque muneris occupationes totum hominem gravissimis curis distringent? Undenam, precor, illa, quam viri boni tam sæpe deplorant, et Dei, et Christi, et Evangelii, et suî ipsius nonnunquam ad senectutem usque perducta ignoratio, nisi quòd in puerorum animis non statim jacta sunt solida religionis fundamenta; nisi quòd pro sublimibus illis evangelicæ doctrinæ institutis, quæ mentem hominis alunt et erigunt, substitutæ sunt aniles fabulæ, nugæ, ineptiæ, quibus non possunt animi puerorum non deprimi et corrumpi?

Multùm igitur reipublicæ, plurimùm verò religionis interest, ut stet semper ac vigeat ejusmodi schola, in quâ sic ipsi quondam a magistris edocti, iisdem vicissim conamur discipulos nostros informare præceptis: atque adeò multum ei Principi debetur, qui gratuitæ institutionis beneficio perfecit, ut adolescentium educationi feliciùs adhuc illa posset in posterum incumbere. Quod dum alterâ hujus orationis parte demonstrabo, vestrâ me rursùm, auditores, patientiâ sustinete.

SECUNDA PARS.

Quæsitum est aliquando apud Romanos, utrum liceret oratoribus mercedem a reis et litigantibus accipere, an iis semper gratis agendum esset : responsumque pro illius ratione temporis, ubi dicendi vis ad maxima quæque sternebat viam, non posse quemquam patronum, qui sufficientia sibi (modica autem hæc esse) possideret, hunc quæstum sine crimine sordium facere. Quòd si res familiaris ampliùs aliquid ad usus necessarios exigeret, passurum oratorem secundùm omnes sapientium leges sibi gratiam referri, quoniam hæc ipsa opera, tempusque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recideret. Quint. 614.

Idem ferè de nostra etiam sorte judicabat Universitas Parisiensis. Sentiebat quidem illa nullum esse quæstum magis vel legitimum, vel necessarium, quàm quem erudiendis pueris magistri percipiunt; et rubori esse debere, ut aiebat olim Romanus Imperator, suum præceptorem alloquens, quòd sordidissima quæque artificia lucri plus et fortunæ afferrent, quàm honestissima litterarum exercitatio. Ægrè tamen ferebat liberales artes apud se non satis liberaliter exerceri, pulchramque et nobilem docendi professionem minùs honestâ accipiendæ mercedis necessitate dedecorari. Servabatur hæc ineunti regno Ludovici XV gloria, ut primigeniam regum filiam ab hoc molesta servitute liberaret.

Omnes quidem in universum artes, sed præsertim nostram hanc, honos et dignitas alit. Nihil est illâ, quamvis multi longè aliter corrupti vanis rerum sentiant, nihil est illâ grandius, nihil quod majorem animi nobilitatem desideret. Non corporum, sed animorum cura nobis demandatur. Traduntur nobis a parentibus liberi, ut eorum excolamus ingenia, ut fingamus mores, ut eos religione et pietate imbuamus: quo quid majus, quid præstantius? In nos illi suum onus, suam potestatem, sua jura transmittunt. In parentum ergo vicem substituti, induamus necesse est non solùm acrem eorum sollicitudinem, et tenera caritatis viscera, sed multò magis illam celsitatem et magnitudinem animi, quâ magistratus, quâ viri nobiles et principes, quâ homines verè christiani suos ipsi liberos instituerent, ut Cic. Phil. 1, 288.

nihil abjectum, nihil humile, nihil suo genere indignum a nobis unquam vel discant, vel audiant. Quæro autem a vobis, auditores, an talem virum, erudiendæ juventuti præpositum, deceat instar mercenarii tam nobilem vendere operam; sitve dignum liberalibus disciplinis, et illo quem præ nobis ferre debemus animo, indignas homine ingenuo mercedulas a discipulis
[Quint. 648.] exigere? Nonne poterat hæc vilis et indecora servitus penitùs deprimere animos magistrorum, quum eos potiùs, quicumque litteris favere voluerunt, omni ratione extolli et erigi oportere
[Liv. t. 1, 234.] censuerint, rati magnos animos magnis honoribus fieri.

Unde enim putatis, auditores, tot a regibus concessos fuisse rectori nostro titulos? unde liberos olim in regiam quo cumque loco et tempore aditus? unde hos fasces, hos apparitores, hanc purpuram? Cur senatûs principes et cancellarii, in publicis apud collegia conventibus, sedere ante se rectorem sæpiùs voluerunt? cur eumdem, quum ipsos adit solenni pompa Universitas, abeuntem tam honorificè deducunt et comitantur? Cur ipse rex Hispaniarum Ferdinandus, quum institutam recèns Complutensem Academiam viseret, medium inter se et Cardinalem Ximenium incedere rectorem jussit? Hoc scilicet quasi publicum honoris et obsequii vectigal ipsi doctrinæ et virtuti persolvitur, ut crescant inde amor et reverentia litterarum, ut crescant etiam hominibus litteratis animi et spiritus; non ad inanem puerilis jactantiæ fastum, sed ad veram sui muneris æstimationem, et ut dignos ejus nobilitate sensus concipiant.

At ecce tot et tam blandientibus titulis honorum principibus viris, atque ipsis penè regibus, quodammodo coæquatus, repente ad abjectam infimorum artificum, atque etiam mercenariorum, conditionem deprimor, dum præsenti mihi, nec sine rubore velut mendicam porrigenti manum, nummulos aliquot, sudati diù laboris pretium, discipuli annumerant. Fateor, auditores, nobis indè non mediocriter decrescere animos, omnem ingenii venam exarescere, et penitùs excuti illam, quâ valere imprimis debemus, sentiendi nobilitatem : adeò nos tali servitute plebs ima et inglorium vulgus fieri videmur.

Quid si, ut facilè pro virtutibus vitia subrepunt, in locum verecundi illius pudoris subeat lucri contagiosa dulcedo? quam

non dabit illa ansam magistris colligendi discipulos, non exquisitæ eruditionis famâ, nec ingenii experimento, sed ambitione salutandi, et illecebris adulationis? Quî poterunt iidem, quâ decet, severitate disciplinæ convenientium ad se mores adstringere, nisi sint ab omni spe, metu, cupiditate liberi? Adolescentes ipsi quos inde animos, quos spiritus contra nos sumunt? Quin et parentibus, præsertim si optimæ educationis fructu caruerint, quoniam non multi faciunt doctrinam et bonas artes, futilia rei augendæ instrumenta, et solent tanti res æstimare, quanti eas emerint, viles plerumque et litteræ et magistri hoc ipso videntur quòd pretium habent, quo persoluto omni se deinceps grati memorisque animi onere liberatos existimant, quum ejusmodi beneficium nec vænire debeat, nec perire.

Tac. de Orat. 351.

Quint. 614.

Id. ibid.

Ab his nos jampridem vindicare molestiis cupiebat Universitas, sed irritis hucusque et inanibus votis. Apud reges nostros olim, quum sola et sine æmulis esset, honore et gratiâ præpollens; illustribus in ecclesiam et religionem meritis toti christiano orbi ad spectaculum proposita, nihilo per hæc unquam ditior fieri tentavit, sed suâ se modestiâ et paupertate involvens, uni tantùm publicæ utilitati studebat. Quod ergo per se non poterat mater Universitas, id tandem paternus in nos amor Ludovici perfecit. Suppeditavit nobis principis optimi prudens non minùs quàm magnifica liberalitas, non quidem redundantes, unde luxus et cupiditas ali possent, reditus; sed honestam et frugalem, qualis litteratos homines decet, abundantiam, unde necessitatibus vitæ, atque etiam commoditatibus, provideri facilè possit.

Intellexit Dux aurelianensis, ut est ipse litterarum amans et sciens, sublatis studiorum pretiis, etiam studia seriùs ociùs peritura; nihil a quoquam expeti, nisi cujus ante fructus præviderit; eò laborem impendi solere, unde emolumenta sperentur. Intellexit idem tranquillum aliquid et liberum studia nostra desiderare. Si enim desint ad cultum et victum necessaria, inquieta mens, nec suî benè compos, semper aliò spectat; curæ, angores, solicitudines diu noctuque urunt et cruciant; quibus occupatus et obsessus animus quantulum loci bonis artibus relinquit? Ut vatem egregium, sic optimum præceptorem (liceat

Tac. An. 245.

Liv. t. 1, 234.

Tac. de Orat. 350.

poetæ verbis uti) *anxietate carens animus facit.* Non dissimulandum est, auditores : jejuna et famelica paupertas omnem Quint. 7. plerumque ingenii succum exhaurit, omnes animi nervos frangit et concidit, qui ut bonâ fide studiis incumbat, ab omni et in præsens ægritudine, et in futurum metu, vacuus ac liber esse debet.

Quid? An res domi tam arcta et angusta sineret unquam parari a nobis vel ipsa artis nostræ instrumenta; libros dico seu priscos seu recentes, sine quorum satis amplâ supellectili, quamlibet sit aliunde vividum et acre ingenium, non potest esse nisi manca et debilis admodum eruditio, nedum perficiatur ille præstanti magistro necessarius doctrinæ orbis, qui, ut mel ex vario florum ac succorum genere, ita ex plurium artium misturâ et diversarum planè rerum cognitione efflorescit et redundat?

Non defuerunt quidem hactenus academiæ nostræ peritissimi in singulis artibus doctores, formandisque omni studiorum parte adolescentibus peridonei. At nunc, quum et conditio docendi honestior facta est, et reditus amplior, quantò sperare fas est, si Deus cœptis faveat, uberiorem proventum fore excellentium in unoquoque genere magistrorum?

Accedet etiam illa non mediocris educandæ juventuti commoditas, quòd jam præceptor non cogetur majore se turbâ, quàm ut eam sustinere possit, onerare. Ut enim fortasse in majoribus scholis, propter maturius ætatis et judicii robur, magister unus par sit erudiendis ritè quàmplurimis adolescentibus, quemadmodum sol universis idem lucis calorisque largitur : at certè fatendum est, si ambitiosis utilia præferantur, in inferioribus scholis, ubi propter ingenitam pueris levitatem mobilitatemque animorum, nec tam longa nec tam acris intentio debet exigi, vocem illam præceptoris, ut cœnam, minùs sufficere pluribus, timendumque ne ab hac communi doctrinæ mensâ plerique e pueris, propter nimiam convivarum multitudinem, jejuni et inanes integram famem domum referant. Divisis per varia gymnasia discipulis, facilè jam poterit istud incommodum evitari.

Patebunt enim in posterum omnibus, sine ullo conditionis et

opum discrimine, purissimi academiæ fontes. Licebit unicuique civium, quorum plurimos a scholis nostris invitos et reluctantes arcebat temporum et rei domesticæ difficultas, haurire apud nos incorruptam regni doctrinam, nullâ peregrinæ novitatis et externarum opinionum colluvie inquinatam.

Quanquam, auditores, id gloriari meritò possumus, nunquam apud nos egestati et inopiæ interdictum fuisse aditum, ut aiunt eâ de causâ occlusam olim fuisse Demostheni Isocratis scholam. Et verò, quî possemus, educati plerique in ipso honestæ paupertatis sinu, pauperum oblivisci? Quis magister, litteris saltem leviter imbutus, eos non in suam quoque gloriam peculiariter foveret? Quinam sunt qui in scholis nostris ingenio, studio, industriâ maximè eminent? Citra divitum offensionem dictum sit : *non multi potentes, non multi nobiles.* Hunc sibi honorem plerumque vindicat doctrinæ non minùs quàm virtutis magistra paupertas.

Atenim, inquiunt homines etiam academiæ nostræ perstudiosi, nonne metuendum est ne hæc ob gratuitam institutionem lætitia Liv. t.2, 137.
luxuriet nobis ac vana fiat; ne sublato spei ac metùs stimulo et velut aculeo, languescat industria, paulatimque subeat grata Tac. Annal. 77.
inertiæ dulcedo; ne stabilitis in perpetuum fortunis nostris, et Jul. Agr. 290.
æquatâ omnium sorte, decedat certamen virtutis et ambitio gloriæ, discrimenque omne in posterum laboris et socordiæ pereat; Ann. 390.
et sic pro nobili illa æmulatione, cujus acriori morsu optima quæque ingenia suscitantur, torpor ad nos, et negligentia, Liv. t.2, 197.
et veternum ipsâ illâ futuri securitate transeant?

Ut sunt humanæ res, in quibus nihil ullâ industriâ constitui potest, quod non in aliquot difficultates incurrat, fatendum est id posse forsitan non omninò sine causa metui. At id ne accidat, et ut, quantùm in nobis est, eatur obviam omnibus incommodis quæ nasci possent ex gratuita institutione, novas ipsi nobis leges, accedente regis consensu, præscribere meditamur, sub nutu et præsidio supremi senatûs parisiensis, qui boni publici perpetuus assertor et vindex, nostrarumque artium cultor pariter et tutor, academiam nostram, secum arctissimis invictæ erga reges fidei, et in tuenda regni doctrina constantiæ vinculis conjunctissimam, nunquam non efficaci ope et auctoritate sustinuit,

præsertim sub eo duce, quem et sua indoles, et innatus Memmiis hominum litteratorum amor, et ratio publicæ utilitatis, cujus semper acre studium præ se tulit, non possunt nobis non facere peramicum.

Quid autem a nobis sperandum metuendumve sit, vel ipsa docere potest præteriti temporis experientia. Triginta circiter abhinc annis apud Mazarinæam domum gratuitò juventus educatur. Testor publicam fidem : an est unde illius institutionis Tac.An.218. Parisinos cives pœniteat? Sive doctrinæ studium, sive morum et pietatis cura spectetur, an, acribus primùm, ut ferè fit, initiis, dein incurioso fine, professorum usquam ardor et industria tam longo intervallo vel leviter elanguit? Confidite, auditores; nihilo segniorem totius academiæ operam experietur Parisina civitas.

Et verò, nihilne putant valitura apud nos famæ, pudoris, honoris, officii, religionis momenta? nihil publicæ opinionis reverentiam? nihil arrectam in nos studio et favore bonorum omnium exspectationem? nihil arrectiores adhuc fortasse oculos æmulorum, qui omnem de nobis crescendi ansam avidè arriperent? nihil acrem vigilantiam magistratuum, sub quorum oculis et tutelâ nostras artes exercemus? nihil severam ipsius Universitatis disciplinam, cujus inde salus et fama pendebit? nihil denique sinceros grati ac memoris animi sensus, intimâ atque etiam religiosâ veneratione perfusos, erga eos principes, qui unâ publicæ utilitatis ratione compulsi tam singulare in nos beneficium contulerunt?

Est enim hoc beneficium per seipsum quidem ingens, et magnificum, et omni prædicatione majus; at incredibile ei apud Liv. t. 2, 95. nos pretium accedit manu et voluntate dantium.

Augustus puer, religionis et regni spes, populorum amor et deliciæ, sui principatûs exordia ab hac in nos insigni liberalitate ducit, quâ populos docet quid de se sperare debeant. His velut illustribus primitiis ineuntem ætatem suam consecrat, edoctusque jam reges apud Evangelium *beneficos* vocari, sese ad Luc. XXII, 25. benefaciendi consuetudinem tali rudimento exercet. Nondum maturus ad imperandum, dando jam agit principem. Nondum habilis sceptro gerendo manus, nec tractandis adhuc armis ido-

nea, largiendo vires suas feliciter experitur et exserit. Denique, dum se fingendum ad artem regnandi præstantissimis magistris tradit, peritissimos quoque totius regni juventuti præceptores parat, sibi ipse conscius quam vim habeat optima educatio.

At benignitatem per se gratam quâ DUX AURELIANENSIS comitate et affabilitate condivit, aditu facilis, sermone blandus, bonitate popularis, salvo tamen et incorrupto principis honore! Rem tantam non temerè et cæco pronæ ad benefaciendum mentis impetu *, sed ratione et consilio maturè apud se deliberatam perfecit, expertus quantum bonæ artes regno decoris et præsidii afferre possent. Rursus non lenti et diu cogitati muneris tarditate gratiam illius corrupit, ut ferè fit apud magnates. Parata, facilis, occurrens, imò festinans principis benignitas omnes statim obices superavit. Quin et illa stimulos ac faces addidit sponte jam currenti regiæ potestatis administro, qui non ignarus puncto sæpe temporis maximarum rerum momenta verti, commissum sibi negotium illud, quod multi antea potentes administri, et ipse grandium cupitor et perfector Richelius, nequicquam tentârant, acri illâ et actuosâ, quâ præsertim valet, decidendi celeritate, penè citiùs transegit, quàm sciri posset ad eum fuisse delatum.

Liv. t. 1, 490.

Tac. Hist. 245.

Cic. Phil. 1, n. 6.
Sen. de Ben. 382.

Liv. t. 1, 161.

Ita nobis ad impetrandum tam insigne beneficium, opus non fuit apud optimum principem nec diuturnis precibus, nec acri ambitu, nec sollicitâ prensatione, nec callidis illis et furtivis artibus, quarum se omninò rudem et imperitam fateri non erubescit antiquæ simplicitatis retinens academia; nec denique, quod vix credibile est, ullis patronis et adjutoribus. Causæ nostræ æquitas, postulandi modestia, publicus bonorum omnium favor, multò magis autem insita Philippo liberalitatis et munificentiæ proclivitas, non mediocriter ejus in litteras et viros litteratos amore incitata, potentissimi nobis apud ipsum patroni et adjutores exstiterunt.

Quanquam, ut veriùs loquar, omnia hæc, quæ vix etiam nunc quum facta sunt, ipsi nos, qui iis fruimur, in tali rerum

* Tanto laudabilior munificentia nostra fore videbatur, quòd ad illam non impetu quodam, quem ferè subitæ largitionis comes pœnitentia sequitur, sed consilio et ratione trahebamur. (PLIN. p. 9.)

cardine et difficultate temporum fieri potuisse credimus, sola proculdubio perfecit, cujus lege immobilis rerum humanarum
Liv. l. 2, 243. ordo seritur, divina providentia; quæ sic videtur nostram in colendis invictâ fide regibus observantiam, in asserendis regni juribus ac libertatibus constantiam, in tuenda veritate firmitatem, voluisse remunerari.

Absolvet opus suum, ut confidenter speramus, divina benignitas. Suo nos beneficio, quod sola potest, dignos præstabit. Auctis tam insigniter fortunis nostris, longè potiora adjiciet incrementa justitiæ, pietatis, religionis, sine quibus regia liberalitas nobis in perniciem verteret. Hæc nostrorum summa votorum fuit in illâ solemni Universitatis supplicatione, quam suis penè convulsa sedibus Parisina civitas tam inaudito singulorum ordinum concursu et applausu celebravit. Quæ vota non irrita cecidisse spondet ardens et sincera pietas illius pontificis, qui tunc sequester et medius inter Dominum et nos fuit: qui fratrum amator et populi Israel, multum orat pro populo et universâ nostrâ civitate: qui indutus loricâ justitiæ, galeâ judicii, et inexpugnabili scuto veritatis, armatusque gladio divini verbi, cum pia turba sacerdotum suorum, voluntatem habentium in lege, certat bonum certamen fidei, et bella Domini cum pacifica quidem mansuetudine, sed cum invicta, ut speramus, animi fortitudine præliatur.

Illo duce et interprete non desinent in nostra Universitate
I Tim. 2, v. 1 et 2. *fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro rege, et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus*, ut constet sua legibus vis et reverentia, sua principibus auctoritas, sua regno dignitas et salus, sua fidei integritas; imprimis ut regalem puerum, pretiosam hanc ex tam numerosâ principum sobole superstitem scintillam, pupil-
Ps. 16, 8. lorum et orphanorum adjutor Deus, *quasi pupillam oculi sui custodiat*, ut *hunc sub umbra alarum suarum protegat*, ut sit ipse illi custos, præceptor, tutor, pater; ut procul ab ipso arceat casuum humanorum et morborum pericula, multò magis autem assentationis et adulationis, quo veneno optimorum principum indoles, heu! nimiùm sæpè corrumpitur.

Hoc a te suppliciter et enixè deprecamur, quem mox vagien-

tem in cunis adorabimus, DIVINE INFANS JESU. Parvulos olim, ut Matt. 19,
ad te venirent, blandis vocibus compellabas. Regem nostrum 13 et 14.
adhuc puerulum, rex ipse et puer, *præveni in benedictionibus* Ps. 20, 4.
dulcedinis. Trahe illum ad te in vinculis caritatis. Sicut divisio- Osee 11, 4.
nes aquarum, ita cor regum in manu tua est; et quocumque vo- Prov. 21, 1.
lueris inclinas illud. Per te principes imperant, et potentes de- Prov. 8, 16.
cernunt justitiam. Da illi sedium tuarum assistricem sapientiam, Sap. 9, 4 et
ut sit cum illo, et semper cum illo laboret. 10.

Da servo tuo cor docile, cor sapiens et intelligens, cor perfec- 3 Reg. 3, 9 et 12.
tum, ut populum tuum judicare possit. Habeat secum, ut ipse 1 Paral. 29, 19.
regibus præcipis, legis tuæ volumen, legatque illud omnibus Deut. c. 17,
diebus vitæ suæ, ut discat timere te, et custodire verba tua. v. 18, 19.
Discat in eo ubi sit prudentia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus; Eccl. 9, 20.
ut sciat simul ubi sit longiturnitas vitæ et victûs, ubi sit lumen Baruc. 3, 14.
oculorum, et pax. Quoniam in medio laqueorum reges ingre-
diuntur, et est via eorum quasi lubricum in tenebris, sit illi Jerem. 23, 12.
tua lex et veritas; hoc est, sis ipse illi *lucerna*, et dux, et *con-* Ps. 118,
silium. Defende illum præsertim a falsis amicis, a detractoribus, v. 105 et 24.
a seductoribus, qui aures principum callidâ fraude decipiunt. Prov. 24, 21, et Sap. 10, 12.
Fac nunquam elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos. Esth. 16, 6. Deut. 17, 20.
Justitiâ et misericordiâ sicut vestimento et diademate induatur. Job. 29, 14; 29, 16.
Sit verè et amet dici pater pauperum.

Oratio in instauratione scholarum collegii Sorbonæ Plessæi, anno 1684.

Mirari sæpè solitus sum, auditores ornatissimi, et mecum attentiùs meditando quærere, quidnam sit cur ex infinita prope multitudine hominum, qui ad eruditionis doctrinæque famam contendunt, tam pauci sint semperque fuerint, quibus ista laus verè ac meritò contigisse videatur. Scilicet majus quiddam est scientia, longèque præstabilius, quàm homines vulgò soleant opinari. Ad hanc opus est egregiâ et excellenti indole, ingenio acri et vivido, singulari industriâ, summâ animi et virium contentione, longo ac pertinaci labore. Hæc autem in uno aliquo

* Ce discours fut prononcé par M. Rollin lorsqu'il entra en exercice de la régence.

homine simul reperiri omnia, quàm difficile arduumque est, quàm penè hactenus inauditum! Satis multos quidem (fatendum est enim; neque hæc facienda aut naturæ ipsi, aut ætati nostræ injuria est, ut existimemus ingenia hominum longâ annorum serie tractuque temporis extenuari sensim atque evanescere: quasi verò divina prorsus illa vis ingeniorum, et ab ipsius, ut ita dicam, naturâ Dei hausta ac delibata, posset unquam ullâ vetustate confici); satis multos igitur ad maximas quasque artes natura fingit habiles atque aptos. Verùm hanc in se vim homines aut ipsi non agnoscunt, aut incuriâ perire sinunt, aut in vanis inanibusque nugis plerique consumunt. Putant ingenium, etiamsi nec labore excolitur, nec alitur industriâ, satis ipsum suis valere viribus. Accedunt ad studia lentè, frigidè, oscitanter; quasi aliud omninò agentes, non satis animo et cogitatione complexi illius rei magnitudinem ad quam adspirant, adeòque non satis illius appetentes atque avidi; aliis mille occupati curis, cupiditatibusque impediti; semper respectantes ad suas voluptates et delicias, semper ad spem fortunæ amplioris et faciendæ rei curam toto animo attenti atque erecti. Ita variâ et multiplici contentione distracta mens, quid mirum si nunquam possit veram solidamque doctrinæ laudem assequi, cujus immensa quædam infinitas infinitatem quamdam laboris diligentiæque desiderat? Verùm superest adhuc aliud quiddam, quo fit ut tanta paucitas hominum verè doctorum semper exstiterit. Quidnam porrò illud est, auditores? Nimirum plerique nescio quomodò in hoc errore versamur, studia virtutis et scientiæ parùm inter se congruere, immò etiam quodammodo sibi invicem adversari: quum tamen constet, sic ista inter se arctissimis esse conjuncta vinculis, ut sine virtute haberi quidem fortasse possit umbra doctrinæ; doctrina verò ipsa, qualem quærimus, hoc est germana, solida, constans, haberi profectò neutiquam possit.

Quum magnam esse contendo pietatis ac doctrinæ affinitatem et quasi cognationem; nolim id ita intelligi, ut virtute præditi qui sint, iis continuò summa doctrinæ laus tribuatur. Inest in ejusmodi hominibus alia quædam excellentior multò sublimiorque scientia, quæ non ingenii viribus elicita, non accersita studio, non quæsita laboribus; sed ex ipso, si fas ita loqui, Dei im-

mortalis sinu subitò arrepta expressaque feliciter, nihil prorsus habet humanæ imbecillitatis; quæ peritura bona fluxasque res non fallaci et fucato splendore metiens, sed (quæ vera scientia est) ex ipsius rei veritate æstimans, humana omnia, quæ nos tanti facimus, divitias, honores, voluptates, nugas putat : quæ supra cognitionem rerum terrestrium et caducarum longè assurgens, Deum contemplatur unum; hujus unius cognitione placidè fruitur, pascitur, occupatur. *Beatus quem tu sic erudieris, Domine! Beatus homo qui te scit, etiamsi alia nesciat: infelix autem, qui scit alia omnia, te autem nescit!* Aug. Conf. lib. 5, c. 4.

Verùm non ago nunc de hujus cœlestis genere doctrinæ. Loquor de istâ scientiâ quæ in investigatione naturæ, et cæterarum tractatione artium tota versatur; quæ quanquam ipsa quoque a Deo pendet, hominis tamen labore etiam atque industriâ nititur. Contendo igitur rursùm, virtute qui careat, negligatque studia pietatis, fieri non posse ut unquam veram perfectamque doctrinam assequatur; juxta illud regis post hominum memoriam sapientissimi oraculum : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* Sap. c. 14.

Ita est, auditores, in malevolam animam non introibit sapientia. Et verò quî posset illa comes otii et amica pacis sapientia exsistere in medio tumultu cupiditatum, quibus malevola anima totidem veluti procellis continuò agitatur? Ad studia doctrinæ quicumque accedit, hoc apprimè sibi necessarium esse cogitet, mentem ut afferat et perturbationis expertem, et ab omni cura negotioque liberam. Quum enim ea sit rerum discendarum multitudo atque immensitas, ut quamvis acrem diligentiam animique contentionem facilè absorbeat; sic in illo semel suscepto opere totum se includat necesse est; sic in illo uno spes, curas, cogitationes, labores terminet suos, ut illum a studio discendi nec insana divitiarum cupido retrahat, nec blandæ voluptatum illecebræ avertant, nec cæca honorum ambitio retardet. Exercitatio litterarum summam animi tranquillitatem quietemque desiderat, strepitum autem ac turbam fugit. Hinc fieri videmus, ut, statim atque increpuit suspicio tumultûs, sonitusque bellorum, excutiantur nobis e manibus præclara studia, artesque illicò nostræ conticescant.

Porrò quod bellum huic seditioni par, quam excitant in animis nostris tumultuosæ cupiditates? Fingite, quæso vobis, auditores, fingite hominem qui non habeat domitas rationis imperio compressasque libidines; qui totum se tradat mancipetque vitiis; quem aut avaritia sollicitet, aut libido pungat, aut stimulet ambitio, aut urat invidia; quem nulla denique nec officii ratio moveat, nec tangat cura pietatis. Hæc est enim malevola anima.

Quid iste homo efficere magnum, quid arduum tentare possit? Nonne si quid fortè habeat a natura boni, id morum perversitate corruptum, totque vitiis obrutum deficit atque extinguitur? Nonne si ejus animus contendere paulò altiùs enitique voluerit, statim deprimitur ad terram gravi pondere affectuum, quibus parere cogitur, quia imperare nescit? Nonne, si ad scribendum aut meditandum accingat se, animumque intendat acriter, repentè incurrens cogitatio, vel deliciarum, quibus avidè inhiat; vel honorum, quos ardenter appetit; vel divitiarum, quibus coacervandis anxiè studet; hunc in ipso æstu et ardore mentis inopinantem subitò frangit, intercipit, transversum agit?

Quid interim homo vitæ integer scelerisque purus? Uni præcipuè intentus Deo, ad quem nimirum per labores suos et studia semper affectat viam; nunquam declinans ab officii religione et curâ virtutis; intra suum munus semetipse coarctans et definiens, totus incumbit in eas res, quarum sibi cognitionem assumpsit. Hujus quieta mens et placida nihil in se admittit turbulentum; non patet illa ludibrio fortunæ; non obnoxia est inconstantiæ atque levitati; non extra seipsam quodammodo convulsa violentis affectibus, huc atque illuc incerta errat et vagatur: suarum dominatrix, et, ut ita dicam, regina cupiditatum, semperque nativæ retinens et memor nobilitatis; neque labis quidquam aut gravitatis ducens ab terreni contagione corporis; ex illo suo carcere, in quo adhuc inclusa remanet, celsissimas quasque res maximèque arduas placidè contemplatur; maria, terras, cœlum, cuncta peragrat; abstrusas rerum causas et latentes curiosè inquirit, sagaciter rimatur feliciter eruit. An ejusmodi opportunitates, quas ad doctrinam habet vita integra atque innocens, recipere potest vitiorum fœditate inquinata mens?

Neque verò solùm tranquillitatem ac quietem studiis adeò necessariam abrumpunt insanæ illæ cupiditates; sed hebetant quoque non mediocriter aciem ingenii, caliginemque ei densissimam offundunt. Nam quum multa et gravia infandum Adami scelus incommoda pestesque consecutæ sunt, tum verò nullam, secundùm iram odiumque numinis, aut acerbiorem peccati pœnam luit primævus parens, aut tristiorem humano generi calamitatem intulit, quàm fatalem hanc et nunquam satis lugendam animi cæcitatem. Neque enim illa gravitas, quâ in medio sæpè conatu tardatur humana mens; torpor ille et incredibilis stupor, quo fit interdum ut in facillimis quibusque rebus animus diu anceps hæreat, secumque ipse luctetur; caligo illa et obscuritas, quibus involutus homo plerumque cæcutit erratque turpiter; hæc omnia non sunt innata nobis atque insita. Undenam igitur hæc in nos derivata fluxerunt? Merces illa nimirum fuit, infelix Adam, temeritatis in Deum tuæ! hæc præcipua pars infaustæ hæreditatis, quam posteris tuis miserâ et ineluctabili necessitate reliquisti! Verùm his tot tantisque incommodis, quæ conditioni nostræ illata adjunctaque sunt, eique necessariò jam adhærent, si nova ipsi insuper adstruamus; quæ obscuritas, quæ tenebræ, quæ nox in animis nostris versabitur? in hac autem nocte et caligine, quæso vos, quì poterit unquam insidere scientia, quâ noster animus debet suo tanquam sole et lumine collustrari?

Vultis, auditores, proponam vobis, oculisque vestris subjiciam illustre hujus cæcitatis exemplum? Agnoscite in uno eodemque homine, quàm sterilis sit atque irritus sine pietatis studio labor; quàm verò idem fœcundus et efficax, quum virtute innixus auctorem et ducem sequitur Deum. Augustinum intelligo, in cujus laudem hoc tantùm dicam, quo quidem uno cætera complectar omnia; fuisse hunc christianæ religionis, quam scriptis illustravit ac defendit suis, magnitudine ac majestate dignum; si tamen cœlestis prorsus ac divinæ religionis majestati par esse quidquam in terris potest. Verùm, ut ait ipse de se, Quid est homo sine te, bone Deus, nisi dux in præceps?

Homo adolescens, egregiâ spe, felici quum ad virtutem tum ad scientiam indole, capaci rerum omnium maximarum ingenio, singulari industriâ, judicio supra ætatem maturiore, om-

nibus denique naturæ muneribus ac præsidiis paratissimus atque instructissimus, accedit ad studia litterarum. Audite, adolescentes, quos huc adducit cupiditas discendi, audite quanti ad investigationem doctrinæ, totiusque deinceps vitæ honestatem intersit a teneris assuescere virtuti, nec pravis vitiorum elementis et pestiferâ disciplinâ imbui. Corruptus nimiâ in se parentum indulgentiâ, quæ prima solet esse in pueris causa mali; enervatus molliori educatione, quæ vires omnes pariter mentis et corporis frangit; otio segnitieque totus diffluens; inter perniciosa undique æqualium exempla constitutus, rem lubricam ingenio ut docili ad virtutem, sic ad prava facili, cereoque, ut ita dicam, flecti in vitium, quodque, in utramvis partem sequeretur, natum esset excellere; felix si sua eum fortuna applicuisset ad bonos! denique abreptus insano æstu perversæ consuetudinis, præceps in omnia vitiorum genera ruit, penitusque se iis immersit, quasi timeret ab aliis improbitate superari.

Legistis profectò admirabiles illos Augustini libros, qui in omnium manibus versantur, in quibus veluti quâdam in tabellâ præstantissimus ille vir, et longè supra laudem omnem positus, imaginem vitæ suæ universam suâ ipse manu non adumbratam leviter, sed ad vivum expressam, reliquit.

In illis pueritiæ adolescentiæque fluctibus, Deus immortalis! quæ tenebræ! qui errores! quæ jactatio! In tam violentis turbidinibus ac procellis miserum juvenem repentè deficit ingenii lux. Suo quasi sidere destitutus, huc et illuc fluctuat, omnique doctrinæ vento circumfertur. Laborans et æstuans inopiâ veri (ipsius verba sunt), incidit in homines superbè delirantes; quorum doctrina meræ nugæ, mera somnia, meræ insaniæ. Cæcos duces, cæcus ipse sequitur : horum se disciplinæ tradit applicatque totum; horum pestilentem haurit doctrinam; horum mendaciis et deliramentis implet pascitque mentem, avidam illam quidem veritatis et sapientiæ, sed nondum illarum patientem, propter vitæ sordes, et fœdas intemperantis animi libidines. Similis homini per obscuræ noctis atram caliginem eunti, passim titubat, offendit, ruit. Fit crebra mutatio erroris, non ingenii. Placent omnia, ac subindè displicent; probat, damnat; fastidit,

appetit : deniquè omnibus et sibimet gravis, nec morbum ipsum nec morbi remedium pati potest. Habetis, auditores, Augustinum sibi relictum, aut potiùs habetis imaginem humanæ imbecillitatis.

Ex illo errorum gurgite cœnoque vitiorum ex quo assurgere sæpè conatus erat, sed vanis languidisque conatibus, quales solent esse somniantium; tandem aliquandò ipsâ quasi numinis manu extractus atque evulsus, lucem amicam cœpit intueri veritatis. Sic verò immutatus derepentè totus est, ut in Augustino ipso Augustinum quæreres. Mirari ipse, obstupescere, vix agnoscere se. Respiciens in errores suos et tenebras, quas, ut Scripturæ verbis utar, *fascinatio nugacitatis* intueri hucusque vetuerat; vix intelligebat quî potuisset ex tam horrendâ nocte et tenebris aliquandò emergere. Exindè quasi diuturnæ cæcitatis resarcire damna properaret, sic exarsit studio veritatis, sic illam amplexus est, sic illi adhæsit firmiter, nullum ut unquam religio christiana habuerit acriorem suî defensorem ac vindicem.

Paulò fortassè diutiùs quàm par erat in hoc exemplo immoratus sum; sed præterquàm quòd nihil esse duxi illo efficacius ad excitandos juvenes ad virtutem, eosdemque a vitio deterrendos; visum est illud exemplum esse ejus modi, quo uno meliùs quàm quibuslibet argumentis, confirmari posset allata hæc a me sententia Salomonis : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.*

Frustrà igitur, auditores, ad scientiam ingenio, labore, industriâ nitimur, nisi totius operis Deum adhibeamus ducem. Instrumenta sunt illa quidem et subsidia doctrinæ; sed, quemadmodùm terra quamvis fertilis, quamvis diligenter subacta et exculta, nihil tamen fructûs dabit, nisi præterea cœlesti rore perfundatur : sic ad ingenii bonitatem laborisque pertinaciam, nisi accedat obsecundantis Numinis favor, operam perdimus.

Undenam fieri putatis, ut plerique homines tantâ contentione, tantis conatibus nihil aut certè parùm in litteris proficiant? Frustrà scilicet homo plantat, frustrà irrigat, nisi det incrementum Deus. Sibi tamen illi interim, quâ cæcitate sunt, quasi summam doctrinæ laudem ac gloriam assecutis, superbè confidenterque gratulantur. Sed quod de viris divitiarum sacra

Psal. 75. Scriptura, idem nos de illis jure dixerimus : *Dormierunt somnum, et nihil invenerunt viri scientiarum in manibus suis.*

Verè dormierunt somnum suum. Quid enim aliud vita omnis illorum est, nisi perpetuus quidam sopor, quo oppressi multa se agere putant; quum tamen reverà sunt otiosi. Ut avari nummis, sic illi libris assiduè incumbunt, impallescunt, immoriuntur : speciem atque larvam doctrinæ, pro doctrinâ ipsâ, persequuntur anxiè, avidèque captant : ut apprehendant illam, continuo se labore torquent et excruciant; hanc quum tenent, vanâ suî opinione inflati ac tumentes, sibi ipsis arroganter blandiuntur, se solos eruditos ac sapientes putant : cæteros præ se despiciunt ac contemnunt omnes. En soporem, en somnum!

At ille tandem repentino mortis incursu solvitur. Tum verò, quemadmodùm qui per noctem thesauris incubare se cogitat, excusso repentè somno, attonitus videt omnia evanuisse; suisque illicò divitiis exutus, ex nocturnâ opulentiâ reliqui habet omninò nihil, præter obscuram tristemque memoriam fugitivæ felicitatis, præsentis autem miseriæ veræque paupertatis sensum acriorem : ita quos inani doctrinæ fumo pastos vanus error diù luserat, et quasi sopitos tenuerat, tum demùm apertis oculis incipiunt agnoscere se pro veritate mendacium, pro corpore umbram, pro luce tenebras esse amplexos : *Et nihil invenerunt in manibus suis.*

Dominus quippè dat sapientiam, et ex ore ejus prudentia et scientia. Deus scientiarum dominus. Neque est quòd antiqui illi homines per se ipsi, absque præsidio Numinis, docti exstitisse dicantur. In illorum quidem operibus emicant scintillæ quædam veritatis : sive has elicuerit ipsa vis excellentis ingenii, quod certè Dei munus est; sive merces illa qualiscumque fuerit eorum virtutis, fuit enim aliqua in nonnullis, licèt humana; sive denique eorum operâ voluerit uti Deus ad propagandas artes latiùs posterisque transmittendas; ut ut sit, fateamur oportet, hisce hominibus plurimùm debere nos. Sed qui in nonnullis rebus cernebant acutissimè, cæcutiebant iidem in aliis longè gravissimis, et, quod turpissimum homini scienti est, in summa ipsius Numinis ignoratione versabantur. Ita si qua lux veritatis iis afful-

sit, id quod negari non potest, fuit illa vel nocturnorum instar ignium qui viatores maligno fulgore deceptos in præcipitia ducunt, vel instar fulguris, ex cujus brevi et repentino splendore tenebræ exsistunt multò quàm anteà densiores.

Quæ quum ita sint, adolescentes, ad vos enim hæc nostra maximè pertinet oratio; quum nec in medio cupiditatum tumultu versari possit scientia, quia placida tranquillaque est; nec tenebras pati, individuas comites perversarum libidinum, quia solis instar menti lucem affert; nec aliundè in nos quàm ab ipso Deo fluere, quia cœleste munus est prorsùsque divinum: quid vobis ad egregiam doctrinæ laudem contendentibus aliud agendum est, nisi ut quum diligenter fugiatis vitia omnia, quippè quæ non parùm obstent desiderio vestro, tum verò ipsam, sine quâ scientia haberi nulla potest, virtutem ac pietatem omni studio amplectamini?

Virtutem quum dico, adolescentes, non intelligo eam quæ horrida sit atque atrox, morosa et tristis, intractabilis et dura; non eam quæ molli involuta et quasi sepulta otio, lucem conspectumque fugiat, amat autem in tenebris ignota delitescere; non eam denique, quæ tota in specie posita, tota simulatione constans, tempus terat coacervandis et obscurè mussitandis prolixioribus precum formulis, in quarum multiloquio non deest plerumque vanitas; pìisque nugis quàm ambitiosè tam inaniter occupetur. Hæc absit ut a vobis desiderem. Neque rursùs pietatis nomine intelligo necessum esse ut se quis abdat penitùs in claustra solitudinum, et in illis quasi sepulcris vivum spirantemque se contumulet. [Quanquam felices, quos in hæc asyla sanctitatis non inconsultus et juvenilis ardor, non temerarius et præceps pietatis subitò effervescentis impetus, non fuga laboris et ignavæ quietis amor, sed quos terrestrium rerum constans fastidium et contemptus, quos desiderium ardens collium æternorum, quos, ut olim in deserta Christum, ipse Dei spiritus agit atque impellit. Verùm a vobis ista non quæruntur.]

Quænam sunt igitur vera germanæ solidæque pietatis officia, quæ in studiorum exercitatione christianum adolescentem decent? Deum imprimis ut amet ex animo, colat, veneretur; ut virtutis et officii tenax, pejus letho flagitium putet; ut adjun-

ctum conditioni suæ laborem non tanquam impositum ab hominibus aut rejiciat superbè, aut morosè cunctanterque subeat; sed ut ab ipso imperatum Deo alacriter suscipiat, et impigrè exsequatur.

Hunc si animum hodiè affertis ad nos, eumdemque posteà constanter retinebitis; benè est, adolescentes. Polliceor, spondeo, in me recipio fore ut laboris vestri fructum capiatis uberrimum. Curæ modò sit Christum, quo ego et vos duce, præceptore ac magistro perindè utemur, his crebrò inter studia compellare vocibus, *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce nos.*

ORATIUNCULÆ.

Oratiuncula habita in instauratione scholarum.

Affero ad vos ex rustica peregrinatione non longam orationem, auditores; sed quod potius duco, valetudinem firmam atque integram. Ausus non ita pridem, temerè magis fortassè quàm prudenter, facere periculum virium mearum in laudando regum maximo; jam tum sic existimavi, hanc laboris mercedem a vobis mihi facilè concessum iri, ut solemne laudum vectigal quod singulis annis reginæ artium eloquentiæ a rhetore debetur, in hac instauratione scholarum ei non persolverem. Atque ita, quod nunquam antea potueram assequi, id mihi tandem hoc anno contigit, ut importuno scribendi onere exsolutus, ex urbe rus evolarem libero tranquilloque animo, et feriarum tempus, quantulumcumque illud est, visum est enim perbreve, totum in reficiendis otio viribus collocarem. Non igitur hodiè pro solito more conquerar, ferias parte suî maximâ et jucundissimâ truncatas esse atque mutilatas. Apposuimus lucro pauculos istos dies, eosque otiando, rusticando, ambulando, peregrinando bellè consumpsimus.

Ea interim vidimus quorum superstes cogitatio, altèque infixa mentibus admiratio, animos nostros etiamnum quàm suavissimè recreat. Contemplati sumus avidè et otiosè stupendas illas moles quibus Ludovicus Magnus, ut hostium sic naturæ victor, per longa agrorum spatia, per aspera locorum, per montium altitudines, per profunditates vallium, penè dicam per medium aerem, novo flumini novam molitus est viam. Nunc quidem interrupta pendent opera, propter repentinos belli apparatus. At faxit belli pacisque summus arbiter Deus, ut restitutâ pace toti Europæ, quam terror iste subitus latè consternat universam, brevì redeant incruentis manibus ad intermissum opus nostri milites, neque deinceps ullum aliud bellum quàm cum

naturâ gerant; nullos nisi ex eâ triumphos reportent; laurosque suo tantùm sudore tinctas colligant. Tunc absoluto demùm opere, quis non stupebit, quum intuebitur regium amnem ab ortu suo ad Versalias usque valles per milliaria ampliùs quadraginta deductum, modò æquâ planitie ferro excavato recèns alveo, modò veluti terrâ repentè absorptum per occultos canales et subterraneos meatus, ex altis montibus in ima vallium præcipitem labi, et inde eodem tenore non vi coactum, non arte adjutum, non protrusum machinis, sed proprio et naturali actum impetu, in aliorum juga montium rursùs emergere; mox per arduum pontem et stratas pulchro lapide vias evectos altè, et, ut ita dicam, pensiles fluctus non sine quâdam superbiâ volvere; denique post longum iter, admissum tandem in Versaliam, adductas e longinquo et quasi vectigales aquas ultrò offerre domino loci, et in mille deductum rivulos, in varias mutatum formas, hortum totius mundi pulcherrimum peregrinis quidem, sed valdè pretiosis fontibus irrigare? Hæc nos tantummodò inchoata vidimus; et tamen sic stupore defixi hærebamus, vix ut oculis ipsimet nostris possemus credere.

Putabam ejusmodi spectaculo omnem omninò consumptam esse penitusque exhaustam admirationem, nec ad tantam rerum posse quidquam accedere. Fallebar, auditores. Supererat aliud in diversa parte longè illustrius, longèque majori dignum admiratione spectaculum, Oceanus. Dicam enim liberè quod sentio. Illa operum magnificentia, immensæ moles munitionum, aggerum, substructionum; depressi montes, adæquatæ solo valles, amnes e suo alveo in alienum detorti; ista omnia, si cum Oceano comparentur, nulla sunt. Ita est, auditores; ista omnia vel uno maris fluctu longè superantur, penitusque obruuntur. Hoc nempè opus hominis est, illud verò Dei, *qui facit mirabilia magna solus.*

Occurrebant alia quidem benè multa, quæ quum pulchritudine suâ, tum etiam, ut vulgò fit, novitate oculos in se nostros converterent, portûs amplitudo, navium forma, elegantia, nitor; projecti in mare aggeris longitudo: sed tamen littus maris, brutum licèt et asperum, nos ad se continuò revocabat; nec nisi ægrè poteram ab eo divelli. Amabam illuc iterum atque iterum

reverti; usque et usque contemplari admirabilem illam infinitatem aquarum, in qua tanquam in speculo præpotentis Dei celsa majestas tam clarè cernitur. Ac mihi quidem juxta littus erranti veniebat sæpè in mentem Scipionis et Lælii, quos aiunt exutâ senili gravitate ultròque senatoriâ majestate depositâ, solitos esse animi relaxandi causâ conchas et umbilicos ad Lucrinum legere. Nos juvabat velle frustrà metiri oculis immensam latè patentis in omnes partes Oceani vastitatem. Ludus erat, contentâ acriter acie oculorum, certare quis dissitas longè naves medioque fluctuantes Oceano per longa interjecta spatia atque interjacentes umbras, tanquam inter nubes, primus apprehenderet. At inprimis non poteram satiare me admirando æstus maritimos statis quibusdam horis certisque legibus accecentes et recedentes. Afficiebar incredibili voluptate quum intuerer longè venientes tumidos fluctus, aliosque aliis impositos magno impetu per loca confragofa ferri, et repentè ad arenam cum ingenti fragore fractos et in spumam elisos, redire in se ipsos placidè, subitòque evanescere. Diceres pelagus, quasi conspecto in arena Dei digito, revereri supremam conditoris sui majestatem; trepidumque repentè refugere, memor scilicet illius edicti, quod in ipso mundi nascentis ortu semel acceptum inviolatè servat: *Usque huc venies, et non procedes ampliùs, et hìc confringes tumentes fluctus tuos.* Certè quum ita subitò recedentes suâ sponte fluctus videbam, libebat exclamare : *Quid est tibi, mare, quòd fugisti ?*

Hæ sunt innocuæ eædemque jucundissimæ voluptates, quæ mihi molestiam absterserunt omnem præteriti laboris, vegetumque et alacrem ad novos labores exsorbendos effecerunt. Vestrum est, adolescentes, iisdem quoque animis ad repetenda studia accedere. Si unquam, hoc certè anno, opus est vobis ardore, studio, alacritate ad discendum. Eloquentiam quæritis, hoc est, ut pulcherrimam artium omnium, sic et longè difficillimam. Velim igitur vos inter meque exardescat pulchra contentio laboris ac diligentiæ, ut et vos scholæ nostræ dignitatem, et ego hujus palæstræ nomen sustinere possim; atque ita utrinque concordibus studiis laudem famamque tueamur Aca-

demiæ principis, quam ubicumque florentem non solùm sine invidia, sed etiam cum gaudio intuebor. Dixi.

Oratiuncula habita ad honorandam Gallorum nationem, quum nominandus esset ab ea Pastor parochiæ SS. Cosmæ et Damiani *.

A sacro Crucis signaculo et invocatione Sanctissimæ Trinitatis auspicanda censui hæc comitia, Sapientissimi Decani, proceres Academici, quæ tota ad Christum, ad Ecclesiam, ad Religionem pertinent. Nemo vestrûm ignorat agi nunc de substituendo pastore in locum demortui clarissimi viri M. Nicol. *Berbis*, qui, dum viveret, præerat parochiæ Sanctorum Cosmæ et Damiani.

Aiebat olim piè non magis quàm ingeniosè perillustris regina, cupere se ut toto regni sui tempore, si fieri posset, immortales essent Episcopi, ne scilicet eos designandi formidanda necessitas sibi incumberet. Cuperem pariter, pace vestrâ dixerim, Proceres Academici, ut ad alios devolutæ essent vices eligendi orbæ ecclesiæ pastoris, nec suffragiis nostris commissa esset res tam periculosa, tam anceps, tam lubrica, tanti ad æternam salutem momenti. Non enim hodiernæ deliberationi nostræ vulgare quid et solitum proponitur, ubi possit esse aliquis vel amicitiæ, vel commendationi, vel ulli humano affectui locus.

Agitur omninò divina res: agitur salus animarum: agitur Christi ipsius hereditas. Summus ille Pastor vestris hodie suffragiis commendat traditas sibi a Patre oves, quas suo sanguine redemit, quas hìc suo corpore pascit, quibus seipsum mercedem in cœlo destinat. Exigit ille a vobis, non solùm ut eas non tradatis homini indigno, quod longè abest a religione vestra.
Art. 116. *Quicumque* autem *pro se postulat Beneficium, cui annexa est animarum cura, ex ipsa præsumptione redditur indignus.* Sunt

* M. Rollin était procureur de la Nation de France, lorsqu'il prononça ce discours, qui fut imprimé peu de temps après.

hæc ipsamet verba ex Articulis Sorbonæ recèns editis exscripta, ut et quæ sequuntur : quæ diligenter attendatis velim; paucis enim vocibus nobis officium nostrum præscribunt, quod non humanâ lege aliquâ, sed naturali atque adeò inviolabili jure nititur. *Beneficia ecclesiastica semper conferenda sunt dignioribus, seu ad illa magis idoneis; præsertim ubi annexa est animarum cura.... Qui secùs fecerint, peccati gravis rei sunt.* Exigit igitur Christus a vobis, non solùm ut oves suas non tradatis homini indigno, non solùm ut eas homini probo, homini pio, homini digno committatis, quæ quamvis magna et rara sint, non sufficiunt tamen; sed ut optimum quemque, sanctissimum quemque, dignissimum quemque præficiatis huic muneri, quem vos talem bonâ fide, et ex intima animi conscientia, sine ullo humani affectûs præjudicio noveritis : in quo perspecta jamdudum fuerit aliena mens a lucro, a fastu, a superbia, a deliciis; cujus benè nota sit indoles in sublevandis pauperibus munifica et liberalis; cui insit non mediocris rerum ecclesiasticarum scientia, promptaque et expedita dicendi vis, *ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere;* qui sit christianâ prudentis animi solertiâ præditus, ut possit in varias se formas vertere, omnia fieri ad lucrandas animas; præter hæc autem, et super hæc omnia, in quo sit sincera et fervens pietas, zelus ingens salutis animarum, studium acre veritatis, ardens amor Christi et sponsæ ejus Ecclesiæ.

Art. 115.

Tit. I, 9.

Scio ex ipsa nostra Natione, feracissima præstantium in omni genere virorum, ejusmodi pastorem eligi posse, cupioque vehementer ut ita res succedat. Sed si quid obstiterit quominus, qui ex nostris dignissimi videbuntur, a vobis designari possint, et foris occurrant digniores; oro obtestorque vos, Proceres Academici, per conscientiam vestram, per spem salutis æternæ quæ inde pendet, per sanguinem animarum quem de manu vestrâ requiret Deus, ut ne intra angustos vel Nationis vel Academiæ nostræ fines hærendum esse arbitremini. Revocate in animum egregiam illam vocem imperatoris romani, dignam sanè immortali sæculorum omnium memoriâ. Galbam intelligo, quum Pisonem adoptaret. *Augustus,* inquiebat ille Pisonem alloquens, *in domo successorem quæsivit; ego in republica.....*

Cornel. Tacit. Hist. I, 15.

Est tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, nisi tu potior esses. Videtis ab eo non dignum modò, sed digniorem, eumque non intra familiæ limites, sed in toto imperio quæri. Pudeat nos, homines christianos, minùs recta, minùs generosa pro Christo sapere, quàm principem ethnicum pro humana gloria.

Exspectat arrecta spe et votis tota civitas, quale vos, qui estis magistri in Israel, cæterisque ad pietatem instituendis destinati; quale vos exemplum, in negotio certè ad religionem pertinente, daturi sitis. Exspectat inprimis non sine gravi cura et solicitudine hujus nostræ deliberationis exitum, quo nos pastore et patre gloriamur, Eminentissimus cardinalis Noallius. Significatum ille vobis per me voluit quanti totam Universitatem, quanti præclaram facultatem Artium, quanti peculiariter faceret honorandam Gallorum Nationem, cujus maxima pars e suis ovibus constaret; vestra sibi jura, vestra privilegia fuisse hactenus et fore semper pretiosissima; ea illæsa atque illibata servari velle, ideoque neminem a se ne levi quidem indicio designari, ne quid libertati vestræ detractum esse videatur: unum se modò a vobis, pro suo munere pastoris et patris, unum se a vobis enixè ac vehementer iterum atque iterum postulare, ut velitis vacanti ecclesiæ pastorem eligere quàm fieri poterit dignissimum.

Eadem nobis a magistratibus libertas relinquitur, nec stabit per illos quominus religionem vestram et conscientiam ducem sequamini. Senatûs princeps illustrissimus *, sub cujus auctoritatis umbra sibi vires et præsidium ambitus quæsierat, ipse auctor, impulsor, adhortator fuit, ut tam grave munus, tantique ad salutem animarum momenti, non nisi optimo et dignissimo cuique nostra Natio conferret, eique suum suffragium, suam omnem, quamcumque apud vos obtineret, gratiam adstipulari voluit.

Erit mirus iste principum utriusque ordinis consensus documentum illustre posteris, ne vel magnates deliberationibus nostris suam interponere auctoritatem velint, quarum moderatrix

* Joann. Anton. De Mesmes.

una debet esse religio; vel nos magnatum prensationibus fidem et conscientiam nostram convelli patiamur.

Secedite igitur, Sapientissimi Decani, Proceres Academici, in vestras tribus, de proposito negotio deliberaturi, postquam tamen audieritis æquissimum censorem, et brevi oratione Sancti Spiritùs opem imploraverimus; memineritisque Christum vestris deliberationibus testem et judicem interesse.

Prima supplicatio apud Sorbonam.
14 *dec.* 1694.

Incidimus in ea tempora, auditores, quæ, si unquam, certè nunc haberi solemnem de more supplicationem maximè flagitant. Ingruerunt jampridem in nos, et etiamnum maxima ex parte incumbunt gravissima omnium malorum quibus conflictari humana conditio potest, bellum atrox, tristis egestas, dira morborum lues, rerum verò academicarum status profectò miserabilis: quæ si quis ab divina in nos ira proficisci dubitet, is non solùm communi sensu, sed etiam religione careat necesse est.

Non est ejusmodi bellum hoc, quo nunc Europam videmus omnem conflagrare, qualia fortasse antehac plurima extiterunt, quæ ab exiguis profecta initiis invaluerunt paulatim, tandemque ipso tractu temporis debilitata faciles exitus habuere. Conceptum clam et quasi in tenebris furtim alitum hujus belli incendium exarsit derepentè ea vi eoque impetu, vix ut durare diutius posse videretur. Tota ferè in nos armata subitò et suis quasi convulsa sedibus Europa; Angli, Batavi, Germani, Hispani communibus odiis armisque Galliam nostram impetentes; constrata utrinque formidando classium apparatu maria; vastatæ hostium florentissimæ provinciæ, diruta solo oppida, in vastam et atram solitudinem conversa Germanorum opulentissima regio: hæc cruenti belli præludia. Nec dispar exitus. Quantum inde terrà marique fusum sanguinis? quot millia mortalium ferro absumpta? quis annus, quis locus, quod flumen non insigni aliquâ hostium clade nobilitatum est? At cruor, cædes, direptiones, classium incendia, urbium ruinæ, agrorum vastationes, hæc omnia totidem quasi nutrimenta belli sunt,

quibus alitur, quibus fovetur, quibus in dies magis ac magis recrudescit; tantus divinâ irâ populorum animos furor, tanta rabies occupavit! Neque tam atrocis belli finis aut exitus apparet. Humanæ providentiæ clausa, abrupta, desperata omnia videntur, nisi placatus bonorum precibus ac lacrymis Deus ipse tandem succurrat.

Poterant tamen utcumque æquo animo ista belli incommoda tolerari : imò juvabat etiam pro majestate regum, pro sanctitate religionis, pro salute Ludovici a quâ nostra pendet, pro ipsa incolumitate Galliæ aliquid perpeti : quanquam singulari prudentiâ et virtute Ludovici nondum ferè ad nos pervenerat sensus tot malorum. At invecta derepentè unius anni calamitas improvisâ frumenti caritate et inopiâ omnia subitò prostravit. Atque ut prophetæ verbis utar, *Vindemiavit nos dominus in die iræ furoris sui. Omnis populus gemens et quærens panem : dederunt pretiosa quæque pro cibo ad refocillandam animam. Defecerunt præ lacrymis oculi nostri, conturbata sunt viscera nostra, effusum est in terrâ jecur nostrum super contritione populi, quum deficeret parvulus et lactens in plateis oppidi. Matribus suis dixerunt : Ubi est triticum? quum deficerent quasi vulnerati in plateis civitatis; quum exhalarent animas suas in sinu matrum suarum. Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. Vidit afflictionem nostram et misertus est.* At supersunt adhuc et aliquandiu supererunt quasi cicatrices et vestigia vulnerum ab irato Deo nobis inflictorum.

Agros, urbes, provincias latè pervagata est, penè dixi populata est egestas atque inopia. Neque deflenda tantùm calamitas eorum hominum, quos videmus gregatim circuire compita, circumferre flebiliter per oculos et ora civium paupertatem suam, obsidere fores, persequi nos per vias, in ipsa templa grassari, et improbis clamoribus interrumpere ipsa sacra malè pertinaces. Deploranda multò magis paupertas quæ muta silet, quæ in tenebris obscura se abscondit, quæ lucem turbamque fugitat. Scilicet induratæ illæ quotidianis laboribus opificum manus, et solitæ antehac honestis sudoribus uxori ac liberis victum quæritare; otiosæ jam ac vacantes ob calamitatem temporum, nequeunt ostiatim ad emendicandum panem turpiter

porrigi. Ita sæpè inter famelicos liberorum greges, cum dolore et occultis gemitibus, in silentio sæva toleratur fames. Neque illic constitit paupertas: penetravit etiam opulentissimas domos, et in ipso luxu vestimentorum ac superbarum ædium magnificentiâ delitescit. Hoc autem cœlestis iræ flagellum esse, si ignoramus, miseri; si negligimus, impii.

Quid! morborum ista vis ac quædam veluti contagio, quæ per urbes et agros aliquandiu grassata, crebris ac plerisque etiam repentinis funeribus penè singulas penetravit domos, nonne apertè clamat sævire in nos iram supremi numinis, nostrisque cervicibus aggravatam incumbere ultricem ipsius manum? Quis non per hosce menses privatam expertus jacturam est? quis non doluit ereptum sibi aliquem subitâ nec opinâ morte ex affinibus aut amicis? Circumsonant quotidie aures nostræ tristibus nuntiis de morte aut periculo propinquorum. *Verè nunc circumdederunt nos dolores mortis, et pericula inferni invenerunt nos.* Quodnam autem cœlestis iræ majus indicium quàm quòd fatalis illa morborum procella incubuerit præsertim sanctissimis Ecclesiæ ministris, raptisque aliquot in locis velut turbine aliquo pastoribus, mœrentes ac desolatos greges afflixerit? Equidem quum crebras illas audio mortes sacerdotum Dei sanctissimorum, cernere mihi videor in manibus vastatoris angeli gladium illum Domini, terribilem gladium qui replet omnia morte, qui inebriatur cruore ac cædibus, qui devorat carnes occisorum; juvatque cum propheta tali spectaculo attonitum ac paventem exclamare : *O mucro Domini, usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Academiæ verò nostræ præsentem statum, aut potiùs solitudinem, nolite, quæso, auditores, longiùs a me deplorari. Date hanc veniam amori in illam meo, ut ne cogar optimæ matris vulnera dicendo renovare. *Quomodò sedet sola civitas*, olim *plena populo? facta est quasi vidua domina gentium. Egressus est a filia Sion omnis decor ejus. Facti sunt hostes ejus in capite: inimici ejus locupletati sunt.*

Inter tot angustias justam Numinis iram placare meditantibus, satis ipsi per vos intelligitis quo sit animi affectu, quo studio pietatis, quo ardore fidei habenda hæc supplicatio. In-

structis ordinibus, et ad quamdam veluti pugnam accincti paramus inferre vim ipsi Deo, et ab ipso precibus ac lacrymis impetrare, imò extorquere pacem illam, jucundam pacem, tandiù votis expetitam pacem, quam mundus dare non potest. *Induamur itaque armaturam Dei, loricam justitiæ, scutum fidei, galeam salutis, gladium spiritûs.* Procedamus quâ decet reverentiâ ad augustum illud Sorbonæ templum, hoc est ad ipsum sacrarium religionis, non tam superbarum ædium magnificentiâ quàm incolarum pietate ac doctrinâ celebre. Portemus ante conspectum Dei pias Academiæ preces pro religione, pro Gallia, pro stirpe omni regia, in primis pro optimo parente nostro Ludovico, qui unicus regum ac religionis vindex, unicum ipse defensorem habet Deum : det ille vires, det robur, det sanitatem; tot ejus triumphis cumulum addat, unde pendet et nostra et populorum felicitas, stabilem ac diuturnam pacem.

Secunda supplicatio ad ædem Deo sacram sub invocatione Sancti Joannis vulgò *in gravia. 18 martii* 1695.

Non morabor vos longo sermone, auditores. Qui tam alacriter, penè dicam e substantia vestra, contulistis ad sustinendos belli sumptus, non indigetis admonitione nostrâ, ut iidem nunc in hac solemni supplicatione ad impetrandum divinitùs belli finem preces et vota conferatis. Hujus officii satis unumquemque admonet privata res et propria utilitas; quæ haud scio an sit apud plurimos omni aliâ re efficacior. Sic enim sumus plerique; parùm nos tangunt publica; privatæ rei jactura vel levior ad vivum urit. Quanquam hoc tempore non possumus conqueri, Academiæ nostræ gravius injunctum esse onus; si onus id vocandum est, quod et obsequio in regem, et pietati in Deum tribuitur. Multò plura a nobis et graviora exigunt atque impetrant imperiosæ mentis dominæ suæ cujusque cupiditates, quibus quis non etiam ex optimis viris vectigal aliquod et tributum ex opibus suis solvit? Juvat igitur suffurari nonnihil istis cupiditatibus, quod in belli sumptus impendatur; juvat detrahere aliquid commoditatibus nostris, unde publicas necessitates sublevemus. Et certè, si quid apud nos amor patriæ, si pietas valet,

si Galli sumus, si verè christiani, debet vehementer unumquemque nostrûm afficere ista cogitatio: Dum tot millia hominum pro salute et incolumitate nostrâ vitam ac sanguinem profundunt, ego interim securus ac quietus paucula largitione opum mearum vastitatem a regni finibus, incendium a nostris urbibus, perniciem ac ruinam a templis arceo. Hæc enim omnia nobis minitatur infensus hostium furor; hæc Ludovicus suâ prudentiâ, militum brachiis ac viribus, nostris verò subsidiis propulsat. Accedit hæc quoque non mediocris consolatio : munus istud nostrum, quantulumcumque est, integrum et sine ullo intertrimento perventurum ad regias manus. Nihil inde decurtabunt, nihil intercipient avidæ manus quorumdam hominum quibus nihil satis est. Faxit tantummodò Deus, ut donum illud quod hoc primùm anno libenter offerimus sit etiam ultimum.

Tertia supplicatio apud Benedictinos Sancti Germani in pratis.
18 *junii* 1675.

Quam ædem petituri sumus hodiè ad supplicandum Deo Optimo Maximo pro publicis et privatis necessitatibus, auditores, ea est ejusmodi, quæ et precibus nostris efficaciam addere sanctitate loci, et moribus præclarum exemplar suppeditare possit pietate incolarum. Nulla quippe domus est ubi acriùs ferveant studia doctrinæ, ubi major sit modestiæ locus, ubi solida magis ac sincera pietas dominetur.

Dicatis hanc esse nobilem studiorum omnium officinam. Suus illic unicuique pro varia indole ingenii proprius ac peculiaris labor, sua singulis ad scribendum destinata materies : hic Hebraicæ linguæ asperitatem devorat; ille Græcis litteris totum se devovet; alter velut Ægyptiis pretiosa vasa subripiens, veterum auctorum profanas opes sacris litteris ac veritati inservire cogit; alter vetustatis vel remotissimæ curiosus scrutator, historiæ lucem infert; alii sanctorum Patrum scripta aut doctis interpretationibus illustrant, aut auctiora quàm antehac et emendatiora in lucem edunt. Prodirent ipsi quoque in publicum sacri oratores, sineret solitudinis amor, nec eloquentiæ famam cæteris

concederent : at perosi turbam ac strepitum, suisque tenebris et silentio inclusi malunt et sibiipsis periculosam minùs, et Ecclesiæ magis utilem navare operam.

Neque enim ii sunt qui vagi per urbem, fusi per domos, inserentesque se rebus alienis, et familiarum secreta rimantes, tempus otiosè terant; non ii sunt qui vani rumoris auram aucupentur, et nescio cujus gloriolæ inani fumo se pascant. Arcta solitudo quam religiosè servant, plurimum relinquit labori locum; solitudinis tædium levant intermixtæ laboris vices : studiorum illis merces et stimulus non propria fama, sed publica utilitas; quod alibi nutrimentum superbiæ est, fit apud eos modestiæ incitamentum; quantò quisque plus doctrinæ adeptus est, tantò conspicitur modestior. Videatis ibi homines summâ virtutis et doctrinæ famâ celebres et conspicuos, penè dicam ignotos sibi ipsis, et ingenuâ quâdam simplicitate mentis verè pueros. In eorum vultu, in dictis, in factis elucet modestia; nullus de se ipsis sermo, nulla ostentatio ingenii, nullus cæterorum contemptus. Laudem verò sic fugiunt et reformidant, ut cæteri appetunt.

Nec miror nihil sibi quidquam arrogare, qui intelligunt *omne datum optimum et omne donum perfectum desursum esse, descendens a patre luminum.* Multò plus enim illi, reor, orando proficiunt qnàm studendo; felices, quibus nullum vacat a labore aut pietate tempus! Jejuniorum penè quotidianâ consuetudine domita et velut subacta mens, studiis meliùs vacat; studiorum honestâ et innocenti voluptate recreatus animus alacrior ad officia christianæ pietatis redit; ita nec pietas studiis, nec studia pietati officiunt.

Hæc beatorum hominum vita, hæc illis propria laus : a qua nos quantùm absumus? Dolenter magis quàm contumeliosè dicam, auditores; non amamus satis studia litterarum; seu privato nimis lucro inhiantes, seu temporum calamitate debilitati ac fracti, seu territi nonnullis, quæ devorandæ sunt, difficultatibus, abjecimus nobilem laboris æmulationem. Quî stabit interim Academiæ nostræ decus et existimatio? Transierint ad alios opes, dignitates, potentia, gratia : etiamne studiorum glo-

riam nobis eripi patiemur, partem unicam, quæ jam supersit, sed longè pretiosissimam amplæ illius hæreditatis quam a majoribus accepimus?

Nolim tamen sic laboris et studiorum æmulationem inter nos accendi, quidquam ut de modestiâ, quæ sic nobis convenit, detrahatur. Nam plerique sic sumus; si quos nobis natura ingenii igniculos largita est, si quid doctrinæ aut famæ peperit labor, facilè vano fastu intumescimus. Quanquam quid illud est, quod nobis tantos spiritus facit? quid oratoria facultas? quid poetica vis? Metiri syllabas diligenter, pedes numerare anxiè, servare vocum discrimina, verba alia aliis consuere, hinc et indè veterum sententias et voces corradere in unum opus, et malè dissimulata furta in laudem ingenii ac gloriam vertere. Quæso vos, auditores; si his tantoperè gloriamur, quàm miseri sumus ac ridiculi! Non pudere potiùs debeat ejusmodi nugis tantum temporis, tantum laboris perdere; torquere et excruciare animum ad eruendam vocem aliquam; contra litteras ac syllabas interdùm dies integros infeliciter et inutiliter luctari; consumere totam mentis vim et aciem in hoc ingrato et sterili labore, et duram atque indocilem memoriam repetitis millies et ad nauseam usque decantatis vocibus onerare? Hæ nugæ sunt, hæ ineptiæ, quibus nos viles homunculi, sed toti fastu tumentes, superbimus.

At desinent esse nugæ et ineptiæ, si has religio et pietas consecravit. Hæc enim rebus vel minimis et abjectissimis pretium et dignitatem addit. Hanc igitur sectemur, auditores, hanc præ cæteris unam investigemus : ingressi ædem illam, quam velut doctrinæ, modestiæ, pietatis illustre domicilium licet intueri; postquam publicas necessitates Deo Optimo Maximo commendaverimus, regis christianissimi salutem, regiæ prosapiæ incolumitatem, tranquillitatem populorum, frugum ubertatem; ad Christum conversi unicum magistrum et doctorem et præceptorem nostrum, his prophetæ vocibus utamur, *Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce nos.*

Quarta supplicatio ad Victorinam ædem.
5 *oct.* 1695.

Nescio quomodò et sacræ hujus supplicationis celebritati, et hominum academicorum votis congruum magis videtur, auditores, eas domos petere quæ antiquitate suâ quamdam præ se majestatem ferunt, et ob amorem studiumque litterarum peculiari quâdam nobiscum affinitate conjunguntur. Talem esse eam ædem quam hodie petituri sumus nemo vestrûm ignorat.

Fuerunt hæc velut incunabula vagientis adhuc seque primùm in lucem exserentis theologiæ : faustis ibi sub penetralibus doctorum hominum felicibus curis et pio labore vires paulatim ac robur assumpsit; sub his tectis cœpit illa confluentibus undecumque populis oracula sua pandere; ita ut dici quodammodo possit natalis hæc theologiæ domus, cui et originem ferè suam debuit, et illius incrementa gloriæ quam nunc apud nos obtinet.

Nec defuerunt exinde celebres virtute et doctrinâ viri, qui hanc præclaram existimationem sustinerent. Famæ sibi a majoribus quasi per manus traditæ retinens domus, summorumque singulis ætatibus hominum ferax, semper secum ipsa certavit, ne longo tractu temporis degener aut effœta videretur. Quàm ibi constanter exculta fuerint studia doctrinæ, testatur dives illa et illustris bibliotheca doctis semper hominibus patens, quam ego jure dixerim publicum Academiæ nostræ atque etiam civitatis thesaurum, communemque studiorum et eruditionis officinam.

Stat illic suus quoque artibus nostris honos, nec ibi Musæ hospites et peregrinæ sunt; imò tanquam in suo florent ac dominantur, excultæ diligenter ab eo viro qui totus est poeta. Poesim ille quidem summam in laudem extulit, sermone purus, verbis felicissimè audax, sententiis pressus et elegans, carminum majestate non minùs quàm lenitate commendabilis; parùm mihi tamen effecisse videretur, nisi eamdem poesim religionis sanctitati servire docuisset. Per hunc ejecta e templis nostris latini sermonis barbaries; per hunc inducta sacris cantibus mundities simul et majestas digna Deo quem celebrant. Pro quo

illius in nos omnemque Ecclesiam immortali beneficio non possum hìc non precari præstantissimo poetæ, ut quos suis carminibus tam dignè cecinit, eorum sit et virtutis constans imitator, et felicitatis perpetuus comes.

Quod pertinet ad proprias Victorinæ domûs leges, normamque vivendi, illa studiorum exercitationi maximè congruit. Æquabilis apud eos et simplex vitæ tenor, sibique constans qualis ab incœpto processit, et in neutram partem nimius. Non atterit ibi vires corporis durus horridæ pœnitentiæ rigor; non frangit mentis vim et aciem nimiùm laxa mollities. Communis victus, nec ferè a vulgari abhorrens; servatæ tamen diligenter nocturnæ preces, et pertinaciter retenta veterum temporum laudabilis illa consuetudo mediâ nocte surgendi ad confitendum Deo, satis arguit retinentes antiquitatis viros sibi ipsis non parcere.

Austeritas vitæ permittitur ibi potiùs arbitrio singulorum quàm imperatur. Nam in illa communis vitæ mediocritate, licet tamen sine ullâ cæterorum invidiâ, aut sine jactationis metu, asperiorem sectari viam. Videas ibi, qui innocenti simplicitate morum, docilitate mentis semper in obsequium pronâ, fervore pietatis in dies ardentissimo, modestiâ assistendi ad aras penè dicam angelicâ, latente et arcanâ jejuniorum austeritate, denique arctâ solitudine et rigido silentio, famosæ illius et sanctæ domûs quâ se nostra tantopere non immeritò jactat ætas, laudem plurimis abhinc annis constanter æmuletur.

Adeamus ergo cum fiducia ad ejusmodi tam sanctam ædem, precesque nostras quâ decet pietate et fide, præsertim in his difficillimorum temporum angustiis, potenti Deo exercituum, eidemque pacis Domino offeramus. *Clamemus in cœlum, et miserebitur nostrî Deus noster. Inimici quidem veniunt ad nos in multitudine contumaci, ut disperdant et spolient nos; at impetum eorum ne timuerimus. Si Dominus nobiscum sit, pugnetque pro nobis bellator fortis, conteret eos antè faciem nostram. Tua est potentia, tuum regnum, Domine; tu es supra omnes gentes: da pacem, Domine, in diebus nostris.*

Supplicatio habita apud Bernardinos.
Die 20 *jun.* 1696.

Qui nuper Ludovico Magno vestrûm omnium nomine solenne laudum vectigal utcumque persolvimus, auditores; debemus nunc eidem longè aliud officii genus, multòque pretiosius vectigal singuli persolvere; publicas ad Deum pro ipso ejusque regali familiâ precationes intelligo. Hæc est maximè sincera studii et obsequii nostri in Regem Christianissimum significatio, qualem et principis Academiæ solida pietas, et ipsius Ludovici non fucata religio postulat. Nam quantacumque sit in colligendis ejus laudibus oratoris eloquentia, quid illa demùm Ludovico Magno prodest? Ad summum videri debet *velut æs sonans, aut cymbalum tinniens*, cujus strepitus brevem fortasse audientibus afferre voluptatem potest, ad aures verò regias ne quidem confuso sonitu pervenit; et, si perveniat, ut esse debent christiani principis aures, omnemque ferè laudem respuentes, fortassè insuavis et molestus videatur. Non loquor de ipso oratore, cui si quis inest religionis sensus, non tantus esse debet in conquirendis verborum et sententiarum elegantiis labor, quantus in cavendo ne, ut est veri falsique breve confinium, oratio sua a veritate deflectat et degeneret in adulationem.

Nihil ejusmodi metuendum est in hoc pietatis officio, quod nos hodie christianissimo principi persolvere meditamur. Licet, imò necesse est, toto animo cordisque et vocis affectu laudibus indulgere, sed divinis; summique numinis misericordiam toties jam expertam rursùm pro Ludovico Magno totis viribus implorare, præsertim in hoc temporis articulo, quum undique numerosi et formidabiles exercitus in procinctu et mutuo conspectu stantes agendæ rei opportunitati imminent, avidâque et inquietâ exspectatione propinquorum eventuum, unde pendet hujusce belli exitus, arrectos in se totius Europæ oculos convertunt.

Instat quoque et premit alia non minùs urgens necessitas, quæ nos saltem præteriti recordatione admonere officii nostri religionisque debeat, fructuum terræ impetranda cœlitùs ubertas et copia. Quo sumus nuper redacti angustiarum unius anni

calamitate? quæ pestis, quæ clades, quis hostium furor tantum potuit importare vastitatis, quantum intulit brevis ista nec opina sterilitas? *Oculi omnium in te sperant, Domine: et tu das escam illis in tempore opportuno. Dante te illis, colligent: avertente autem te faciem, turbabuntur.*

His de causis, aliisque quas nemo vestrûm ignorat, hodie supplicatum imus. Imus verò in eam ædem quæ, remota a tumultu, et in media urbe solitudinis laudem retinens, precibus faciendis videri debet aptissima. Utinam divini Bernardi et ejus discipulorum exemplo discamus pietatis ardorem cum doctrinæ studio conjungere! Beati illi solitudinis amatores et incolæ, qui aliàs ima vallium aut sylvarum profunditates habitant, relicto ad tempus secessu suo in Academiam nostram commigrant ad excolendos doctrinæ studio animos; commigremus paulisper ipsi quoque in eorum domum, quam in urbibus unicam habent, ibique hauriamus amorem solitudinis, quæ et studiis et pietati pariter convenit.

*Supplicatio ad ****

Quam ardentibus votis jamdiu pacem omnes exposcimus, en illa tandem e longinquis montibus ostendere se nobis incipit, auditores ornatissimi; jucunda pax, terris amica pax, hominum præsertim litteratorum tranquillitati necessaria pax; cujus vel ipso nomine ac penè dicam odore recreata jam Gallia, imò omnis latè Europa quodammodo reviviscit. Enimverò satis superque sentimus quid sit bellum. Deus immortalis! quis monstri illius furor? Secum trahens domorum incendia, urbium strages, agrorum vastationes, interneciones populorum, omnia latè populatur; homines priùs amicos, signo repentè dato, in mutuam perniciem armat; agris colonos, oppidis cives, sponsis conjuges, matribus natos, omnibus quietem, tranquillitatem, bona, fortunas eripit. Quale igitur bonum est, quàm præstans et cœleste donum solida et diuturna pax, quæ sola tot malis mederi potest! Illa eodem tempore et arma ex manibus, et odia ex animis extorquet. Illa regali scilicet hymenæo comitata, victis urbes, victori quietem, populis concordiam, securitatem pelago, agris

fertilitatem, artibus decus, denique ipsi etiam religioni splendorem restituit. Hanc verò subitæ felicitatis, nisi nos fallit animus, penè certam exploratamque spem, oblatam nobis eo tempore, quo novus bellorum furor, abruptis desperatisque pacis conditionibus, quasi ex integro recrudescere videbatur, hanc, inquam, subitæ tranquillitatis spem cuinam debemus, auditores? Uni illi, in cujus manu populorum et regum corda sunt; qui ex ipso tempestatum sinu repentè serenitatem educit; cujus voci venti et mare obediunt; qui legem hanc furenti bello pariter et æstuanti pelago ponit, *hùc usque venies, et non procedes ampliùs, et ibi confringes tumentes fluctus tuos.* Quemadmodùm enim in æstu maris cernimus longè venientes tumidos fluctus aliosque aliis impositos magno impetu per loca confragosa ferri, et repentè ad arenam cum ingenti fragore fractos et in spumam elisos, quasi conspecto in arenâ digito Dei redire in se ipsos placidè subitòque evanescere; ita bellorum furor, quum sævit violentiùs, nullisque hominum artibus videtur placari posse, jubente Deo, subitò ponit ac sedatur. Confirmet hoc tantummodo Deus quod operatus est in nobis. Id ab illo suppliciter postulaturi pergimus in eam ædem quæ illustribus maximarum virtutum exemplis et odore adhuc fragrans, pietatis famâ non ultimas tenet in hac principe civitate partes, sive pastoris vigilantissimi actuosâ pietate, acri et indefesso labore in curandis ovibus, moris antiqui salutari scientiâ, tenerrimo amore in pauperes; sive etiam viciniâ sanctæ et eruditæ domûs, quæ ecclesiasticæ disciplinæ tenax, sanæ doctrinæ custos, solidæ pietatis magistra, hactenùs in publicum religionis commodum maximè floruit, magisque ac magis in posterum novo duce reflorescit. Sed antequàm eò pergamus, peto a vobis ut, etc.

In comitiis rectoriis. Die 16 *dec. an.* 1695.

Perinde esse nunc quidem intelligo, auditores, litterariam hancce rempublicam regere, et gubernare in pelago ratem. Quò magis e portu recedas, et in altum progrediare longiùs, hoc se vastius aperit mare, gravioresque procellæ imminent. Convenit minùs fortasse publicæ utilitati solitus ille navigandi

cursus annui temporis inclusus breviore circulo; at gubernatori certè ipsi ad privatam securitatem atque etiam ad gloriam magis convenit. Tempus istud, fateor, consumitur ferè integrum in ipso rerum apparatu; dum aptantur rudes, dum vela panduntur, annus est. Nihilominùs tamen potest gubernator, peracto feliciter illo qualicumque cursu, in portum redire coronatus ac triumphans. At idem si cursum iterare vel ipse cogitat, vel etiam ab aliis cogitur, meritò exclamari potest : *O navis, referent in mare te novi fluctus! O quid agis? fortiter occupa portum.* Nescio enim quo fato novi tunc invidiæ flatus suboriuntur, qui transversam hinc indè, si fieri possit, violentis motibus ratem agant. Sunt qui e portu benè tuti nimirùm tacitis rumoribus et malignâ interpretatione carpere ament gubernatoris prudentiam; nonnulli etiam sibi ipsi placentes nimis, et nimis fastidiosè damnantes aliorum industriam, avidâ et cæcâ spe videntur gubernaculo inhiare, suamque etiam invitis operam obtrudunt ac venditant. Quid inter istos motus gubernator? Affixus clavo quem regendum suscepit, et in suam artem intentus unicè, sinit circum se fremere impotentes ventos, vanamque rumoris auram spernens, eodem tenore navim immotus ipse dirigit. Non ille tamen publicâ auctoritate revocatus pertinaciter cœptam urgebit viam; imò ut naufragii semper metuens, timidè et quasi invitus navigat, statim atque e ripa signum redeundi extulerint, quorum id juris est, promptus et alacer in portum remeabit, statimque gubernacula lætus dimittet, non sine votis tamen, ut ea tradantur modesto et prudenti viro, qui id muneris mereatur nec ambiat, plusque in alieno consilio quàm in propria industria reponat spei. Hæc nostra mens, auditores; vestra quæ sit voluntas mox indicabitis. Interim, etc.

Renasci mihi quodammodo visa sunt prisca florentis Academiæ tempora, auditores, dum nos clarissimo Meldensium antistiti Bossueto interruptum aliquandiu munus academicum communibus suffragiis modò contulimus. Neque enim nobis mediocriter gratulandum arbitror, quòd potuerimus tot hono-

rum insignibus illustrem virum ipsi quoque novo decorare titulo. Nuper ei regum maximus, plaudente omni Latio, regendam commisit, cujus ipse quondam alumnus fuerat, regalem Navarræ domum, antiquum illud et illustre Musarum domicilium, præstantissimis semper ingeniis feracem scholam, nobilissimam sedem Academiæ nostræ, atque etiam ejus veluti quandam appendicem, ubi vigent omnes bonæ artes, parique studio simul excoluntur. Eidem seipsam hodie tuendam ultrò committit regum filia nobilis Universitas, suaque illi servanda tradit jura et immunitates, vetus scilicet patrimonium, quod illi summorum pontificum pia liberalitas indulsit, grande quondam et præpotens, quum nostra vigeret auctoritas; nunc, ut sunt rerum humanarum vices, malè firmum ac vix cohærens, temporumque injuriâ miserabiliter deformatum. Revocata nunc tamen in usum qualiscumque ista dignitas, et ingenti spe Academiam recreare debet, nec mediocri voluptate Bossuetum ipsum afficiet. Amabit ille profectò, amabit dici defensor atque vindex Academiæ, et eruditorum vocari pater; amabit esse medius quodammodo ac sequester regem inter et Academiam, per quem et Academiæ vota ad principem, et principis in illam beneficia deferantur. Sperat enim Academia, nec immeritò sperat, se sub tanti nominis auctoritate et tutelâ non modò incolumem et illæsam, sed etiam in posterum magis ac magis illustrem fore. Et verò quis eam meliùs libentiùsve tueatur? Litteratos homines fovere nemo benè potest, nisi qui litterarum ipse studio ferveat. Quod autem genus est litteraturæ, in quo non sit ille versatissimus? Vasto et capaci ingenio simul universa complexus, sic incubuit altioribus disciplinis, ut minimè neglexerit infimas : sic perlegit ac volutavit auctores sacros, ut etiam profanis animum dederit : sic latinæ linguæ delicias ac veneres consectatus est, ut nec græcæ divitias, nec hebraicæ asperitates reliquerit. Nulli historiæ tam abditi sinus et recessus, quos non perlustrârit antiquitatis curiosus rimator : nullæ disputationum tam implicitæ et intortæ ambages, quas non acri judicio facilè discutiat: nulla etiam mysteriorum tam obscura profunditas, cui non intelligentiæ suæ lumen quoddam inferat, audax sed prudens scrutator caliginosæ illius noctis, quâ Deus futuri temporis exitus pressos

esse voluit. Quid? idem sive ad parentandum mortuis heroibus prodit publicus virtutis laudator, sive ad configendos veritatis hostes acuit stilum vindex religionis acerrimus, ut tonat, ut fulgurat, ut omnia dicendo permiscet! non ille quidem iners et frigidus orator, nec in metiendis velut ad amussim syllabis, aut consectandis sententiarum acuminibus miserè anxius, aut adductis verba in antithesis pueriliter librans; sed masculæ eloquentiæ viribus potens, animique impetu et sublimitate rerum quas tractat velut raptus extra se, attonitos quoque aliorum animos percellit ac rapit. Talis serenissimo Ludovici Magni filio debebatur magister, talis primævæ regum filiæ vindex et patronus. Faxit Deus, ut pulchra illa et amabilis senectus, quam ille non molli in otio iners et languidus trahit, sed sacris usque laboribus exercet actuosus senex, quotidiè magis ac magis reflorescat, diuque Meldensis ecclesia pastore vigilantissimo, religio acerrimo vindice, Ac emia patrono suì amantissimo perfruatur.

Comitiis rectoriis. 23 *jun* 1696.

Plusne sit opportunitatis quàm incommodi in ista lege et consuetudine, quæ liberam Academiæ potestatem relinquit tertio quoque mense eligendi novi rectoris, quum aliàs sæpe antehac, tum maximè postremis hisce diebus agitare mecum animo contigit, auditores clarissimi. Fateor equidem; si quis fortè sit rectorio muneri cupidè et pertinaciter inhians, si quis invitis bonorum suffragiis ad hanc dignitatem occultâ fraude grassetur, dare potest locum ejusmodi viri furtivis conatibus tam crebra mutatio, ejusque avidam ambitionem arrectasque spes novis subinde stimulis irritare. Sed præterquam quòd stat semper sua Academiæ auctoritas, nec ei invitæ ac reluctanti quisquam emendicatis aliquot hominum suffragiis obtrudi potest; perrarò accidit quemquam esse ita cupiditate honoris obcæcatum, ut ad hunc moliatur contra bonorum omnium voluntatem perrumpere. Neque enim temerè credendum rumoribus est, quos vel timida nonnullorum et suspicax credulitas, vel deceptæ mentis error, vel nimius etiam amor, et penè dixerim inconsulta in amicos benevolentia potest excitare. Potest hoc tamen contingere,

et illud inest incommodi in ea consuetudine de qua loquimur; sed multis aliunde utilitatibus compensatur.

Injectum est prudenter hoc cupiditati et ambitioni frænum. Quanquam enim parùm honestus sit, nec valdè diuturnus virtutis magister timor, nescio tamen quomodo etiam optimum quemque diligentiùs in officio continet. Qui tam crebrò sibi reddendam administrationis rationem meminit, nihil quidquam temerè aggreditur: adhibet consilium sapientium, omniaque prudenter et circumspectè administrat. Non superbè et arroganter agit cum iis, quos brevì judices fore suos prævidet. Non abutitur auctoritate suâ, quippe qui cogitet non tam sibi commissum munus esse quàm creditum, seque mox ad privatam conditionem rediturum. Denique satius esse arbitror, et magis e re Academiæ, posse interdum etiam bonos rectores ante tempus e loco dejici, quam necessariò per longius intervallum retineri malos.

In hac incerta comitiorum tempestate quid agendum rectori? An debet segni innocentiâ contentus, per segnitiem et ignaviam omittere quæ sui muneris sunt; deesse potiùs utilitati publicæ et officio suo, quàm in se nonnullorum querelas, inimicitias, simultates, odia concitare; servire temporibus, studiis obsequi, connivere quorumdam hominum vitiis, dissimulare eorum negligentiam, tolerare cupiditates; providere longiùs, et sagaciter odorari quis sibi prodesse, quis nocere possit? hic multum in Fabia valet, ille Velina; cuilibet hic fasces dabit, eripietque curule cui volet importunus ebur. Apage tam indignas, tam humiles curas ab rectore principis Academiæ. Retinendæ aut amittendæ dignitatis parûm solicitus, uniusque officii et publicæ utilitatis memor, debet comitiorum eventus vobis universis et Academiæ relinquere.

Ad primam Confirmationem.
16 *dec.* 1694.

Cupio jam pridem effundere apud vos animi mei sensus, auditores, palamque in hoc celeberrimo conventu vobis non præsentis solùm, sed etiam anteactæ vitæ rationem paucis ex-

ponere. Abstraxerat me a jucundissima consuetudine vestra, matrisque Academiæ sinu, ratio valetudinis meæ, quæ novem annorum continuis laboribus nondum quidem labefacta omninò et exhausta, sed tamen affecta jam et labescens, tacitè admonebat, si sanitati potius consultum vellem quàm fortunæ, maturiùs ut receptui canerem, adhucque integer in optatum libertatis et otii portum convolarem. Fatebor equidem, auditores, non sine dolore animi maximo cogebar relinquere optimam parentem Academiam, quæ me puerum aluerat, quæ salutaribus doctrinæ virtutisque præceptis instituerat; quæ si non magnis opibus, at certè præclaris ad rectè suaviterque vivendum artibus instruxerat; quæ denique hoc, quantulumcumque est, si quid tamen est, nominis atque famæ conciliârat. Liber igitur tandem aliquando, et mihi jam relictus uni, immersi me totum penitus in jucundam lectionem veterum utriusque linguæ auctorum, avidèque et quasi longam sitim explere cupiens arripui libros, quos districtus publicis curis, et ipsa officii religione impeditus, vix perstringere leviter et quasi delibare potueram. Inter ejusmodi privatam exercitationem, natabat pectus incredibili gaudio et voluptate perfusum ac redundans, nec dulcibus studiorum illecebris poterat saturari. Identidem tamen ex privato illo secessu retorquebam oculos et animum ad optimam matrem Academiam, quam et communi calamitate temporum, et insuper privatà nonnullorum discordiâ pessum ire magis ac magis vehementer angebar.

Placuit tandem vobis, auditores, ex illis me tenebris in hanc Academiæ lucem evocare. Mentiar si me invitum et reluctantem hùc compulsum esse glorier. Absit ut ita superbè de me sentiam. At delatum esse mihi hunc summum honorem, nec valde cupienti, nec ullatenus ambienti, testis mihi privata conscientia, testis vestra omnium de me opinio. Debuerant tamen multa me ab hoc consilio deterrere. Audieram multorum famam et existimationem, donec privati viverent, florentem et integram, ad hunc dignitatis quasi scopulum allisam miserabiliter periisse. Intelligebam quàm præceps et lubricus esset ejusmodi locus, in quo diligentia plena simultatum est, negligentia vituperationum, severitas odiosa, periculosa lenitas : errato

nulla venia, rectè facto exigua laus; suspiciones liberæ, malignæ interpretationes: denique difficilis admodum pacis concordiæque ratio inter varia multorum studia, ac sæpe contrarias indoles. Ubi obsistendum aliorum cupiditatibus, non serviendum suis; publicæ utilitati consulendum, privatorum tamen aliquatenus indulgendum voluntati; devorandæ multorum molestiæ, exsorbendæ difficultates, rumores perferendi, subeunda etiam sæpe odia. Hæc, inquam, debuerant me ab isto munere suscipiendo deterrere. Malui tamen studiis vestris, auditores, quàm voluntati meæ obsequi. Suscepi lubens onus hoc gravissimum, quod mihi impositum esse voluistis.

Nec possum continere me, quin gratias iterum vobis agam, quàm fieri potest, amplissimas, non tam ob collatam mihi supremam Academiæ dignitatem, quàm ob singularem omnium vestrûm ergà me benevolentiam. Mihi enim cernere visus sum, nisi me proprius fefellit amor, pronas in me omnium voluntates, effusa studia, gratulationes sinceras, consentientem amoris et lætitiæ significationem. His autem fateor non posse me non vehementer affici. Honoribus quidem vestris, quanquam eos, ut fas est, plurimi æstimem, æquo animo tamen carere potueram; eosdemque, quandocumque vobis placebit, non solùm non invitus nec mærens, sed etiam lætus et alacer dimittam: vosque jam nunc præmoneo, sic opinari me, vestrum esse, si noster vobis non sit ingratus labor, nec suspecta fides; vestrum esse, inquam, in vos recipere incertos plerumque et per ambitum intricatos exitus comitiorum, de quibus vel leviter solicitum esse et anxium (ignoscite, auditores, si paulò liberiùs loquar) mihi semper visum est indignum viro bono, totique Academiæ injuriosum. Nostrum est dare operam ut officio fungamur: cætera ad publicam omninò curam, ad nos minimè pertinent. Honoribus ergo vestris, repetam iterum, æquo animo carere potueram, nec frui possum diu: at amor iste vester in me singularis, istæ benevolentiæ significationes, ista studia ut firma et perpetua sint, oro vos atque obsecro, auditores; si neminem unquam læsi, si nulli dicto aut facto injurius fui, si vobis et singulis et universis placere studui. Ego verò quodcumque labore, vigilantiâ, industriâ efficere potero, id totum vobis polliceor.

Meminero æternùm jurisjurandi quod ex hoc eodem loco, iisdem vobis præsentibus, et Academiæ, et privatim almæ Facultati Artium præstiti inter manus clarissimi viri ante me rectoris, cujus utinam ut dignitas, sic etiam virtutes in me transmitti potuissent. Non ego perfidum dixi sacramentum : vita me potiùs quàm fides in utramque deseret : nec aliam laborum mercedem postulo, quàm ut quæ me huc prodeuntem excepit vestrûm omnium benignitas et benevolentia, eadem hoc munere discedentem prosequatur.

Audiistis inter supplices serenissimum Lotharingiæ stirpis principem, abbatem Harcurianum : adolescentem, si quis unquam fuit, optimæ spei, dignissimumque profectò qui a vobis singulari quâdam indulgentiâ foveatur. Is animo quàm genere nobilior, virtutibus quàm avis illustrior, hoc habet ab claritudine gentis, ut coli debeat; hoc ab suæ bonitate indolis, ut amari. Vitæ innocentiâ puer, ætatis flore adolescens, virtutis et ingenii maturitate vir, morum gravitate et prudentiâ penè dicam senex, et suis ipse titulis, et nostrâ omnium laude major est. Sic ille jam nunc Academiam nostram veretur, ut matrem suam : sic publicos præceptores colit, ut parentes : sic idem, quæ principis et adolescentis summa laus, sic amat studia, ut pauperes solent. Turpe scilicet credat, quibus nascendi conditione antecellit, non eosdem virtute et doctrinâ superare. Fortunatus ille quidem quòd inter longam avorum seriem Lotharingios, Guisios, Harcurianos numerans, quasi nativa laudum incitamenta reperiat domi ; longè tamen fortunatior, qui nactus sit ejusmodi matrem, quæ supra muliebris sexûs conditionem elata, spernensque blandientis aulæ illecebras, veram nobilitatem putat servire Deo, et educandis unicè intenta liberis, eos acri vigilântiâ et plusquam maternâ solicitudine iterum sed Christo parturit. Tali spe virtutis præditum, tali educatione institutum, si quid apud vos ponderis habet commendatio nostra, iterum atque iterum vobis commendo adolescentem, qui destinatus aris, non cœco, ut plerumque sit, et fortuito nascendi ordine, aut inconsultâ parentum ambitione, sed bonitate indolis, et integri-

tate morum, futurus est aliquando summum et Ecclesiæ lumen, et Academiæ nostræ decus. Quam ergo illi immunitatem et claritas generis, et valetudinis infirmitas asserit, hanc dum illi concedetis, facite, precor, ut aliquid valuisse apud vos commendatio nostra videatur.

Ad secundam Confirmationem.
24 *mart.* 1695.

Si honestum esset velle in medio cursu susceptum onus deponere, auditores; id ut nunc mihi facere liceret, penè vos deprecarer lubens. Quo propius accedit tempus illud destinatum habendæ palam orationi de Luvico Magno, hoc gravior me et justior tacitè invadit metus, ne dignitatem ac famam Academiæ principis parùm commodè tueri possim. Terruerat me primùm huc accedentem difficultas rerum Academiæ gerendarum, propter novitatem et insolentiam rei : at nescio quomodo assuetudine ipsâ iste paulatim evanuit timor. Scilicet in administrandis Academiæ negotiis, præter diligentiam et fidem, quam nemo non vir bonus debet de se ipso præstare confidenter, desideratur quidem prudentiæ vis et judicii maturitas : at ea cui desint, potest ab aliis mutuari. Adsunt bene multi inter vos perfuncti summis honoribus viri, aut, quod mihi gloriosius videtur, qui sæpe oblatos præ modestia recusârunt; a quibus in rebus impeditis consilium, in obscuris lucem implorare liceat. Et hoc fateor subsidio sæpius ac libenter usum esse me. At in scribenda oratione longè aliter se res habet. Quanquam abundat Academia nostra viris ingenii laude et eloquentiæ ac doctrinæ famâ præstantibus, nullum ferè hac parte subsidium exspectari potest. Ingenio quisque suo utatur necesse est. Ita relictus mediocritati meæ, teneor tamen ad tuendum Academiæ decus, grande quid, et sublime et excelsum meditari. Accedit illud quoque, mihi sanè ad existimationem perhonorificum, ad laborem verò arduum et grave, quod sive propter abundantiam otii, quo me affluere non diffiteor, nullis aliunde curis distractus, sive propter publicam eloquentiæ professionem, quâ defunctus sum hactenus fortasse non omninò infeliciter, nescio quid a me plerosque exspectare video. Non mihi deerit animus, auditores. Enitar la-

bore et industriâ penè dicam ultra vires meas, nec Academia Parisiensis, ut opibus et gratiâ, sic priscâ eloquentiæ famâ excidisse videatur.

Ad tertiam Confirmationem.
23 *junii* 1695.

Exsolutus onere dicendi gravissimo, et velut e periculosis vadis feliciter emersus, non sine quadam incredibili voluptate mentis proximum jam portum intueor, auditores. Quanquam enim cursus ille noster satis hactenus placidè fluxit, nec asperis fuit objectus tempestatibus et procellis, tamen illa ipsa negotiorum quotidiana jactatio non caruit omnino suis molestiis ac laboribus. Nec nunc quidem, quum jam sub ipsum finem propositi cursûs advento, omni curâ et solicitudine animus liber est. Patet certè prompta et facilis ad portum via, si sequi velim; possumque reliquum illud omne tempus, quod ad explendum annum superest, in tranquillitate et otio degere. Et id profectò, si me ipse consulam, amplectar libens, pacis enim et otii non illitterati amantior me nemo est. Sed publicæ potiùs utilitati consulendum reor quàm indulgendum propriæ voluntati. Non ignoro, si destinatum opus aggredior, paratam mihi invidiæ nubem et procellam; audio etiam tacitum murmur futuræ tempestatis velut prænuntium; sed strideant venti, sæviat procella, nihilominùs cœptum iter tenebo. Mihi fortè occasio defuerit, non deerit animus. Angustiæ temporis non sinent longiùs progredi, sed mihi satis est sternere reliquis viam. Hoc si potuero assequi, videbor fecisse officio meo satis : sin minùs, juvabit certè tentasse rem optimam, vobisque et bonis omnibus probasse meum in Academiam acre studium, et optimam restituendæ veteris disciplinæ voluntatem.

Quod a nobis jampridem viri omnes boni vehementer efflagitant, ut publicam collegiorum lustrationem auspicemur, id tandem aliquandò consecuti sumus, auditores. Obstiterant hactenus multa huic consilio nostro, ut ferè semper accidit in rebus optimis; parùm etiam abfuit in ipso conatu ingressuque rerum,

quin spes omnis nostra statim irrita fieret, bonorumque exspectatio falleretur. At moras omnes difficultatum vicit auctoritas et constantia unius viri, cui, non diffitebor diu dicere, Academiæ salus et dignitas multò quàm nobis ipsis carior est. Oppressus ille mole negotiorum penè infinitâ, sic tamen rebus nostris incumbit, quasi unus esset e nobis. Interdum sibi ipsi subirascitur vir optimus nostrîque amantissimus, quòd studio in matrem suo, sic enim vocare Academiam solet, nequaquàm satis officia sua respondeant, doletque non posse eam suis manibus in eo statu dignitatis et famæ collocari, in quo deceret esse principem totius orbis Academiam. Cupit saltem lapsam, sive negligentiâ nostrâ, sive injuriâ temporum, multis in locis disciplinam erigere. Vocat hoc negotium et opus suum, quod ut ad effectum perducat, non erubescit senatûs princeps penè dicam fieri supplex, suæque auctoritatis immemor dignatur miscere imperio preces. Utamur ergò tam apertâ et obviâ illustrissimi viri benignitate et gratiâ, illiusque in tuendis Academiæ rebus arrecta et vigil diligentia languorem nostrum et quasi torporem paululùm excitet.

Ad claudendum Rectoriæ dignitatis annum.
10 *octobris.*

Exacto tandem annui hujusce magistratûs tempore, auditores, æquum mihi videtur ut ego vobis et administrationis meæ rationem paucis reddam, et gratias agam ob beneficium in me vestrum singulare. Ac primùm necesse est veniam a vobis postulem eorum quæ a me per imprudentiam aut fortè per ignorantiam peccata fuerint, qualia fieri non potest quin multa per annum integrum præsertim mihi sic imperito rerum gerendarum exciderint. Nam sciens quidem et volens nihil admisi ejusmodi cujus nunc pœnitere me debeat. Nixus conscientiæ meæ testimonio, coram vobis hìc liberè profiteor, nihil me fecisse odio aut gratiâ cujusquam; nihil privatis impulsum inimicitiis, quæ mihi nullæ sunt aut fuerunt unquam; nihil denique privati lucri et commodi causâ, cujus rationes publicis rebus inseri aut anteponi mihi semper turpe visum est et indignum homine liberaliter instituto.

Præpositus administrationi rerum academicarum, reperi constitutum in iis, pertinaci curâ, labore, et vigilantiâ clarissimi decessoris mei, ejusmodi ordinem, qui si jam pridem apud nos exstitisset, florentem nunc opibusque præpollentem Academiam haberemus.

Prosperè mihi contigit ut in huncce nostrum annum nullæ incurrerint negotiorum difficultates, quæ exquisitam prudentiam desiderarent. Cæterarum rerum, si quæ a nobis non infeliciter actæ sunt, laudem omnem et gratiam debeo consiliis seniorum e vobis hominumque prudentissimorum, quorum sapientia et maturitas nostræ juventuti præluxit semper in omnibus negotiis et quasi præfuit.

Rem aggressus fueram, ut mihi videbatur, exemplo valdè utilem, collegiorum incolumitati prorsùs necessariam, officio ac muneri meo non convenientem solùm, sed etiam imperatam; certè bonis omnibus desideratissimam. Nescio quo fato bonis plerumque consiliis obstatur: peccare impunè licet, impunè violare leges; easdem non licet impunè defendere ac tueri.

Quod pertinet ad publicas actiones, quarum necessitatem nobis imposuit Rectoria dignitas, si non improsperos successus habuere, absit ut id industriæ meæ propriisque viribus ipse tribuam. Sentio fuisse illud singulare munus divinæ in nos benignitatis; mihique lætandum vehementer arbitror quòd Academiæ præceptis instituta vox visa sit non dedecorasse omninò illius famam et auctoritatem.

Fuisset annus iste quo me hâc illustri purpurâ decoratum esse voluistis, mihi quidem in omni vitâ auspicatissimus, nisi inter academicos honores incurrens matris optimæ, et christianâ simplicitate amantissimæ, funesta mors me non improviso quidem, sed tamen acerbissimo, ictum vulnere orbitatis in medio quasi triumpho prostravisset. Orbatus tali matre, cujus piam in instituendo me, et plusquàm maternam solicitudinem nunquam obliviscar, quò jam aliò confugiam, nisi in communis omnium nostrûm parentis Academiæ sinum. Hanc ergo matrem nunc unicam agnosco et amplector : huic affectum omnem meum; quantulacumque sunt, industriam, laborem, vigilias, curas; huic totum me in omnem vitam devoveo ac consecro.

Nisi me fallit animus, videor propensam bonorum omnium in me benignitatem intueri. Benè est, proceres academici; gratias vobis ago et singulis et universis, quàm fieri potest, maximas; fructum habeo, quem unum optaveram, magistratûs amplissimi, vestram ergà me optimæ voluntatis propensionem; nihil ampliùs oro, nisi ut stabilis illa constansque sit etiam erga privatum. Expedit securum jam nec inglorium privatæ tranquillitatis portum ingredi; nec optandum videtur rursùs incerti et periculosi maris jactatione me committere. Adductus imperio vestro, cui non parere duxerim nefas, gravissimum hoc onus suscepi: illud nunc idem studio et voluntate, si modò permittitis, lætus et alacer depono; Deumque totâ mente deprecor, ut quidquid acturi estis hodiernâ die, faustum id, felix et fortunatum Academiæ reddat.

En aliquandò demùm affulsit mihi certè jam pridem optatissimus dies, quo Rectoris fasces deponam, meque gravissimo tandem onere liberem. Cuperem vehementer nihil in me sui splendoris amisisset ista purpura, et in quam ego florentissimam accepi summæ hujus dignitatis gloriam, hanc alteri integram illibatamque transmitterem. Equidem labore, studio, vigilantiâ, fide, quantùm in me fuit, enixus sum ne omnino Academiæ decori, et benevolentiâ in me vestrâ indignus viderer. Id ne sim aliqua ex parte assecutus, vestrum debet esse judicium, auditores. Unum ego de me ipse, conscientiæ testimonio nixus, profiteri possum quod jam sæpè antehac significavi palàm, in administrandis Academiæ negotiis nihil me fecisse odio cujusquam, nihil gratiâ, nihil spe, nihil privati commodi causâ; sed ad publicam Academiæ vestrûmque omnium utilitatem consilia et facta retulisse. Videtur autem optima hæc de vobis benè merendi voluntas mereri saltem, ut et mihi nunc condonetis quæ per imprudentiam aut aliter a me peccata fuerint; et, quam ego laboris jucundissimam mercedem esse duco, vestram mihi in perpetuum benevolentiam præstetis. Utrumque a vobis et postulo et spero, auditores, quidquid nonnulli homines furtim moliri videantur. Neque enim possum non publicè conqueri de

quibusdam hominibus, quorum in me simultas apertiùs erumpit quàm ut eam dissimulare possim ampliùs. Esto, dolorem illi suum nescio quem ulcisci cupientes, contra fas, contra morem, contra vestrûm omnium voluntatem Rectorios mihi fasces ante legitimum tempus extorquere tentaverint; quoniam hæc unum me spectabat injuria, patienter hactenùs et moderatè tuli. At etiamne ex eadem officina contra amicos meos, hoc tantùm nomine quia amico me utuntur, fraudes et insidiæ comparabuntur? Quodnam ergò tantum concepi scelus, auditores, quum labentem Academiæ disciplinam erigere aggressus sum, quum ad eam tuendam tot curas, tot labores, tot solicitudines, tot molestias devoravi; quum privatas omnium vestrûm utilitates etiam contra veteres amicos defendi? quodnam, inquam, tantum concepi scelus, ut amicis meis non solùm non prosit, sed etiam obsit et crimini detur amicitia mea. Absit ut hæc ad vos universos querela pertineat, auditores; paucorum hominum est isthæc de quâ conquerimur conjuratio. Vos e meis me tenebris ad hanc summæ dignitatis lucem extulistis : vos quandiu hoc munere functus sum, non obscuro favore et incertis benevolentiæ signis, sed, nisi me fallit animus, publicâ et apertâ optimæ voluntatis significatione recreastis : pro quo singulari vestro in me beneficio nihil aliud possum quàm gratias vobis referre amplissimas, meque vobis et communi omnium nostrûm parenti Academiæ per omnem vitam addictissimum fore polliceri.

In comitiis censoriis apud Maturinenses.
Die 27 *oct. an.* 1695.

Censorium munus et olim apud Romanos ad incolumitatem reipublicæ necessarium videbatur; et nunc apud nos haberetur gravissimi quoque momenti, si munera et dignitates publicâ tantùm utilitate metiremur. Penès illud nempe stat tutela et observatio legum, disciplinæ, juris, ordinis : quibus vigentibus, floreat necesse est qualiscumque respublica; neglectis, corruat paulatim, penitusque dissipetur. Abundat quidem nostra hæc litteraria respublica ingenti multitudine legum optimarum, quas alias aliis quotidiè cumulari nescio an sit nobis perhonorificum :

neque enim sanum ac vegetum corpus tot remediis indigeat. Sed exclamare cum Flacco libet : Quid leges sine moribus vanæ proficiunt? Equidem mirari sæpè soleo leges, quibus reprimuntur improborum conatus, scelera puniuntur, hominum etiam potentissimorum coercetur vis et audacia, ipsas esse adeò per se infirmas, inermes, sine viribus, obnoxias injuriæ et contemptui, et nisi accedat aliunde vis et auctoritas, nullius ferè apud plerosque hominum momenti et ponderis. Unde autem, rogo vos, potest et debet illis accedere vis et auctoritas, nisi ab iis qui earum custodes et quasi tutores suâ conditione constituti sunt. A privatis homnibus, postquam sine ullo partium studio, sine ulla gratia aut invidia in communi sua consilia contulerint, nihil exigere possis amplius. Non ita est de iis qui aliquo munere publico perfunguntur. In eorum fide et vigilantia cæteri conquiescunt : eorum diligentiæ legum cura et defensio committitur, grande depositum! Sunt illi tanquam oculi publici, qui nisi semper arrecti et vigiles in quamcumque partem agili motu se convertant, eorum lethalis sopor toti corpori labem et perniciem importabit. Agite igitur, proceres academici: tales nobis hodiernâ die Censores eligite : facilè enim potestis in tantâ copiâ hominum æquitate et sapientiâ præstantium. Nam si ullus unquam annus, hic certè talibus viris indiget, quorum nos prudentibus consiliis et indefesso labore in lustrandis, ut speramus, propediem collegiis utamur. Date nobis viros qui apprimè instructi sint legum academicarum notitiâ; qui earum sint ipsi fuerintque semper observantissimi; denique qui nullâ personarum habitâ ratione, et publicæ tantùm saluti, non suis utilitatibus indulgentes, valeant perrumpere iniquitatem, et in ipsis etiam, si necesse sit, amicis constantiam animi et firmitatem experiri.

At si verè cupimus Universitatis decus ac famam tueri, proceres academici, sit unusquisque nostrûm oportet sibi ipse rigidus censor, asperque exactor officii. In hac litterariâ republicâ habemus singuli, seu domi, seu foris, seu privatim, seu publicè, destinatas agendi vices et præscripta munia. Quantumvis

simus ipsâ conditione nostrâ liberi, nemini tamen nostrûm licet suo arbitratu vivere. Ex legum imperio et nutu pendemus universi. Hæc norma, hæc regula, hæc officii præscriptio, totius vitæ nostræ magistra et moderatrix esse debet. Quam dum privatim pro suis quisque viribus diligenter ac religiosè sequitur, ex illâ singularum partium, licèt in officiis longè disparibus, quasi conspiratione et concordiâ, ut in cantu ex dissimili diversarum vocum sono, exsistit mirabilis quidam concentus, quo omnium animi rapiuntur. Contrà, si quis sit officii sui incuriosus et negligens, ut in fidibus si qua discordet et a cæteris dissentiat, præclarum illum totius corporis ordinem et velut harmoniam pessumdat ac pervertit. Itaque non possum satis hortari vos, proceres academici, præsertim ex quo regiâ liberalitate vestris fortunis abundè provisum est, ut vestrum tuendæ disciplinæ studium magis ac magis in dies augeatur: ut ex iis quæ Academiæ legibus præscribuntur, vel minima violare sit religio: ut quisque statis horis suam scholam et stationem obeat diligenter, nec quisquam suâ culpâ committat, ut privatorum negligentia in totius Academiæ dedecus ac ruinam vergat. Scio enim, et id vos credo monitos oportere, in nostros mores, in dicta, in facta diligenter inquiri, et plurium in nos oculos. At de his nimiùm multa in præsens.

Agitur hodiernâ die de creandis Censoribus, procuratores ornatissimi, proceres academici. Magni profectò momenti res, et unde omnis Academiæ dignitas ac fama pendeat. Scilicet ejusmodi est ista, quam nos incolimus, respublica litterarum, quæ se non defendat armis, non vi et auctoritate tueatur, non præcellenti gratiâ aut egregiis opibus polleat; sed præclaris tantummodò legibus, ac sapientibus institutis glorietur. Hæc est relicta nobis, et quasi per manus tradita a majoribus nostris pretiosa hæreditas, quam nos utinam quâ par est religione ac diligentiâ conaremur posteris integram illibatamque tradere. In his legum nostrarum monumentis vivit vigetque, adhuc rediviva quodammodo ac sibi ipsi superstes, prisca illa et venerabilis Universitas. Nullis ibi appa-

ret concertationum fluctibus ac procellis agitata, nullis distracta studiorum ac voluntatum dissensionibus, nullis vitiorum sordibus inquinata. Pacem omnia et concordiam spirant ac loquuntur in his legibus, quarum inventrix provida majorum sapientia; moderatrix, privatorum æquitas; finis, publica utilitas et salus. Procul inde absunt rerumpublicarum pestes, avida honorum ambitio, imminens semper et incubans privato lucro avaritia, alienis commodis atque etiam virtutibus invidens livor, privatæ inimicitiæ, malignæ interpretationes, obscura odia, occultæ simultates. Ita ut, quotiescumque almæ Facultatis Artium vetera instituta mecum attentius considero, exclamare cum Tullio libeat: O præclaras leges, si eas servaremus!

Ut autem religiosè serventur, labor munusque Censorum est. Penès eos stat publica morum, legum, ac disciplinæ tutela. Neque enim existiment vanum sibi nomen atque inanem titulum indui. Jurejurando, quo nihil habet religio sanctius, fidem Academiæ obstringunt suam, se in defendendis ejus institutis omnem operam, industriam, laborem posituros. Debent igitur jurisjurandi memores quasi in specula stare semper attenti et erecti, ne qua fraus subrepat, ne qua vis et injuria sanctissimis Academiæ legibus inferatur; ne quis eas aut ignorantiâ prætermittere, aut incuriâ negligere, aut petulantiâ violare audeat. In primis caveant necesse est, ne vel minima violari impunè patiantur. Sic enim est humanum ingenium: ab infimis ad summa progreditur: in istis, quæ levissima videntur, fit quoddam quasi experimentum, ut ad majora grassari deinde liceat. Magnas enim illecebras habet impunitas peccandi: facilè serpit ac disseminatur contagio mali; quæ si semel præscriptos æquitatis limites impunè transilierit, nullis cohiberi frænis, nullis revocari viribus jam poterit.

Quicumque igitur censorium in se munus admittunt, providere diligenter debent quantum et quàm grave suscipiant onus. Sibi quippe ipsi jam tunc novam quasi legem indicunt innocentiæ, continentiæ, moderationis, æquitatis, virtutumque omnium. Neque enim acerrimus vindex alieni esse officii potest, qui non sit severus exactor sui; nec reposcere ab aliis vitæ morumque rationem, qui suorum ipse non possit reddere. Nobis autem

gratulandum vehementer arbitror, quòd multos habeamus præstantes integritate morum et prudentiâ viros, quorum fidei ac religioni hoc munus tutò committi possit.

Hodiernis comitiis quid locum dederit, et jam nostis omnes, Sap. Dec. etc.; et vobis meliùs explicabit scripta ad me recèns epistola a viro clarissimo Besoigne, Doctore Sorbonico, quam spero fore vobis omnibus acceptissimam....

Vocatus ille Sorbonæ matris judicio, aut potiùs divinæ providentiæ jussu, ad futurum regimen utriusque illius florentissimæ domûs, quæ ductu et auspiciis viri omni virtutum genere clarissimi jampridem toti Academiæ, imò toti Gallicanæ Ecclesiæ decori et præsidio est, commissum sibi a vobis munus inter manus vestras reponit. Novus ergo vacanti iterum ecclesiæ Pastor a vobis nominandus est. Meministis adhuc procul dubio, quàm publico applausu, quàm effusâ gestientis animi lætitiâ et gratulatione factam primò a vobis nominationem viri omnes boni per universam latè civitatem comprobarint. Vestram istam laudem cumulate nunc, Proc. Acad., alium, si potestis, etiam digniorem eligendo. Nihil hodie vobis commune, nihil vulgare, nihil mediocre ante oculos obversetur. In isto delectu faciendo circumspicite animis vestris, ubicumque tandem illud occurrat, quidquid cogitari potest maximè perfectum, et sublime, et eminens : erit enim illud adhuc multò infra rei, de qua agitur, dignitatem. Hoc famæ vestræ, hoc publicæ expectationi, hoc inprimis Christo ipsi debetis, hodiernæ deliberationis rationem quondam a vobis reposcituro. Pensitate, quæso, diligenter apud vos, et seriâ animorum æstimatione ponderate, quam vim habeat ista Pauli metuenda vox ad Timotheum : *Manus citò nemini imposueris*, NEQUE COMMUNICAVERIS PECCATIS ALIENIS. Quicumque scilicet ductus humano affectu aliquo, vel re non satis diligenter perpensâ, vacanti ecclesiæ suo hodie suffragio præfecerit hominem, non dico indignum, sed minùs dignum, hoc est minùs aptum et habilem, in se ipsum recipit quæcumque ab illo peccata fuerint : et quid peccari non potest

ab homine mediocriter probo et experto in tam difficili et arduo regimine animarum? Si fortè pastor ille tepidus et languens fuerit, si minùs pietate et zelo fervens, si lucri sui magis quàm salutis ovium cupidus, si tranquillitatis et otii amans, si laboris et periculi fugiens, si non satis doctrinâ sanâ morum et dogmatum imbutus; si sine cura, sine sollicitudine, sine vigilantia; si, ut prophetarum verbis utar, pascat semetipsum, lac comedat ovium, et earum lanis operiatur, gregem autem suum non pascat, idolum potiùs quàm pastor; si quod infirmum est non consolidet, quod ægrotum non sanet, quod confractum est non alliget, quod abjectum est non reducat, quod perierat non quærat; si denique, eò quòd non sit pastor, dispergantur oves, fiantque in rapinam et devorationem omnium bestiarum agri: sanguinem animarum requiret Deus, non solùm de manu illius pastoris, sed de manu nostrâ, qui talem suo gregi custodem præfecerimus. Hoc est peccatis alienis communicare: quod scelus et flagitium a nobis longè absit! Ergone, ut privato alicui, ut amico, ut etiam Nationi nostræ gratificemur, horum criminum nos reos in omnia sæcula offeremus? nostra obnoxia capita tot execrationibus, quæ in scriptura leguntur contra malos pastores, objiciemus? Honos iste vulgò dicitur, jus quoddam excellens, singulare privilegium, nominare pastores aliquot in Ecclesia Parisiensi. Est istud potiùs, credite mihi, Proc. Acad., grave et metuendum onus; est penè ineluctabilis peccandi occasio: est perniciosa plerumque danti pariter et accipienti largitio. Utinam igitur liceret jam nunc, et cur non liceat, si nihil nobis pretiosius est quàm salus animarum nostrarum, in alterum aliquem adeo funestum pondus exonerare, et liberare conscientiam nostram tam justo et legitimo metu! Testis mihi Christus est, hæc a me dici sine ullo in quemquam vel amoris, vel odii affectu; sed caritate tantùm et studio vestræ salutis omnium, proceres academici, quos ego ut socios et fratres sincerè diligo, ut magistros impensè veneror, ut patres et benefactores nunquam non ex animo colam. Secedite igitur in tribus vestras de proposito negotio deliberaturi, postquam tamen æquissimum censorem audieritis, et brevi oratione opem divinam imploraverimus.

Ezech. 34, 1-8. Zach,

Domine Jesu, ostium ovium, per quem, si quis introierit, salvabitur, bone pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis: miserere populorum, qui sunt afflicti et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te Dominum messis, ut mittas ipse nunc operarium in messem tuam. Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris accipere locum ministerii hujus. Qui vivis, etc.

Oratio habita a M. Carolo Rollin rectore, apud Maturinenses, die 11 *decemb. anno* 1720, *antequam Universitas supplicatum iret ad ædem Sorbonicam.*

Quod accidere illis solet, qui fumosas majorum suorum imagines et eorum præclarè facta crebrò ante oculos habent, ut ipsi ad parem laudis æmulationem inflammati altiores inde animos ac spiritus capiant, decani sapientissimi, procuratores ornatissimi, proceres academici: illud idem mihi quoque vetera annalium nostrorum monumenta revolventi contingere fateor, præsertim ex quo ad tenendum litterariæ hujus reipublicæ clavum vestra me auctoritas longo post intervallo revocavit. Rapior extra me, et incredibili virtutis ardore succendor, quum attentiùs mecum ipse considero, quæ vita, qui mores majorum nostrorum fuerint: per quos viros, quibusque artibus, et parta, et tantis paulatim incrementis aucta sit illius gloriæ possessio, quam per tot secula ad nos usque integram illibatamque transmiserunt.

Quænam autem, rogo vos, et cujusnam generis fuit tam præstans, tam eminens Academiæ nostræ magnitudo? An illa vel suberbo fastu ædificiorum, vel præcellentis gratiæ metuendâ potentiâ, vel divitiarum aut inanis gloriolæ vano fulgore nitebatur? Hæc, quæ sola ferè apud mortales, nunc præsertim, in pretio habentur, quàm flocci semper illa præ animi celsitudine fecerit, testis perpetua illius inter summos honores modestia, et religiosè servata paupertas illis etiam temporibus, quibus sola et sine æmulis litteraturæ imperium obtinens, facilè poterat ad abigendam pauperiem, si hanc probro duxisset, uti favore

principum. Alii immensas opes et immanes reditus undecumque et quomodocumque congerant. Academiæ nostræ laus est nullam unquam litteratorum hominum societatem exstitisse, apud quam tantus ac tam diu paupertati ac parcimoniæ honos fuerit. Quam laudem utinam nobis non extorqueat infelicis hujus seculi contagio, et gliscentis magis ac magis in dies pravæ consuetudinis imperiosa lex; contra quam nos decet, si quid adhuc academici spiritûs retinere volumus, priscâ victûs, cultûs, habitûs simplicitate ac modestiâ constanter luctari.

Sed, ut ad propositum redeam, in quo sita igitur fuit vetus Academiæ nostræ magnitudo et gloria? Præstare cæteris laude ingenii, doctrinæ copiâ præpollere, antiquâ integritate morum et innocentiâ conspici, juvenes ad scientiam et pietatem exemplo non minùs quàm præceptis fingere, imprimis verò invictâ animi fortitudine sacrum avitæ doctrinæ pignus et depositum tueri : eas majores nostri divitias, eam bonam famam, veramque nobilitatem putabant.

Vultis, auditores, speciem vobis aliquam et quasi redivivam imaginem fingere vestræ pristinæ dignitatis? Advertite animum ad illa tempora, quibus majores vestri de fidei negotiis consulebantur a principibus, a regibus, a præsulibus, a Romanis pontificibus, ab ipsis etiam generalibus Conciliis : tunc enim in contemptu non erat secundus Ordo. Perlegite honorificas illorum ad vos epistolas, et vestra ad illos responsa, plena nobilis illius firmitatis et constantiæ, quæ religionis defensores decet. Revocate in animum, ut alia benè multa omittam, concilia Constantiense et Basileense, in quibus nostrorum hominum eruditio, pietas, fides, studiumque indefessum tuendæ veteris doctrinæ, tantam Universitati Parisiensi famam conciliarunt. Ut illic ardentibus omnium votis expectabantur legati vestri! Quâ gratulatione et lætitiâ, quàm obviis principum ac præsulum salutationibus venientes excipiebantur! Quæ auctoritas, quod pondus eorum dictis inerat, quum adstantibus Patribus sententiam aperiebant suam! Interim verò quàm arrecta apud nos et sollicita expectatio eorum quæ illic agebantur! Quàm crebros legimus fieri solere in hoc ipso loco conventus, ut legatorum nostrorum epistolæ de rebus apud Concilium agitatis

palam recitarentur! Quàm frequenter celebrata nomine et jussu Universitatis sacra, ad implorandam divinæ misericordiæ opem, vel gratias ei agendas!

Scilicet hoc verè cordi habebant; hoc negotium ducebant suum; ad hoc se institutos meminerant, ut sartam tectam patrum fidem tuerentur. Nullus adeò labor, nullæ difficultates, nullæ impensæ graves ad id videbantur. Singuli Academiæ ordines, non sacer ordo tantùm, sed juris, sed medicinæ facultates, sed una quæque quatuor Nationum, legatos habebant apud Concilia, eosque ibi suis quisque sumptibus honestè et liberaliter sustentabant.

At quam putatis legatos illos expectavisse mercedem tot laborum, tot periculorum, quæ pro tuenda religione suscipiebant? Audite, quod nunquam ex annalibus nostris, nunquam ex animis hominum academicorum excidere oporteat. Sacri Theologorum ordinis decus, Parisiensis Academiæ et Ecclesiæ lumen, Constantiensis consilii vox et oraculum, toto orbe Christiano percelebris ille Gersonius, rediit ex eo concilio plenus quidem honoris et gloriæ, plenus illustrium in Galliam et Ecclesiam meritorum; sed idem exhaustâ propter defensionem fidei re domesticâ ad extremas redactus angustias. Timens ergo redire in hanc urbem cruentis factionum dissidiis miserè vexatam, factusque apud Lugdunum ex cancellario ludi magister, ita suadente etiam procul dubio christianæ humilitatis instinctu, ut ejus facta * satis indicant, reliquum vitæ tempus inter pauperes pueros, quibus prima fidei elementa tradebat, pauper ipse consumpsit. Adeò tunc ante omnia religio ponebatur : adeò propter illam nec oneri, nec pudori vel ipsa paupertas erat!

Hæc est majorum nostrorum gloria, auditores, hæc omni auro pretiosior hæreditas; amor paupertatis, amor religionis.

* « Hæc pia et religiosa consuetudo, quam cum parvulis toto vitæ suæ decursu habuit Cancellarius, effecit ut, quum sibi mortem imminere præsentisceret, omnes parvulos, quos de more in ædem divi Pauli Lugdunensis quotidie ad catechisandum cogere solebat, Deum Optimum Maximum pro se in hæc verba orare, et coram Sacrosancto altaris Sacramento sæpius iterare et exclamare induxerit : *Mon Dieu, mon Createur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson.*

A qua laude quàm non degeneravit nostra Universitas, testis esse posset vel una domus illa, quam sumus hodie supplicandi causâ petituri : quæ sub illa superbarum ædium magnificentia, quam ei invitæ ac diu reluctanti Richeliana liberalitas addidit, antiquæ simplicitatis retinens, et novitii fastûs inimica, pauper Sorbona appellari usque gloriatur; quæ ingenii, doctrinæ, pietatis laude sic eminens, latere in umbra quærit, et uni religioni labores suos consecrat.

Sed quid ego aliunde exempla quæro? Vobis, vobis ipsis, decani sapientissimi, procuratores ornatissimi, proceres academici ; vobis inquam, meritò gratulari possum renovatam postremis hisce temporibus majorum nostrorum in tuenda veritate fortitudinem, et celebri istâ appellatione ad futurum generale concilium, et oblato nuper supremæ Parisiensi curiæ ad Pontisaram sedenti libello supplice, quo significastis initi recèns pacti vos esse prorsus exsortes, firmiterque inhærere Appellationi ad quam velut *ad ancoram fidei tutam et firmam confugistis.*

Quid jam superest, nisi ut unanimes, uno ore, et toto corde Deum Optimum Maximum deprecemur, ut ipse concedat ecclesiæ suæ, quam mundus dare non potest, pacem; ut ipse religionis et regni negotia pro sua in nos benignitate componat; ut sævientem in fratres nostros metuendo pestis flagello iram, nobisque ipsis imminentem, placatus avertat; ut principibus nostris, ac serenissimo regenti, cujus immortalia in Academiam nostram beneficia nunquam obliviscemur, *det judicare populum in justitia, et pauperes in judicio ;* præsertim verò, ut spem Galliæ et ecclesiæ pupillum regem, ipse pupillorum et regum pater et custos, *sub umbrâ alarum suarum protegere* non desinat; eumque ad populorum salutem, et religionis tutamen diu ac feliciter regnare jubeat.

MANDATA.

Mandatum pro Collegiorum lustratione.

Nos Carolus Rollin, rector Universitatis studii Parisiensis, omnibus præsentes literas inspecturis, salutem. Ex quo rerum Academiæ regendarum commissa nostræ fidei cura est, rati præcipuam hujusce nostri muneris partem esse legum academicarum tutelam, semper in animo habuimus publicam collegiorum lustrationem aggredi; idque jampridem a nobis optimi quique viri tacitâ voce et communibus votis reposcunt. Ut ergo justis eorum precibus et officio nostro faciamus satis, solennes ac publicas collegiorum lustrationes propediem Deo juvante auspicabimur. Quum autem ista solennitas non ad inanem pompam instituta sit, sed ad tuendam in collegiis disciplinæ severitatem, necesse est haberi in manibus statuta singulorum, ut pateat serventur necne. Itaque ex consilio deputatorum, et Universitatis nomine, mandamus ac præcipimus universis ac singulis gymnasiarchis, ut accuratè describi curent statuta sua quum vetera, tùm recentia, et fundationes; eaque intra mensem ad nos deferant, subsignata manu gymnasiarchæ, procuratoris, et duorum e bursariis antiquiorum, qui testentur collata fuisse ea diligenter cum exemplaribus, nihilque omissum fuisse aut celatum. Confectis verò collegiorum lustrationibus, hæc omnia deponentur in tabulariis Universitatis, inde extrahenda quotiescumque opus fuerit. Et quoniam optimus est custos disciplinæ, ac magister officii labor; monitos jam nunc Academiæ alumnos volumus, cujuscumque conditionis sint, coram nobis studiorum rationem reddituros, ac præcipuè eorum quæ in suis quisque scholis edocti fuerint. Cujus admonitionis nostræ ne fortè ignorantiam prætexant, Mandatum istud convocatis alumnis suis

singuli gymnasiarchæ perlegent. DATUM in ædibus nostris Lauduneis VIII idus apriles, anni M. DC. XCV.

Mandatum ad disciplinam Academiæ pertinens.

NOS CAROLUS ROLLIN, rector universi studii Parisiensis, omnibus et singulis præsentes litteras inspecturis, SALUTEM. Quum ea sit natura legum etiam optimarum, ut longo tractu temporis, et hominum incuriâ paulatim obsolescant, novisque in dies exsurgentibus vitiis quasi suffocentur: necesse est in omni republica bene constituta veteres subinde renovari leges, aut etiam institui novas, ut rectum ordinem evaganti licentiæ frænum injiciatur. Ea de causa placuit præclaræ Facultati Artium statui per nos quædam ad disciplinam Academiæ pertinentia, eaque, ne quis ignorantiam prætexat, affixis ad Collegiorum valvas tabulis promulgari.

1. Igitur quod spectat ad tragœdias quæ sub anni finem exhiberi solent, vehementer improbamus, atque adeò in collegia Universitatis admitti vetamus perversam illam consuetudinem, quæ aliunde in nostros mores invecta grassari in Academiam quoque furtim molitur, perversam, inquam, consuetudinem producendi in theatra cum ingenuis et honestis adolescentibus mimos, comœdos, saltatores, histriones, scurras, et alias ejusmodi publicas pestes, quibus bonos mores corrumpi utinam falsò jactaretur. Prætereà quum divinâ lege cautum sit: *Ne induatur mulier veste virili, nec vir utatur veste fœmineâ, abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc;* vetamus quoque ne in posterum muliebres personæ tragœdiis inserantur. Parumne multa miseris adolescentibus pericula imminent, nisi etiam nos ipsorum custodes ac magistri nova lubricæ eorum ætati et nimiùm ad vitia pronæ offendicula proponamus? Academia instituendis moribus non minùs studet quàm formandis ingeniis: immò pietatis quàm doctrinæ priorem ac potiorem haberi curam jubet. Hùc tendat necesse est omnis magistrorum labor, scholarumque exercitatio, ut adolescentium teneræ mentes, tracturæque altiùs quidquid primis hisce annis imbiberint, christianâ pietate imbuantur. Exhibeantur ergò tragœdiæ ad exercendos

juvenes, eosdemque solenni præmiorum distributione excitandos (quanquam fortasse aliud quid et utilius pueris, et magistris ipsis onerosum minùs in earum locum substitui possit). At spirent in iis omnia morum sanctitatem et innocentiam; procul absint inde sordes et amatoriæ nugæ; earum argumenta, si fieri potest, desumantur e sacris codicibus; fieri autem posse præclarè et feliciter recenti et illustri exemplo vidimus; denique conspiciatur in ejusmodi declamationibus prisca illa majorum et verè aurea simplicitas, ad utilitatem omnia, nihil ad ostentationem referentium. Hæc de tragœdiis; quæ si quis violare audeat, hunc pœnis academicis mulctari jubet præclara Facultas Artium.

2. Quum eorum qui in Academiam admitti volunt mores non minùs quàm doctrinam explorari conveniat, placuit candidatos magisterii in artibus, antequàm studiorum examen subeant, deponere inter manus amplissimi D. rectoris testimonium, quo de eorum moribus constet; subsignatum quidem a gymnasiarchis, si bursarii et alumni erunt, aut in collegiis degent; si verò extra collegia, ab aliquo notæ probitatis viro. Erit autem fidei et prudentiæ amplissimi D. rectoris, si qua forte lis orta fuerit ob denegata a gymnasiarchis ejusmodi testimonia, rectè necne factum fuerit judicare.

3. Occasione cujusdam privati hominis, qui suo nutu, sine auctoritate Academiæ, tanquam legitimus professor, publico programmate, eoque latino promulgavit se in collegio Universitatis matheseos præcepta traditurum; vetamus ullas aut recentes scholas excitari, aut aboleri veteres inconsultâ præclarâ Facultate Artium: gymnasiarchis verò edicimus, caveant ne quid in posterum tale accidat, neve aliquis præter professores academicos in collegiis et publicis scholis docendi jus sibi arroget.

4. Quum totius academici corporis stare dignitas non possit, nisi debitus capiti reddatur honos; eadem præclara Facultas Artium vetat ullam in collegiis haberi publicam exercitationem ad quam non invitatus fuerit amplissimus D. rector, qui universis studiis præsidet; eique jubet honoris causâ duplices theses, aut duplex programma pro antiquo more offerri, discipulosque

ea de re a magistris diligenter admoneri. DATUM in ædibus nostris Laudunensibus kal. oct. ann. Dom. M. DC. XCV.

Mandatum ad consecranda studia sacræ Scripturæ recitatione.

NOS CAROLUS ROLLIN, rector universi studii Parisiensis, omnibus præsentes litteras inspecturis, salutem. Jampridem a nobis viri boni efflagitant ut, quam pluribus in collegiis privatim aliquot professores piam consuetudinem usurpant, quotidianâ Scripturæ sacræ recitatione suorum studia consecrandi, eam nos publicâ et communi lege sanciamus. Id quidem ipsa Academia, pietatis non minùs quàm doctrinæ parens, tacitè quodammodò innuit, dum imprimis jubet, *ut pueri a magistris et litteras simul discant, et bonis moribus imbuantur.* Hinc stati apud illam et crebrò indicti dies, quibus intermissa studia uni relinquunt pietati locum; hinc antiquus ille mos singulis in scholis diebus sabbati pueros doctrinæ christianæ præceptis instituendi; hinc denique laudabilis consuetudo initium et finem prælectionum ducendi a christianis precibus; quibus si addatur quotidiana Scripturæ sacræ quantulacumque mentio, hoc velut divino sale reliqua puerorum studia condientur. Petamus sane a profanis scriptoribus sermonis elegantiam, et ab iis verborum optimam supellectilem mutuemur. Sunt ista quasi pretiosa vasa quæ ab Ægyptiis furari sine piaculo licet. Sed absit ut in iis (quemadmodum olim Augustinus de suis magistris conquerebatur) incautis adolescentibus vinum erroris ab ebriis doctoribus propinetur. Quî autem poterimus id vitare periculi, nisi tot profanis ethnicorum hominum vocibus inseratur divina vox, christianisque scholis, ut decet, quotidie intersit immò præsideat unus hominum magister Christus. Nec timendum ne divinus ille præceptor rejiciat a se pueros, qui ipse, dum in terris degeret, parvulos ut ad se venirent tam amanter invitabat. Scilicet ætas illa simplex, docilis, innocens, plena candoris et modestiæ, necdum imbuta pravis artibus, accipiendo Christi Evangelio maxime idonea est. Sed proh dolor! brevì illam morum castitatem inficiet humanarum opinionum labes, seculi contagio,

consuetudinisque imperiosa lex; brevì omnia trahens ad se blandis cupiditatum lenociis voluptas, tenerum puerilis innocentiæ florem pervertet, nisi contra dulce illud venenum adolescentium mentes severis Christi præceptis tanquam cœlesti antidoto muniantur. Debent igitur magistri puerorum animis, dum patientes culturæ sunt, quotidie divini Verbi semina committere; quæ si in iis hac primâ ætate radices egerint, divinâ Christi aspirante gratiâ, fructum dabunt in tempore suo. Nam plantare, irrigare, magistrorum id munus est; dare verò incrementum, unius Christi. Nos ergo, ut optimorum virorum desiderio et muneri nostro faciamus satis; ex consilio integerrimorum censorum præclaræ Facultatis Artium, quorum operâ in lustrandis nuper collegiis usi sumus, hanc legem indicimus singulis collegiorum professoribus, ut in posterum selectas e sacra Scriptura, præsertim ex Evangeliis aliquot sententias quotidie discipulis memoriter ediscendas proponant, iisdemque divini illius libri, qui verba vitæ æternæ continet, quàm maximam fieri potest, reverentiam inspirent. Datum in ædibus nostris Laudunensibus v kal. oct. ann. Dom. M. DC. XCVI.

GRATULATIONES.

*Gratulatio illustr. archiepisc. Paris. de Harlay**.

Libenti semper animo, nec sine quadam incredibili lætitia et alacritate, conspectum tuum subire solet Academia Parisiensis, archipræsul illustrissime. Non veretur reperire isthic, ut sæpe fit apud magnates, nixum arroganti supercilio fastum, elatosque spiritus. Apud te bonitatem omnia et humanitatem spirant. Scilicet ista tua propria quodammodò et peculiaris virtus est, ad quam et naturâ factus, et consuetudine exercitus, non mirum si omnium in te animos et amorem rapis. Non hoc tibi conferre poterant nec summa claritas generis, nec ista præclara ingenii vis, doctrinæ ubertas, fandi elegantia; non denique ille ipse debitus jamdudum virtutibus tuis romanæ purpuræ fulgor. Faciunt quidem ista ut coli tu ab omnibus debeas; humanitas verò tua ut non possis non amari. Hæc una cæteris omnibus quæ in te plurima eminent, condimentum quoddam et pretium addit. Per hanc apud te nobilitas summa cernitur, sine superbia, excellens eruditio sine ostentatione, eloquentia singularis sine fastu, suprema prope dignitas sine arrogantia. Per hanc in omnium animis leni quidem, sed eò magis efficaci imperio dominaris. Per hanc denique Academiæ nostræ paratum semper apud

* GAZETTE DE FRANCE.

De Paris, le 3 décembre 1695.

L'archevêque de Paris a été complimenté, suivant la coutume, par diverses compagnies; et le 26 de ce mois, l'Université y alla en corps. Le sieur Rollin, recteur, accompagné des doyens des Facultés et des procureurs des quatre Nations, tous en habit de cérémonie, lui fit un discours latin, fort éloquent, auquel ce prélat répondit de même et fort obligeamment pour l'Université.

te patet, et certissimum in tua auctoritate præsidium. Meretur illa certè (liceat de optima matre Academia paulò jactantius apud te loqui), meretur illa certè favorem tuum, eò fortasse magis quod hunc importunè humiliterque non flagitat. Quo minùs illa nunc honoribus et gratiâ pollet, hoc tu debes ei favere impensiùs; siquidem vera liberalitas gratuita est. Quanquam hodiernâ die nihil a te sibi ipsi Academia, sed toti regno pacem, pacem, inquam, a te postulat. Tuum est, quum sis quodammodò constitutus Deum inter et mortales, vota nostra et totius Galliæ non offerre solùm, sed grata efficere supremo bellorum et pacis arbitro. Quam ergo pacem humana vis et armorum irriti conatus impetrare nequeunt, hanc speramus fore ut preces tuæ, lacrymæ tuæ, pietas ac fides tua ab irato Deo tandem extorqueat.

*Gratulatio ad ***.*

Quas hodiernâ die fudisti pro nobis ad Christum preces, supremo Numini fore acceptissimas, et tua singularis pietas spondet, venerande pontifex, et patroni nostri præcellens apud Deum gratia certè pollicetur. Dum ille in terris degeret, quanquam sanctissimâ statim educatione munitus, ex asperrimis juventæ salebris, ad quas plerumque solet incauta adolescentium castitas naufragium pati, salvus ipse et incolumis evasisset, sic tamen mundi blandientis illecebras, sic vel ipsam humanæ contagionis auram metuebat, ut non nisi receptus tandem in tutas diu desideratæ solitudinis latebras respirare cœperit. Ibi mentem jam planè liberam jugi pietatis pabulo nutriens, corpus verò jejuniorum asperitate castigans atque in servitutem redigens, rerum humanarum prorsùs immemor, unique intentus Deo, dulcibus orationis, silentii, pœnitentiæ deliciis penè dixi saginatus et ebrius, angelicam potiùs quàm humanam vitam ducebat.

At ecce abstractus repente a cara solitudine, aut, ut veriùs dicam, a se ipso avulsus, ad Bituricensis ecclesiæ regimen invitus ac reluctans vocatur. Fit magna mutatio loci, non ingenii.

Solitarii animum sub pastoris habitu retinens, inter publicos omnium applausus sibi ipse despectus ac vilis, in summa apud omnes sanctitatis fama suæ nunquam non saluti tremens, continuos ardui ministerii labores privatis pœnitentiæ austeritatibus cumulans, tanquam publica sui gregis victima feliciter occubuit.

Cunctis ille jampridem periculis liberatus, nostra non ignorat, nec despicit. Jactamur hìc miseri ambitionis fluctibus, avaritiæ curis, contentionum æstu, voluptatum illecebrâ, inanis gloriolæ studio. Profanorum auctorum lectio, quâ per totam fere vitam conterimur, nescio quâ nos contagione clam inficit, profanosque nobis paulatim afflat spiritus; hoc est ab evangelica humilitate, a christiana paupertate, a fidei simplicitate, a pietatis infantia prorsùs abhorrentes. Hæc sunt nostra privatim pericula, venerande pontifex; quibus si addamus publicas Ecclesiæ calamitates funestis hisce temporibus, ubi antiqua fides et religio in dubium et in discrimen adducitur; quas non tuæ pietati gratias debemus, qui adversùs tot malorum procellas tuarum nos precum efficaci præsidio munitos esse volueris?

Gratulationes habitæ dum C. Rollin res honorandæ Gallorum Nationis procuraret. Anno 1717.

Opportunè mihi non minùs quàm jucundè accidit, prætor illustrissime, ut privatos grati animi mei sensus cum publicis honorandæ Nationis Gallicanæ votis hodie miscere possim. Ego in illustri Peleteriorum familia et contubernio enutritus puer, paternisque illustrissimi avi tui curis ad bonas artes institutus, si quid exinde in studio litterarum profeci, si quod in Academia nostra nomen obtinui, si post exhaustos aliquot labores honesto nunc et dulci otio fruor; imprimis autem si quis in me gustus est rerum optimarum, si qua religionis notitia, si quod pietatis desiderium, totum hoc generi vestro debere me et quotidie mecum suavissimè recordor, et hodie datâ occasione non possum non palam profiteri. Scio inter domestica exempla quæ te undique in feraci virtutum familiâ circumdant, unum tibi, prætor illustrissime, præ cæteris cordi esse, penitùsque animo

insedisse, viri illius præstantissimi, quem in multiplici vitæ statu et conditione, in privatis publicisque muniis, in secundis adversisque rebus, in curia et in aula, inter summos et imos, apud principem et populum, in strepitu negotiorum et in solitudinis otio, æquabilis et perpetuus, et sibi semper constans virtutis tenor ad extremum usque spiritum prosecutus est. Illius tu singularem animi modestiam, morum mansuetudinem, sermonis affabilitatem, in tuendis amicitiis constantiam, in colendis litteris litteratisque hominibus acre studium, in audiendis litigatoribus invictam patientiam, in reddendo jure æqui et recti tenacem animum, singulas denique illius in omni genere virtutes nobis redivivas exhibere conaris, dulcis maritus, bonus parens, obsequens filius, amicus acer, dominus liberalis, judex incorruptus, et in his omnibus sincerè et solidè christianus. Hæc sunt verè bona tua, prætor illustrissime, quæ per me tibi Natio Gallicana libentissimè gratulatur, et fieri in dies auctiora exoptat. Cupit illa ut deferre possis ad tribunal supremi illius judicis qui justitias hominum judicabit, tacitum illud conscientiæ testimonium, quo in Scripturis sacris utitur vir sanctissimus : *Flebam quondam super eo qui afflictus erat; et compatiebatur anima mea pauperi. Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum. Justitiâ indutus sum sicut vestimento. Causam quam nesciebam diligentissimè investigabam. Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam. Oculus fui cæco et pes claudo. Pater eram pauperum; eram mœrentium consolator.*

Quid tibi nostra hæc Parisina civitas, quid singuli hujus urbis ordines debeant, prætor illustrissime, nemo non vel ipse expertus est, vel publico more audiit. Tu privatorum odia plebisque rixas amicè et gratuitè componis, ad procurandam civitatis pacem incredibilium laborum, difficultatum, molestiarum, jurgiorum patientissimus helluo. Tu nocturno pariter et diurno tempore ades ubique ad auxilia civium promptus et alacer. Tu ceu diffusa per totam civitatem anima, nusquam non præsens, omnia

in officio contines, et evaganti rectum ordinem licentiæ metu legum et terrore suppliciorum ubique fræna injicis. Tu denique erupturas sæpe, nisi statim comprimantur, in apertam seditionem turbas, unius auctoritate præsentiæ in ipso ortu exstinguis, sævientis quantumlibet periculi audax et intrepidus contemptor. At quid non privatim tibi nostra debet Universitas, prætor illustrissime. Incautæ miserorum adolescentium castitati ubique tendit dolos insidiatrix voluptas, et multò nunc quàm ante effrænatior audet apertâ jam fronte et erecto vultu incedere. Tua nunquam nobis hactenùs hac in parte opera defuit. Rogat obtestaturque te non solùm Gallicana Natio, cujus nomine huc hodie prodeo, sed tota Universitas, ut, si fieri potest, tuam hac in re curam, diligentiam, industriam, quotidie magis ac magis augeas.

Quod in republica munus obis, prætor illustrissime, tot sæpenumero difficultatibus intricatum est, tot involutum tenebris, ut ei rectè exercendo nulla par esse possit humana mens, quantumlibet acuta ad conjiciendum et sagax, nisi quid aliunde lucis et præsidii accedat. Scilicet quum apud tribunal tuum non de fortunis solùm, sed de capite et fama agatur, non mirum si ad vitandam mortis et infamiæ pœnam, quâ nihil tetrius homini potest accidere, omnia moliatur reus, obfirmatusque pertinaciter ad negandum ita se simulationum, artificiorum, mendaciorum involucris obtegat, ut nulla exstent certa et expressa sceleris vestigia. In his rerum angustiis ut religiosus judex penè par periculum effugiat vel damnandi innocentem, vel absolvendi reum; utque ex his latebris certò eruatur veritas, lumen infundatur necesse est ab eo cui renes et corda scrutanti nuda sunt omnia. Hoc ut semper magis ac magis menti tuæ cœlitus præsidium adsit, optat et precatur honoranda Gallorum Natio, prætor illustrissime, dum tibi per me cereum hunc offert sacro mox lumine accendendum.

Quum ejusmodi sit commissa tibi juris dicundi administratio, ut ex ea privatorum tranquillitas et civium fortunæ pendeant, eademque plena sit laborum, difficultatum, molestiarum, quas quotidie devorari necesse est, in perferendis litigantium clamoribus et jurgiis; optat per me tibi, proprætor illustrissime, honoranda Gallorum Natio, ut quæ hactenus tibi adfuerunt in audiendo patientia, in respondendo lenitas, in excutiendis causis diligentia, in detegenda veritate sagacitas, in reddendo jure æquitas, si fieri potest, magis ac magis in dies augeantur.

Gratulatur per me tibi honoranda Gallorum Natio, vir clarissime, non tam acre ingenium quo polles, vim bene dicendi facilem et expeditam quâ excellis, maturitatem judicii quæ in te annos et usum longe antecedit, quàm præclaram virtutis indolem, velut innatum amorem æquitatis, promptam omnibus bene faciendi voluntatem, et sine quo cætera jacerent omnia, imbutum a teneris pietate et religione animum. Nihil aliud optare possumus, vir clarissime, quàm ut hæc in te bona annorum accessione crescant et confirmentur, ut ames nostram Academiam virtutum non minùs quàm artium parentem, ut litteras virosque litteratos nunquam non foveas, ut magis ac magis pectus imbuas notitiâ legum gallicarum, et jura libertatesque regni acriter tuearis, denique ut optimum te semper et magistrum et christianum exhibeas.

Munus advocati regii quod in inferiore curia obtines, vir clarissime, et ipsum per se gravissimum est, et munit plerumque ad altiores dignitates viam. In eo munere solet nobilis juventus quasi magistratûs tirocinium ponere, ejusque faustam exercitationem reipublicæ dare velut obsidem futuræ in posterum industriæ et probitatis. Habes tu proposita ante oculos in tua domo et familia maximarum exempla virtutum, quibus facile ediscas quî debeat magistratus in administrandis provinciis regiam auctoritatem non fastu et superbiâ invisam, non

aspero dominatu gravem, non inhonesto lucri desiderio et injustis pecuniarum exactionibus intolerandam; sed patientiâ in audiendo, comitate in respondendo, æquitate in judicando, sincerâ cupiditate sublevandi miseros et adjuvandi pauperes, promptâque omnibus benefaciendi voluntate, verendam non magis quàm amabilem et jucundam populis exhibere : quî debeat judex nullis vel terroribus vel præmiis ab officii religione deduci; jura libertatesque regni, patriæ salutem, fidei integritatem vel ipso libertatis et famæ periculo constanter tueri; et in publicâ ferè omnium vel perfidiâ vel ignaviâ, solus stare contra torrentem, nec ab legum et veritatis defensione, nisi solâ morte avelli. Hæc te exempla imitaturum, et tua egregia indoles spondet, vir clarissime, et honoranda Gallorum Natio vehementer sperat.

D. Vittement rectori amplissimo.

Plusne in te beneficii contulerit Academia quàm a te invicem acceperit, si dicam in ambiguo esse, nec tibi nec illi injuriam fecisse videar, amplissime domine rector. Illa te parvulum excepit sinu, maternâque verè indulgentiâ per multos annos aluit, fovit, liberalibusque disciplinis instituit. Eadem, ubi per multa experimenta agnovit te pietatis et doctrinæ præceptis abundè instructum esse, utriusque exercendæ præbuit locum, quum te et Dormano sacello ministrum, et eidem collegio philosophum destinavit. Nec satis; commisit tibi curam illius regendæ domûs, sub cujus umbra faustis in penetralibus creveras puer; ac demùm, quo nihil habet illa majus, se ipsam tibi gubernandam tradidit.

Tu verò, amplissime rector, sic percurristi varios hosce officiorum et honorum gradus, ut singulis per te non parùm accesserit ornamenti. Eluxit mira docilitas in puero; morum illibata sanctitas in sacerdote; doctrinæ ingeniique vis uberrima in magistro; in moderatore collegii sic vigil et arrecta sollicitudo formandis pauperibus alumnis, quasi essent totidem principum

liberi; in rectore demùm quæ non virtus emicuit? ita ut qui antehac, tuâ quasi involutus modestiâ, maximâ tuî parte latueras, in hoc supremo magistratu invitus ac repugnans, cogente scilicet tuo in Academiam studio, totum ipse te quodammodò exseruisse, totasque ingenii, industriæ, eloquentiæ, prudentiæ vires liberiùs explicuisse videaris.

Congestis in te, quoscumque habebat, honoribus, et tamen novis in dies tibi obstricta beneficiis, Academia dolebat exhaustam liberalitatem suam, nec quidquid reliqui babere se quo gratum in te memoremque animum testaretur. Subvenit ei laboranti æquus virtutis judex et remunerator Ludovicus. Admotum te spei et educationi regiorum principum, in mediam aulæ lucem, tuâ nequicquam reluctante modestiâ, advocavit.

Quis non, audito hoc nuntio, et tibi et Universitati, et toti regno gratulatus est? Visa sunt prisca florentis Academiæ tempora reviviscere, quibus ex hac nostra litteraria republica, quæ semper fuit bonarum artium mater, ingenii cultrix, sapientiæ et eloquentiæ parens, omniumque magistra virtutum; quibus, inquam, temporibus ex hac nostra litteraria republica ad maximos quosque honores facilis patebat accessus. Aditum hunc, quem perdiu academicorum hominum industriæ clausum atque obvallatum tenuerat, dicamne temporum iniquitas, aut potiùs hominum quorumdam alienæ ac præsertim nostræ virtuti invidentium injuria, longo tandem intervallo perrupit tuæ famæ celebritas. Iniquam opinionem quæ de nobis, quotquot sumus, invaluerat, nos clamori ac pulveri scholarum assuetos, ad nihil aliud valere amplius, latinique et græci sermonis inconditâ supellectili oneratos, linguæ autem vernaculæ inopes ac rudes, in patria velut hospites esse ac peregrinos; hanc iniquam de nobis opinionem egregiè refellit audita vox tua apud aulam illo percelebri die, quo tu missus ab Academia de pace gratulator, regias aures, delicatas illas quidem nec laudis insulsæ patientes, sic veritate laudum et elegantiâ sermonis deliniisti, ut omnium aulicorum consensu, et ipsius Ludovici judicio, triumphare per te de omnibus visa sit Academia Parisiensis.

Habes eloquentiæ tuæ fructum, rector amplissime, toti qui-

dem Academiæ perhonorificum ac perillustrem; tibi verò (novi enim intimos sensus tuos), tibi nec optatum, nec jucundum. Solus tu in communi lætitia doluisti; sic tu illuc proficiscentem vidimus, penè dicam quasi ires in exsilium. Nec dubito quin ex superbis Versaliarum ædibus sæpe jam oculos retorseris mœrens ad antiqua tecta; et quemadmodum Ithacam illam in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam sapientissimus vir dicitur immortalitati anteposuisse, sic tu Dormani collegii parvulas ædes, hoc est alteram tuam patriam, pristinumque vitæ institutum desideraveris.

Scilicet apud nos vitæ ratio modesta et simplex, ambitionis et curarum expers; non imbuta fuco mendacii, non erudita artificio simulationis; convictus facilis inter fidos et pares amicos; a quibus non timeantur insidiæ latentes in simulatione officii; inter quos liceat et sentire quod velis, et quod sentias liberè proloqui; unde procul absint fraus, invidia, assentatio; denique ejusmodi vitæ genus, cujus præcipua voluptas libri, amici, colloquia, in primis autem, quâ cætera omnia condiuntur, libertas. Non carebit quidem aula prorsùs his tot commodis: viros enim habet illa non paucos probitate, fide, doctrinâ, modestiâ insignes. Sed tamen mutandum erit vitæ institutum; *hic enim dies aliam vitam affert, alios mores postulat.*

At ista, si qua sunt, incommoda abundè compensabit quotidianus serenissimorum principum conspectus, in quorum dictis factisque omnibus, immò etiam in vultu, cernere erit certa præsagia futuræ populorum felicitatis. In admirationem te rapient, et, ut novi te, etiam præ gaudio tibi lacrymas elicient erumpentes in pueris acres ingeniorum igniculi, et quotidie in parvis etiam rebus sese exserens bona indoles, benefica, docilis; plena tenerrimæ pietatis in Deum, omnia jam nunc religione metiens, nihilque magnum æstimans, nisi quod cum pietate conjunctum est. Ah! cave diligenter, amplissime rector, ne unquam illam morum castitatem inficiat humanarum opinionum labes, contagio sæculi, consuetudinisque imperiosa lex. Cave ne periculosa siren adulatio, et omnia trahens ad se blandis cupiditatum lenociis voluptas, tenerum puerilis innocentiæ florem pervertat.

Hos tibi alumnos suos, sic enim ipsos nunc vocare audet, iisdem brevi patronis gloriatura; hos igitur illustres alumnos, cara pignora, spem felicitatis et publicæ et suæ iterum atque iterum tuæ fidei ac religioni commendat Universitas. Atque ut charitatem et reverentiam in illos suam significet, præstantibusque Ludovici Magni de te judiciis ipsa respondeat, tibi rectorios fasces unanimi consensu et incredili alacritate prorogat.

*Oratiuncula ex persona domini*** ad senatoriam dignitatem evecti.*

Solebant olim Romani adolescentes, senatùs princeps illustrissime, præs. ill. senat. clariss., quemadmodùm castrensibus imbui stipendiis, ut parendo imperare discerent, ita etiam a parentibus in curiam induci, ut publici consilii spectatores priùs quàm participes, senatorios jam tunc spiritus, dignamque terrarum dominis gravitatem induerent. Eàdem mente nunc paternâ quasi deductus manu prodire huc audeo, ut, quoniam ineuntis ætatis inscitia senum constituenda ac regenda prudentiâ est, sub umbra et tutela vestræ sapientiæ juventutis meæ infirmitas delitescat. Et verò ubi meliùs possim haurire præcepta et exempla æquitatis et justitiæ, quàm in hoc augustissimo Themidis sacrario, ubi jamdudum vigent corroborata longo usu juris et legum peritia, indefessus in devorandis negotiorum molestiis labor, in resolvendis litium ambagibus mira ingenii et prudentiæ sagacitas, singularis animi magnitudo, quæ nihil ad ostentationem, omnia ad conscientiam refert, denique in perrumpenda iniquitate incredilis fortitudo ac constantia? ubi vestris judiciis præest vir ejusmodi quem animi major quàm generis nobilitas, generosæ mentis indoles et sine fastu elata, et sine humilitate popularis; fandi vis et dignitas, qualis legum ac Themidis interpretem decet; amor justitiæ et publici boni sic pariter commendant, vix ut statuere possis, urbine, an foro, an aulæ habilior sit, vel acceptior. Etsi tot tantarumque luce virtutum perstringi mentis aciem sentiam, ignoscite, quæso, S.P. J. etc., si fateri audeam isto fulgore me terreri minùs quàm

vestrâ benignitate allici. Quam toties optimo parenti meo præstitistis, eamdem mihi spero non defuturam humanitatem. Si vos illius in obeundo munere suo diligentiæ, fidei, integritatis, industriæ non pœnitet; en ille me suis formatum præceptis et exemplis, secessum ipse et otium spectans, vobis offert sui in vos obsequii vicarium et æmulum.



Turpiter ante fores, nudâve crepidine pontis
Porrecti, solem ventosque feretis et imbres;
Nec tenebris posthac et opacâ nocte sepultos
Pulvisque, blattæque, obliviaque invida carpent.
Ordine cuique suo dabitur prodire sub auras,
Nec quemquam indecorem puer intactumve relinquet.
Ac veluti primo quamvis turgescat in ortu
Dives aquæ, tortoque erumpat vortice flumen;
Usque tamen crescit, fluctusque acquirit eundo,
Et vectigales de montibus advocat undas.
Sic quoque Luvoides primis conatibns ipsos
Penè ausus superare senes, crescentibus annis
Æmulus ipse suî crescetque, animumque capacem
Undique collectis opibus ditare laborans,
Et Romam et totas avidus spoliabit Athenas.
Jamque hodie immensum reserare interpres Homerum
Aggreditur, magnoque offert hæc munera patri,
Primitias puer illustres, pulchrique laboris
Clara rudimenta, et venturæ pignora laudis.
At pater attonitus pendet narrantis ab ore;
Dumque animis inhians Trojani incendia belli,
Præliaque armorumque avidâ bibit aure tumultus;
Imbelli dum versa fugâ late agmina cernit,
Oppida versa, armis captas victricibus arces;
Se quoque principibus permixtum agnoscit Achivis.
Ipse videtur adhuc te fulminis ocior alis,
O Lodoice, sequi, celeri quo concita pennâ
Fulgentem rapit antevolans Victoria currum.
Quin sua Mæonio celebrari tempora versu
Penè putet, nisi tot ductores inter Achivos
Te frustra, similemque tuî, Lodoice, requirat.
Interea incensus studiis plausuque faventum
Difficiles nodos puer ambagesque resolvit,
Ludenti similis : gestu nutuque loquaci
Et blandâ adstantes mulcet dulcedine vocis.
O qui frontis honos! oculis quàm vividus ardor
Dulce micat puero, certissimus ille latentis

Index ingenii! quàm pulchra modestia vultûs!
Quàm nativa sedet puerili gratia in ore!
Ut totus captat, totusque meretur amorem!
Quid si oculis cerni possint, quæ pectore in imo
Indeprensa latent magnarum semina rerum!
Ingenitus virtutis amor, mens cerea flecti
In rectum, docilisque sequi quocumque vocaris,
Et patrem patruumque imitandi nobilis ardor!
Macte istâ virtute, puer. Tali indole (si quis
Lætitiæ sensus superest post funera, si quid
Terrenum dulce est, et adhuc mortalia tangunt),
Tellerii magnos recreas tali indole manes.
Et nunc ille quidem supremâ ex ætheris arce,
Emeritum quò facta senem evexere, fidesque,
Justitiæque et pacis honos, regique probatum
Pectus, amor populorum, inimica modestia fastûs,
Totque indefessi pro religione labores;
Ille quidem votis felix nihil ampliùs optat,
Quàm te dignum avis et avitâ laude videri.
At satis est. Pulchro jam finem impone labori.
Quid tua, quid patrui, quid patris gaudia differs?
I, rue in amplexus patrui, rue in oscula patris.
At postquam impleris magnum genitoris amorem,
Auribus hoc patriis monitum instillare memento:
Commendat tibi seque suosque Academia honores.

An. 1688.

Ad illustrissimum virum Franciscum Michaelem Le Tellier, Marchionem de Louvois, regni administrum, etc., quum ejus filius Camillus de Louvois, abbas, bibliothecæ regiæ præpositus, de Theocrito publicè responderet.

CARMEN.

Ecce iterum nova te, Luvoe, ad gaudia natus
Invitat felix studiorum; et patris amorem,
Crescere quando nequit, magis ac magis usque mereri,

C. ROLLINI CARMINA.

Illustrissimo D. D. Claudio Le Peletier, regii ærarii præfecto, et regni administro, quum ejus nobilissimi filii Carolus Mauritius et Claudius Le Peletier theses philosophicas in Sorbonæ-Plesseo propugnarent.

ODE.

Nec te fefellit, quæ super his quoque
Concepta dudum spes tibi, Pelteri:
Jam cuncta de se vota vincit
Spesque tuas generosa proles.
Domesticarum cernis, ut arduo
Amore laudum concita, nobili
Sudore venales laborat
Colligere ambitiosa palmas.

Languere turpi scilicet otio
Ignara, multis usque laboribus
Æquare gestit fratrum honores,
Et patrium decus æmulari.
Non splendor illos lubricus aspici,
Non quæ superbas nobilium domos
Nocens adulantûm caterva
Obsidet, illecebris fefellit.

Frustra illa pestis, pectus ad intimum
Subire blandis vocibus efficax,
Tentavit illusas dolosis
Artibus illaqueare mentes.
Hæc nempe quondam, maxime Pelteri,
Quando sinebant otia, sedulus

Præclara virtutum arduarum
Semina mentibus inserebas.

Jam tum futuri providus, et timens
Ne cura rerum te raperet tuis,
Natisque tempus destinatum
Publica res sibi vindicaret;
Totum educandæ te soboli dabas,
Faustamque cultu perficere indolem
Festinus urgebas, manumque
Addere cœpto operi supremam.

Hinc ante tempus præcocis ingenî
Maturior vis; hinc sapientia
Annos refellens, et severæ
Insolitus pietatis ardor.
Quæ non paternum crediderim tibi
Subire pectus gaudia, quum gravi
Negotiorum mole pressus
Innocuos repetis penates!

Hìc obstrepentûm sollicito procul
Rerum tumultu, solus in otio,
Interque natos et nepotes
Dulce parentis avique nomen
Audire gaudes. Hîc juvenum indolem
Ad magna natam conspiciens, potes
Jam mente præsagâ futuros
Enumerare domûs honores.

Jactet superbos ambitiosiùs
Aula apparatus; grandia nomina,
Et quos meretur nota virtus
Accumulet titulos frequentes:
Quocumque pompam munere nobilem
Illa elaboret, fausta tibi domus
Castos penates inter offert
Delicias pretiosiores.

An. 1684.

Ill. regis advocato generali in suprema curia Claudio Dargouges de Fleury : quum ei apud Floriacum commoranti illustrissimus avus regni administer Claudius Le Peletier e sua Villa-Nova persica mitteret.

Quos Nova-Villa tibi fundo de divite fructus
  Mittit, amicitiæ pignora fortè putas.
Falleris : invidiæ sunt hæc, sunt signa doloris.
  Quid porrò invideat, quid doleatve, dabo.
Audit sæpè quidem multis laudantibus, audit
  Jactari Villæ commoda Floriacæ.
Hìc spatiis, aiunt, porrecta patentibus ædes
  Anteit magnificas area, regis opus.
Parte aliâ vastum, vivo deducta canali,
  Navigii patiens, efficit unda lacum.
Tum nemus in longos se porrigit inde recessus,
  Quos oculorum acies non queat ulla sequi.
Hìc ab humo erumpens ebullit dives aquæ fons
  Et nive frigidior, lucidiorque vitro.
Hæc audit Nova-Villa, intabescensque sororis
  Laudibus, infelix uritur invidiâ.
«Rustica quando, inquit, nitidis mapalia tectis,
  Floriacumque audent æquiparare mihi :
Nec decus hortorum, et liber prospectus in agros,
  Tectorumque nitor munditiesque juvat :
Fructibus in medio positis, quos utraque nostrûm
  Ediderit, litis pendeat arbitrium.
Sic apibus quondam cessit victoria inertes
  Adversum fucos; quemque probavit opus.
Mitto tibi multo radiantia persica sole,
  Qualibus hìc Domini mensa onerata nitet.
Aspice permistum niveo candore ruborem;
  Purpureis dicas lilia mixta rosis :
Quàm fragrans exsudet odor! quàm blandula tactu
  Sit caro; nec succo deteriore vigent!
I nunc, atque meos aude jam, villula, honores

Vanâ laude tumens posthabuisse tuis.
Quòd si fas contra, fructûs victoria cedat
Ista tibi, nec sic vincere posse putes,
Restat adhuc, quo me, Invidiâ vel judice, dicas
Regum etiam illustres exsuperare domos,
Egregius contemptor opum, contemptor honorum,
Quo fruor hîc felix hospite, Pelterius.»

Hæc cursim, ac properans, et penè equo insidens, jamjam Lutetiam rediturus exarans, ita ut nec describere licuerit, nec relegere. Hæc tu, si lubet, releges et emendabis. Vale, iterum atque iterum vale, mi Floriace, meque ama ut amaris a me: carissimos fratres tuos totamque perillustrem familiam saluto.

C. Rollin.

Illustrissimo abbati Camillo de Louvois, bibliothecæ regiæ præposito, quum de Homeri Iliade et Odisseâ in Bibliothecâ Regiâ responderet.

CARMEN.

Vatum magne parens, Trojâ pugnata sub altâ
Qui versu æterno celebrasti bella, gravemque
Pelidæ stomachum, et cursus patientis Ulissei;
En tibi, quas vulgus studet obscurare profanum,
Parvus, Homere, puer primo in certamine laudes
Asserit, et meritum famæ immortalis honorem.
Vos o, doctorum partu quos læta virorum
Terra Pelasga tulit sæclis melioribus, orbis
Deliciæ quondam, nunc heu! ludibria; quos hæc
Non intellectos damnat vel negligit ætas,
Proh pudor! obscuris quamprimum exite latebris.
Luvoides, magno soboles patre digna, Camillus
Antiquum instaurat vobis decus. Auspice tanto
Ne dubitate altis vos ultrò offerre potentum
Ædibus, ipsorumque intrare palatia regum.
Jam neque projecti, venalis turba, tabernæ

Spesque implere tuas, imò et superare laborat.
Ergo ades, et gravibus paulùm te surripe curis,
Si potes. Hoc certè Lodoix velit, hoc velit ipsa
Gallia, rerum inter te pondera tanta parumper
Respirare : tibi non invidet illa quietis
Lætitiæque brevem usuram ; pretiosaque lucro
Apponit gaudens longi intervalla laboris,
Quæ regi incolumem præstant regnoque ministrum.
Dulcia quum nuper regnarent otia; in ipso
Pacis bella sinu cecinit, pugnasque Camillus.
Vt nunc quum laxis discordia sævit habenis,
Grandiaque attonito spectacula præparat orbi;
Quum gentes malesanæ injusto Marte lacessunt
Ultorem regumque et religionis avitæ,
Blanda Syracusii canit idem carmina vatis,
Pastorumque leves, innoxia jurgia, rixas,
Pacis opus ; placidam spirant hîc omnia pacem.
Hâc puer arte patris curas, variisque labores
Fallere imaginibus gaudet, lætisque severa
Temperat, et dulci mutat benè seria ludo.
Bellonæ hìc Martisque loco meliora coluntur
Numina; Pan custos ovium, Sylvanus agrorum,
Cum Satyris hilares Fauni; Nymphæque sorores,
Quæ juga, quæ sylvas, fontesque et stagna pererrant.
Illinc cum socio canit upilione bubulcus
Pignore deposito, et præsenti judice certant.
Pastores etenim tangit quoque gloria, inani
Nec metuunt pingues vitulos pro laude pacisci.
Hinc juvenis, fugit æstivos dum languidus ignes,
Cantando fovet ipse alios, quibus uritur, ignes.
Quin etiam duro solitus tolerare labore
Vitam inopem, rapidique æstum contemnere solis;
Oblitus nunc ipse suî, rerumque suarum
Messor amat, frustraque audit meliora monentem.
Hìc quoque, ne qua tibi vitæ pars desit agrestis,
Ævum agitans mediis aderit piscator in undis.
Olli cymba domus, labor æquora, præmia pisces.

Strata jacent passim, calathique hamique tenaces,
Retiaque, et funes, et viminei labyrinthi,
Divitiæ miseræ : comes usque assistit egestas,
Atque fames ; somnus brevis, otia nulla, labores
Perpetui, curæ nec in ipsâ nocte relinquunt.
   Ante alios tibi grata dabit spectacula Cyclops,
Dum vanas insanus opes, formamque, genusque,
Et vocem surdas nequidquam jactat ad aures.
Hìc verò brutas mirabere, non sine risu,
Blanditias, stolidique iram pastoris agrestem;
Imprimis, dignum Polyphemo munus amante,
Ursorum informes catulos, quos ille tenellæ
Villosos, similesque suî, dat habere puellæ.
   Hæc, et quæ longum percurrere singula, doctis
Quæ semper placuere viris, semperque placebunt,
Rumpantur licet invidiâ qui talia damnant;
Hæc, LUVOE, tibi parat enarrare CAMILLUS,
Doctorum jam nunc decus et tutela CAMILLUS,
Seu quos prisca tulit, seu quos hæc suspicit ætas.
Tu modò, dum totâ puer applaudente coronâ,
In tenui ludet, tenui non dignus honore;
Fortunate parens, non est mora longa, faveto.

An. 1689.

In obitum clarissimi viri caroli Gobinet, e societate Sorbonica doctoris, et collegii Sorbonæ-Plessei moderatoris.

EPICEDIUM.

NEMPE ubi fata homines in publica commoda natos
Præripiunt, tardo quanquam pede lenta, suoque
Tempore mors veniat, rapido tamen invida cursum
Accelerasse gradu, necdum matura videtur.
Hinc nos, ceu primo raperetur flore juventæ,
Exstinctum durâ lugemus morte parentem :
Nec, licèt annorum plenus suprema senectæ

Tempora contigerit, satis hunc vixisse putamus.
Heu! nihil humanis fas quemquam fidere rebus.
Longa videbatur seniorem ac certa manere
Annorum series : aderat provecta senectus
Illa quidem, sed cruda tamen viridisque; nec ævo
Obruta languenti, nec turpibus aspera rugis.
Ingenii priscum non illa exstinserat ignem,
Non tremulos in humum gravis incurvaverat artus.
Canitiem tantùm addiderat, frontemque, capillosque,
Atque genas niveo pingens candore, serenam
Majestatem ori, blandosque afflarat honores.
Mira senis species : caput altum, erectaque cervix,
Incessus stabilis, vestigia firma, salubre
Corpus, inexhaustæ vires, nil denique longo
E senio, nisi rerum usu prudentia major.
At subitò incurrens vis morbi incognita corpus
Perculit, ac lentâ paulatim tabe peredit.
Sic annosa diu vivaci robore quercus
Ingentem postquam truncoque et frondibus umbram
Præbuit, ac pluvias contra rapidumque furorem
Ventorum multos stetit inconcussa per annos;
Sævo enecta gelu, vel edaci putrida ab imbre
Languet, et æstivo nequidquam animata calore,
Concidit autumni sub frigora prima, nemusque
Attonitum strepitu terret subitâque ruinâ.
Nominis æterni si te jam fama moveret,
Magne Senex, famam assereret domus ista perennem,
Quæ per te obscuris in lucem educta tenebris,
Auspice Richelio, Sorbonæ matris ad umbram
Crevit in immensum, longos mansura per annos.
At te nec vivum perstrinxit gloria inanis:
Et nunc frigida mors quum mentem carcere solvit,
Eripuitque atram pulsâ caligine nubem,
Quæ solet humanos visus hebetare; superbos
Jam fastus hominum, terræ jam grandia rides
Nominaque, et titulos, et clari insignia honoris.
Ergo juvat, venerande Senex, pro sedibus istis

Quas nobis posuit tua dextera, nos tibi cœli
Æternas optare domos, æterna precari
Gaudia. Quanquam alto jam nunc transcriptus Olympo...
Longorum optatâ fruitur mercede laborum.

Nam si illuc iter est per difficiles ærumnas,
Per certamina dura, indefessosque labores;
Vita omnis gravibus Gobineto exercita curis
Mercedem hanc meruit. Teneram formare juventam,
Quantum opus, ô Superi! quantus labor! æquore non tam
Difficile in medio luctantibus undique ventis
Dirigere incertam per aperta pericula cymbam:
Non tam præcipitis motus componere vulgi,
Quum furor armorum et scelerata insania belli
Excutit imperii frænum, legumque refringit
Vincula; quàm certos intra compescere fines
Instabilem turbam puerorum, animosque severis
Legibus indociles et pectora dura domare.

Undique sævi hostes circumstant, undique monstra,
Ætati, ah! nimiùm incautæ minitantia certam
Perniciem. Hinc consanguineo comitata sopore
Pigrities, madidam redimita papavere frontem,
Ostentat dulces somnos, placida otia, inertes
Delicias, odiumque afflat malesuada laboris.
Parte aliâ illecebris armata potentibus, atque
Omnigenûm turbâ scelerum stipata voluptas,
Heu! cœcos juvenes turmatim in operta ruentes
Retia, præcipiti secum trahit agmine victrix.
Illius si qui, rara est quæ turba, latentes
Insidias fugêre, superbia protinus ipsos
Aggreditur, tumidoque implet præcordia fastu,
Hoc metuenda magis, quòd non solet illa timeri.

Quin etiam, quum jam accedit robustior ætas,
Ambitio, procul illa tamen longoque recessu,
Divitias, luxus, et pompam ostendit inanem,
Muneraque; et dulci prætentat corda veneno.
Cunctæ adsunt pestes : ludi furiosa libido,
Inconsulta animi levitas, temeraria lingua,

Garrulitas, vindicta, malus pudor, ira, latensque
Invidiæ livor, sanctarum incuria legum,
Contemptusque Dei, et vitiorum cætera turba.
His obluctari monstris noctuque diuque,
Hos inter medium diros versarier hostes,
Hos premere æternùm, sævoque lacessere bello,
Vita laborque fuit Gobineti. Doctior illo
Non alius sese puerorum in pectora sensim
Inserere, et teneras huc illuc flectere mentes.
Ille animi solers in quaslibet ire figuras
Noverat, et vultum benè mendax arte salubri
Dissimulare suum : sævo nunc tetricus ore
Sublatoque supercilio metuendus; amico
Nunc blandè invitans nutu atque affabilis ultrò;
Illecebras gravitati, et lenibus aspera miscens,
Interdum irato similis, similisque minanti :
Nonnunquam lacrymis mansuescere nescius, atque
Difficilis tractari; idem modò cedere gaudens,
Immò preces facili veniâ præcurrere lætus.
Ingenia inprimis felix dignoscere : namque
Indole pro variâ variis decet artibus uti.
Ille, nisi institeris rigidus, frænumque timoris
Injicias, languet : hic indignatur acerba
Imperia, et duris renuit parere magistris;
Quosdam laus acuit, quosdam objurgatio mordet.
Prudens ergo senex nunquam conamine cæco
Tendebat, quà mollem aditum natura negabat
Dura; sequebatur quà se dabat illa; secundo
Ut qui remigium demittit flumine, fertur
Sponte suâ, placidoque immotus labitur æstu.
O quàm blanda pium recreabant gaudia pectus,
Quum juvenem, recto de tramite quem malus error
Incautum expulerat, vel prava libido catenis
Constrictum gravibus domina imperiosa tenebat;
Avulsum sibimet vitiisque, tenacia tandem
Vincula propositi certum rupisse videbat,
Virtutisque novum per iter non jam pede inerti

Nec respectantem, sed firmo incedere passu!
Quot nunc clara micant castris, templisque, foroque
Lumina, Plessæâ quæ primùm hausere palæstrâ
Illius quâ nunc fulgent primordia lucis;
Quorum olim nascens hæc intra limina virtus
Paulatim curis Gobineti exculta paternis
Crevit, et in summos sic tandem adolevit honores?
Voce, animo, exemplis pueros, se denique toto
Virtutem docuit; vigiles nec finibus îsdem,
Queis mortale ævum, potuit concludere curas.
Parte suî meliore etiam post fata superstes,
Multiplices libros numerosaque scripta reliquit,
Quæ, dum relligio stabit, pietasque, fidesque,
Dum pueris recti verique infundere amorem
Cura erit, æterno florebunt semper honore,
Ad serosque ibunt nunquam interitura nepotes.
Quid caræ majus poterat præstare Juventæ?
Immenso cumulum moriens tamen addit amori:
Ut versari inter pueros post funera præsens,
Officiumque ut possit adhuc præstare magistri,
Ædibus his corpus, mentem dat habere nepoti.

Ann. 1691.

Illustrissimo abbati Camillo Le Tellier de Louvois, regiæ bibliothecæ præposito, in tabulam ab eo regi dicatam, quum theses philosophicas in collegio Mazarineo tueretur.

CARMEN.

Quid! dum mutæ artes regis famulantur honori
Certatim, saxoque, et marmore, et ære loquaci
Venturis properant Lodoicum ostendere sæclis;
Non etiam vates ipsum æternare laborent
Carminibus, quorum stat semper gratia vivax
Marmoribus, saxis, ipsoque perennior ære!
Ergo magnificâ quæ tu, Luvoe, tabellâ
Grandia magnarum reseras spectacula rerum;

Præsentis causas, seriemque, et crimina belli,
Principum amicitias infausto fœdere junctas,
Et quos relligio retulit Lodoixque triumphos :
Cuncta tibi, cœptis faveas modò, carmine reddam.
Proh, superi! insanas quis enim malè fœdere rupto
Dirus in arma rapit gentes furor? Undique nobis
Fatalem video tela intentare ruinam.
Agnosco varios vultus atque arma furentum.
En Germanus adest, et equo sublimis ab alto
Primas ante acies atque arduus ense minaci
Emicat, ora ferox. At enim quid colla reflectens
Respicit? an dubios animi, longumque morantes
Increpitat vultu socios? an forte relicti
Pœnitet Ottomani; nuperque obsessa Viennæ
Mœnia succurrunt animo, stragesque suorum,
Et desolatæ repetitis cladibus urbes?
Frustra tendis amor patriæ, tuque ipsa ruentem
Relligio revocare : odia in nos improba vincunt.
Ponè subit vultuque superciliοque severo
Fuscus Iber, bello clara olim nomina, sed nunc
Exiguæ vires, solitoque superbia major.
Jamque parat longam spoliis expletus opimis
Exsaturare famem, et veteres sarcire ruinas.
Huc juxta incensus rabie trux ingruit Anglus.
Aspice, torva tuens spiransque immane, cruentam
Ut procul intentat contortis viribus hastam.
Scilicet hunc scelerum furiæ veterumque novorumque
Exstimulant, regumque sacer cruor, Anglia quo nunc
Fumat adhuc, diris exinde agitata procellis,
Et nunc omnigenûm sedes infausta malorum.
Impia tunc etiam fatis abreptus iniquis
Arma, Sabaude, paras? nec te cohibere furentem
Relligionis amor poterit, nec sancta vetustæ
Fœdera amicitiæ, et cognatus sanguis, et ipse
Defensor regum Lodoix, tua cujus ad umbram,
Præda futura hosti, victrix infantia crevit?
Nempe tuasque nives et scabra cacumina speras,

Credule, Gallorum mutare feracibus agris,
Quos tenui limes discriminat intervallo.
Ah! tibi si qua super famæque et cura salutis,
Nec furor est patrio spoliatum excedere regno,
Projice tela manu : clypeus tibi et ensis in hostes
Sit Lodoix; his te meliùs tutaberis armis.
Quò se autem Batavus prono sic corpore demens
Præcipitat? Socia hic non ultimus agmina junget,
Impatiens otî; gens nata fovere tumultus
Sacrilegos, regum hostis atrox, eadem æqua tyranno.
Illa tamen toties Lodoicum experta tonantem,
Debuerat veterum meliùs meminisse malorum.
Quid memorem, quorum hæc coeunt in bella catervæ,
Brandeburgenses, Bavarosque, et Saxonas, et quos
Horrida nos contra Germania parturit hostes?
At quæ tot populos variis ex partibus orbis
Communi potuit concordia jungere vinclo?
Hæresis. Illa procul Francorum a finibus, olim
Quò flammis ferroque armata irruperat, uno
Legum expulsa metu, ad gentes confugit amicas
Auxilia implorans. Viden' ut prostrata, jacensque
Victoris dextrâ Lodoici et fulmine frendet
Horrendum stridens, spumamque agit ore cruento :
Vipereosque angues et flammea lumina torquens
Nequidquam, sese domitorem attollere contra
Velle videtur? at exsanguem conamine in ipso
Deficiunt vires, et vulnera sæva retardant.
Non ponit tamen illa minas, aut victa quiescit :
Sed dextrâ vibrante faces attollit, et usque
Tartareâ accendens sociorum pectora flammâ,
Omnibus una animos, vires, odia, arma ministrat.
Hactenus hostiles iras, aususque nefandos,
Et conjuratas hæc regna invadere gentes
Horruimus. Parte ex aliâ succedit imago
Lætior, et meliora oculis spectacula præbet.
Gentili clypeo, gladioque accincta micanti
Gallia stat contra, populosque hinc inde ruentes

Despicit, et nisus interrita ridet inanes.
Non strepitus armorum inter bellique fragores,
(Dum totus circum sævis terroribus orbis
Concutitur) dubiâ trepidat formidine. Si quis
Sollicitat pavor, heu! caro timet illa parenti,
Quem pro se medii ruere in discrimina belli,
Et pretiosam animam dolet objectare periclis.
Namque vides illam Lodoix ut corpore toto
Protegit, infestisque unus defendit ab armis?
O qui frontis honos! quàm nobilis ora serenat
Majestas! placido quàm pulchra superbia vultu
Eminet! ut lenis simul et metuendus, eodem
Tranquillat nutu Gallos, et territat hostes!
Forsitan unde ipsi fiducia tanta, requiras?
Suspice: præsidium viresque exspectat ab alto.
Nube sedens en Relligio cœlestia promit
Desuper auxilia, et numen dat habere secundum.
Olli nil mortale: gerit manus altera, sacrum
Pignus, adorandæ metuenda volumina legis,
Et regum valida arma crucem; manus altera supplex
Commendat superis Lodoicum et Gallica regna.
Attollens oculos patrio pia Mater olympo,
Supremum numen sic compellare videtur;
« Huc ades, o regum dominator, et arbiter orbis,
Huc ades: hìc tua res agitur. Te, te ista lacessunt
Impia tela, tuis hoc bellum indicitur aris.
Nusquam sancta fides. Cuncti mea signa volentes
Deseruêre: unus Lodoix tua jura tuetur.
Ergo age (namque potes vel solo vertere nutu
Imperia, et regum tumidos contundere fastus),
Arripe tela, pater, dextramque extende potentem,
Quâ toties fultus Lodoix ad littora Rheni,
Ad Scaldim, Sabimque superbos perculit hostes.
Disjice compositum tua contra altaria fœdus:
Obrue dispersos: terrorem immitte fugamque.
Discant clade suâ moniti non temnere Numen.»
Nec vanæ cecidêre preces. Quo Gallica cumque

Arma pius Lodoix circumtulit, ipsa secuta est
Relligio : nec se comitem Victoria utrique
Abnuit, invicto gaudens impendere regi
Vectigalem operam, justisque occurrere votis.
  Non potuit spatio inclusus breviore periti
Artificis labor illustres superaddere pugnas.
Idem alio memores insculpet in ære triumphos;
Inprimis geminas spatiis majoribus urbes,
Immortale decus manuum, Lodoice, tuarum;
Gallica ubi nuper fixisti Lilia victor,
Nequidquam Batavo spectante, fremente tyranno.
  Illinc Hannoniæ summis in finibus, inter
Præcipites fossas et propugnacula Montes
Cernere erit. Galli innumeris circum undique turmis
Improvisi aderunt : ita digeret omnia ductor
Ipse operis Lodoix. Hominum tot nata repentè
Millia tellurem gremio effudisse putabis.
Per varias artes ante exportata latenter
Omnis abundabit variarum copia rerum ;
Regnabitque etiam plenis opulentia castris,
Vicinum dum sæva fames populabitur hostem.
Tellerides aderit Lodoici fulmina portans,
Tellerides fidus belloque et pace minister.
Ille moræ impatiens, indefessoque labore,
Et vigili studio loca singula promptus obibit,
Regia jussa ferens. Extremum hoc munus habeto,
Relligio : tibi enim ad Montes, tibi, sancta, laborat.
Tuque o, cui primis sese devovit ab annis,
Optime rex, supremum habeas hoc pignus amoris.
  Surget inaccessum diversâ ex parte Namurcum.
Vectus equo Lodoix et pulchro sordidus imbre
Lustrabit muros : fugient trepida agmina in arcem.
Ductorem in Batavum dextras et lumina versi
Clamabunt : « Properet fractis succurrere rebus.
Spectatumne suas strages ac dedecus ultrò
Venerit? ambiguis quid enim hinc erroribus atque hinc
Circumagat turmas gelidus cunctator? opemne

Ventosâ in linguâ tantùm ferat? anne sedendo
Debellare hostem speret, sociosque levare?»
Ille recusabit dubio se credere marti,
Ac formidatæ Lodoici occurrere dextræ :
Scilicet infelix pugnarum, et Gallica semper
Arma malè expertus ; melior furtiva per artem
Ducere concilia, et sceleratas texere fraudes,
Quàm capere obsessam vel solvere viribus urbem,
Aut mediis hostem contra concurrere campis.
Ergone bella iterum pars ipsa extrema tabellæ
Offeret? atque oculis iterùm ferus ingruet horror?
Ecce furens Bellona, abruptis libera vinclis,
Sæva manu quatit arma, et templo erumpit aperto.
Quis puer ille autem, blandâ qui obsistere dextrâ
Pallidulus subitâque rigens formidine tentat,
Et rabidæ toto se opponit corpore nitens?
Ah! nimium agnosco : nos hæc, nos tangit imago.
En mœrent circùm, queis præsidet hic puer, artes.
Strata jacent passim per humum instrumenta, supellex
Musarum infelix, nec duro accommoda Marti.
Astriferi cœlorum orbes, calamique, coloresque,
Et numeri sine honore latent caligine in atrâ:
Muta silent jam plectra, lyræ, citharæque sonantes :
Aruit heu! sterilis, doctorum præmia vatum,
Laurus : Apollineas renuit jam cingere frontes,
Nec nisi bellantum victricia tempora quærit.
Huc igitur pax alma redi, pax aurea, terris
Pax optata diu, pax, dulce et amabile nomen.
Interea pergas, Luvoe, perennibus artes
Excolere officiis. Illæ tibi plurima debent,
At tu plura illis : claro quòd nomine jam nunc
Docta per ora virum volitas : quòd pectus abundat
Cecropiæ variis opibus Latiæque Minervæ,
Nec tumidum fastu est : quòd te lenemque, bonumque,
Et facilem accessu, quòd vultu animoque modestum
Mirantur certatim omnes, mihi crede, superbæ
Non hoc divitiæ poterant concedere; doctis

Artibus hoc debes. Partum tuearis honorem
Tu modò, jam facile est; et pergas esse quod audis.
Votorum hæc mihi summa, tibi nil ampliùs oro.

An. 1692.

Ode in expugnationem Namurcæ, ex Gallica Ode Nicolai Boileau Despreaux in latinam conversa.

DOCTISSIMO ET CLARISSIMO VIRO NICOLAO BOILEAU DESPREAUX.

HENDECASYLLABI.

Gallici decus arbiterque Pindi,
Codris ac Baviis timende vates :
Per quem laude vigens novâ Vetustas
Contra murmura plebis imperitæ,
Et convicia stat calumniantum:
Munus accipe, te, Bolæe, dignum:
Quod tu, sis licet aure delicatâ
Judex difficilis, severiorque,
Non tamen, reor, improbare possis.
Versus ecce tuos tibi latinis
Donatos numeris modisque mitto.
Nostris credideram hoc opus Camœnis
Intractabile. Nubium meatus
Tecum tendere in arduos verebar,
Pennisque imparibus sequax Hirundo
Post audacem Aquilam volare stridens
Insuetum per iter. Sed adstitêre,
Quotquot Roma tulit bonos poetas,
Inservire operi tuo, locumque
Versus inter habere gestientes
Vatis, vindice quo perenne servant
Illæsi decus inter inquieta
Allatrantum odia, irritosque morsus.
Imprimis tua cura amorque Flaccus,
Flaccus deliciæ tuæ, superbis

Te cujus spoliis nitere, dudum,
Grex crepat malesanus invidorum:
Ardet dicere principis triumphos,
Qualem tempora nec tulère prisca,
Qualem nec sua vinditavit ætas.
Terretur tamen insolens locorum
Aspris nominibus, rudesque contra
Luctatur fluvios diu: sed omnes
Moras vincit amor tuî, nec ullus
Te propter labor arduus videtur.
Perge ergo Veterum, Bolæe, famam,
Et scripta, et decus, ut facis, tueri.
Junctis hoc precibus reposcit a te,
Quidquid est hominum eruditiorum,
Quidquid est hominum politiorum,
Et sani ingenii, bonæque mentis.
Corvorum interea sinas cohortem
Te contra crocitare garrulorum.
Quid possunt aquilis nocere corvi?

CAROLUS ROLLIN,
regius eloquentiæ professor.

Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ·
μαθόντες δὲ, λάβροι
παγγλωσσίᾳ, κόρακες ὡς,
ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον.

(PINDAR. *Olymp.* od. 2.)

Natura vatem sola facit. Labor
Si quos per artem promovet improbus,
Clamore nequidquam procaci,
Rauca crepant crocitantque corvi
Contra ministrum fulminis alitem.

Ode in expugnationem Namurcæ.

Quis fonte sacro dulciter ebrium
Repentè doctus me furor abripit?
Fallorne? Castas en sorores
Ante oculos mihi Pindus offert.

Huc vos, Camœnæ, dum lyra parturit
Sonora cantus, ferte citæ pedem:
Adeste, et arrectis modosque
Auribus ac numeros notate.

Concussa pronis arboribus mihi
Jam sylva plaudit. Vos, jubeo, graves
Silete, venti: Ludovicum
Aggredior celebrare versu.

Audax volatu Pindarus arduo
Secare tractus ætheris invios,
Cœtusque vulgares perosus,
Longè humiles fugiente pennâ

Terras relinquit: tu, lyra, tu potes,
Si fida jussos reddideris sonos,
Audita sylvis montibusque,
Threicios superare cantus.

Proh! quanta moles surgit in æthera!
Phœbusne murorum inclytus artifex,
Comesque Neptunus laboris,
Rupibus imposuere celsis

Turres superbas? hinc Sabis, hinc Mosa
Fluctus amicos consociare amant:
Hostique inaccessas profundo
Gurgite, præcipitique fossâ

Tuentur arces. Ærea desuper
Centum e tremendis culminibus tonant
Tormenta, ferratasque torquent
Ignivimo procul ore mortes.

Ode sur la prise de Namur.

Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,
N'est-ce pas vous que je voi?
Accourez, troupe savante,
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, vents, faites silence :
Je vais parler de Louis.

Dans ses chansons immortelles
Comme un aigle audacieux,
Pindare étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inspire,
Tu peux suivre mes transports;
Les chênes des monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse
La Sambre unie à la Meuse
Défend le fatal abord,
Et par cent bouches horribles
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Hinc inde miles cedere nescius,
Ipsi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aeriâ jaculatur audax

Ab arce flammas, et crepitantia
Subjectum in hostem fulmina decutit.
Quin et dolosis terra celans
Undique visceribus paratos

Erumpere ignes, ut propiùs subis,
Infida rupto nempe sinu, vomit
Repentè Vulcanum latentem, et
Sulphureum reserat sepulcrum.

Namurca, turres ante tuas ferox
Hæreret olim Græcia plus decem
Lustris, et incassum suorum
Funera mille ducum videret.

At quis catervas innumerabiles
Inter tumultus horrisonos trahens,
Quis ille bellator propinquat,
Aggeribusque tuis ruinam

Minatur audax fulmineâ manu?
Quos dat fragores! Jupiter ipse adest,
Aut qui triumphatis superba
Montibus imposuit trophæa.

Agnosco frontem, lumina, regios
Vultùs honores: omnia Ludovix.
Jam cerno pallentem sub ipsis
Nassavium trepidare castris.

Frustra Batavus jam docili jugum
Cervice portans, et Leo Belgicus,
Olimque Germanæ feroces
Nunc humiles Aquilæ, Britannis

Servire Pardis accelerant. Pavor,
Quem sparsit ipso nomine Ludovix,
Terrore concussos recenti,
Cogit in auxilium remotas

Dix mille vaillants Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts ;
Et dans son sein infidèle
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain, perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance
Prête à foudroyer tes monts?
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batave
Désormais docile esclave
Rangé sous ses étendards :
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni sous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés:

Vocare gentes. Hos Tagus aurifer
Mittit perustos solibus: hi domos
Linquunt pruinosas, pigroque
Finitimas Boreæ paludes.

Repentè sed quæ vis fera turgidos
Irritat amnes? arva decembribus
Mirantur exsangues Gemelli
Undique diluviis natare.

Ante ora sævis prædam Aquilonibus,
Perire messem strata gemit Ceres,
Urnisque nimbosis furentum
Mersa Hyadum sua regna plorat.

Laxate vestris fræna furoribus,
Imbresque, ventique; et populi, et duces:
Armate, nos contra, pruinas;
Colligite innumeras cohortes:

Namurca versis aggeribus tamen
In pulverem ibit; scilicet hac manu
Arces tremendas fulminante,
Oppida quâ cecidêre centum;

Quâ, terror ingens, Cameracum ruit,
Pendensque celsâ rupe Vesontio,
Limburgus, Hispanoque fastu
Ganda tumens, Ypra, Dola, Montes.

Non falsa vates auguror. En tremit
Concussa moles: jamque sub ictibus
Muri laborantes fatiscunt,
Præcipitemque trahunt ruinam.

Mars rupe ab alta ferreus imminens,
Fragore vasto mortiferos procul
Eructat ignes: fœta flammis
Machina sulphureis, repentè

Sublata in auras, fulminis intimos
Quærit recessus; mox strepitu gravi
Videtur infernas relabens
Velle sibi reserare sedes.

Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qu'il roule en ses eaux ;
Ceux-ci, des champs où la neige
Des marais de la Norwège
Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre ?
Sous les Jumeaux effrayés
Des froids torrents de décembre
Les champs partout sont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimas ;
Ramassez tous vos nuages ;
Rassemblez tous vos soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtray,
Gand la superbe espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht, et Cambray.

Mes présages s'accomplissent :
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu qui les domine
Souffle à grand bruit leur ruine ;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Huc o! Namurcæ rebus in ultimis
Spes sola, linguis egregii duces,
Adeste, Nassavique prudens,
Tuque ferox Bavare : hinc licebit

Impunè tutos post vada fluminis
Cuncta intueri. Terribiles minas
Murorum, et anfractus malignos,
Difficilesque aditus locorum

Spectate : ut aspris rupibus impiger
Repiando miles nititur; ut grave
Cœnum inter ac flammas, laborem
Dux operis Ludoicus urget.

Inter procellas turbinis ignei
Cristam eminentem vertice regio
Spectate, sidus Gallo amicum,
Hostibus ac pariter timendum.

Ut lucet, illuc scilicet omnibus
Victoria alis advolat, aureos
Curans triumphalesque lauros
Approperans, sequiturque passu

Victorem anhelo. Quin agite, inclyti
Heroes, oræ maxima Belgicæ
Tutela : vos huc, tempus urget,
Omnibus huc properate turmis

En totus in vos lumina contulit
Arrectus orbis. Nunc animis opus.
Jam cernis latis ad Mehannam
Signa procul volitare campis.

Miratur amnis pauper aquæ suis
Tot ire ripis agmina militum.
Ite ergo. Quid! tranare segnes
Exiguum trepidatis amnem ?

Haud Gallus obstat : littoribus procul
Ultrò reduxit castra; patens iter
Vobis relinquit. Quid moratur
Tot peditumque equitumque turmas?

Accourez, Nassau, Bavière,
De ces murs l'unique espoir :
A couvert d'une rivière
Venez, vous pouvez tout voir.
Considérez ces approches :
Voyez grimper sur ces roches
Ces athlètes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher, courir, avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui sort de ces boulevards
La plume qui sur sa tête
Attire tous les regards.
A cet astre redoutable
Toujours un sort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la gloire
Mars amenant la victoire
Vole, et le suit à grands pas.

Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottants.
Jamais ses ondes craintives
N'ont vu sur leurs faibles rives
Tant de guerriers s'amasser.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'univers vous regarde.
N'osez-vous la traverser ?

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.

Vultusne Galli ferreus aspici
Repentè sistit? Quo validi duces
Fugêre, dementes ruinas,
Gallico et imperio minati

Crudele funus? qui ruere omnia
Ferro parabant, et Tamesis procul
Ab usque ripis atque Dravi,
Sequanicos superare fluctus.

Terror Namurcæ mœnibus interim
Augetur : arcis jam petit ultimæ
Hispanus extremos recessus :
Protinus hunc medios per ignes,

Per tela Gallus persequitur ferox :
Interque rupes, atque cadavera,
Armorum et ingentes acervos,
Latum iter ense aperit cruento.

Actum est : ab alto triste sonans dedit
Fatale signum buccina : supplices
En cerno dextras, flamma cessat,
Urbsque patet reserata portis.

Nunc, nunc feroces ponite spiritus,
Infensa Gallis agmina : nuncium
Ferte hunc superbi fœderatis
Urbibus, ante oculos Namurcam

Perisse vestros. Ast ego, quem choros
Phœbus poetarum inter amabiles
Primis receptum sponte ab annis,
Numinis interiore lapsu,

Suâque præsens mente animat, Deo
Afflante plenus, per juga nobili
Calcata Flacco, perque saltus
Pierios animosus ibo :

Quin et, senectus immineat licet,
Crudis juventæ viribus integer,
Tentabo inaccessos prophanis
Altior invidiâ recessus.

An. 1693.

Quoi? leur seul aspect vous glace?
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher,
Qui devaient de la Tamise,
Et de la Drave soumise,
Jusqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur.
Déja jusques à ses portes
Je vois monter nos cohortes
La flamme et le fer en main;
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un signal pour se rendre.
Le feu cesse. Ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France,
Et désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce Dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma muse, dans son déclin,
Sait encore les avenues,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint Paulin *.

* Poëme heroïque du sieur Perrault.

Parisinæ Urbis laus, quum ejus et Academiæ Parisiensis nomine panegyricum Ludovico Magno dicturus esset ejusdem Academiæ Rector.

ODE.

Primæva regum filia, nobilis
Regina Pindi, mater et artium,
Virtutis incorrupta custos
Ac Fidei, columenque Veri:
Nunc, nunc sonoros prome, Academia,
Cantus: Parentis festa agitur dies,
Tractare quâ cœpit potentis
Imperii Lodoix habenas.
Tuque ô, triumphi maxima pars, favens
Accede, princeps ac domina urbium,
Quâ, cuncta terrarnm peragrans,
Sol reperit nihil orbe majus.
Regum superborum ut Lodoix suo
Fulgore laudes obruit, arduas
Sic inter urbes fronte celsâ
Altiùs urbs Parisina surgit,
Famâque cunctis clarior eminet.
Regalis illam non tamen ædium
Splendor, triumphalesque portæ,
Non labor artificum peritus
Sic clarat, ut mens optima civium,
Tenax avitæ Religionis, et
Amica regnantum, fidemque
Indocilis violare regni.
Quem nunc amori, quem posuit modum?
Quæ non loquuntur compita principem?
Quis urbe totâ Ludovicum
Per memores titulos perenni
Saxo, aut loquaci marmore, non locus
Ostendat? Illum sistere civibus

Hac arte præsentem, suorum
Ingeniosus amor laborat.
Hìc prima vibrans fulmina fervidus
Bellator, omnem sub juga Flandriam
Mittit, rudimentisque belli
Talibus attonito futurum
Ostendit Orbi jam dominum : hîc ruit
Centena versis oppida turribus,
Instarque torrentis Batavûm
Indomitas populatur urbes.
Inde æstuosis vorticibus ferox,
Et Cæsari vix ante domabilis
Rhenus, trementes sponte subdit
Imperio Lodoicis undas.
Hinc victa currunt flumina molliùs,
Sabisque, Scaldisque, et rapidus Mosa.
Illinc catenatos per hostes
Ira, pudor, rabiesque regnant.
Sic Urbs futuris provida seculis
Monstrare pugnas usque superstites
Gestit : recentes nec triumphos
Immemor indecores relinquet.
At saxa, et aurum, et marmora proruit
Edax vetustas : vox Academiæ
Transmittet ad seros nepotes
Principis interitura nunquam
Trophæa Magni. Cætera mobilis
Absumet ætas, et fuga temporum :
Huic Numen æternos honores
Imperiumque dedit perenne.
Si nunc superbis illa opibus caret
Fastuque; nullas ac fidei vices
Experta doctrinæque, priscos
Usque tenet studiosa mores.
Sol ipse, vastum lumine qui suo
Collustrat orbem, sub tenebris latet
Obscurus interdum : sed atras

Seriùs ociùs ille nubes
Victor repellit. Tu, Lodoix, potes,
Non immerentem progeniem pater,
Quum pace terras mox beâris,
Vel placido recreare nutu.

An. 1696.

In tabulam specimini pharmaceutico Stephani-Francisci. Geoffroy præfixam.

Quam læta affulsit primis mortalibus ætas,
Corpore quum sano mens quoque sana foret!
Tunc curis homines pariter morbisque carebant;
Urebat nullus membra animumve dolor.
Ast ubi Pandoræ fatalem Epimetheus urnam
Accepit, terris ingruit ira deûm;
Morborum genus omne, febres, pestisque, famesque
Cœpere humanum dilacerare genus;
Mors quoque, lenta priùs, reseratâ pyxide fertur
Præcipitem subitò corripuisse gradum.
Aspice ut erumpens tristi gravis halitus urnâ,
Prata suo spoliat gramine, fronde nemus.
Aspice, lethali natura afflata veneno
Ut jacet, et superûm languida poscit opem!
Hanc blando recreans pavitantem lumine Phœbus,
Vulnera morborum sæva timere vetat.
Ludentes circùm genios dextrâ indice monstrat,
Ipse quibus medicæ credidit artis opus.
Vitales alter succos herbasque salubres
Colligit, inde homini vita salusque venit.
Audax ille magis, Phœbo duce, viscera terræ
Intima rimatur, divitiasque maris;
Ille salutiferos angues quoque cogit in usus,
Et prodesse ægris ipsa venena docet.
Sic artis medicæ auxilio sibi redditus inter
Tot morbos sano corpore vivit homo.

An. 1694.

Vigilantissimo gymnasiarchæ Carolo Gobinet, quum die S. Caroli festo Plessæi convictores, accensis post cœnam toto collegio luminibus, studii in gymnasiarcham sui signa insolito lætitiæ genere prodidissent,

GRATULATIO.

O quàm disparibus lucent hæc atria flammis!
O quàm dissimili strepit area nostra tumultu!
Haud pridem violare domos flamma ausa superbas,
Sollicitum totâ jam sparserat urbe pavorem;
Hausissetque, nisi trepidis excita repentè
Sedibus urbs totis laxasset fontibus undas,
Jussissetque suis servari civibus ædes,
Et Gobineti ingens monumentum stare Camœnis.
At nunc securis bene amicos ædibus ignes
Spargere amat, tectisque errans innoxia ludit.
Absenti, Gobinete, metum quæ fecerat olim,
Præsenti tibi jam cum fœnore gaudia reddit.
Tractari patiens demùm, atque oblita nocendi,
Imperio puerorum, in quaslibet ire figuras
Haud renuit. Summis nunc altè affixa fenestris
Ordine multiplici, ceu cœlo sidera, passim
Emicat, insolitoque domum fulgore coronat.
Nunc per humum mediâ jucunda incendia arenâ
Agglomerans, lætos plausus hilaresque choreas
Excitat, et domino quærit diversa placere,
Ac tua adulatrix vestigia lambere gaudet.
Hinc ignem, inde faces credas colludere secum
Certatim : adversæ fugit flamma æmula flammæ;
Alternusque modò igne venit, modò lumine fulgor,
Et pariter noctem invisam tenebrasque repellit.
Ingeniosa tuo sic flamma laborat honori,
Consciaque admissi sceleris, quum principis ædes,
Et sacra Musarum voluit consumere templa;
Grande nefas eadem gestit, labemque piare,

Atque tuum obsequiis captat sibi mille favorem.
Jam scelere absolvi digna est veniamque meretur.
Flamma recens veteris delevit crimina flammæ.

Eidem epigramma.

Cur Plessæa novis collucent undique flammis
   Atria? cur mediâ lumina nocte micant?
Scilicet hæc nostro brevior lux fluxit amori:
   Producenda fuit tam pretiosa dies.

Aliter.

Occidere hunc solem citiùs Plessæa juventus
   Conqueritur, Caroli qui sibi festa refert.
Quid faciat? Votis solem nequit illa morari.
   Quid non possit amor, ingeniosus amor?
Producit lucem facibus vivisque lucernis,
   Continuatque, ipso vel sine sole, diem.

An. 1687.

Ad Josephum de Jouvency, rhetoricæ professorem in collegio Claromontano societatis Jesu; quum versus olim ab eo Cadomi editos ob expugnatum a Ludovico Magno trajectum ad Mosam, adolescens ejusdem auditor, capta arce Meliana, in lucem revocatos, magistro (ut par est credere) auctore, vel conscio, tanquam recentes ac suos Lutetiæ denuò publicasset.

Nam quasi ille novus, Juvence, nobis
Prodit tam similis tuî poeta,
Ut sis tam similis tuî nec ipse?
Quàm benè æmulus hìc refert magistrum!
Quàm bene ingenio puer sequaci
Se finxit docilis tuas ad artes!
Ut vestigia subsequi, comesque
Monstratum per iter vel ire tecum
Audax sustinet, et pari volatu

Tecum se quoque fert levem sub auras!
Ubertas eadem ingenîque vena;
Idem spiritus atque mentis ardor;
Carmen grande sonans, tamen modestum;
Verborum nitor elegans; stilusque
Simplex munditiis; nihil superbum,
Nil quod non sapiat manum magistram.
Quis sensus tibi, dic, precor, Juvence,
Quum versus relegis tui poetæ?
(Namque est ille puer tuus poeta.)
Laudas scilicet ordinemque, et artem,
Et vim carminis, elegantiasque:
Laudas; et tibi quam negas severus,
Non potes puero negare laudem.
Quin, modestia te licet pudorque,
Vestris ille quidem insolens poetis,
Æstimare tuum aut amare quidquam
Durâ lege vetet; tamen, Juvence,
Hîc te cogeris ipse amare in illo,
Hîc te cogeris æstimare in illo.
Ut qui se in liquido fidelis undæ
Contemplans speculo videt decorum
Grato errore et amabili tenetur,
Suspectusque sibi vel ipse veros
An vultus vaga reddat unda nescit,
An fallax oculos imago ludat:
Sic et tu, reor, ut vides poetam
Tuî tam similem ac velut gemellum,
Hæres nescius ipse sis an alter.
Certè talis eras, juventa quondam
Quum te in carmina mitteret, novumque
Pulchro accenderet igne te poetam;
Quum nostræ decus urbis invidendum*,
Illustrem Cadomo tibique famam
Scriptis assereres et ampliori

* Le poète fait parler dans sa pièce un citoyen de Caen.

Dignum principis urbium theatro
Per certamina docta, per laborum,
Per laudis genus omne te probares.
Ut nunc Hesperidum potens aquarum
Cedentes Padus arce Melianâ
Verbis acribus increpat Sabaudos;
Sic olim Mosa, te canente, turpem
Imbellis Batavi fugam increpabat,
Paulò at garrulior loquaciorque.
O te, amice, ter et quater beatum,
Annos qui jubeas redire lapsos,
Annos irreparabiles juventæ,
Et qui te videas senem renasci.
Quòd si ut carmine reddidit magistrum,
Sic et indole moribusque reddit;
Quàm dignus puer est coli atque amari!
Olli candida mens, aperta, simplex;
Non fastu malè turgida insolenti;
Mentiri indocilis, vel ipsum odorem
Aversata doli; nec erudita
Pravis artibus ambituve turpi
Auram gloriolæ levem aucupari,
Aut fucum facere alteri impudenter,
Palam et ludere vulgus imperitum.
O quàm vestra domus lubens alumnum
Talem allexerit! ut suos sodales
Hunc inter cupiat tenere! Jam nunc
Collegam tibi, qualis expetitus
Jamdudum licet anxio labore,
Quæsitusque diu atque ubique, nondum
In tanto potuit grege inveniri;
Collegam hunc tibi destinat poetam.
Tunc non stridulus obstrepet canoro
Olori male junctus anser; aut se
Pica lusciniæ loquax canenti
Adjunget comitem: sed ambo olores,
Ambo lusciniæ, melos suave

Jam miscebitis et suave carmen
Pari gutture consonoque, vocum
Ut discrimina nulla sentiantur.
O te, amice, ter et quater beatum,
Qui curâ vigili et labore fausto
Fingis tam similes tuî poetas;
Ut sis tam similis tuî, nec ipse!

Santolius pœnitens.

Rumpite perjurum, suspiria, rumpite pectus;
Vosque, o perpetuis, heu! mox damnanda tenebris
Lumina, sanguineos lacrymarum effundite rivos.
Deleri haud alio possunt scelera impia fletu.
Quò me præcipitem furor inconsultus adegit?
Arnaldi tumulo inscriptos defendere versus
Erubui, quos relligio mihi sancta fidesque,
Et pietas, et amor veri dictarat! inani
Hos ego sacrilegus vates formidine victus,
Ejuravi amens infando carmine! Non me
Conscia mens falsi, non inviolabile sacræ
Numen amicitiæ, et capitis reverentia cari,
Non potuit me fama pudorve inhibere furentem?
Et spiro sceleratus adhuc! non terra dehiscit
Sub pedibus, sævo nec fulminis igne peremptum
Tartareas adigit scelerum Deus ultor ad umbras!
Quanquam, heu! supplicium vel funere tristius ipso est,
Quæ nunc sollicitos inter mihi vita pavores
Ducitur. Æger, inops mentis, meque ipse tenere
Impatiens, furiis animum stimulatus acerbis,
Errabunda fero huc illuc vestigia, diris
Distorquens rabida ora modis; tamen usque fugacem
Persequitur scelus, et misero otia nulla relinquit.
Insuper, ipsa mihi noctuque diuque recursans
Exsomnem, pavidum, Arnaldi me terret imago.
Non ille horrifico squallens apparet amictu,

(Qualia post mortem dicunt simulacra videri)
Ora sepulcrali fœdatus pulvere, et ater
Assurgens; sed qualis erat, quum spiritus artus
Intùs agens regeret, vultuque habituque modesto
Lenis, adhuc retinens antiquum frontis honorem.
Canities veneranda seni, breve corpus, at ingens
Majestas, placido fulgentes lumine vibrans
Leniter in me oculos, scelus exprobrare videtur;
« Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem,
« Tune etiam infidus post funera prodis amicum? »
Hæc ille. At blandæ voces, et mitia linguæ
Verbera crudeli lacerant mihi vulnere pectus.

Sancte senex, pleno qui nunc de flumine verum
Illud idem, quod sic terris peregrinus amasti,
Ore avido bibis, atque odiorum oblivia potas;
Sancte senex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
Jamque recantato fias mihi carmine amicus.
Ecce pedes reus ante tuos sto supplice vultu,
Funereum collo funem, dextrâque tremente
Ardentem gestans, probrosa insignia, tædam.
Invito nuper calamo quos scribere mendax
Sustinui vates, ipso vel sanguine versus
Eluere en cupio. Vanis terroribus illos
Atque malâ fraude extorsit crudelis amicus.

Quem non ille dolis etenim potuisset eisdem
Induere in laqueos, quum formidabile Magni
Objiceret nomen Lodoici? Non ego dura
Exsilia, aut tristes obscuri carceris umbras,
Sævam aut pauperiem, mihi quæ, si vestra recusem
Jussa, minax tacito portendit epistola nutu;
Regalem ac timui, quamvis innoxius, iram.
Namque, fatebor enim, si credam hæc paucula regi
Carmina displicuisse, loquacibus ista poetis
Sit quanquam aspera lex, æterna silentia jurem,
Contentus tacitos virtuti exsolvere honores.

Sed quid ego hæc autem? Stultâ formidine ludor
Credulus. Arnaldum laudari carmine notro

Scilicet invideat Lodoix? Ea cura quietum
Sollicitet? Belli molem hanc dum sustinet unus,
Dum conjuratas meditatur frangere vires
Europæ, regum et violati Numinis ultor,
Grandiaque invicto secum sub pectore volvit,
Santolii nugas audit, vel curat, et istis
Lusibus augustum velit interponere nomen?
  Ergone privatas sacri sub nominis umbra
Placari indociles, usque exercebitis iras?
Nunquamne Arnaldum contra crudelia bella
Cessabunt? Rabies nunquam exsaturata quiescet?
Non satis exsilii duros tolerasse labores,
Obscuris malè tutum in sedibus, omnium egentem,
Et dulcem patriam et caros liquisse penates,
Blandaque amicorum consortia? Frigida numquid
Ossa viri, cineresque juvat violare sepultos?
Occiderit procul hinc: tellus aliena sepulcrum
Possideat; manes nunc saltem impune quiescant.
Te pacem, Lodoice, istam quoque Gallia poscit.

Repentir de Santeuil.

Traduction par M. Boivin le jeune.

  Soupirs, qui dans mon sein, retenus par la crainte,
Souffrez depuis long-temps une injuste contrainte,
Brisez ce cœur perfide; et vous, mes tristes yeux,
Pour laver la noirceur d'un forfait odieux,
Par deux ruisseaux de sang inondez mon visage.
O ciel! où m'a réduit une jalouse rage!
Des vers dignes de moi, nobles, harmonieux,
Ornaient du grand Arnauld le tombeau glorieux:
J'ai rougi d'avouer ma gloire et mon ouvrage!
Lâche, j'ai rétracté le pieux témoignage
Que la religion, la foi, la vérité
M'avaient dans un lieu saint elles-mêmes dicté!
Cœur ingrat, vil flatteur, sacrilége poète,
Misérable jouet d'une crainte indiscrète,

D'un si noble dessein j'ai pu me repentir,
Et ma bouche parjure a su me démentir?
Quoi! ni le souvenir d'une tête si chère,
Ni l'éclat d'un grand nom que la France révère,
Ni respect, ni devoir, ni pudeur, ni remords,
N'ont pu de ma fureur modérer les transports :
Malheureux! Et je vis, et je respire encore!
Le jour offre à mes yeux la clarté que j'abhorre;
Le ciel suspend ses coups; la terre, les enfers,
N'offrent point à mes pas leurs abymes ouverts?
Mais non; dans les horreurs dont ma faute est suivie
Le plus cruel trépas m'est plus doux que la vie.
Triste, sombre, inquiet, sans honte, sans raison,
Je fuis, j'erre, je cours de maison en maison;
Mes pas irrésolus, mes regards, mon visage,
De mon esprit troublé font une affreuse image :
Moi-même je me fuis; mais hélas! en tous lieux
La grandeur de mon crime est présente à mes yeux.
Dans ces cruels accès d'une fureur pressante,
L'ombre du grand Arnauld nuit et jour m'épouvante,
Non qu'il lance sur moi ces serpents, ces flambeaux,
Qu'une ombre menaçante apporte des tombeaux:
Il ne vient point souillé d'une horrible poussière;
Clair, serein, il paraît couronné de lumière;
Doux, tranquille, modeste, et grave sans fierté,
Petit de corps, mais grand par cette majesté
Qu'imprimait la vertu sur son front vénérable;
Ses yeux sont vifs, mais pleins d'une douceur aimable;
Il m'appelle, il s'approche, et poussant un soupir :
« Quoi, dit-il, quoi! Santeuil, as-tu pu me trahir?
« Je t'aimai, tu m'aimais, et ta bouche infidèle,
« Aujourd'hui désavoue une amitié si belle. »
A ces mots, jusqu'au cœur vivement pénétré,
De violents remords je me sens déchiré.
O toi, qui, libre enfin d'une pénible course,
Possèdes du vrai bien l'inépuisable source,
Qui dans un saint repos à jamais rétabli,

Des haines d'ici-bas bois l'éternel oubli,
Cher Arnauld, prends pitié de ma douleur mortelle,
Vois mes pleurs, laisse agir ta bonté paternelle.
Criminel à tes pieds humblement prosterné,
De haine et de risée objet infortuné,
Honteux, chargé de fers, je viens, triste victime,
M'offrir au châtiment qu'a mérité mon crime.
Par mon sang, s'il le faut, je suis prêt d'effacer
Les vers que malgré moi ma main osa tracer,
Quand mon perfide ami, par un lâche artifice,
Me força d'obéir à son cruel caprice.
Dans ses piéges trompeurs, hélas! je suis tombé;
Mais tout autre que moi n'eût-il pas succombé?
Le seul nom de Louis ébranlant ma constance,
De mon cœur alarmé força la résistance.
En vain sur le papier versant un noir poison,
L'imposteur me parla d'exil et de prison.
Je n'ai craint ni les fers, ni l'affreuse indigence,
Ni le triste appareil d'une fière vengeance;
Mais enfin il offrit à mes yeux éblouis
L'autorité suprême et le nom de Louis;
Je frémis, je tremblai; car enfin je l'avoue,
Si ces vers que j'ai faits et qu'aujourd'hui je loue
Par un sens odieux déplaisent à mon roi,
D'un silence éternel je m'impose la loi;
Loi dure, loi cruelle, aux malheureux qu'inspire
L'importune fureur de parler et d'écrire.
A cette loi jamais on ne m'a vu soumis;
Cependant, s'il le faut, je cède, j'obéis.
Content si Jouvency permet à mon silence
D'honorer le savoir, la vertu, l'innocence;
De rendre au grand Arnauld un hommage caché,
Qui jamais par Bouhours ne me soit reproché.
Mais pourquoi m'effrayer par de vaines chimères?
Insensé, connais mieux un roi que tu révères!
De soins dignes de lui sans relâche occupé,
Vengeur d'un diadème et d'un trône usurpé,

De cent princes unis démêlant les intrigues,
Renversant leurs projets, déconcertant leurs ligues,
Lorsque son bras, fatal à la rébellion,
Soutient les droits sacrés de la religion,
La louange d'Arnauld lui ferait-elle ombrage?
Voudrait-il de mes vers lui ravir le suffrage?
Nos vains amusements peuvent-ils le blesser?
Et ses yeux sur Santeuil daignent-ils s'abaisser?
Quoi! cruels, abusant d'un pouvoir redoutable,
Armant d'un nom sacré votre haine implacable,
Vous livrez l'innocence à d'éternels combats;
Vous poursuivez le juste au-delà du trépas!
Votre ame par sa mort n'est donc pas attendrie!
Hélas! loin du doux sein de sa chère patrie,
A ses tristes amis pour jamais arraché,
Dans un obscur séjour, solitaire, caché,
Il est mort: cependant sur ses cendres éteintes
Votre haine ose encore imprimer ses atteintes!
Et! n'est-ce pas assez qu'un destin envieux
Nous ait ravi d'Arnauld les restes précieux?
Souffrez enfin, souffrez que son ombre tranquille
Dans le sein du tombeau trouve un heureux asyle:
Louis, c'est à toi seul de combler nos souhaits,
Aux vœux de l'univers donne aussi cette paix.

EPIGRAMMATA.

Erudito et eleganti viro amico suo Natali Bosquillon, quum ab eo mortis imaginem in xenia accepisset.

EPIGRAMMA.

Ante oculos semper teque et tua munera habebo:
Nil dare tu melius, nil Deus ipse potest.
O utinam mihi sic mors vera arrideat olim,
Ut nunc missa a te mortis imago placet!

C. Rollin. P. R. Jan. 1693.

Docto et eleganti viro N. Bosquillon, quum ei cereos funes in xenia mitteret.

EPIGRAMMA.

Mores cera tuos niveo candore, Menalca,
  Exprimit : accende hanc, exprimet ingenium.

C. Rollin R. eloquentiæ P. Jan. 1694.

Clarissimo viro N. Bosquillon, quum, post acceptum ab eo Decalogum, christianas ei preces mitteret.

XENIA.

Tu mihi divinam misisti in munera legem :
  Ast ego mitto tibi, dulcis amice, preces.
Quid lex nempe juvet precibus sine? Numine fretus
  Possum cuncta, meis viribus ipse nihil.

C. Rollin, rector Academiæ Parisiensis. Jan. 1695.

Ad venustulum et elegantulum et peramabilem Pelteriolum, quum ei tanquam futuro quondam senatûs principi cereum mitteret.

Incipe, parve puer, dono cognoscere matrem,
  Venturique istud pignus honoris habe.
Talia supremi queis sedes prima senatûs
  Contigerit, soleo munera ferre viris.
Te manet hæc sedes : summum Themis ipsa tribunal
  (Vera cano) patri destinat, inde tibi.
Cura sit interea ludo tibi fingere corpus :
  Mox animum pulchris artibus ipsa colam.

Academia Parisiensis primogenita
regum filia. 31 jan. 1695.

IMITATION.

Au flambeau que je mets dans ta main enfantine
Reconnais qui je suis, mortel chéri des dieux:
C'est ta mère qui t'offre un gage précieux
Des sublimes honneurs que le ciel te destine.
Tel est le don sacré que je fais à celui
Qui tient le premier rang dans notre aréopage:
Ainsi ton père un jour recevra cet hommage,
Que bientôt je viendrai te rendre comme à lui.
Passe donc dans les jeux ces premières journées;
Crois-moi, le plaisir seul sur ton âge a des droits,
Et Minerve assez tôt t'apprendra par ma voix
A remplir dignement tes grandes destinées.

Par feu M. de Gennes,
avocat au parlement.

Clarissimo et amantissimo amico N. Bosquillon, quum ei Novum Testamentum in xenia mitteret.

EPIGRAMMA.

Vota tui pro te si vis agnoscere amici,
Divinum hunc aperi, quem tibi mitto, librum.
Non hic delicias, nec opes famamve; perennis
Vitæ at promittit tempora, datque liber.

C. Rollin, rector. Jan. 1686.

IMITATION.

Sur ce livre divin si tu jettes les yeux,
De ton ami pour toi tu connaîtras les vœux.
Le charme des plaisirs, l'éclat de la couronne
Promettent le bonheur, et ce livre le donne.

Par M. A. Bar.

Clarissimo viro N. Bosquillon, quum ipsi in xenia mitteret libellum de christianæ mortis Felicitate.

EPIGRAMMA.

Quæ tibi præripuit caram mors dura sororem,
Ecce venit lacrymas tergere, amice, tuas.
Quam pius amissam pergis lugere, beatam
Vivere nunc, parvus te docet iste liber.

C. ROLLIN. R. E. P. Jan. 1697.

Doctissimo viro N. Bosquillon, quum ei cultellum in xenia mitteret.

Ætna hæc, non Pindus tibi mittit munera : morem
Cyclopes Musis præripuere suum.
Translatum Ætnæis me Pindi in culmina ab antris,
Hic te, si nescis, culter, amice, docet.

C. ROLLIN. Jan. 1698.

Erudito viro N. Bosquillon, quum ei in xenia mitteret pias animadversiones R. P. Q.... in vitam Sancti Augustini.

Gymnasiarcha solet pueris donare libellos,
Virtutis quæ sint præmia et ingenii.
Sint tibi doctrinâ simul et pietate magistro
Primitiæ nostri muneris iste liber.
Quî pergas sapiensque, piusque et doctus haberi,
Hoc Augustinus te docet ipse libro.
Discipulum talis nisi te pudet esse magistri,
Accipias parvum hoc munus, amice, libens.

C. Rollin, recens designatus collegii
Prellæo-Bellovaci gymnasiarcha.
Jan. 1699.

Clarissimo viro N. Bosquillon, quum ei sculptas aliquot illustrium virorum imagines in xenia mitteret.

Sculptæ nobilium tabulæ, quas mitto, virorum
Transeat ut mundi vana figura, docent.
Quid jam sunt vel erunt hæc grandia nomina? Pulvis.
Unum, si sapimus, fas coluisse Deum.

C. Rollin, gymnasiarcha collegii
Dormano-Bellovaci. Jan. 1700.

Inscription de la fontaine de Fleury, terre de M. d'Argouges.

Dives aquæ, mox pauper, aquis hinc rursùs abundans,
Sperare adversis didici, metuisse secundis;
Atque aliam cuncta undè fluunt agnoscere fontem.

C. Rollin.

IMITATION.

Abondante d'abord, je fus dans l'iudigence;
Je retrouve à présent ma première abondance.
Espérons dans les maux, craignons dans le bonheur,
Et des biens d'ici-bas remontons à l'auteur.

Par feu M. D'Aguesseau l'aîné,
conseiller-d'état.

Nous sommes redevables de cette inscription et de son imitation à M. d'Argouges, conseiller-d'état. On peut voir dans les notes ci-dessus les obligations qu'avait M. Rollin à cette famille illustre, si féconde en grands magistrats.

Inscription de la fontaine de Coulanges-la-Vineuse, attribuée à M. Rollin.

Hìc Bacchum et Lympham conjunxit fœdere certo
Connubialis amor. Tu semper utrumque marita.

IMITATION.

Un hymen fortuné sur ces riches coteaux
Unit le dieu du vin à la nymphe des eaux.
Tranquilles habitants de ce séjour aimable,
Ne séparez jamais ces deux divinités,
Et que toujours Bacchus sur votre table
Ait son épouse à ses côtés.

Par M. Moreau, premier conseiller
de M. le comte de Provence.

In effigiem D. Duguet.

Grande olli ingenium, vis fandi blanda, profundum
Doctrinæ flumen, mens pietate flagrans.
Lux fuit ille sui, tenebris licèt abditus, ævi;
Anxia consiliis corda levare potens;
Altos Scripturæ solers devolvere sensus;
Christum apprimè sciens, divitiasque crucis.
Quid non pro vero ad summam tulit usque senectam?
Esto robur ei perfugiumque, Deus.

C. Rollin.

EPITAPHIA.

Épitaphe de Santeuil.

Quem Superi præconem, habuit quem sancta poetam
Religio, latet hoc marmore Santolius.
Ille etiam heroas, fontesque, et flumina, et hortos
Dixerat; at cineres quid juvat iste labor?
Fama hominum merces sit versibus æqua profanis :
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Obiit anno Domini MDCXCVII, Nonis Aug. ætatis LXVI.

Cette épitaphe était sous le cloître de l'abbaye de St-Victor.

Épitaphe de M. Claude Le Pelletier.

D. O. M.

HIC JACET

CLAUD. LE PELLETIER

Regni administer.
Vir clarus gestis honoribus;
Clarior spretis et relictis.
In quarta inquisitionum classe Senator
Primùm, deinde Præses, complures
Annos jus sanctè dixit.
Præfectus urbi, præclaris operibus
Lutetiam auxit et ornavit.
Factus inde Consistorianus Comes, ad
Restituenda jurisprudentiæ studia
Operam et authoritatem feliciter contulit.
Mox ad Ærarii Regnique administrationem
Vocatus,
Et titulo Præsidis Infulati auctus,
Inter summas dignitates veterem modestiam,
Inter lucri contagia nobilem pecuniæ
Abstinentiam, retinuit.
Adhuc integer animo, florensque gratiâ, sed
Meliora meditans, Ærarii curam
Lubentiùs abjecit quàm susceperat.
Tandem aulâ sponte ac cupidè cessit, ut Deo
Ac sibi liberiùs vacaret.
Otium dulce nec inglorium inter selectos
Amicos in sacrarum litterarum meditatione
Ac pietatis officiis consumpsit.
Patriæ tamen et principis semper memor,
Utrique ad exitum percarus,
Viribus paulatim deficientibus,

Octogenario major obiit,
An. M DCCXI, die decimâ Augusti.
Lud. L. Pelletier filius, senatûs princeps,
Cæterique superstites liberi,
Optimo parenti mœrentes
Posuere.

Cette épitaphe est dans la chapelle de la famille de MM. Le Pelletier à St.-Gervais.

Épitaphe de l'abbé Du Pin.

Hîc jacet
Ludovicus Ellies du Pin
Sacræ Theologiæ Parisiensis Doctor.
Veritatis cultor et indagator non otiosus,
Vetera Ecclesiæ monumenta
Indefesso labore illustravit;
Regni jura
Et Ecclesiæ Gallicanæ libertates
Acriter non minùs quàm eruditè propugnavit.
Immensæ in omni genere lectionis et doctrinæ
Laude conspicuus;
Idemque animo miti ac modesto,
Nihil, in omni vita, visus est oblivisci,
Præter injurias.
Ecclesiæ munitus sacramentis
Obiit sexto Junii, anno R. S. H.
M DCC XIX, ætatis verò LXII.

Cette épitaphe est sous les charniers de l'église de S. Severin

Épitaphe de Pierre Hecquet *.

D. O. M.

Piæ memoriæ Petri Hecquet, presbyteri, canonici regalis ecclesiæ sancti Wulfrani.

Ille quæcumque mundus offerre potuisset lucra, propter Christum arbitratus detrimenta, uni æternæ saluti acquirendæ totus incubuit. Anno 1698 inter hujus ecclesiæ canonicos ascitus, amantissimo fratri, ejusdem ecclesiæ decano, socium se et adjutorem in bonis operibus adjunxit, earumdem æmulatione virtutum verè germanus et frater. Clericos salubribus documentis, laicos prudenti consilio, pauperes opportunis auxiliis, omnes efficaci morum exemplo ad pietatem excitabat. Acri desiderio flagrans sibi uni et Deo vivendi, meditatus est non semel, ruptis furtim vinculis, proripere se in solitudinis latebras; præsertim quum vacans, mortuo fratre, decanatûs dignitas ipsi immineret : quam invito sibi concessam constanter recusavit. Nondum assecutus ann. ætatis 52, sed jam cœlo maturus, obiit die 30 decemb. 1722.

Requiescat in pace.

TRADUCTION.

A LA GLOIRE DE DIEU,

Et à la pieuse mémoire de messire Pierre Hecquet, chanoine de l'église royale de S. Wulfran.

L'amour de Jésus-Christ lui ayant fait regarder tous les avantages que le monde eût pu lui offrir comme de véritables pertes,

* *Extrait de la vie de M. Hecquet, par M. Le Fevre de Saint-Marc, placée à la tête du livre intitulé :* Médecine des Pauvres.

En parlant, au commencement de cette Vie, de MM. Hecquet, l'un doyen et l'autre chanoine de l'église royale de S. Wulfran d'Abbeville, je n'ai point fait mention des épitaphes que leur frère le médecin fit mettre sur leur sépulture. Mais elles sont trop bien faites, pour ne pas les donner au public. Pourrait-on me pardonner de les avoir supprimées, quand on saurait qu'elles sont de M. Rollin? Il est aussi l'auteur de la traduction. M. Hecquet les fit imprimer dans le temps sur des feuilles volantes.

il fit toute son occupation de la seule affaire de son salut éternel. Pourvu d'un canonicat de cette église en 1698, il devint le compagnon et le coadjuteur de son frère, doyen de la même église, dans ses bonnes œuvres, et il se montra vraiment son frère par l'émulation des mêmes vertus. Il excita à la piété les ecclésiastiques par ses instructions salutaires, les laïcs par ses sages conseils, les pauvres par les secours qui convenaient à leurs besoins, et tous par l'exemple, plus efficace que la parole, d'une conduite toujours édifiante. Brûlant d'un désir ardent de vivre pour lui seul et pour Dieu, il médita plus d'une fois de rompre en secret tous ses liens, et de se cacher dans une solitude; lors surtout qu'il vit qu'on jetait les yeux sur lui pour remplir la dignité de doyen, vacante par la mort de son frère. Elle lui fut cependant conférée malgré lui; mais il refusa constamment de l'accepter. N'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante-deux ans, mais déja mûr pour le ciel, il mourut le 30 décembre 1722.

Qu'il repose en paix.

Épitaphe d'Antoine Hecquet.

D. O. M.

Piæ memoriæ Antonii Hecquet, presbyteri, regalis ecclesiæ sancti Wulfrani decani.

Summâ fuit ingenii perspicacitate, et multiplicis doctrinæ copiâ clarus, humilitate et modestiâ clarior. Edoctus apprimè linguas græcam et hebraicam, omnique vitâ in scripturæ sacræ et SS. Patrum studio versatus, scientiam quæ inflat pro nihilo habuit, unius æmulator caritatis quæ ædificat. Illius zelo incensus, complures annos instituendæ ad pietatem et fidem christianæ juventuti impendit, nihil aliud quàm prodesse et latere quærens. Factus inde hujus ecclesiæ canonicus anno 1688, et decem post annis decanus, nihil ex innato sibi pueros erudiendi studio remittens, juvenes clericos vel per se, vel per alios diligenter curavit sacris præsertim litteris imbui, quas ipse ab infantia edoctus semper in deliciis habuit, tanquam maximum præsentis exilii solatium. Summam in tractandis negotiis soler-

tiam et fidem condiebat singularis integritas morum, animi candor, vitæ simplicitas. Hujus ecclesiæ cui se totum devoverat jurium tutor, patrimonii defensor, legum et consuetudinum custos acerrimus, nunquam hanc destitit, velut sponsam, Dei æmulatione æmulari. Ægrotationibus fere continuis nihilò factus est segnior ad solita studii et pietatis munia, nec ullâ dolorum acerbitate dimoveri unquam potuit ab assueta animi lenitate et patientia. Assiduo mortis conspectu magis ac magis in dies inflammatus ad spem et desiderium beatæ immortalitatis, tandem feliciter obdormivit in Domino, die Julii 12 anno 1718, nondum expleto ætatis anno 59.

Requiescat in pace.

TRADUCTION.

A LA GLOIRE DE DIEU,

Et à la pieuse mémoire de messire Antoine Hecquet, prêtre, doyen de l'église royale de S. Wulfran.

Il s'acquit une estime générale par la pénétration de son esprit et par son érudition en plusieurs genres de doctrine, et encore plus par son humilité et par sa modestie. Ayant appris parfaitement les langues grecque et hébraïque, et s'étant appliqué pendant toute sa vie à l'étude de l'Écriture et des SS. Pères, il méprisa la science, qui enfle, et il n'estima que la charité seule, qui édifie. Animé du zèle qu'elle inspire, il s'occupa pendant plusieurs années à instruire la jeunesse dans la piété et dans la foi chrétienne, ne cherchant qu'à être utile et à demeurer caché. Devenu chanoine en 1688, et dix ans après doyen de cette église, il ne discontinua point de suivre l'inclination naturelle qu'il avait pour l'instruction des enfants: il eut le même soin d'instruire, par lui-même ou par les autres, les jeunes clercs, surtout dans la science des saintes écritures, dont il avait été nourri lui-même dès son enfance, et qui, étant la plus grande consolation de notre exil, firent toujours ses plus chères délices. Il avait pour le maniement des affaires une habileté supérieure

et une fidélité incorruptible; et il joignit à ces qualités une intégrité de mœurs, une candeur d'ame, et une aimable simplicité de vie, qui faisaient son caractère particulier. Protecteur vigilant des droits de cette église à laquelle il s'était dévoué tout entier, défenseur de son patrimoine, et conservateur de ses lois et de ses usages, il ne cessa jamais d'avoir pour elle, comme pour une épouse, un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu. Les infirmités presque continuelles dont il fut attaqué ne diminuèrent rien de son assiduité à l'étude et aux exercices de piété auxquels il s'était accoutumé; et la violence des douleurs qu'il souffrait souvent ne put jamais altérer la douceur d'esprit et la patience qui lui étaient comme naturelles : mais la vue de la mort, qu'il avait toujours présente, ayant rendu en lui de jour en jour plus ardente l'espérance et le désir de la bienheureuse immortalité, il s'endormit enfin heureusement dans le Seigneur, le douzième de l'année 1718, n'ayant pas encore achevé la cinquante-neuvième année de son âge.

Qu'il repose en paix.

Epitaphe de M. Hecquet le médecin *.

Hìc jacet
Philippus Hecquet, doctor regens
In Facultate Medicinæ Parisiensi,
Natus apud Abbatis Villam, an. Chr. 1661, die 11 febr.
Piè ac diligenter a parentibus educatus,
Totum se medicæ artis studio dedit.
Eam primùm,
Doctor in Facultate Remensi factus,
In patria exercuit.
Mox accensus desiderio doctrinæ amplioris
Parisios venit.

* *Extrait de la vie de M. Hecquet, par M. de Saint-Marc.*

Le sieur de Lacherie (domestique de M. Hecquet), pour laisser un monument de sa reconnaissance, fit mettre quelque temps après sur la sépulture de M. Hecquet cette épitaphe composée par le célèbre Rollin.

Ibi studium medicum cum insigni laude emensus,
Nobiliorem doctoris gradum adeptus est.
Evocatus in Regii-Portûs solitudinem
Ut illustri fœminæ opem medicam præberet,
Intùs, foris, ægrotantes
Per annos quatuor assiduâ et felici operâ curavit.
Exinde, doctrinâ et pietate, non opibus auctior
Parisios rediit.
Quantum pertinaci labore et longo medicinæ usu profecerit
Testantur plena medicæ eruditionis opera quæ elucubravit.
Decanus suæ Facultatis anno 1712 electus,
Re diu et maturè cum selectis doctoribus perpensâ,
Saluberrimum Medicinæ Codicem instituit.
An. 1727, ingressus in hanc Carmelitarum domum,
Quam, ut medicus, per annos 32 jam rexerat,
Reliquum vitæ tempus
In oratione, jejunio, et continua mortis meditatione,
Vini carnisque abstinens, transegit.
Pauperes ægrotos, a quibus nunquam non consulebatur,
Pluribus membris e diutino morbo captus,
At idem animo, et mente integer ac valens,
Pecuniâ et consilio usque adjuvit.
Tandem, penè pauper ipse, cœlebs obdormivit in domino,

An. ætatis suæ 76, Chr. 1737, die aprilis XI.

TRADUCTION.

Ici repose Philippe Hecquet, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il naquit à Abbeville le 11 de février 1661, et fut élevé par ses parents avec soin et dans la piété. La médecine fut son étude. Il s'y livra tout entier, et l'exerça d'abord dans sa patrie, après avoir pris le degré de docteur dans la Faculté de Rheims. Dans la suite, enflammé du désir de se rendre plus habile dans son art, il vint à Paris. Il y remplit son cours de médecine avec beaucoup de distinction, et fut revêtu d'un plus noble titre de docteur. Appelé dans la solitude de

Port-Royal pour prendre soin de la santé d'une illustre demoiselle*, il y secourut pendant quatre ans, avec autant de succès que d'assiduité, les malades du dedans et du dehors. Il revint ensuite apporter à Paris, non plus de richesses, mais plus de science et de piété. Ses ouvrages, si remplis d'érudition médicinale, sont des témoignages de la grande habileté qu'il avait acquise par un travail opiniâtre et par une longue expérience. En 1712, il fut élu doyen de sa Faculté. Ce fut alors qu'après un long et mûr examen il commença, avec un nombre de docteurs qu'elle avait choisis, à dresser un excellent Code de Pharmacie. L'an 1727, il se retira dans cette maison des Carmélites qu'il avait déja gouvernée pendant trente-deux ans, en qualité de médecin, et passa le reste de sa vie dans la prière, dans la pratique du jeûne, et dans la méditation continuelle de la mort, auxquelles il joignit l'abstinence du vin et de la viande. Privé par les suites d'une ancienne infirmité de plusieurs de ses membres, mais sain d'esprit et conservant toute la vigueur des facultés de son ame, il aida jusqu'à la fin de ses conseils et de ses aumônes les pauvres qui venaient sans cesse le consulter sur leurs maladies. Enfin, après avoir vécu dans le célibat, et s'être rendu lui-même presque pauvre, il s'endormit dans le Seigneur, le 11 d'avril 1737, étant âgé de soixante-seize ans.

MISCELLANEA

AD C. ROLLINUM PERTINENTIA.

Ad Cl. Pelleterium, regni administrum, in villa sua rusticantem, Santolius Victorinus se ab eo relictum fuisse queritur **.

Lugete valles, flete solitudines;
Turbate vestris questibus silentia;

* Mademoiselle de Vertus.

** Claude Le Pelletier, ministre d'État, avait mené à sa terre de Ville-Neuve MM. Rollin et Hersan, personnages d'un grand mérite. M. de Santeuil, dans ces vers, se plaint de n'être point de la compagnie, et de n'être plus dans la même faveur qu'auparavant.

Tiré du tome second des œuvres de Santeuil.

Et canere doctæ, nata gens sylvis, aves,
Lamenta flebilesque voces rumpite;
Tractuque longo consitæ vos arbores,
Errante fluctu quas rigat præterfluens,
Intrare quando gestit urbem, Sequana,
Siccos, inertes, frondibus nudos suis
Porrigite ramos, et feraces vitibus
Valete colles, et meo quæ non semel
Cantu sonastis læta quondam littora,
Jam destituta amabili solatio,
Ululate, gemite, flete vos et plangite:
Non audietis ampliùs Santolium.
Nostris Camœnis qui favebat optimus,
Jam nunc sinister vix meas nugas amat
Rei minister gallicæ Pelterius.
Hic ille positis dum vacat negotiis,
Suique ruris blanda captans otia,
Legit poetas; me legebat, et meos
Ad astra versus efferebat approbans,
Præfectus urbi, litteris quos aureis
Sculpsit legendos, urbis in magnum decus.
Mihi inde nomen. Nam latini carminis
Vim sentit, interdum scit etiam et scribere.
Si rusticatur, rusticantur et simul
Comites Camœnæ. Quas amavit vel puer
Et juvenis artes, vir, senex, non deseret.
Unde ergò mentis tam subita mutatio?
Rolline, gentis amplc litterariæ
Dominator, aditus nempe solus occupas;
Solus latinè scribis et solus sapis,
Placere scriptis non tibi foret satis
Si non placeres candidis et moribus;
Utrumque paucis dî dedêre vatibus.
Vetus poeta, danda si dictis fides,
Enervis, et iners desipit Santolius.
Lyram ille senior tractat imbelli manu,
Inflare nec par pulmo jam valet tubam.

Hoc est olorum, triste quos senium premit,
Fato sub ipso dulciùs ut illi canant.
Senibus poetis non idem illud contigit.
Hebescit animus, dum ligatus frigore
Sanguis furorem mentis insanæ tulit;
Si docta scripsi, doctus hæc scripsit furor.
Ita est, amice, fuimus, et meæ miser
Famæ superstes vivo : pars melior meî
Interiit animus, factus ipse fabula.
Severa leges, transgredi quas non licet,
Natura fixit, tempus est rebus suum.
Non semper annus floret, et gelu potens
Hiems sub altis nivibus æstatem ligat.
Non se reperit, et horret, et sese stupet
Hirsuta tellus, læta vernis solibus
Quæ flore nuper se coronabat suo.
Tibi relinquo, dedecet me jam senem,
Apollinarem, quâ superbis, lauream.
Fretus juventâ, montis advolans jugum,
Quas non poetis arbiter leges dabis?
Quis plectra? quis tubam, et chelym vellet manu?
Rolline, gentis ample litterariæ
Dominator, imples justiùs meas vices.
Me depulisti. Fruere. Num vacat mihi
Locus secundo? Non. Prohibet Hersannius.
Lugete valles, flete solitudines.

Ad Carolum Rollinum, Academiæ Parisiensis amplissimum rectorem, appendix ad præcedentem querimoniam.

Quod, Rolline, tibi concessos nuper honores
Æmulus invideam, tollis ad astra caput.
Hanc ego crediderim, tua fecit maxima virtus
Invidiam, meritis nascitur illa tuis.
Tu mihi, quàm meliùs, dum regum e sanguine princeps
Condæus pluris me facit, invideas.

Claudius Le Pelletier Carolo Rollin rectori amplissimo S. P. D.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum silvæ super his foret; auctius atque
Dî melius fecere : Bene est; nihil amplius oro,
Vivere naturæ si convenienter oportet.
Novistine locum potiorem rure beato?
Est ubi plus tepeant hiemes, ubi gratior aura
Leniat et rabiem Cancri, et momenta Leonis;
Est ubi depellat somnos minùs invida cura :
Ambitione procul jucunda hîc otia regnant,
Et secura quies, et nescia fallere vita.
Ergo ubi me in campos, et in hortũm ex urbe removi,
Cuncta placent: vivo, et regno; me gloria ruris
Sola manet, pingues hortos et cura colendi.
Lætus ego, et cultor mihi me reddentis agelli;
Certamus spinas animo ne ego fortius, an tu
Evellas agro. Contractum hîc explico frontem :
Hîc mihi terrarum ridet super angulus omnes,
Hîc mihi vere novo melius lucescere soles
Dum jucundus odor variis de floribus halat.
Venerunt rosæ: proh! dives veris amœni
Ingenium; una dies ostendit spicula florum,
Altera pyramidas nodo majore tumentes,
Tertia jam calathos, totum lux quarta peregit
Veris opus. Pereunt hodie, nisi manè leguntur.
Jam nemus et fontes, et me vocat umbra supinis
Intexta arboribus, quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice ad tartara tendunt.
Avia dum resonant avibus virgulta canoris,
Illic populeâ mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.

Hinc salientis aquæ sonitus, hinc ductilis undæ
Per pronum trepidans leni cum murmure rivus,
Invitant somnos; viridi hinc in gramine ripæ,
Custodes ovium silvestria carmina dicunt.
Hic ros in tenera pecori gratissimus herba est,
Et quantum longis carpunt armenta diebus,
Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponit.
Hìc piscem tremulâ salientem ducere setâ,
Hìc timidum leporem juvat acri urgere canum vi.
Si properas anni fidæ spem credere terræ,
Imprimis venerare Deum, ne crastina fallat
Hora, aut insidiis noctis capiare serenæ,
Pinguia ne siccis urantur semina glebis,
Invida purpureos urat ne bruma racemos,
Sentiat aut nascens surgentes pampinus Austros:
Sed tibi spem segetis tellus fœcunda rependat,
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbor
Induerit, totidem autumno matura reponat,
Curvatos onerans pomorum pondere ramos.
Hinc tempestates dubio prædicere cœlo,
Hinc aptum messisque diem, tempusque serendi,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat, aut falsum quod menstrua luna monebit?
Nunc cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
Nunc aliquâ præter solitum dulcedine lætæ
Sub foliis strepitant volucres, revocantque serenum.
Haud equidem credo quia sit divinitùs illis
Ingenium, et rerum fato prudentia major.
Sic venturæ hiemis memores æstate laborem
Experiuntur apes, dudum quæsita reponunt;
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus,
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis!
Sic genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs magnis sub legibus auctæ;
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere.

Jàm repetenda domus, longos quæ prospicit agros.
Mensa juvat frugi, dapibusque oneratur inemptis :
Interea pendent dulces circum oscula nati.
Sermo oritur lectos convivas inter; utrumne
Divitiis homines an sint virtute beati :
Quâ ratione queant traducere leniter ævum,
Ne pavor, et rerum mediocriter utilium spes,
Et ne semper inops agitet vexetque cupido:
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum,
Quid purè tranquillet; honos an dulce lucellum.
Sed mox tempus adest molli se credere lecto
Quod reficit vires, et corda oblita laborum.
O! fortunatos nimium sua si bona nôrint
Agricolas! Dulcis redit his labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
Non amet hanc vitam, quisquis me non amat, opto;
Me constare mihi scis, et discedere tristem,
Quandocumque trahunt invisa negotia in urbem,
Regnat ubi ambitio, curarumque agmina centum
Per caput et circum saliunt latus. At fugit, eheu!
Nobis, interea fugit irreparabile tempus;
Perditur hæc inter miseros lux, non sine votis.
O Rus! quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.
Jam mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi graviter id quod
Æque pauperibus prodest, locupletibus æque ;
Æque neglectum pueris, senibusque nocebit.
Dudùm fortunæ stat responsare superbæ
Liberum et erectum, de te nihil amplius opto.
Si neque majorem feci ratione malâ rem,
Nec sum facturus vitio culpâve minorem,
Sit mihi quod nunc est etiam minus, ut mihi vivam
Sanus, nec fluitem dubiæ spe credulus auræ,
Et mihi res, non me rebus submittere coner.
Quisquis pauperiem veritus potiore metallis

Libertate caret, dominum vehat improbus, atque
Serviat æternum, qui parvo nesciat uti.
Hæc tibi dictabam, Rolline, in rure beato,
Excepto quod non simul esses, cætera lætus.

A Villeneuve, le 10 septembre 1695.

*Lettre de M. Guérin à M. Rollin *.*

De Saint-Germain, le 12 septembre 1700.

Surpris de ne point voir ta réponse attendue,
Je t'écris, cher Rollin, pour la seconde fois
Du fond ténébreux de nos bois
Dans la route la moins connue.
Là souvent le matin, pendant que les yeux clos
L'un et l'autre Vendeuil repose,
Et que de ses plus doux pavots
Un charmant sommeil les arrose,
Sous de tendres ormeaux je goûte seul le frais;
Et j'y viens d'arriver exprès
Pour te tracer d'une main nonchalante
Ces faibles vers qu'une Muse indolente,
Et qui même en ces bois ne veut pas m'écouter,
A peine a daigné me dicter.
Tire-moi donc d'inquiétude,
Et m'apprends qui te peut si long-temps empêcher
De m'écrire? le temps te semble-t-il si cher?
Quoi! d'une opiniâtre étude
De si beaux jours encor ne t'ont point arraché?
Sur Plutarque peut-être à toute heure attaché,
Tu ne peux un moment en détourner la vue;
Ou bien tu prends plaisir, en lisant Xénophon,
A suivre de Cyrus la noble ambition,

* Feu M. Guérin a été professeur au collége de Beauvais, et est connu par la traduction qu'il a donnée de Tite-Live.

Sa valeur et sa retenue.
Peut-être aussi que dans Beauvais,
Laissant du Principal le sévère équipage,
Tu jouis d'une douce paix
Chez un dévot heureux et sage.
Non loin du fortuné rivage
Que la Seine mouille en passant,
Éclate sur un doux penchant
Un palais dont l'aspect riant et magnifique
Attire long-temps les regards
Des voyageurs qui sont épars
Le long du séjour aquatique.
C'est là que du collége oubliant tous les maux
Tu voles toutes les années,
Lorsque, sans soins et sans travaux,
Tu peux compter quelques journées.
Dans ces jardins délicieux,
L'utile joint à l'agréable,
Pour charmer le goût et les yeux,
Se livrent un combat aimable.
Des fruits les plus brillants ils sont toujours ornés:
Pomone à pleines mains y répand ses largesses,
Et la jalouse Flore y répand des richesses
Dont ils sont toujours couronnés.
Tantôt sur une molle arène,
Où l'onde en gazouillant roule sur le gravier,
Pieusement on se *pourmène*
Avec le prudent Pelletier.
Là, l'onde en jaillissant sait attirer la vue
Par ses efforts impétueux,
Et l'œil au milieu de la nue
Suit à peine un sillon humide et lumineux.
Cependant animé de l'ardeur la plus vive,
Je brave du soleil les redoutables feux,
Et suis, foulant à peine un sillon raboteux,
D'un animal craintif la trace fugitive.
Trop heureux quand le soir recru, fatigué, las,

Revenant quand Phébus retire sa lumière,
Tout couvert de sueur, de sang et de poussière,
D'un butin glorieux je puis charger mon bras!
Mais à notre sujet revenons, je te prie.
Ma Muse est lasse et veut finir.
Tu sais que de voir ma patrie
Je sens un extrême désir:
Mais avant de partir il est bon que je sache
De mon destin douteux ce qu'on a résolu;
Si Lorey, si Magniez ont à la fin conclu.
Car s'il faut qu'au collier cette année on m'attache,
Et si, dès que luira ce jour, ce jour fatal
Qui cause aux écoliers une frayeur mortelle,
Un devoir importun à Paris me rappelle;
Adieu, parents, adieu, pays natal;
Il me faudra tromper une si douce envie,
Aimables lieux où je reçus la vie,
Pour vous revoir mes soins deviendront superflus!
Si je meurs dès cet an, je ne vous verrai plus!

J'attends votre réponse là-dessus, et suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Guérin.

*Ad Carolum Rollinum, de morte Caroli Hæredis**.

ELEGIA.

Usque nigro mihi lux signabitur ista lapillo;
Semper erit nobis ista nefasta dies,
Quâ fidus nostris cessit Rollinus ab oris,
Quâ socius sævo est mersus in amne meus.
Abstulit illa duos mihi lux nimis invida amicos,
Hâc me dilecti deseruere duo.
Ergo Hæres quâ luce imis est obrutus undis,

* Il n'a pas été possible de savoir quelle est la personne que cette pièce regarde, ni qui en est l'auteur.

Extremum ergo tibi dixit, amice, vale?
At mihi mens illo si tempore dextra fuisset,
Forsan Sequanicis abstinuisset aquis.
Nam me vaticino Pelterius ore monebat,
Rollinoque comes, dixerat, esto tuo.
Parueram, memini, mea per vestigia nosti
Haud certè invitos me revocasse gradus.
Culpa fuit vetitam, te discedente, meoque
Cum socio infaustam continuasse viam.
Cur non propositum scissis de nubibus imbres,
Mistaque fulminibus grando moratur iter?
Ipsa mihi nocuit læti clementia cœli,
Tranquilli nocuit fluminis ipsa quies.
Ille animum captus ripæ ulterioris amore,
Et laudis cupiens, et nimis arte ferox;
Tranando totum decernit vincere flumen,
Lentaque commotâ brachia jactat aquâ.
Aspicio adversos rumpentem pectore fluctus.
Optanti oppositum jam prope littus adest,
Quum subitò victi desunt sine robore nervi,
Defessumque petit fluminis ima caput.
Mox redit. Ah! miser, exclamo, miser, arripe littus.
Non illi ratio, nec mihi certa fuit.
Postquam est infido dudum luctatus in amne,
Labitur; atque oculos effugit ille meos.
Incassùm geminas porrexi ad sidera palmas,
Incassùm lacrymis terra rigata meis.
Non locus auxilio, quamvis mihi quisque vocetur,
Quamvis multorum sollicitemus opem.
Non sic credideris Sestam doluisse puellam,
Mersus ut in rapidis est Abydenus aquis:
Non sic Alcyonem vidit quum conjugis uxor
Jactari insano naufraga membra mari.
Quid mille ingenuas animum excoluisse per artes?
Volvere quid libros profuit innumeros?
Astrorum quid nosse vias, cœlumque profundum?
Quid vastum prodest mente tenere polum?

Heu, magnus miseræ matris dolor, atque sororum!
  Heu, magnus fratri (tristia fata) dolor!
Hujus ego mortem, aut deserti in vertice montis,
  Aut nemore in solo, nocte dieque gemam.
Ast tibi felices votis cupiam omnibus annos;
  Tu, precor, Hæredis vive memorque meî.
Hæc mihi dictabat scissis Elegia capillis
  Musaque fœdatas dilacerata genas.

Hi sunt, mi Rolline, versus desiderii ac doloris mei testes. Non illi compti aut elegantes, fortasse etiam haud emendati. Quid enim perturbata acerbo casu mens comptum aut elegans, ne dicam emendatum, possit excogitare? Integram in iis, quod poetis male convenit, observavimus veritatem, quam utinam non observassemus! et essent quæ de amici morte diximus, falsa ac commentitia.

Vale, mi Rolline, et excusa si quid te offendat.

Lettre de M. l'abbé Pluche, auteur du Spectacle de la nature, à M. Coffin, professeur en humanités au collége de Beauvais.

Monsieur,

Je vous ai une vraie obligation. J'ai reçu vos ouvrages. J'en suis charmé, aussi-bien que de la bonté que vous avez pour moi. Une preuve que je vous prie d'apporter dans l'occasion, pour prouver que les Champenois ne sont pas si bêtes qu'on le dit, c'est qu'on lit ici vos ouvrages avec un extrême plaisir, et si je ne m'étais avisé d'être un peu tenant, tout le bien que je viens de recevoir de vous serait déja dissipé. Voici, monsieur, une légère reconnaissance pour tous vous présents; et je doute que je m'en accommodasse si j'étais à votre place.

Quos, Coffine, mihi bonus dedisti,
Quos plures decuit peti per annos,
Suaves, aureolos novosque versus
Millies ego sum deosculatus,
Milliesque iterùm deosculabor,
Quando te nequeam deosculari.

Malè est mî tamen et laboriosè,
Nec satis placidus lego elegantes
Istos auréolos novosque versus
Quos eram toties deosculatus.
Nam seu Pelteriumque Memmiumque
Ornamenta domûs amare vestræ
Versu sollicitatis efficaci,
Digni principibus viris poetæ :
Irâ percitus et fremens ego inquam,
Cur sunt Pelteriusque Memmiusque
Dormanam vetiti domum tueri?
Ah! genti male sit tenebricosæ,
Genti quæ potuit nigras per artes,
Cum Memmî et Themidis dolore summo,
Rollinum subitò abstulisse, vestræ
Rollinum columen domûs, decusque,
Urbis delicias, potentum amores.
Ah! genti male sit tenebricosæ.
Non illi decuit licere tantum,
Non tantum licuit nocere nobis.
Seu miror quibus aureum Bolæi
Laudas hendecasyllabis libellum.
Quam, dixi, teres ista delicato
Versu vena fluit per aurem amicam!
Hos Musæ hendecasyllabos dedissent
Nobis! quod pretium memor Bolæo,
Coffine, obtuleras, ego obtulissem;
Et, Coffine, tibi, pari obligatus
Vatis eximii benignitate.
Seu quum tam varios stupens labores,
Omnes tam variâ arte perpolitos
Volvo, nec vice simplici revolvo :
Tum verò impatiens: Ubi ille, ubi, inquam,
Cui curæ mea sic fuit voluptas?
O cur non licet intueri? ab illo
Cur miser procul exsulem poetâ
(Dixem, tu sineres, lubens amico),

Cui curæ mea sic fuit voluptas?
  Dum desiderio æstuans et irâ
Volvor, adstitit ecce Apollo, et aurem
Vellit, ac monitu meum salubri
Lenit, si fieri potest, dolorem :
  Heus tu! pone tuis modum querelis,
Dormana illa domus, mihi hospitalis,
Artium domus et scientiarum,
Non spe omni viduata luget, ex quo
Rollinum invidia expulit dolusque.
Meis restituit parentem alumnis,
Reponit domui suos honores
Coffinus. Mea damna sarcit. Ergo
Tandem pone tuis modum querelis.
Quòd tu nunc miserè cupis poetam,
Cui curæ tua sic fuit voluptas,
Coram conspicere oraque intueri,
Næ tu ridiculum petis! Catullum
Olim quum legeres, Horatiumve;
Optatisn'speciem licere Horatî
Coram conspicere aut tui Catulli?

Mille pardons, monsieur. Si j'avais eu plus de temps pour travailler ceci, je ne vous en aurais pas tant fait perdre.

Dieu en soit loué, vous en voilà dehors et moi aussi. Que ma reconnaissance soit bien ou mal exprimée, je vous prie de croire qu'elle n'en est pas moins sincère. Je suis bien sûr que, sensible comme vous l'êtes à l'honneur de votre maison, vous êtes affligé de l'éloignement de M. Rollin. Nous sentons vos peines d'autant mieux, que nous en allons souffrir de toutes semblables. On nous ôte un principal estimé et aimé de toute la ville, et qui n'a encore eu que le temps de montrer combien sa perte sera fâcheuse pour la jeunesse qu'on lui confiait. Cela m'ôte le courage. Je ne sais ce qu'on prétend faire. Il y a ici un collége de Jésuites, à qui le nôtre ne fait pas honneur assurément. Je ne sais si c'est de là que part le coup qu'on nous porte. Vous me pardonnerez, monsieur, si mon nom n'est pas ici; vous savez

à qui et par qui vous avez adressé vos odes latines, et les traductions nouvelles des deux odes sur le vin de Bourgogne et de Champagne.

Je suis très-sincèrement,

Monsieur,

Votre affectionné et obligé serviteur.

Ce 3 juillet.

Ad vigilantissimum Gymnasiarcham Carolum Rollin. Die natali.

Lusimus officio jam soles quinque scholari
Immunes, tanto tempore Musa silet.
En tua quæ reddit natalia, Carole, limen
Heu! lux invisum dura subire jubet.
Quo decuere magis juvenilem gaudia turbam,
Hoc rediere, nefas, tristia pensa die.
Nec tantùm hæc juvenes injuria, Carole, tangit,
Nec solùm hic tangit pectora nostra dolor.
Nimirum justo spoliaris tu quoque honore,
Sic obscura abeant si tua festa sines.
Debita redde diem quo nobis otia solvas,
Quo nos solvamus debita vota tibi.

Ad Rollinum fabulas fictitiaque numina usurpari a poetis Christianis improbantem.*

IAMBI.

Rolline noster, durus asperque es nimis.
Piè quidem tu dicis, et scribis piè.
Oculos piè dejectus incedis piè,
Et carpis, et reprendis, et damnas piè,
Cuncta piè. At ore mira dùm grandi sonas,
Sermonibus austerioribus mades
Corrector acer, crede mî, vulgus capis
Sive imperitum, sive mores horridum,

* Cette pièce a été imprimée en 1728; elle est attribuée à M. Grenan.

Quotquot severæ ruga vitæ decipit,
Insuaviori mente quotquot sunt, stupent,
Mirantur egregièque clamant, Optimè.
Sed si quis est facetiarum non rudis,
Si quis disertus est leporum, candido
Si corde vivit, ille sic ad te statim,
Rolline noster, durus asperque es nimis.
Apollinaris si vocaverit gregis
Opem poeta blandus, illum tu malè
Pium esse ducis; jam nefas Parnassiâ
Precari ut undâ liceat haustus ducere,
Juvatque sacro monte Musas pellere.
Miser, ah! miser! quid docta Clio criminis,
Thalia quid jocosa fecit, totaque
Cohors sororum? Plectra tu Phœbo aurea
Aufers, et aufers lacteo quæ Numinis
Humero pharetra pendet: altos nubium
Tractus secanti ut eripis pennas equo,
En ille raptis nudus alis decidit.
Rolline noster, durus asperque es nimis.
Tu quum juventâ calidiori ferveres,
Levia illa chartis gestiebas ludere,
Et aliquot hâc olim arte gessisti decus:
Tibi multa sunt cantata sæpè carmine
Nec invenusto, Jupiter! nec horrido,
Doctoque Phœbus est vocatus cum choro;
Nec Dî, nec ipsæ semper abjectæ Deæ.
Nunc ubi quiete lassa barbitos senet
Tua, cur silere cuncta tetricus jubes?
Cur frigidis veteres coloni ruribus
Fauni migrabunt, cur et umbrosis procul
Diana sylvis, glauca cur ponto Thetis?
Tune quoque abibis, Flora, nec prata ut priùs
Rosisque amaracisque pinges mollibus?
Heu! quis futurus orbe jam toto decor,
Si talibus tibi viduantur civibus
Et terra, et undæ, et ipsa cœlestis domùs?

Rolline noster, durus asperque es nimis.
Tu magno Homero, tu Catullo amabili
Suaves ineptias, inanes fabulas
Si demis, ambo nullius sunt ponderis,
Ambo inficeti, et veneris ambo nullius.
At præliorum quanta consurgit seges?
Jàm multa Vatum turba te circumstrepet,
Discerpere atrox quisquis elegantias
Seu caprimulgus unus omnes amovet,
Vides ut urgent forte qui ducunt epos
Plectro sonantes pleniùs? premunt quoque
Qui facta règum garrulâ canunt lyrâ.
Quid tenero Amori si pharetram, si faces
Adimes, venusta quæque Gallicis simul
Adimes Camœnis. Sed te acerbis sæviens
Modis reflagitabit acrior cohors,
Moleste censor, redde bella carmina,
Censor moleste, bella redde carmina;
Deum poeta castus unicum tremat
Decet: at inanes ille ut adpellet deos
Licet, jocoso quando versu luditur.
Manebit ergo juncta Nymphis Gratia,
Cupidinumque sæva mater mollium;
Jovis tonabit magna cœlo dextera,
Neptunus undas molliet, Notum Æolus;
Manebit agris turba Numinum levis,
Et Bacchus, et Pomona dives. Tu, vale,
Rolline noster, durus asperque es nimis.

*Extrait d'une épître de M. le Clerc, avocat au parlement, à M. Rousseau *.*

Quelle allégresse pour la France,
De voir loué dans tes écrits **

* Tiré du tome XII des Amusements du Cœur et de l'Esprit.
** Épitre à M. Rollin.

Rollin, dont la vaste science,
Le goût et la mâle éloquence
Éclairent souvent nos esprits!
Riche de la sagesse antique,
Enveloppé de sa vertu,
Il voit l'Envie à l'œil oblique,
Monstre sous ses pieds abattu.
Ainsi de l'affreuse Harpie
Bravant les regards insensés,
Il a su d'une main hardie
Nous peindre les siècles passés.

Extrait du tome XI des Amusements du Cœur et de l'Esprit.

Je ne fermerai point ma lettre sans vous annoncer une triste nouvelle pour la république des Lettres, et à laquelle en particulier vous vous intéresserez vivement,

Rollin n'est plus, hélas! Cet écrivain illustre
Qui semblait à la Parque avoir dicté des lois,
Et renaître * pour nous une seconde fois,
Rollin a succombé sous son seizième lustre.
Mais jaloux du bon goût, et plus jaloux des mœurs,
Pour avoir éclairé nos esprits et nos cœurs
Au milieu du chaos de l'Histoire Ancienne,
L'Europe, l'univers se chargent de la sienne.

* M. Rollin était échappé d'une fluxion de poitrine.

Ode en strophes libres à l'occasion de la mort de M. Rousseau, de M. Rollin, et de M. le président Bouhier, de l'Académie Française **.

Rousseau, Rollin, Bouhier, si la Parque cruelle
Respectait le mérite et les talents divers,

** Tirée des poésies diverses de M. Desforges-Maillard.

Les vôtres, dont l'éclat vole par l'univers,
Devraient avoir fléchi sa rigueur criminelle.

C'est ainsi, chers amis, qu'à vos mânes fidèle
Ma muse commençait, en peignant ses douleurs,
A couvrir vos tombeaux de parfums et de fleurs.
Mais, oracles savants, que vainement rappelle
La voix de mes tendres désirs,
Vos noms préconisés par l'estime publique
Faisant, mieux que mes vers, votre panégyrique,
Contentez-vous de mes soupirs.

Hélas! aveugles destinées,
Six siècles rendront-ils jamais à nos neveux
Ce qu'en nous enlevant ces trois hommes fameux
Vous nous ôtez en six années?

Inscription pour le portrait de M. Rollin, qui est à la tête de l'Histoire Ancienne, édition in-quarto.

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnaît l'image.
Mais, crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connaître son cœur, et pour former le tien.

C. Coypel.

Inscription pour le portrait de M. Rollin qui est à la tête du Traité des Études, Édition in-quarto.

Ille est formandæ solers cupidusque juventæ,
Assiduus morum cultor et ingenii.
Vivus adhuc hominum volitat regnatque per ora,
Famæ idem testis, spretor et ipse suæ.
Unica pertentat generosum gloria pectus,
Spargere doctrinæ quas cumulavit opes.

D. Coffin.

Inscription pour l'Histoire Romaine, après la mort de M. Rollin.

Quid doctæ ingenio, quid prosint moribus artes
  Vivâ voce priùs, dein calamo exposui.
Mox veterum adjunxi populorum exempla. Quirites
  Dum sequor, inceptum mors mihi rupit opus.
Omnes Religio accendit pietasque labores :
  Quam petii merces sit mihi magna Deus.

D. Crevier.

FIN DES OEUVRES DIVERSES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES OEUVRES DIVERSES.

LETTRES.

DISCOURS.

C. ROLLINI ORATIONES.

ORATIUNCULÆ.

MANDATA.

GRATULATIONES.

C. ROLLINI CARMINA.

FIN DE LA TABLE DES OEUVRES DIVERSES.



